

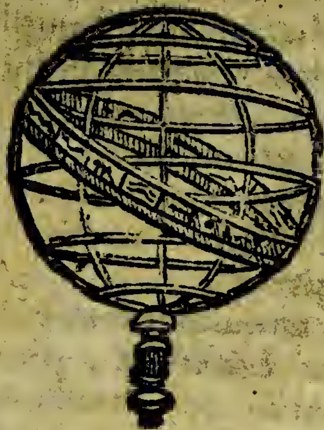

GAUDEO



HISTOIRE
DE LA
CONQUÊTE
DES ISLES
MOLUQUES
PAR LES ESPAGNOLS, PAR LES PORTUGAIS, & PAR LES HOLLANDOIS.

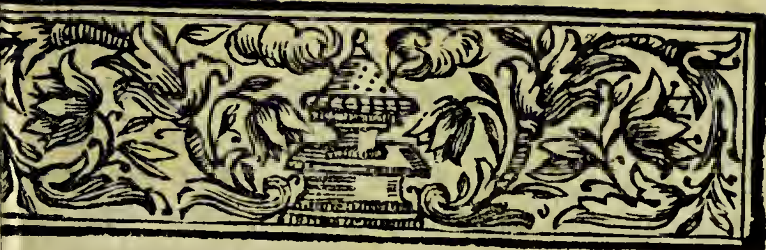
Traduite de l'Espagnol d'ARGENSOLA.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez JAQUES DESBORDES, Libraire
vis-à-vis la grande porte de la Bourse.

M. D. CCVII.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DES ISLES MOLUQUES

LIVRE SIXIE'ME.



OMEZ Perez faiſoit ſoigneuſement ſes préparatifs, & ſans découvrir ſon véritable deſſein, il n'épargnoit ni ſoins ni dépenſes pour bien fournir les vaiſſeaux d'hommes, de munitions & de vivres. Il équipa particuliérement quatre bonnes galéres qu'il avoit fait préparer exprès avec beaucoup de ſoin ; & pour les bien pourvoir de rameurs, & faire que la chiourme en fût bonne, il ſe ſervit d'un moien qui fut jugé rigoureux. Il ordonna qu'on acheteroit pour cela un nombre ſuffiſant d'Indiens, de ceux qui étoient eſclaves des autres Indiens riches & puiſſans, & que le prix de cet achapt ſeroit païé par les Commis & Facteurs Eſpagnols de leurs propres deniers. Il fixa le prix de chaque

Indien à deux Taes d'or, qui sont un peu plus de deux onces, ce qui étoit autrefois parmi eux la valeur ordinaire d'un esclave. Quoi-qu'il promît que tout ce que les Facteurs avanceroient pour cela, leur seroit remboursé des revenus du Roi, cette conduite paroissoit trop rigoureuse à beaucoup de gens, d'autant plus que ces Indiens qu'on appelloit esclaves, ne pouvoient être ainsi nommez que fort improprement. En éfet leurs maîtres les aimoient comme s'ils eussent été leurs propres enfans, & les traitoient à peu près de même maniére, les faisant asseoir à leur table, & les mariant avec leurs filles. De plus le prix des esclaves avoit haussé, & n'étoit pas comme autrefois à deux Taes d'or. Au mécontentement des Indiens se joignoit celui des Facteurs, qu'on obligeroit de fournir à une dépense qui ne leur paroissoit pas fort nécessaire, & qui ne pouvoit manquer de chagriner leurs maîtres qui s'y trouveroient interessez, puis qu'on les contraignoit d'avancer des sommes dont la restitution leur paroissoit fort douteuse, pour ne rièn dire de plus.

Le Gouverneur publioit que ces galéres étoient pour la sûreté du païs, & pour le garantir du danger dont il étoit menacé, parce qu'il étoit certain que l'Empereur du Japon devoit bientôt venir l'attaquer avec une nombreuse flotte : qu'ainsi il falloit avoir des galéres pour se défendre, & que pour les fournir de rameurs il étoit absolument nécessaire de prendre ces esclaves, puis qu'on n'en trouvoit point d'autres : qu'au reste ils

ils ne seroient point enchaînez, ni traittez rigoureusement comme des forçats, mais plutôt avec beaucoup de douceur, & de telle maniere qu'eux-mêmes trouveroient peut-être leur condition plus douce qu'elle n'étoit chez leurs maîtres qu'ils regardoient souvent comme leurs péres ou beaux-péres. Ces raisons tirées de la nécessité absoluë où l'on étoit de se défendre, fermerent la bouche à tout le monde. Elles n'empêchérent pourtant pas que la renommée ne publiât à peu près la vérité. On sçavoit que le Gouverneur étoit venu d'Espagne avec des engagemens tant au Roi qu'aux Ministres d'Etat, & en général à tous ceux qui s'interessoient dans l'entreprise de Ternate qu'il avoit promis de pousser. Ainsi ce qu'il tâchoit de cacher soigneusement, ne laissoit pas d'être publié sans qu'on pût découvrir par qui, ni comment. Cependant il y avoit des gens qui lui représentoient fortement, qu'il ne devoit point du tout se fier aux Chinois, ou Sangleyes, pour la défense des Philippines, parce qu'il n'y avoit aucun lien ni naturel ni civil qui les engageât fortement à aimer ces isles, & à s'interesser pour leur conservation : qu'il devoit avoir devant les yeux l'exemple tout récent de ce qu'ils venoient de faire du tems de son prédécesseur lors qu'il les avoit emploiez, & qu'il devoit se défier d'eux, & bien prendre ses précautions à leur égard.

On vouloit alors envoier quelque secours de monde, de munitions & de vivres, au fort & à la colonie de Cagayan, sur la côte de

l'isle de Luçon, à quatre vints lieuës de Manille, & comme on n'avoit point de vaisseau prêt pour y emploier, la nécessité fit penser à un expédient qui parut bon au Gouverneur. Il y avoit au port un vaisseau Chinois qui étoit tout prêt à partir pour retourner à la Chine. Il donna ordre au secours qu'il vouloit envoier, de s'embarquer sur ce vaisseau, & aux Chinois de le recevoir, & le conduire au lieu où il l'envoyoit pour l'y laisser, puis que c'étoit sur leur route, & qu'il ne les détournoit point de leur voiage, leur promettant qu'il se souviendroit de ce service, & leur en marqueroit sa reconnoissance dans les occasions. Les Chinois lui promirent de faire ce qu'il leur demandoit, avec de grandes démonstrations de bonne volonté : mais l'évenement fit connoître leur artificieuse malice, & combien il est dangereux de se fier à des gens suspects, & de leur fournir l'occasion de nous nuire. Ils mirent à la voile, & le second jour de leur navigation, pendant que les Espagnols dormoient avec toute la tranquilité & toute la sécurité que la confiance en des amis fidelles doit donner, les Chinois au commencement de la nuit se jettérent sur eux avec tant de promptitude, qu'ils n'eurent pas le tems de se mettre en défense. Ils furent tous égorgez & jettez à la mer, & les meurtriers ayant pillé ce qu'ils avoient, le partagérent entre eux ; puis ils continuérent leur route pour se rendre dans leur païs. Ils consérvérent seulement en vie une pauvre femme Espagnole, qui accompagnoient nos gens, & après

après l'avoir tourmentée par plusieurs insolences, en abordant à la première terre de la Chine, ils la débarquérent dans un port & l'y laissérent. Elle alla trouver les Magistrats du lieu, & leur raconta la criminelle trahison que les Chinois de ce vaisseau avoient fait aux Espagnols, & les violences qu'ils lui avoient fait à elle-même. Elle fut assez bien reçûë & écoutée par les Juges; mais on ne lui donna au fonds aucune satisfaction sur ses plaintes, & elle ne put obtenir justice. On ordonna seulement qu'elle seroit conduite plus avant dans le païs, par des gens qu'on nomma exprès pour cela, afin d'être presentée à des Juges supérieurs. Pendant ce voiage qui étoit fort long, elle souffrit des peines & des fatigues incroiables, jusques à ce que quelques Gouverneurs touchez par ses larmes, la firent conduire à Macao où il y a des Portugais, & la mirent en liberté. Ce fut par le moyen de cette femme qu'on apprit toutes les particularitez de cette triste avanture, dont on parloit beaucoup à Manille, & qui donnoit encore occasion à bien des gens d'exagérer les inconvéniens qui pouvoient arriver de l'entreprise qu'on vouloit faire.

Enfin il fallut exécuter les ordres du Gouverneur Gomez Perez & mettre sur les galéres tous les esclaves qu'il demandoit. On n'en vint pas à bout sans peine & sans faire violence à plusieurs, & comme après qu'ils y furent il se passa quelque tems avant qu'on partît, il en mourut quelques-uns pour n'être pas accoutumez à ce genre de

A 3 vie

vie. Avec tout cela encore les esclaves qu'on avoit pris ne suffirent pas pour fournir toutes les galéres, & la Capitane se trouva sans rameurs. Ainsi pour venir à bout de ce qu'on avoit entrepris, il fallut emploier de nouveaux moiens plus rigoureux encore que les premiers. Le Gouverneur ordonna qu'on prendroit deux cents cinquante hommes des Chinois qui venoient aux Philippines pour le commerce, afin d'en composer la chiourme de la Capitane, & qu'on les païeroit des revenus de Sa Majesté, leur donnant à chacun deux pesos par mois. Il les assuroit qu'ils ne seroient point mis à la chaîne, mais qu'ils demeureroient en pleine liberté, avec leurs armes, pour servir en qualité de soldats : que seulement en cas de nécessité, dans des calmes, ou pour doubler quelque cap, ils seroient obligez de ramer. Cette résolution fut communiquée aux Chinois par celui qui étoit comme Gouverneur de ceux de leur nation, & qui étoit aussi Chinois lui-même : mais ils refusérent absolument de se soumettre à cela, comme à une chose trop dure & trop pesante pour eux. Cependant comme notre Gouverneur pressoit pour se mettre en état d'éxecuter son dessein, le Chinois assembla ceux de sa nation afin d'en consulter l'affaire avec eux, & faire ensorte qu'entre tous on choisît les deux cents cinquante, les menaçant que s'ils ne vouloient pas obeïr volontairement, on les dîmeroit par les maisons. Cela causa tant de trouble & d'altération parmi eux, que le lendemain ils fermérent toutes leurs portes

tes

res & leurs fenêtres, & les Marchands leurs boutiques, privant ainsi le public de plusieurs provisions nécessaires qu'on achetoit d'eux. Notre Gouverneur traitta cette démarche de mutinerie, & en aiant fait prendre jusqu'à cinquante de ceux qu'on trouva les premiers, sans choix & sans distinction, il les fit mettre à la rame sur les galéres. Les autres intimidez s'assemblérent, & choisirent entr'eux les deux cents cinquante qu'on demandoit. Mais comme personne ne vouloit être de ce nombre, on prit la résolution, pour les y engager, de distribuer vint mille pesos à ceux qui en seroient, & qu'ainsi on donneroit à chaque Chinois qui iroit volontairement, quatre-vints pesots outre la paie du Roi. Par ce moien on ne manqua pas de Chinois qui se présentérent pour être rameurs, & les vint mille pesos leur furent donnez & consumez par eux, s'il ne faut plûtôt dire que la plus grande partie en demeura entre les mains des Ministres. On fit de ces deux cents cinquante Chinois cinq compagnies commandées par autant de Capitaines de la même nation qui avoient embrassé le Christianisme. Ils passérent en revuë avec des piques & des sabres, en donnant toutes les demonstrations possibles de gens contens & satisfaits.

Pendant qu'on étoit ainsi occupé à Manille, le Frére Gaspar Gomez y arriva, bien muni d'instructions & d'intelligences qu'il communiqua au Gouverneur en plusieurs conférences secrettes. Il lui dit entr'autres, que les affaires du Roi de Ternate

étoient en assez bon état, mais que pourtant il y avoit une chose qui diminuoit beaucoup ses forces, c'est qu'il n'étoit pas fort uni ni en fort bonne intelligence avec les principaux de son Roiaume, & que même plusieurs le menaçoient de se revolter contre lui à cause de sa tirannie, & de ses exactions excessives : que déja ceux de Java, de Lascar, & les Mores de la Mocha ne fréquentoient plus tant Ternate, comme ils avoient fait autrefois, dans le tems que le Capitaine Morones alla l'attaquer sous le gouverment de Santiago de Vera. Gomez rapportoit des particularitez fort circonstanciées de l'état des deux forts, & de Talangame. Il disoit aussi que le Roi de Ternate avoit ordinairement trois mille soldats entretenus, mille arquebusiers, & un grand nombre d'autres gens de ses autres Roiaumes qui étoient toujours prêts : qu'ils combattoient avec des traits & d'autres armes à lancer ; qu'ils avoient aussi des sabres & des boucliers, & qu'il y en avoit même quelques-uns qui avoient des cuirasses & des casques, que les Portugais leur avoient trafiquez pour des épiceries : qu'ils étoient fort bien pourvus de munitions de guerre, qu'ils avoient faites eux-mêmes des matiéres que ceux de Java leur portoient pour le prix du clou, que l'endroit le plus considérable de tout le Roiaume étoit la ville de Ternate, où le Roi faisoit sa résidence avec toute sa Cour : qu'ainsi cette place étoit la mieux gardée & la mieux munie, parce que c'étoit de-là que tous les autres lieux du Roiaume

tiroient

tiroient & la force, & le courage, & tous les secours dont ils avoient besoin. Gomez étoit d'avis que nôtre armée attaquât cette ville le matin, un peu avant le jour, parce que toutes les attaques qu'on avoit fait à ces peuples ainsi pendant la nuit, & à peu près à l'heure qu'il marquoit, avoient toujours fort bien reüssi. Il disoit que si notre flotte pouvoit terrir sans qu'on s'en apperçût, la victoire nous étoit assurée : mais qu'il falloit pour cela prendre bien des précautions, parce que ce Roi avoit des espions & des sentinelles presque en toutes ses isles, jusqu'à celles de la Canelle, de Sarrangan, & de Mindanao : qu'on pourroit aisément tirer plusieurs piéces de canon du fort d'Amboine, & des Rois de Sian & de Tydor, & qu'on y feroit mener cette artillerie sur des carcoas : que ceux d'Amboine la fourniroient par obéïssance, & ceux de Sian & de Tydor à la moindre priére qu'on leur en feroit, parce qu'outre qu'ils reconnoissent la Couronne d'Espagne, ils sont ennemis du Roi de Ternate : que ce dont on avoit le plus de besoin pour reüssir dans cette affaire, & achever heureusement cette guerre, étoit sans doute l'artillerie & les vaisseaux qu'on avoit déja eu soin de préparer, parce qu'on pourroit par ce moien suppléer au défaut du Roi de Tydor, en cas qu'il vînt à nous manquer, comme il y avoit lieu de soupçonner qu'il le pourroit faire, n'étant pas sans doute bien aise pour son propre interêt, de voir son ennemi entiérement détruit : qu'on avoit plus de douze

cents soldats bien armez avec le casque & la cuirasse, dont il faudroit seulement laisser un petit nombre en garnison dans l'isle de Banda : qu'il falloit faire provision de quantité de vaisseaux legers ; afin qu'ils pussent aisément atteindre l'ennemi quand il prendroit la fuite, & que de cette maniére on pouvoit s'assurer de finir entiérement la guerre, même avec beaucoup de promptitude, & presque sans effusion de sang : que les Infidelles de Ternate le reconnoissoient fort bien, & ne pouvoient s'empêcher de le dire ; & d'avoüer que si l'on voioit arriver dans le païs un nombre considérable de gens de combat, ils vaincroint sans trouver presque aucune résistance, parce que tout le monde se soumettroit sans peine. Gomez inféroit de là qu'il falloit qu'il y eût dans les Moluques plusieurs Chrétiens secrets & cachez. Il ajoutoit que la conquête de toute cette isle de Banda seroit fort utile & fort avantageuse : qu'elle se pouvoit faire sans beaucoup de péril, & qu'ensuite pour la conserver le voisinage d'Amboine qui nous apartenoit, nous fourniroit de grandes commoditez. Il assuroit de plus, que les Portugais faciliteroient beaucoup cette entreprise pour l'interêt de Sa Majesté, & pour les avantages qu'elle en retireroit, & que le Pére Antoine Marta, en qui le Gouverneur Gomez Perez avoit tant de confiance, étoit du même sentiment. A ce rapport si bien circonstancié, le Frére Gaspar ajoûtoit encore quelques particularitez qui animérent de plus en plus le Gouverneur à cette entreprise.

Dans

Dans ce tems-là le Roi de Camboie, nommé Landara, envoia au Gouverneur une Ambassade de deux Capitaines Espagnols, accompagnez de plusieurs des naturels du païs, avec toute la dignité & l'autorité convenables à l'affaire qu'ils devoient traiter. Ce Roi choisit expressément des Ambassadeurs qui n'étoient pas originaires de son Roïaume, parceque ses Sujets lui avoient donné quelque occasion de ne se fier pas entiérement en leur fidélité. Il les choisit aussi d'un différent caractére, & d'un différent génie, afin que de cette diversité & même de cette opposition d'humeur, il en pût tirer quelques éfets avantageux. L'un étoit un Portugais nommé Diegue Veloso, & l'autre un Castillan appellé Blas Ruiz de Fernan Gonzalez. Ils offrirent à Gomez Perez de la part du Roi qui les envoyoit, un beau présent d'ivoire, de Benjoin, de porcelaines, de piéces d'étofes de soie & de cotton, & un éléphant des mieux instruits & des plus habiles, comme on le vit dans la suite par expérience. Ces Ambassadeurs firent la proposition dont ils étoient chargez, qui étoit de demander du secours contre le Roi de Siam, qui venoit attaquer celui de Camboie avec une grosse armée. Celui-ci offroit pour marquer sa reconnoissance du secours qu'on lui accorderoit, de se rendre Vassal du Roi d'Espagne, & de se faire Chrétien. On ajoûtoit de la part de ce Prince, qu'il avoit tant de confiance en la générosité & la grandeur d'ame d'un brave Gentilhomme qu'étoit Gomez Perez, qu'il espéroit qu'il n'y

auroit aucunes raisons, ni aucunes difficultez qui l'empêchassent de faire une chose qui seroit si utile pour le service & la gloire de Dieu, & si avantageuse à la Couronne d'Espagne. Le Gouverneur reçut le présent, & en fit un autre de sa part de quelques raretez de l'Europe. Il répondit aussi à l'Ambassade en témoignant beaucoup de reconnoissance, & rendant de tres-humbles graces au Roi de Camboie de la confiance avec laquelle il s'étoit adressé à lui : que néanmoins il n'étoit pas possible alors de lui envoyer le secours qu'il demandoit, ni de separer les forces qu'il avoit assemblées & qu'il vouloit emploier pour châtier le Roi de Ternate, & pour recouvrer ce Roiaume & le reste des Moluques, qui s'étoient revoltées, & sembloient alors faire la honte & l'opprobre de la Nation Espagnole : que cependant ce Prince ne perdît pas courage, mais qu'il mît sa confiance en Dieu, & qu'il persévérât constamment dans la bonne & sainte résolution d'embrasser la véritable Foi : qu'il l'assuroit qu'aussi-tôt que l'entreprise de Ternate seroit achevée, il tourneroit toutes ses forces du côté de Camboie pour le secourir. Les Ambassadeurs de Landara partirent avec ces esperances ausquelles Dom Loüis de Marignas fils de Gomez Perez satisfit dans la suite. Pour leur donner des raisons plausibles sur le retardement du secours qu'on leur promettoit, il falut publier le véritable dessein de l'armement qu'on faisoit, ce qu'on avoit toujours caché, & tenu secret jusqu'alors.

Après

Après cela le Gouverneur résolut de partir, & d'emmener avec lui le plus grand nombre de gens qu'il lui seroit possible. On les enrola de gré, ou de force, par priéres & par violences, & on les fit tous également marcher. Il en coûta beaucoup aux Facteurs, & la dépense des soldats fut fort considérable, tenant de la prodigalité, tant pour leurs équipages & leurs provisions sur les vaisseaux, que pour leurs ajustemens; ce qui fit connoître la grande commodité qu'on trouve pour toutes ces choses dans les Philippines; car la plûpart firent beaucoup plus qu'on ne croioit, & même au-delà de leur pouvoir. Le Gouverneur envoia Dom Loüis son fils, avec tous les soldats qui tiroient paie, à l'isle de Zebu, où la flotte se devoit assembler, & il y demeura six mois en attendant de nouveaux ordres. Gomez Perez étoit cependant à Manille, occupé à expédier quelques affaires importantes. Deux jours avant qu'il partît, étant en régal à souper chez Pierre de Roxas son Lieutenant, où il avoit accoutumé de se divertir, & de faire quelques réjoüissances, il s'échapa si fort contre sa coutume & sa sévérité naturelle, que plusieurs le prirent à mauvais augure, comme s'il avoit voulu par cette bonne humeur dire le dernier adieu à la compagnie. Il dit en riant dans la conversation, que le Pére Vincent de l'Ordre de Saint François lui avoit dit que son entreprise ne pouvoit bien reüssir, parce que son armée étoit composée de plusieurs gens à qui l'on avoit fait prendre ce parti par force, & par-

particuliérement ceux qui étoient mariez, se trouvoient presque tous dans ce cas. Il partit de Manille le dix-septiéme d'Octobre, avec six galéres Royales, un galion, une fuste, un brigantin, & plusieurs frégates, carcoas, & autres vaisseaux à rames, de différentes sortes connuës en ce païs-là. Le nombre de ces bâtimens de diverses grandeurs, équipez tant aux frais du Roi, qu'aux dépens de ses Sujets qui offrirent volontairement & leurs biens & leurs personnes pour cette expédition, se montoit jusqu'à cent. Il y avoit mille Espagnols bien armez, plus de quatre cents Arquebusiers des environs de Manille, mille de ceux qu'on nomme en ce païs-là Visaias, qui sont armez de lances, de boucliers, d'arcs & de fléches; plus de quatre-cents Chinois de ceux qui habitent ordinairement dans cette isle, & un bon nombre d'autres qui y étoient venus pour le commerce, & à qui on donne paie. Mais la pluspart y alloient bien plus par force que de leur bon gré. Les galéres étoient aussi fort bien pourvûës de toutes les munitions nécessaires pour les troupes. Le Gouverneur établit pour son Lieutenant général Dom Loüis Perez son fils, & le fit partir devant, comme on a dit, avec ordre de prendre la route de l'isle de Zebu. Pour lui, il s'embarqua sur la Capitane qui avoit vint-huit bancs, & les deux cents cinquante Chinois pour rameurs. Il y fit embarquer avec lui quatre-vints Espagnols. Ils arrivérent à Cabite, & le dix-neuviéme du même mois d'Octobre, ils remirent à la

voiles avec quelques navires sur quoi il y avoit des particuliers avec leurs éfets, qui étoient bien aises pour leur propre sureté d'aller en compagnie de la flotte, & qui la suivirent en cotoiant l'isle de Manille, jusques à Balajan. Là pourtant ils se separérent, parce que ces vaisseaux ne vouloient pas s'éloigner des terres ni les perdre de vûë, & le Gouverneur voulut prendre le large. Le vint-cinquiéme il se trouva seul pendant la nuit à la pointe * d'Azufre de l'isle de Manille, par le travers de celle de la Caça, où les courans font beaucoup de bruit ; & comme le tems étoit fort calme la galére ne put doubler ce cap. Il se mit sur le fer à couvert du cap, mais la force des courans le fit un peu dériver, & pour retourner dans un lieu où il pût être mieux à l'abri, on pressa excessivement les Chinois de ramer. Il est vrai que soit qu'ils ne fussent pas accoutumez à ce travail, où on les avoit engagez par violence, & qu'ainsi ils fussent peu capables de s'en bien aquiter ; soit qu'ils fussent fatiguez, & chagrins du mauvais traittement de ceux qui les commandoient, ils ramoient lâchement. Il survint des vents contraires qui empêchoient qu'on ne pût suivre la route ; de sorte que pour doubler quelques caps, il falloit nécessairement faire force de rames, & par conséquent fatiguer la chiourme, en la pressant avec le châtiment ordinaire dont on a coutume d'user sur les galéres. Ce traittement paroissoit fort dur aux Chinois, & fort

* D'Azufre, c'est à dire de Souffre, mais comme c'est un nom propre, on l'a retenu.

fort contraire aux promesses que le Gouverneur leur avoit fait, qu'ils seroient traitez avec douceur. Cependant ni les menaces, ni les coups, ni la nécessité de faire de grands éforts & se mettre tout en eau, pour surmonter la violence des courans, rien de tout cela ne leur paroissoit si outrageux ni si insupportable, que les menaces que leur fit le Gouverneur lui-même, en leur disant d'un air de sévérité & d'un ton de colére, qu'ils ramassent vigoureusement, ou qu'autrement il les feroit mettre à la chaîne, & leur feroit couper les cheveux. C'est là pour les Chinois un outrage mortel, parce qu'ils se font beaucoup d'honneur de leur chevelure, laquelle ils peignent, accommodent & ajustent avec autant de soin que font les Dames en Europe, faisant consister en cela leur plaisir & leur gloire.

Cette menace de leur faire couper les cheveux, fut donc cause qu'ils prirent la résolution de se soulever, pour se garantir d'un outrage & d'un affront qui leur paroissoit si grand. Ils choisirent pour l'exécution de leur entreprise, la nuit suivante qui étoit celle du vint-cinquiéme d'Octobre, & prirent leur tems lors qu'ils virent les Espagnols couchez çà & là, en divers endroits de sa galére. Ils firent donc aussi la même chose de leur côté, mais avec cet artifice, qu'ils se couchérent comme sans dessein, un Chinois auprès d'un Espagnol, & feignirent de dormir. Pour se pouvoir connoître les uns les autres, dans la confusion & dans les ténébres, ils mirent comme ils l'avoient con-

certé,

certé, des chemises blanches par dessus leurs vétemens. Mais encore pour se mieux assurer ils allumérent quelques bougies, qu'ils avoient cachées & envelopées dans les chemises. Après cela sans perdre de tems, ils tirérent leurs Catanes, qui sont des espéces de coutelas plus courbez & plus trenchans que nos sabres; puis sans bruit & sans tumulte, chaque Chinois commença à fraper & à massacrer inhumainement l'Espagnol qui se trouvoit le plus près de lui; de maniére qu'en peu de tems ils égorgérent tous ceux qui dormoient. Outre l'équipage de la Capitane, il y avoit à bord plus de soixante autres personnes, en partie des domestiques du Gouverneur, & en partie des vieux soldats, qui pour l'obliger & lui faire plaisir s'y étoient embarquez volontairement; & ils se trouvérent ainsi envelopez dans son malheur. Ils avoient pour la plusspart passé une partie de la nuit à joüer, de sorte que lassez de veiller, & d'ailleurs incommodez par la chaleur, ils dormoient profondement & presque nuds, les uns dans la coursie, les autres sur les bancs, & les plus considérables pour qui on avoit un peu plus d'égards, à la poupe. Le Gouverneur étoit couché dans sa chambre. Les Chinois trouvérent donc assez de facilité à executer leur cruel complot sur des gens qui étoient dans un profond sommeil & sans aucun soupçon. Aussi firent-ils cette éxécution avec tant de promtitude, que quand quelques-uns de ceux qui étoient couchez à la poupe se réveillérent, la plusspart des Espagnols étoient déja morts.

Ceux

Ceux qui étoient de garde ne s'apperçûrent point du massacre qu'il ne fût trop tard pour y apporter du remède. Il faut demeurer d'accord que cette sécurité de nos gens ne peut avoir d'excuses suffisantes, puis qu'un assez grand nombre d'exemples à peu près semblables leur devoit servir d'avertissement pour se tenir mieux sur leurs gardes. Quelques-uns s'éveillérent pendant le massacre ; mais se trouvant surpris & blessez, au lieu de penser à se défendre ils se jettérent à la mer, où ils furent noiez. D'autres, en petit nombre, s'y jettérent sans être blessez, & ne laissérent pas d'y périr aussi, parce que bien qu'ils ne fussent pas loin de terre, les courans les emportoient sans qu'ils pussent gagner le rivage. Il n'y en eut que douze qui purent se sauver, & l'on trouva ensuite sur la place un grand nombre de corps. Les Chinois devenus plus hardis par le bon succez de leur trahison, tirérent hors les piques qu'ils avoient cachées, & commencérent à faire grand bruit. Le Gouverneur qui étoit couché dans sa chambre avec de la lumiére, & qui dormoit, se réveilla. Aussi les Meurtriers firent-ils du bruit à dessein, afin de l'éveiller. Ils l'appelloient même tout haut, lui criant qu'il vînt pour appaiser le démêlé des Castillans, car c'est ainsi qu'ils appelloient les Espagnols. Il se leva donc, soit qu'il entendît ce qu'ils disoient, ou qu'il crût que sa galére dérivoit comme elle avoit fait d'autres fois, & ayant ouvert une écoutille il parut en chemise, & environ jusqu'à la moitié du corps. Incontinent les Chinois

le

le chargérent avec leurs sabres, & le blessérent mortellement. En éfet ils lui fendirent presque la tête, & lui donnérent en même tems, avec beaucoup de férocité & de barbarie, des coups de piques dans le corps. Se sentant ainsi blessé à mort, il prit ses Heures qu'il portoit toujours sur lui, & une image de Notre-Dame, & il acheva ainsi sa vie entre ces deux aziles, qui furent baignez de son sang. Il eut encore le tems & la force avant que d'expirer, de se jetter sur son lit, où on le trouva mort tenant l'image entre ses bras. On trouva aussi étendus par terre, les corps de Daniel Gomez de Leon, valet de chambre du Gouverneur, de Pantaleon de Brito, de Suero Diaz, de Jean de Chaves, de Pierre Maseda, de Jean de Saint Juan, de Carrion Ponce, de François Castillo, qui tous étoient de ses domestiques; & de plus encore les corps de quatre braves & vaillans esclaves, qui trouvérent une mort honorable en demeurant fidelles à leur maître. Les Chinois ne furent point assurez de la mort du Gouverneur jusques à ce qu'il fût jour, parce qu'ils n'osérent entrer dans sa chambre pendant la nuit, craignant que quelques Espagnols des quatre-vints soldats qui étoient sur la galére ne s'y fussent retirez. C'est ainsi que le crime rend ordinairement les hommes timides. De tous les Espagnols il ne demeura en vie que le Frere François Montilla Moine déchaussé de l'Ordre de Saint François, & Jean de Cuellar Secretaire du Gouverneur, qui étoient couchez dans un lieu retiré, où les

les Chinois comme des lâches n'osérent descendre pendant trois jours. Alors leur premiére fureur étant passée ils accordérent la vie à ces deux hommes, & dans la suite ils les mirent sur la côte d'Ylocos dans la même isle de Luçon, afin que les habitans du païs leur laissassent prendre de l'eau dont ils avoient besoin. Le Moine & le Secretaire avant que de sortir du lieu où ils étoient rétirez dans la galére, avoient fait une espéce de Traité avec les meurtriers de leurs compagnons, & en avoient tiré parole qu'ils ne leur feroient point de mal, sur quoi ils se remirent entre leurs mains. Après cela les Chinois se voyant assurez qu'il n'y avoit plus d'autres Chrétiens, & qu'ils n'avoient plus rien à craindre, s'abandonnérent à la joye, & jettérent de grands cris d'allégresse d'être si heureusement venus à bout de leur entreprise.

Les Espagnols qui étoient sur quelques autres bâtimens près de terre, virent bien les lumiéres des chandelles, & entendirent un bruit confus sur la Capitane: mais ils crurent que cela se faisoit pour quelque manœuvre de la galére, ou pour quelque chose d'approchant. Il se passa donc assez de tems avant qu'ils en sçussent la vérité; & ils l'apprirent par quelques-uns de ceux qui s'étoient sauvez à la nage. Comme ils n'étoient pas en état d'y apporter du reméde, se trouvant en petit nombre, sans avoir des forces suffisantes, & le mal étant déja fait & par conséquent irremédiable, ils demeurérent tranquiles. Quand il commença à faire

clair,

clair, ils virent que la galére avoit changé de route, & qu'elle voguoit avec un vent favorable du côté de la Chine. Ils ne la purent suivre, & elle continua son voiage; de sorte que profitant du bon vent, elle s'éloigna bientôt des côtes de l'isle, les Sangleyes célébrant toujours leur victoire par de grandes démonstrations de joye.

Le Secretaire & le Moine qui étoient parmi ces Barbares, s'attendoient à tout moment d'être massacrez par eux, & comme ils craignoient que les Chinois ne leur fissent sentir les éfets de leur inhumanité, en les faisant mourir de quelque maniére cruelle qui les fît long-tems souffrir, ils les supplioient à mains jointes, de leur donner au moins le tems de se préparer à la mort, & de se recommander à Dieu, & que s'ils avoient résolu de les faire mourir, ce ne fût point par des tourmens rigoureux, mais en leur faisant couper la tête. Un Chinois leur répondit qu'ils ne craignissent point, qu'on ne les feroit pas mourir. Ils s'assemblérent tous, quittérent les armes, & se prosternant à terre, au son de quelques tambours & de quelques cloches à leur maniére, ils rendirent graces au Ciel avec de grandes marques d'une profonde humiliation. Incontinent après ils chargérent de fers les deux Chrétiens, & les attachérent à un des bancs de la galére, où ils demeurérent pendant quinze jours que dura leur captivité, ne mangeant par jour qu'une fort petite mesure de riz cuit à l'eau, sans sel, & d'ailleurs ayant toujours devant les yeux le sang

de

de leurs compagnons massacrez dont le tillac étoit tout teint. Cela faisoit qu'ils ne pouvoient s'empêcher de verser souvent des larmes, outre qu'ils étoient dans des alarmes continuelles pour eux-mêmes; craignant que ces gens sans parole & sans foi, ne les fissent mourir de quelque maniére extraordinaire & barbare. Ils passérent entre l'isle de Mindora & celle de Luban, prenant la route de la Chine, & côtoiant Manille vers Cagayan. Comme ils eurent pendant ce voiage quelques calmes, & aussi des vents contraires, ils s'en affligeoient fort, craignant que si la nouvelle de leur trahison étoit portée aux Philippines, il n'en sortît du monde qui s'embarquât & se mît en mer pour les chercher, & qu'en éfet on ne les joignît. Cette crainte les obligea d'avoir recours à leurs Dieux, de les invoquer, & de leur offrir divers sacrifices, des parfums & des oraisons, à quoi les Démons répondoient souveut par des voix articulées que prononçoient les Démoniaques, en qui ils étoient entrez. Car pendant tout le tems que ces deux Chrétiens furent sur la galére, il y eut toujours deux ou trois de ces misérables possedez du Diable.

Souvent on voyoit tout d'un coup, lors qu'on y pensoit le moins, un de ces Démoniaques trembler depuis la tête jusqu'aux piez. Les Chinois disoient que quelque Dieu venoit pour leur parler. Ils s'approchoient de celui qui trembloit, & avec de grandes marques de respect & de vénération ils lui délioient les cheveux & les laissoient

flotter

flotter tout étendus ; puis l'ayant dépoüillé tout nud, ils le levoient droit sur ses piez ; & alors le Démoniaque commençoit à danser au son de quelques tambours, ou cloches, à leur maniére. On mettoit entre les mains de ce malheureux un sabre, ou une lance, dont il joüoit & faisoit plusieurs tours en dansant, passant souvent fort près de la tête de ceux qui étoient présens, non sans beaucoup de péril pour eux d'être blessez, dont ils ne témoignoient pourtant aucune crainte, disant que leur Dieu ne permet point qu'ils soient blessez en ces occasions, quelque péril qu'il semble y avoir, à moins qu'ils n'ayent commis quelque peché contre lui. Avant qu'il commençât à paroître de ces Demoniaques sur la galére, les Chinois proposoient de tuer les deux Chrétiens, croiant que c'étoit eux qui étoient cause que Dieu ne leur donnoit pas un tems favorable pour leur navigation. La Providence Divine qui conduit tout, & sans laquelle il n'arrive rien au monde, veilla pour la conservation de ces deux Fidelles ; & se servit du Démon même comme d'un instrument pour les garder des attentats de ces Idolâtres. Le Démoniaque demanda du papier & de l'ancre, & comme on lui en eut donné promtement, il écrivit certains caractéres & traits confus, que ceux de la galére ne laissérent pas de lire & d'entendre. Ils trouvérent qu'ils vouloient dire que ces deux hommes étoient d'honnêtes gens, d'un bon cœur, & qu'il ne falloit pas les tuer, ce qui releva un peu le courage & l'espéran-

ce

ce des prisonniers. A la vérité ce ne fut pas pour long-tems, parce que d'autres Démoniaques qui succédérent au premier, les inquiétérent & les tourmentérent terriblement, & sur tout un qui étoit des plus furieux. Il fit de grandes démonstrations d'avoir envie de les tuer, puis il dit à tous les Chinois, que si en joüant des armes qu'il tenoit entre les mains, par-dessus la tête de ces deux hommes, il les blessoit tant soit peu, ils devoient se jetter incontinent sur eux & les massacrer, parce que ce seroit un signe certain que leurs Dieux le vouloient ainsi, & que la présence de ces Chrétiens dans leur galére étoit la vraie cause pourquoi ils n'avoient point de beau tems. Tout ce qu'il y avoit de gens sur le bâtiment s'assemblérent pour être témoins de ce spectacle. Alors le Démoniaque, aprés avoir fait plusieurs tours le long de la coursie, avec quantité de postures & de grimaces, s'avança du côté où étoient le Religieux & son compagnon, puis d'un air furieux comme plein d'une rage infernale, il ordonna que tout le monde s'éloignât. Les deux Chrétiens se trouvant seuls auprés de lui, il commença à mugir contre eux comme un taureau, & à leur faire des gestes & des grimaces épouvantables. Ensuite étant monté sur une table à quelque distance d'eux, il leur lança son sabre avec beaucoup de force, si-bien qu'il se piqua dans le bois entre leurs jambes. Voiant qu'il ne les avoit point blessez, il redemanda le même sabre qu'il leur tira encore pour une seconde fois,

& pour

& pour une troisiéme fois, avec beaucoup d'éfort : ensorte qu'il entroit bien avant dans les planches, & qu'on avoit de la peine à l'en arracher. Après cela il commanda qu'on lui donnât une pertuisanne, dont il commença à joüer contre eux d'estoc & de taille, d'une maniére si dangereuse pour ces pauvres patiens, que les Chinois même qui en étoient spectateurs ne pouvoient presque s'empêcher d'en être émûs & épouvantez. Il les tint ainsi plus d'une heure dans la terrible inquiétude d'un danger si pressant, sans qu'ils osassent ni se remuer, ni demander grace & miséricorde, parce qu'ils jugeoient que ce seroit inutilement, & que même cela leur pourroit nuire, quelque chose qu'ils pussent dire, & quelques raisonnemens qu'ils pussent faire. Ainsi mettant toute leur espérance en Dieu qui assiste & délivre les affligez, quand il lui plaît, ils l'invoquoient, & imploroient son secours par des priéres ardentes, particuliérement le Religieux qui disoit quelques Pseaumes, & quelques versets choisis de ces sacrez cantiques, que sa devotion ordinaire, excitée alors par le péril présent, lui mettoit à la bouche, & qui étoient en éfet fort convenables pour la nécessité qui les pressoit. Il a dit depuis que cela se fortifioit beaucoup, & lui donnoit une grande consolation. Ils passérent donc de cette maniére toujours dans l'inquiétude, & dans la crainte d'une mort cruelle, tous les jours ou au-moins la pluspart des jours qu'ils demeurérent captifs.

Après bien des éforts inutiles, les Chinois voyant enfin qu'il ne leur étoit pas possible, de faire la route qu'ils désiroient, parce que le tems leur étoit trop contraire, ils résolurent d'abord à l'isle des Ylocos qui n'est pas loin de Luçon, & d'aller au port qu'on nomme Sinay. Là plusieurs Chinois étant allez à terre pour faire de l'eau, les insulaires qui avoient appris comment ils avoient tué le Gouverneur, leur dressérent une embuscade, & en tuérent vint. S'ils avoient eu plus de courage & de résolution qu'ils n'en eurent, ils pouvoient aisément tuer tous ceux qui étoient sortis au nombre de quatre-vints. En éfet au seul bruit qu'ils firent & aux cris qu'ils jettérent en attaquant, les Chinois furent si épouvantez qu'ils laissérent leurs armes, & s'enfuirent en desordre afin de sauver leur vie, se jettant même à la mer pour tâcher de se rendre à leur chaloupe. Ce mauvais succès fut imputé par eux à un des leurs, qu'ils en regardérent comme la cause, parce qu'il leur avoit conseillé d'entrer dans ce port. Ainsi ils résolurent de le prendre & de le faire mourir, & ils l'exécutérent comme ils l'avoient résolu ; de sorte que la nuit étant venuë, ils le jettérent dans la mer, du consentement de tous ; puis ayant levé l'ancre, ils partirent de ce port, & allerent dans un autre à trois lieuës de là sur la même côte. Ils ne furent pas plûtôt entrez dans ce dernier, que le Demon agitant comme à l'ordinaire un de ces misérables, leur ordonna par sa voix, de retourner incontinent au

lieu

lieu où ils avoient perdu leurs amis & leurs compagnons, & de n'en point partir jusques à ce qu'ils eussent sacrifié un homme, sans le nommer ni le désigner. Ils exécutérent ce commandement avec beaucoup de promptitude. Un des principaux d'entre eux choisit pour être sacrifié un Indien Chrétien des Philippines, de ceux qu'ils tenoient captifs. Ils lui liérent incontinent les piez & les mains, & l'étendirent ainsi sur une croix, puis ayant levé la croix en haut, avec le pauvre patient qui y étoit attaché, & l'ayant appuiée contre le mât d'avant, un de ces Démoniaques faisant l'office de bourreau, s'approcha, & à la vüë de tous il lui fendit la poitrine avec un couteau à leur usage, & lui fit une ouverture par laquelle il pouvoit aisément passer la main, qu'il lui fourra en éfet dans le corps, & en arracha la plupart des parties intérieures. Comme il la tenoit entre ses mains avec un air plein de férocité & de rage, il mordit dedans, & en ayant arraché une piéce, il jetta le reste en l'air, & mangea ce qu'il tenoit dans sa bouche, se léchant ensuite les mains, comme s'il eût savouré avec beaucoup de plaisir le sang dont elles étoient couvertes. Après cette inhumanité, ils prirent la croix avec le corps du Martyr qui y étoit attaché, & jettérent le tout dans la mer. C'étoit selon leur vüë une malheureuse victime qu'ils offroient au Démon; mais comme Dieu prépare la gloire & la felicité du Paradis à ceux qui souffrent pour justice & qui gardent la Foi, on doit croire qu'il fit sentir les

éfets de sa misericorde à cet homme dans cette occasion. Ce terrible objet causa de l'horreur & de la crainte aux deux Chrétiens qui en étoient les spectateurs : mais il excita aussi en eux un zéle qui leur faisoit presque envier le sort de ce bienheureux Martyr, ou au moins il leur en faisoit attendre avec patience & avec résignation un semblable.

Après que ce barbare sacrifice fut achevé, les Chinois sortirent du port, & ayant pendant quelques jours côtoié l'isle avec beaucoup de peine, un d'entre eux, par le commandement du Démoniaque, qui avoit ordonné le sacrifice, & du consentement de tous les autres, mit en liberté le Religieux, le Secretaire, & tous les Indiens qu'ils tenoient prisonniers, les menant à terre avec la chaloupe, puis ils prirent le large. Ils firent tous leurs éforts pour se rendre à la Chine; mais n'en ayant pû venir à bout, ils abordérent au Roiaume de la Cochinchine, où le Roi de Tonquin leur prit tout ce qu'ils avoient, deux grosses piéces de canon qui avoient été mises sur cette galére Capitane, pour la guerre des Moluques, l'étendart Roial, tout l'argent, les bagues, les pierreries. On laissa perdre la galere sur la côte, & les Chinois furent dispersez, fuiant de tous côtez en diverses provinces. Il y en a qui assurent que ce Roi les fit prendre, & les fit châtier.

Les Espagnols qui étoient échapez du massacre en portérent la nouvelle à Manille, ou quelques-uns s'affligérent, & d'autres se réjoui-

jouirent de la mort du Gouverneur dont ils abhorroient la sévérité. Néanmoins le ressentiment ayant bien-tôt fait place à la compassion, il fut regretté & pleuré presque de tout le monde. Quand on trouvoit quelques uns des corps que la mer repoussoit, on ne pouvoit s'empêcher d'être ému, & de faire connoître qu'on n'étoit pas insensible. Entre autres on trouva le corps de l'Enseigne Jean Dias Guerrero, vieux soldat qui avoit été Commandant de Zebu; celui de l'Enseigne Pegnalosa Commis de Piia; celui du brave & vaillant soldat Sahagun, dont la femme couroit par toutes les ruës de la ville en jettant de grands cris; celui du Capitaine Castagno nouvellement arrivé d'Espagne, & ceux de François Rodrigue Perulero, du Capitaine Pierre Neyla, de Jean de Sotomayor, de Simon Fernandez, de son Sergeant, de Guzman; ceux aussi de l'Enseigne & du Sergeant de la compagnie qui étoit à Dom Philippe de Samano qu'il ne put conduire lui-même, parce qu'il étoit malade, & à la tête de laquelle passa le Capitaine Jean Suarez Gallinato. On trouva aussi le corps de Sebastien Ruiz, & de Louis Velez. Ces deux derniers étoient des Marchands, & tous les autres de vieux soldats. Les obséques qu'on leur fit renouvellérent la douleur, en remettant devant les yeux le malheur de cette avanture. Quand la nouvelle en fut publiée à Manille, comme on ne trouvoit point les papiers du Gouverneur, par lesquels il parût qu'il eût nommé quelcun pour lui succéder, ainsi qu'on

ſavoit qu'il avoit le pouvoir & l'ordre de le faire de la part du Roi, on crut que s'il avoit fait là deſſus quelque diſpoſition par écrit, elle ſe ſeroit perduë ſur la galére avec tant d'autres choſes appartenant au Roi, au Gouverneur & aux particuliers. Ainſi la ville nomma pour Gouverneur le Juriſconſulte Roïas, qui le fut pendant quarante jours. Mais lors-que le Secrétaire Jean de Cuellar, & le frére François de Montilla furent de retour à Manille; on apprit par eux que Gomez Perez avant que de partir, avoit nommé Dom Loüis ſon fils pour ſucceſſeur, & qu'on en trouveroit l'Acte avec quelques autres papiers, dans une caſſette qui étoit entre les mains de Frére Diegue Mugnos. Roias avoit déja envoyé des ordres à Zebu, afin de faire revenir toutes les troupes qui avoient été commandées pour l'expédition des Moluques; ce qui fût exécuté. Dom Loüis étant de retour à Manille, en vertu du pouvoir qu'avoit eu ſon pere de ſe nommer un ſucceſſeur, & de la nomination qu'il avoit faite en conſéquence, ſavoir de la perſonne de ſon fils, prit poſſéſſion du Gouvernement; nonobſtant quelques proteſtations qui furent faites; il en demeura maître juſqu'à la venuë de Dom François Tello. Voilà quelle fût la malheureuſe avanture & la triſte fin de Gomez Perez, dont les actions aſſez conſidérables par elles-mêmes, ſont encore relevées par le bon zéle qui les lui faiſoit entreprendre. Il poſſédoit pluſieurs vertus politiques & militaires, & ne manquoit pas

de

de prudence & de conduite : mais il ferma malheureusement les yeux aux exemples de ceux qui l'avoient précédé, & contre les enseignemens qu'il pouvoit sans peine tirer de ce qui leur étoit arrivé, il osa se promettre un plus heureux succès, il faut dire, avec un peu trop de confiance & de sécurité, si on ne l'accuse d'avoir été téméraire. Mais enfin il faut avoüer que la piété & le bon zéle qui le faisoient agir, méritent qu'on l'excuse.

Dom Loüis, ses parens, & ses amis souhaitoient fort de poursuivre l'entreprise des Moluques, & le Pere Antoine Fernandez vint de Tydor pour cela même. Cependant l'affaire n'eut point de suite, & la flotte qu'on avoit préparée se separa, ce qu'on peut justement attribuer à un soin tout particulier de la Providence pour la conservation des Philippines. En éfet peu de tems après, & dès le commencement de l'année suivante mil cinq cens quatre-vints-quatorze, on vit un grand nombre de vaisseaux Chinois terrir à ces isles, sans cargaisons, comme ils avoient accoutumé d'en avoir, mais seulement avec un grand nombre d'hommes armez. Il y avoit aussi sept Mandarins des plus considérables, Vicerois ou Gouverneurs de Provinces. On fut bien informé que comme ils avoient appris à la Chine l'entreprise de Gomez Perez, & qu'il emmenoit avec lui tous les Espagnols, ils crurent que le païs demeurant presque entiérement desarmé, il leur seroit aisé de s'en rendre maîtres, ou tout au moins de le piller;

ce qui en éfet ne leur eût pas été difficile, s'ils l'eussent trouvé en l'état qu'ils pensoient. Les Mandarins sortirent deux fois de leurs vaisseaux pour visiter Dom Loüis avec beaucoup de pompe, & accompagnez d'un grand nombre de leurs gens. Ils furent fort-bien reçus, & Dom Loüis fit présent à chaque Mandarin d'une chaîne d'or. Ils lui dirent qu'ils venoient là par ordre de leur Roi, pour rassembler tous les Chinois qui erroient en divers endroits dans ces isles sans sa permission. Il n'étoit pas difficile de voir que ce n'étoit là qu'un prétexte, parce que si c'eût été le véritable dessein, il étoit aisé de comprendre qu'il ne falloit point pour cela tant de Mandarins de conséquence, ni tant de vaisseaux armez & bien munis. Les Chinois qui avoient tué Gomez Perez étoient de la Province de Chincheo. Ainsi Dom Loüis pouvant désigner les coupables, envoia Dom Fernand de Castro son cousin au Roi de la Chine pour lui porter ses plaintes de cette horrible trahison : mais son voiage reüssit mal, & sa négociation n'eut aucune suite.

Dans ce même tems Landara Roi de Camboie demandoit avec beaucoup d'instance qu'on lui donnât du secours, & pressoit Dom Loüis de tenir la parole que son pére lui avoit donnée peu de tems auparavant. Ainsi tant pour accomplir la promesse de Gomez Perez, que pour emploier les forces qu'il avoit assemblées, ou au-moins une partie, pour le bien & le service de l'Eglise, qui étoit le principal motif qu'on avoit eu en

les

les assemblant contre Ternate, Dom Loüis résolut d'en envoier au secours de ce Roi.

Camboie est une des contrées les plus fertiles qui soient dans les Indes. Elle fournit aux autres provinces quantité de vivres. C'est pourquoi les Espagnols, les Perses, les Arabes, & les Armeniens la fréquentent beaucoup. Le Roy est Mahométan, mais ses Sujets, les Gusarates & les Banjanes, vivent selon les préceptes de Pythagore, bien qu'ils n'ayent peut-être jamais oüi parler de lui. Ils ont tous de l'esprit, & sont estimez les plus fins & les plus subtils Marchands de toute l'Inde. Ils croient qu'après la mort, les bêtes aussi-bien que les hommes, & généralement toutes les choses créées reçoivent quelques châtimens, ou quelques recompenses, tant ils ont une opinion générale & confuse de l'immortalité. La ville de Camboie qui donne le nom à l'isle, se nomme aussi Champa, & fournit en abondance le bois odoriférant qu'on appelle Calambuco. L'arbre dont on tire ce bois est nommé Calamba, & vient en des païs inconnus, de maniére qu'on n'a point vu cette plante dans son entier. Les grandes riviéres en se débordant entraînent des piéces de ce bois, & c'est là cet Aloë qu'on estime si fort. Le païs de Camboie produit du froment, du riz, des légumes, du beurre, de l'huile. On y fait plusieurs sortes de toiles de cotton tres-fines, & qui sont aussi belles & aussi bien faites que les toiles de Hollande les plus estimées. Ils ornent aussi les murailles de leurs chambres de quelques ta-

pisseries, qui ne sont pas si belles que celles qu'on porte de Perse à Ormuz. Ils en ont d'autres pour le commun peuple assez semblables à celles qu'on tiroit autrefois d'Ecosse, & qui étoient faites comme par bandes. Ces peuples n'ignorent pas la plusspart des maniéres de mettre la soye en œuvre, soit pour en faire des étofes, soit des ouvrages à l'éguille, de la tapisserie & de la broderie pour les siéges des femmes les plus considérables, & pour les litiéres à l'Indienne Ces littiéres sont d'ailleurs fort propres, étant faites d'ivoire, ou d'écaille de tortuë, dont ils font aussi des échiquiers, des dames à joüer, des anneaux, des cachets, & d'autres ouvrages à peu prés semblables. On trouve dans les montagnes du païs une espéce de cristal extrémement transparent, dont ils font des grains, de petites images, des bracelets, des coliers, & d'autres semblables ouvrages. Il y a aussi quantité de pierres précieuses de diverses espéces, comme des ametistes, des hiacintes, des rubis, des topases, des chrysolites, des yeux de chat ou agates. Il y a de fort beau jaspe de plusieurs sortes, & des pierres qu'on nomme pierre de Lait, & d'autres nommées pierres de Sang. Il y a des fruits bons à manger, des drogues propres pour la Médecine, de l'opium, du camfre, du santal, de l'alun, du sucre. On prépare admirablement bien l'anil à Camboie, & de là on en envoie en divers païs. Les animaux qu'on y trouve sont les mêmes qu'on voit dans la plusspart de ces quartiers de l'Asie,

ſie, comme des élephans, des lions, des chevaux, des ſangliers, & d'autres eſpéces de bêtes farouches. Ce païs eſt éloigné de la Ligne de dix degrez du côté du Septentrion. Il y paſſe une riviére qu'on nomme Mecon, qui traverſe & arroſe tout le Roiaume, & ſe jette dans la mer. Ils l'eſtiment le plus grand fleuve de toute l'Inde. Pendant l'Eté il s'enfle ſi fort qu'il déborde de toutes parts & inonde toute la campagne comme fait le Nil en Egypte. Il ſe joint à une autre riviére moins conſidérable, près du lieu qu'on nomme Choidamuco; & celle-ci a cela de remarquable qu'elle coule pendant ſix mois de l'année d'un côté, & pendant les ſix autres mois du côté opposé. Pour comprendre la raiſon d'une choſe qui paroît ſi ſurprenante il faut premiérement conſidérer que le païs par lequel cette riviére paſſe, eſt fort plat, & que les vents de Midi qui y regnent pendant un tems réglé, accumulent des monceaux de ſable, qui empêchent les eaux de couler librement, & font qu'elles s'aſſemblent & montent fort haut. Ainſi cette digue de ſable étant au Midi, & les eaux qui coulent de ce côté là y trouvant cet obſtacle, elles forment d'abord comme une eſpéce de goufre profond, puis ſe trouvant pouſſées par la violence des vents, elles retournent, & repouſſent celles qui viennent de nouveau, & leur font prendre un cours opposé, juſques à ce que le tems & le vent ayant changé, remettent leur cours dans leur premier état. On voit quelque choſe d'approchant à l'embouchure du Tage en Portugal,

tugal, & à celle du Guadalquivir dans l'Andaloufie, où la mer pouffée par la violence des vents, repouffe quelquefois les eaux de ces riviéres, & les fait remonter vers leur fource.

Dans ce tems-là on découvrit à l'endroit le moins fréquenté, pas loin du Roiaume des Laos, derriére des forêts inacceffibles, une ville de plus de fix mille maifons qu'on nomme aujourd'hui *Angon*. Les maifons en étoient bâties de marbre, & les ruës en étoient auffi pavées. Le tout étoit fort bien travaillé & bien bâti, & auffi entier que fi l'ouvrage avoit été fort moderne. Les murailles de la ville étoient fort épaiffes, & on pouvoit prefque par-tout monter par-dedans jufques aux creneaux, qui étoient faits de maniére qu'ils repréfentoient diverfes figures d'animaux, de-forte qu'en un endroit on voioit la figure d'un lion, en un autre celle d'un élephant, ou d'un tigre, ou de quelque autre animal, avec une agréable diverfité. Le foffé étoit bien revêtu de Pierre, & fi profond que les navires y pouvoient entrer. Il y avoit auffi un pont tres-fuperbe en toute fa ftructure, & dont les piliers qui fervoient à foutenir les arches étoient des figures de Géans. On voyoit des aqueducs par lefquels il ne paffoit point d'eau alors, qui paroiffoient d'une grande magnificence, & il reftoit des veftiges de jardins & de vergers agréables, du côté où finiffoient les aqueducs. A l'un des côtés de la ville il y avoit un lac de plus de trente lieuës de tour. On trouva en quelques endroits des épitaphes écri-

écrites en lettres & en caracteres qu'on n'a encore pu déchifrer jusqu'à présent. On vit aussi plusieurs édifices plus somptueux & plus magnifiques que les autres, dont la plus grande partie étoit d'albâtre & de jaspe. Lors que les Indiens découvrirent cette grande ville, ils n'y trouvérent ni hommes, ni aucunes sortes d'animaux, sinon quelques insectes qui naissoient parmi les ruines.

J'avouë que j'ai eu quelque peine à me résoudre d'écrire ceci, & que cette ville me sembloit aussi imaginaire que celle de Platon dans son dialogue où il parle de l'isle Atlantique, ou que l'est ce qu'il dit dans sa République; mais enfin il faut remarquer qu'il n'y a presque rien au monde sur quoi les hommes ne puissent former des doutes & des difficultez, & qu'ils en font particuliérement de grandes au sujet des choses qui paroissent surprenantes & admirables. Cette ville est maintenant habitée, & nos Religieux Augustins, & Dominicains, gens graves & dignes de foi, qui ont prêché en ces païs-là, rendent témoignage à la vérité. Un Savant de nôtre tems conjecture que ce pouvoit être quelque ouvrage de Trajan. Néanmoins bien qu'il soit vrai que cet Empereur a étendu l'Empire Romain plus loin que n'avoient fait ses prédécesseurs, je n'ai jamais leu en aucun lieu qu'il fût allé jusqu'à Camboie. Si les Histoires des Chinois nous étoient aussi connuës, que nous le sont celles de notre Europe, nous y trouverions peut-être bien des éclaircissemens touchant ces païs éloi-

gnez,

gnez, & elles nous appprendroient les raisons qu'ont eu ces peuples d'abandonner tant & de si vastes contrées, dont ils étoient les maîtres. Elles nous expliqueroient aussi sans doute plusieurs inscriptions qu'on trouve en divers endroits, & que les habitans des lieux n'entendent point. Enfin je ne sçai ce qu'on doit dire, ni ce qu'on doit penser de l'oubli ou de l'ignorance d'une si belle ville, & je croi qu'il y a en cela plus de sujet d'admiration que de raisonnement.

Dom Loüis plein de zéle pour amener ces peuples dans le sein de l'Eglise, & pour rendre leurs Rois vassaux & tributaires de la Couronne d'Espagne, équipa trois navires dont il donna le commandement à Jean Suarez Gallinato qui étoit de Ténérife, une des isles Canaries, & qui partit de Zebu avec six vints Espagnols, & quelques Indiens des Philippines. Peu de tems après leur départ, ils furent agitez par une tempête qui sépara leurs vaisseaux. Gallinato emporté par la violence des vents, fut poussé à Malaca, & les deux autres navires à Camboie. Comme ils entroient dans la riviére ils apprirent que le Roi de Siam avoit battu & défait celui de Camboie son voisin, & que celui-ci avec les misérables restes de son armée, s'en étoit fuï au Roiaume des Laos, nation voisine, cruelle & inhumaine : qu'ainsi pendant qu'il alloit mandier du secours, & tâcher d'émouvoir à quelque compassion pour lui ces cœurs barbares, le Roi de Siam avoit établi pour Roi

de

de Camboie Pruancar, qu'on nommoit par injure Gueule torse le traître, le frére du Roi vaincu. Ce changement n'empêcha pas que les Espagnols, qui venoient au secours de Landara, n'abordassent sous prétexte d'Ambassade. Ils arrivérent donc à la ville de Chordomulo, qui est à quatre-vints lieuës de la barre, & ayant laissé sur leurs vaisseaux quarante Espagnols, les autres qui étoient au même nombre, s'avancérent vers le lieu où le Roi tenoit alors sa Cour. Aussitôt qu'ils y furent arrivez, ils firent toutes les diligences nécessaires pour le voir & lui parler: mais il leur fit dire que cela ne se pouvoit pas pour ce jour-là, & il donna ordre qu'on les logeât bien, & qu'on les assurât de sa part qu'il leur donneroit audience dans trois jours. Ce delai parut suspect à Diegue Veloso & à Blas Ruiz, soit parce qu'ils étoient bien instruits des maniéres du païs, soit qu'ils y trouvassent quelques circonstances particuliéres, qui servoient de fondement à leurs soupçons. Sur cela ils allérent visiter une belle Indienne de la maison du Roi à qui non-seulement il ne cachoit pas ses secrets, mais même il lui en faisoit part avec empressement. Cette femme les avertit secrétement, que le Tiran avoit résolu de les exterminer tous, & que pendant ces trois jours qu'il leur avoit donné sous prétexte de se délasser de leur voiage, il feroit ses préparatifs pour l'exécution de son dessein, & consulteroit la maniére dont il devroit s'y prendre, pour ne manquer pas de reüssir. Les Espagnols

lui firent de grands remercimens de son avis; & lui promirent de l'en recompenser. Ils ne s'épouvantérent pas par la connoissance du péril où ils étoient, quelque grand qu'il parût; mais après bien des actions de graces & de grandes protestations de leur reconnoissance à l'Indienne qui les avoit avertis, aiant consulté ensemble ils prirent une résolution extrémement hardie, & qu'on pouvoit dire téméraire. Ce fut d'investir la nuit suivante le Palais du Roi, & de combattre toute son armée si la nécessité les y obligeoit. Ils se préparérent donc pour cette entreprise, qui paroissoit fort au-dessus de leurs forces, & presque absolument impossible. Ils mirent le feu au magazin des poudres, & comme la foule du peuple y couroit, soit par curiosité, soit pour tâcher d'apporter quelque reméde au mal, les Espagnols prirent leur tems pendant le trouble & la confusion pour entrer dans le palais. Ils en connoissent fort bien tous les appartemens, & ils ne manquérent pas d'aller droit à ceux du Roi, où ils trouvérent moyen de percer, & de le joindre. Les soldats de sa garde se mirent en défense, mais les Espagnols les eurent bientôt défaits, & ils poignardérent ce Prince. Il se défendit en criant de toute sa force, Au secours; mais ceux qui vinrent pour le secourir arrivérent trop tard: ils le trouvérent mort & baignant dans son sang. Le bruit en étant bientôt parvenu à la Garde, & ensuite dans la ville qui contient plus de trente mille habitans, on vit dans peu de momens

mens un grand nombre de gens se mettre en devoir de courir après les Espagnols. Plus de quinze mille hommes armez des premiéres armes que la fureur & la confusion leur fournirent, y coururent éfectivement, menant même avec eux des elephans comme ils ont accoutumé de faire dans toutes leurs guerres. Nos deux Capitaines mirent en ordre le petit nombre de gens qu'ils avoient, & se retirérent avec beaucoup de conduite, toujours en combattant, & faisant périr un assez grand nombre des ennemis. Le combat dura toute la nuit, jusqu'à ce qu'enfin par leur courage, par les grands éforts qu'ils firent, ils arrivérent le lendemain à leurs navires. Ils s'y rembarquérent, laissant ce Roiaume plein de nouvelles dissentions. Le jour suivant Gallinato prit aussi terre à Camboie. Il débarqua, étant déja instruit de ce qui venoit d'arriver, & jugeant qu'il étoit du devoir d'un brave homme de n'abandonner pas l'interêt des Espagnols dans cette conjoncture, & de ne s'épouvanter pas pour le bruit des tambours & pour le son des cloches, ni pour voir remplis de gens en armes les lieux qui l'étoient autrefois de Marchands, comme les ruës & le port, il donna des ordres tres-précis à tous ceux qui l'accompagnoient, d'agir avec beaucoup de retenuë & de modération, de maniére qu'ils ne donnassent aucun sujet de crainte ni d'inquiétude à ceux de Camboie, mais que plutôt ils tâchassent de les rassurer, tant par leur conduite, & leurs actions, que par leurs discours & leurs raisonnemens.

Les

Les principaux de Camboie voiant cette conduite sage & modérée, allérent visiter Gallinato qui les reçut fort civilement & d'une maniére obligeante. Il pouvoit entreprendre quelque chose de fort considérable, mais se voiant avec peu de forces, & que les afaires avoient changé de face, qu'elles étoient dans un état bien différent de celui où il avoit crû les trouver, il résolut de partir. Une grande partie des plus considérables du païs s'opposoient à son départ, & lui promettoient la Couronne de Camboie, faisant paroître beaucoup d'affection pour les Espagnols, & d'inclination pour une domination étrangére. C'est là dessus que fut fondé le bruit qui courut que Gallinato étoit Roi de Camboie. Il y eut plusieurs personnes en Espagne qui le crurent, & l'on en fit même quelques piéces de théatre qui furent joüées avec de grands applaudissemens. Il y eut aussi en ce païs-là des gens de mérite & de beaucoup de capacité, qui ne doutoient pas que si Gallinato avoit profité de l'occasion, il pouvoit effectivement se rendre maître de Camboie, & joindre ce Roiaume à la Couronne d'Espagne. J'ai vû des lettres de Villoso & de Blas Ruiz écrites à l'Audiance de Manille après cet évenement, dans lesquels ils disent la même chose, se plaignant que Gallinato avoit blamé ce qu'ils avoient fait. Il faut pourtant dire à son honneur, que comme sa prudence & son courage avoient paru en des occasions fort délicates dans ces païs Orientaux, & plusieurs années auparavant dans les guerres de Flan-

dre,

dre, il eut sans doute des raisons qui lui firent juger qu'il ne devoit pas se fier à ces belles apparences de faveur. Ainsi donc il s'excusa honnêtement, & partit prenant la route de Manille. Il prit quelques rafraîchissemens à la Cochinchine. Quelque tems auparavant Blas Ruiz & Diégue Velloso y avoient débarqué, & de-là ils s'en étoient allez seuls par terre au Roiaume des Laos qui est à l'Occident de la Cochinchine, pour chercher le Roi Landara, qui étoit dépossédé, & le rétablir sur son trone. Ils trouvérent en arrivant que ce Roi étoit mort, mais il avoit laissé un fils à qui il s'adressérent, & lui dirent ce qu'ils avoient fait, & comment il avoient tué le Tiran, son Oncle & son ennemi. Ce jeune homme les écouta, & partit incontinent avec eux, pour se rendre dans son Roiaume, emmenant avec lui une armée de dix mille hommes que le Roi de Laos lui avoit donné contre toute espérance. Il attaqua Camboie, & dans la suite Ruiz & Velloso l'accompagnérent toujours, & le servirent avec fidélité, tant dans la guerre, que dans les affaires du gouvernement. Après cela il envoia une nouvelle Ambassade aux Philippines, priant qu'on le secourût de quelques troupes pour mettre fin aux troubles du Roiaume, & des gens capables pour l'instruire lui & ses Sujets, afin qu'ils pussent embrasser la Foi Chrétienne. Il promettoit aussi de fournir aux Espagnols qu'on lui envoieroit, les moiens de subsister commodément, en leur assignant une partie des revenus du Royaume Lors-

que

que cette Ambassade arriva à Manille, Dom Loüis en avoit déja remis le Gouvernement entre les mains de Dom François Tello ; ce qui fut cause que le Roi de Ternate eut le tems de s'affermir de plus en plus dans sa tirannie.

Dans ce tems-là, c'est-à-dire, l'An, mil cinq cents quatre-vints quinze Dom Pedro d'Acugna étoit aux Indes Occidentales, dans son Gouvernement de Cartagéne. Il travailloit soigneusement à fortifier cette ville, soit que son inclination naturelle l'y portât, soit que l'état des affaires & les circonstances du tems le lui fissent juger nécessaire. Il la mit donc en état de défense, se servant de fascines, de planches, de madriers, & de tout ce qui lui paroissoit propre pour son dessein, & travaillant lui-même en personne. Il obligea aussi par son exemple l'Evéque, le Clergé & les Religieux, de mettre la main à l'œuvre pour avancer l'ouvrage. Les plus considérables Dames, leurs filles & leurs Demoiselles, s'y emploiérent ; de sorte que le Gouverneur ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'ardeur & l'empressement que tout le monde témoignoit en cette occasion ; tant il est vrai que l'exemple des personnes importantes produit de grands éfets sur l'esprit des hommes. Deux vaisseaux, l'un nommé *Pandorga* Amiral de Terre-ferme, & l'autre *la Bourgogne* Amiral de la Nouvelle Espagne, terrirent alors à Porto Rico avec trois millions, commandez par le Général Sanche Pardo. Dans le même tems on vit aussi terrir en ce païs-là une flot-

te

te de cinquante-six voiles, envoyée exprès par la Reine d'Angleterre pour piller cet argent, & commandée par Jean Aquinès & François Draq. Le Capitaine Pierre Tello avec les frégates d'Espagne combattit si vigoureusement contre les Anglois, qu'il sauva les trois millions. Jean Aquinès fut blessé dans le combat, & mourut de ses blessures avant que d'arriver à Terre-ferme. Draq avec sa flotte se rendit maître de la riviére de la Hacha & de celle de Sainte Marthe. Après cela s'étant trouvé une nuit à la vûë de Cartagene, il prit une frégate de cette côte, & s'étant informé de l'état de la place, & de la disposition du Gouverneur, il lui envoia faire des civilitez par les gens de la frégate qu'il avoit pris, & qu'il mit en liberté dans cette vûë. Il les chargea donc de dire à Dom Pedre de sa part, que l'estime & la considération qu'il avoit pour lui, & le cas qu'il faisoit de son mérite, étoient cause qu'il ne vouloit pas attaquer Cartagéne, se voulant ainsi faire honneur d'un parti qu'il se trouvoit peut-être nécessairement obligé de prendre. La vérité est que ce Général Anglois fit assembler tous ses Capitaines, pour délibérer sur ce qu'ils devoient faire : & que tous furent d'avis qu'il falloit attaquer la ville, qui étoit une place fort importante, dont la prise leur feroit honneur, & où ils trouveroient de grandes richesses. Ils lui promettoient de faire tous leurs éforts pour en venir soigneusement à bout, & même ils osoient bien l'assurer de la victoire. Draq fut seul d'un sentiment contraire : il leur

il leur repréſenta qu'il étoit fort difficile de reüſſir dans cette entrepriſe, & qu'il ne pouvoit ſe flatter du ſuccès dont ils s'aſſuroient parce qu'ayant à combattre contre un Chevalier de Saint Jean, non marié, & par conſéquent non affoibli ni partagé en aucune maniére par les tendres affections pour une femme, ou pour des enfans, qui d'ailleurs étoit ſoigneux, vigilant, & brave, il falloit compter qu'il ſe défendroit juſqu'à la derniére extremité, & qu'il ſe réſoudroit à périr plûtôt que de ſe rendre. Ce ſentiment fut approuvé & ſuivi. Ainſi la ſeule réputation de Dom Pedre deſarma & vainquit en quelque ſorte les Anglois, qui laiſſérent Cartagéne en repos, & allérent attaquer Nombre de Dios dont ils ſe rendirent maîtres. Draq voulut enſuite faire la même choſe à l'égard de Panama; mais il ne put, parce qu'il trouva de l'oppoſition en chemin, par les avertiſſemens que Dom Pedre avoit donnez que l'Anglois alloit attaquer cette ville.

Il faut maintenant retourner à ce qui ſe paſſoit alors dans l'Aſie. Ceux de Camboie continuoient à demander du ſecours aux Eſpagnols des Philippines, avec leurs promeſſes ordinaires de ſe convertir, & de reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain, & lui rendre hommage. Dom Loüis de las Marignas entreprit de leur mener en perſonne, & même à ſes frais le ſecours qu'ils demandoient. Pour cet éfet il partit de Manille accompagné de Dom Diegue Jordan Italien, de Dom Pedro de Figueroa, de

Pierre Villestil, & du Colonel Fernand de los Rios. Ces trois premiers étoient des Officiers Espagnols, & le dernier qui s'étoit aussi trouvé à la première guerre de Camboie, est à présent Prêtre. Ils eurent en chemin une violente tempête qui dura trois jours, & qui après bien des fatigues, fit périr deux de leur vaisseaux, qui furent brisez; & tout ce qui y étoit, hommes, vivres & munitions, fut englouti par la mer. De tous les soldats & matelots qui étoient sur le Vice-Amiral, il n'y en eut que cinq qui se sauvérent à la nage, & se rendirent à la côte de la Chine. Il y eut aussi quelques soldats de l'Amiral de sauvez, & avec eux le Capitaine Fernand de los Rios; mais le vaisseau tout desemparé coula bas. Le troisiéme navire fort en desordre prit terre à Camboie après beaucoup de peine. Il trouva dans la riviére huit jonques de Malais, sur lesquelles les Espagnols ayant vu quelques esclaves dérobez au Roi de Camboie, au secours duquel ils venoient, ils attaquérent sans beaucoup de réflexion les Malais. Ceux-ci ayant plusieurs espéces de feux d'artifice, s'approchérent des nôtres; & sans se servir presque de leurs armes, mais seulement de leurs feux & de leurs matiéres combustibles, ils brûlérent nôtre vaisseau, & la plupart des Espagnols qui étoient dessus périrent par le feu & par la fumée. Dans ce tems-là Blaz Ruiz, ni Diégue Velloso n'étoient pas dans la ville de Camboie: ils étoient plus avant dans le païs, en quelque négociation avec le Roi. La maison où ils couchoient fut

fut environnée de toutes parts par une sédition populaire, & ils furent inhumainement massacrez. Le peu d'Espagnols qui se put sauver, se rendit dans le Roiaume, de Siam, & ensuite à Manille. Dieu permit que tous les desseins qu'on avoit formez pour recouvrer Ternate & les autres Moluques, & tous les préparatifs qu'on avoit faits diverses fois dans cette vuë, reüssissent mal, comme on l'a rapporté jusqu'ici Cependant le Tiran qui y regnoit, triomphoit des malheurs qui arrivoient aux Espagnols, les regardant non-seulement comme des éfets de son bonheur, mais aussi comme des preuves de la bonté de sa cause. Ainsi il se ligua de nouveau avec nos ennemis.

Dom François Tello gentilhomme d'Andalousie, aiant succedé à Gomez Perez dans le Gouvernement des Philippines, & étant arrivé à Manille l'An mil cinq cents quatre-vint seize, prit d'abord grand soin de se bien informer de toutes choses, de l'état où ses prédécesseurs avoient laissé ces isles, & en particulier les places de guerre, afin de faire tout ce qui seroit jugé expédient pour la sureté de celles qu'on croiroit qui en auroient besoin. Il jugeoit ces précautions d'autant plus nécessaires, qu'on craignoit alors que l'Empereur du Japon ne fît quelque entreprise contre lui, parce qu'il paroissoit fort animé contre les Chrétiens; venant tout nouvellement l'an mil cinq cents quatre-vints quinze, de faire souffrir le Martyre à plusieurs Religieux de l'ordre de Saint François.

Les

Les habitans de l'isle de Mindanao ne haïssoient pas moins nôtre nation que pouvoient faire ceux de Ternate ; & l'on peut dire qu'ils s'étoient déclarez assez ouvertement, puis qu'ils avoient porté les armes contre nous dans la derniere guerre. C'est ce qui fit qu'Etienne Rodriguez de Figueroa, aiant traité avec François Tello crut se faciliter les moiens de faire la guerre à ceux de Mindanao & de Ternate. Il entreprenoit de la faire à ses propres dépens, & comme il étoit extrémement riche, on peut dire que l'entreprise n'étoit pas au-dessus de ses forces. Il demeuroit à Arevalo ville de l'isle de Panaz dans les Philippines. Il assembla donc un assez bon nombre de galéres, de frégates, de barques qu'on nomme en ce païs-là Champans, & un navire. Ensuite il s'embarqua avec quelques soldats Espagnols, & plus de quinze cents Indiens de ceux qu'on nomme *Pintados*, c'est-à-dire, *Peints*, pour lui servir de pionniers. Il entra dans la riviére de Mindanao le vintiéme d'Avril de l'an mil cinq cents quatre vints seizé, & aussi-tôt que les habitans du lieu qui porte particuliérement ce nom, le virent avec des troupes qui leur paroissoient en bon état, ils s'enfuirent le long de la riviére, abandonnant leurs habitations à la fureur de la guerre. La pluspart se rendirent à la ville de Buyahen où étoit alors Raxamura Roi de Mindanao, qui, à cause de son bas âge, ne gouvernoit pas encore lui-même son Roiaume, mais un nommé Silonga, dont on estimoit la valeur & la

conduite, avoit la charge de tout. Nos gens suivant la riviére en remontant arrivérent à Tampacan qui est à cinq lieuës du premier endroit où ils avoient abordé. Ce lieu étoit gouverné par le Prince Dinguilibot, Oncle de Monao qui en étoit le véritable Seigneur, & qui étoit encore fort jeune. L'Oncle & le Neveu avoient un penchant favorable pour les Espagnols, & étoient de leurs amis. Dés qu'ils les reconnurent à leurs armes, ils s'avancérent audevant d'eux, & leur offrirent toute sorte de faveur. Ils leur apprirent que ceux de Buyahen qu'ils regardoient les uns & les autres comme leurs ennemis communs, s'étoient retirez dans le fort qu'ils tenoient dans ce lieu-là. Etienne Rodriguez, après avoir appris cette nouvelle, & s'être réjoüi avec ces Princes, fit partir ces gens pour continuer la poursuite des ennemis, en suivant toûjours la riviére, & fit ainsi quatre lieuës jusqu'à ce qu'il arrivât à Buyahen, où il fit mettre ses troupes à terre le jour de la Saint Marc. Jean de Xara les commandoit en qualité de Mestre de Camp. La descente se fit avec fort peu d'ordre, parce que n'ayant point eu besoin de combattre à Mindanao, où l'on n'avoit trouvé aucune opposition, on se persuadoit qu'il en seroit à peu près de même ici; comme si cette consideration, ou quelques autres semblables, étoient des raisons valables pour se dispenser de suivre les régles de la discipline militaire. Etienne Rodriguez jugea devoir descendre aussi lui-même à terre pour remédier

médier au desordre & à la confusion par sa présence. Il débarqua donc, armé de toutes pieces, & de si bonnes armes qu'elles étoient à l'épreuve du mousquet. Il avoit seulement la tête desarmée, & couverte d'une espéce de bonnet garni de plumes, & il étoit accompagné de cinq soldats bien armez, & suivi d'un More qui portoit son casque. Il avoit à peine marché environ cinquante pas, qu'un Indien nommé Ubal, sortit brusquement de derriére quelques halliers épais, & l'attaquant avec fureur lui fendit la tête à coups de sabre. Ubal étoit frére de Silonga. Il avoit une vache la seule qui fût dans tout le païs. Il l'avoit fait tuer trois jours avant cette avanture, & ayant convié ses amis à en manger, il avoit promis dans ce repas de tuer de sa main pendant cette guerre la personne la plus considérable d'entre les Espagnols. Il tint sa parole, car Etienne Rodriguez, étant tombé de ses blessures, mourut trois jours après, sans avoir pû pendant ce tems-là prononcer un seul mot, pour répondre aux interrogations qu'on lui faisoit, marquant seulement par signes qu'il les entendoit, & tâchant aussi de faire comprendre ses pensées & ses intentions par le même moien. Les cinq Espagnols qui accompagnoient leur Commandant, le voiant attaqué si brusquement, & si dangereusement blessé, chargérent Ubal avec fureur & le mirent en piéces. Après cela ils donnerent avis de la mort du Général au Mestre de Camp Xara, qui en fut touché; mais sa douleur ne l'empêcha pas

de penser à mettre ordre à tout. Il rassembla donc toutes les troupes, & ayant fait bâtir un fort dans un endroit commode, sur le bord de la riviére, il prit avec prudence toutes les mesures nécessaires pour l'établissement d'une colonie de nos gens. Il nomma des Magistrats pour rendre justice, & des Juges de police, & appella le lieu la nouvelle Murcie, à l'honneur de son païs qui étoit la Province & Royaume de Murcie en Espagne.

Xara ayant ainsi mis quelque ordre aux affaires, partit avec un peu de précipitation, sans qu'elles fussent tout-à-fait en bon état. Ce qui le faisoit si fort presser étoit l'envie de se marier avec Madame Anne d'Oseguera veuve d'Etienne Rodriguez. Il arriva aux Philippines le premier de Juin. Dom François Tello Gouverneur de ces isles, étant à cent lieuës de Manille, reçut la nouvelle de ce qui s'étoit passé dans l'expédition d'Etienne Rodriguez, & étant aussi averti du dessein qui faisoit venir Xara, il le fit arrêter en arrivant, & fit marcher à la guerre de Mindanao le Capitaine Toribio de Miranda. Celui-ci trouva ceux qu'on avoit laissez en ce païs-là, retirez dans le port de Caldera, dans la même Isle, qui étoit éloigné de trente lieuës de l'embouchûre de la riviére. Il se maintint dans ce lieu jusques à ce qu'au mois d'Août suivant Dom François Tello étant à Manille, envoia Dom Jean Ronquillo, qui étoit Commandant des galéres, pour commander à Mindanao. Il le fit aussi accompagner par les

les Capitaines Pierre Arceo, Covarruvias, & quelques autres. Il lui donna pour Lieutenant général, Diegue Chaves Cagnizares, pour Sergent Major Garcia Guerrero ; & pour Capitaines d'infanterie Christoffe Villagra, & Cervan Gutierrez. Dom Jean Ronquillo arriva heureusement avec les troupes qu'il conduisoit, & pressa si fort les ennemis, qu'ils furent obligez d'implorer le secours du Roi de Ternate, à qui ils rendent une espéce d'hommage, & païent quelques droits qui sont à peu près un tribut. Pour cet éfet ils lui envoiérent Buisan frére de Silonga, qui sçut si bien négocier que ce Roi lui accorda sept carcoas avec six piéces considérables de canon, deux autres moindres, quelques fauconneaux, & six cents hommes. Ce secours étant arrivé à l'entrée de la riviére de Mindanao, les Ternatois voulurent remonter jusqu'à Buyahen ; mais ils trouvérent de grandes difficultez, parce que d'un côté le fort que les Espagnols avoient bâti, pouvois aisément les battre en passant, & leur faire beaucoup de mal ; & du même côté ils avoient encore à craindre les galéres & les barques Espagnoles. De l'autre côté de la riviére le passage étoit fort étroit, & fort serré par une pointe de terre avancée, & sur cette pointe on avoit construit quelque ouvrage, où l'on avoit posté quarante hommes. Nos gens avoient aussi fait sur ce bras de la riviére un pont de bois bien soutenu & bien ferme, auprès duquel il y avoit toujours une galiote pour le défendre. Ceux de Ternate voyant que

l'entrée de cette riviere étoit si bien défenduë des deux côtez, se résolurent aussi à se fortifier sur la principale embouchure. Ils y bâtirent un petit fort dans lequel ils se mirent avec un nombre d'insulaires de Mindanao égal au leur. Le Général Ronquillo ne jugeant pas à propos de les souffrir là, résolut de les en déloger, & alla les attaquer avec les galéres, quelques barques, & cent quarante hommes bien armez. Lors-qu'il fut assez près des ennemis on le vit sauter à terre avec cent seize soldats, & avec les Capitaines Rui Gomez Arellano, Garcia Guerrero, Christofle Villagra, & Alphonse de Palma. Il parut donc à la vûë des ennemis environ à quatre-vints pas de leur fort, sur le bord de la riviére. Ceux de Ternate & de Mindanao avoient fort bien nettoyé le front de leur fort, & y avoient seulement laissé à dessein un petit endroit plein de buissons & de halliers, où trois cents Ternatois s'étoient mis en embuscade, le reste s'étant retiré dans la place. Quand les uns & les autres virent le petit nombre de ceux qui les alloient attaquer, ils eurent honte de s'enfermer derriére des murailles, & de se mettre en embuscade : ainsi ils se découvrirent, & s'avancerent d'un air fier & menaçant pour attaquer les Espagnols. Ceux-ci se défendirent si vigoureusement que sans autre stratagême qui parût, que celui d'un grand courage & d'une fermeté inébranlable, dans peu de tems, ils tuérent presque tous les Ternatois, & le petit nombre qui en resta prit la fuite. Les nôtres les poursuivirent, les joigni-

joignirent, & les tuérent tous. Ceux de Tampacan, qui jusqu'alors avoient demeuré neutres, attendant ce que le sort des armes décideroit, voiant que la victoire étoit de nôtre côté, prirent les armes en nôtre faveur. Il n'y eut en tout que soixante & dix-sept Ternatois qui pussent échaper du combat, & même ils étoient fort blessez. De ce nombre il y en eut encore cinquante qui se noiérent dans la riviere, où ils s'étoient jettez comme desespérez. Enfin des vint-sept qui restoient il n'y en eut que trois qui demeurérent en vie, pour porter la nouvelle de cette défaite à leur Roi. Les Espagnols demeurérent maîtres des barques, de l'artillerie, & de toutes les dépoüilles des vaincus, & furent par cet heureux succès encouragez à continuer la guerre contre les Infidelles.

Dom François Tello toujours vigilant, ne manquoit pas de semblables occupations qui regardoient la guerre, & ne négligeoit rien aussi de ce qui lui paroissoit necessaire. Il apprit par ses espions, & même par la voix publique, que l'Empereur du Japon assembloit une grande armée, qu'il équipoit des vaisseaux, qu'il faisoit des provisions d'armes, & de plusieurs munitions de guerre & de bouche. On savoit de plus, qu'il travailloit à s'assurer des Chinois par un Traitté, afin de n'avoir rien à craindre de leur part. Car on sçait assez qu'il y a une inimitié & une jalousie naturelle entre ces deux nations. On concluoit que cet Empereur armoit sans doute à dessein de porter la guerre hors de

ſes Roiaumes. Il avoit négocié & conclu quelques Traittez d'alliance & de confédération, avec le Roi de Ternate; & quelques autres Rois voiſins, ennemis de la Couronne d'Eſpagne. De tout cela il ſemble qu'on pouvoit conjecturer avec beaucoup d'apparence, que tous ces préparatifs menaçoient les Philippines, & qu'il étoit à craindre que la tempête ne tombât particuliérement ſur Manille qui en étoit la capitale. Le Gouverneur tâcha de ſe mettre en bon état, & d'avoir toujours ſes forces toutes prêtes en cas de beſoin. Cependant il envoia le Capitaine Alderete au Japon, comme pour ſaluer de ſa part cet Empereur Barbare, & lui faire un préſent; mais en éfet pour s'éclaircir & s'aſſurer de la vérité, & à quoi rendoient tous ces grands préparatifs. Cet Ambaſſadeur partit au mois de Juillet, & dans le même tems Dom François dépêcha auſſi le galion *Saint Philippe* à la Nouvelle Eſpagne pour y donner avis de ce qui ſe paſſoit, & des bruits qui couroient. Ces deux vaiſſeaux le *Saint Philippe*, & celui d'Alderete furent vûs enſemble près des côtez du Japon, ce qui cauſa des ſoupçons aux habitans du païs. Alderete ſçut qu'elles étoient les forces des Japonnois, & quels étoient auſſi leurs deſſeins: ainſi ces ſoins ne furent pas inutiles, & étant de retour à Manille il y rétablit un peu le calme, & empêcha qu'on ne s'y allarmât trop. Il apporta au Gouverneur un beau préſent, & de part & d'autre on demeura ſur ſes gardes, chacun étant attentif à ce qui ſe paſſoit.

L'an

L'an mil cinq cens quatre-vints-dix-huit, on remit l'Audiance à Manille, parce que le Roi Philippe, selon sa prudence, jugeoit à propos de relever l'autorité & le crédit de cette Province. Elle fut composée des Jurisconsultes Zambrano, Mezcoa, Tellez d'Almazan, en qualité d'Auditeurs; du Fiscal Jérôme Salazar, & de Salcedo. Jamais ce grand Roi n'étoit occupé qu'à des pensées grandes & dignes de lui, ayant presque toujours dans l'esprit tout le Monde connu, comme s'il eût été présent devant ses yeux, pour étendre ses soins par-tout; & veillant soigneusement sur les conseils & les desseins des autres Princes, bien ou mal disposez pour la propagation de la Foi Chrétienne qui étoit son principal but. Dans ce tems-là donc il fit tout ce qu'il put pour se tirer promtement de tout embarras avec les ennemis qui étoient dans son voisinage, afin d'être en état d'employer toutes ses forces pour domter dans les païs les plus éloignez, les rebelles à l'Eglise & à sa Monarchie. Comme il se sentoit appesanti & presque accablé par les infirmitez de la vieillesse, il conclut la paix avec la France. Cette paix fut solemnellement publiée à Madrid, le Roi s'étant déja retiré dans le convent de Saint Laurens de l'Escurial, qui étoit un ouvrage de sa piété & de sa magnificence, & où il mourut le treiziéme de Septembre avec de grandes marques de sainteté. Il se confessa, reçut le saint Viatique, & l'extrême-onction qui est le dernier reméde pour le salut éternel & temporel. Ainsi sa mort

répondit fort bien au cours admirable de sa vie.

Philippe Troisiéme de ce nom entre les Rois d'Espagne, aiant succédé à son Pére, fut reconnu dans tous les Etats qui composent cette grande Monarchie. Dès l'abord, avant que les armes fussent essuiées, & les cérémonies des funérailles achevées, il commanda qu'on fît l'ouverture du Testament de son Pére, pour faire promptement exécuter ses dernieres volontez. On y trouva des avis fort salutaires & fort importans, & ces mistéres secrets du Gouvernement & de la Politique dont il avoit été un si grand maître, & qu'il avoit souvent communiquez de bouche à son fils, l'en ayant entretenu presque jusqu'au dernier soupir. Ces précautions contribuérent à faire reconnoître & recevoir par-tout le nouveau Roi sans aucune difficulté, outre que cela lui étoit deu par le droit de la nature, par le droit des gens, & par son propre mérite. Tout demeura donc tranquile, les Sujets dans l'obeïssance, & les armées dans la soumission convenable en Italie, en Afrique, en Asie, aux Indes, & généralement en tous les autres endroits du monde, tant les troupes qui étoient en garnison que celles qui étoient en campagne. De plusieurs endroits on prévint le nouveau Roy, en lui prêtant serment de fidélité, avant que d'avoir reçû les lettres & les avis en forme de son advénement à la Couronne. La même tranquilité uniforme se trouva aussi sur les flottes, & parmi toutes les forces navales qui servent

pour

pour le commerce & pour le transport des richesses. Il faut avoir qu'une paix si générale dans une Monarchie de si grande étenduë, doit paroître quelque chose d'admirable lors-qu'il arrive un changement de Roi. Aprés la mort d'Auguste les légions Romaines qui étoient en Allemagne & en Illyrie, n'eurent pas tant de respect pour Tibére.

La Monarchie d'Espagne est d'une si grande étenduë, qu'il n'y a que les terres inconnuës qui la bornent en quelques endroits. Le Soleil ne s'y couche jamais : il en éclaire toujours quelque partie, tandis qu'il s'éloigne des autres. Ce vaste Empire sembla donc, comme on vient de le remarquer, reconnoître avec plaisir la nouvelle main qui prenoit les rénes de son gouvernement. Les grands Princes ont besoin d'avoir auprès d'eux des Ministres de beaucoup de capacité, pour les soulager dans les affaires, & leur aider à soûtenir le poids de leur grandeur. Ainsi Alexandre eut autrefois Ephestion; les deux Scipions eurent les deux Lelius; Octave Cesar eut Marc Agrippa; & dans nos jours les Princes de l'Auguste Maison d'Autriche ont aussi eu auprès d'eux pour leurs Conseillers des hommes d'une vertu & d'une capacité singuliére. L'expérience aussi-bien que le raisonnement nous apprennent assez que les grandes affaires ne peuvent être convenablement ménagées que par des sujets d'une grande capacité, des génies d'un ordre supérieur à ceux du commun. Aussi semble-t-il qu'on peut dire que la Nature en forme de tels à proportion des be-

soins du ministére à quoi elle les destine. Il faut encore considérer qu'il est nécessaire pour le bien de la societé, que ceux qui ont des emplois considérables dans lesquels ils peuvent servir ou nuire beaucoup au public, soient relevez par quelque dignité qui leur donne de l'éclat, & fasse que leur autorité soit d'autant plus utile qu'elle sera plus grande. Le nouveau Roi se fondant sur de semblables réflexions, & sur les exemples anciens, élut Dom François de Roxas & de Sandoval, alors Marquis de Denia, & à présent premier Duc de Lerme, pour être son premier Ministre d'Etat & son confident, avec qui il pût conférer en particulier, sur les affaires les plus importantes dans lesquelles ce Prince souhaitoit alors de se bien instruire. Outre l'illustre naissance du Duc, qui étoit allié des plus nobles familles des Grands d'Espagne, tout le monde étoit obligé d'avoüer qu'on voïoit briller en sa personne toutes les vertus & toutes les qualitez nécessaires à un homme qui devoit occuper un poste si éminent. Il avoit une gravité accompagnée de douceur, & mêlée de quelque sévérité quand il étoit besoin, qui faisoit aisément juger de sa capacité; si bien qu'il imprimoit du respect, & gagnoit en même tems l'affection du cœur. Le Roi le fit d'abord Conseiller de son Conseil d'Etat, & ce fut par son moïen, pendant qu'il étoit dans cet emploi, qu'on vit paroître de nouveaux ordres & de nouveaux Réglemens, tant pour la paix que pour la guerre. Toutes les expéditions, ou consulta-

tions qui se trouvérent scéelées & envoiées de divers endroits à Philippe Second, afin qu'il en décidât, furent renvoiées par le Duc sans avoir été ouvertes, aux Présidens des Conseils d'où elles étoient venuës, comme si peut-être elles eussent été faites par consideration, ou par respect, afin qu'elles pussent être examinées & réglées avec une pleine & entiére liberté, & qu'on les pût renvoïer, si on vouloit, changées, ou amplifiées. Le tems que le Ciel avoit destiné pour la réduction des Moluques, & pour le châtiment de la persécution qu'on y avoit faite aux Fidelles, aprochoit alors, bien que les Tirans se montrassent plus fiers & plus orgueilleux que jamais. Néanmoins comme il falloit que les préparatifs pour l'execution de cette entreprise, se fissent aux Philippines; & que le Conseil suprême des Indes résolût & appuïât la chose, il étoit nécessaire pour cela que le Président & les Conseillers de ce Conseil prissent l'affaire à cœur. Il sembloit qu'on n'avoit guéres sujet d'espérer que la chose arrivât; parce que les mauvais succès précédens avoient presque découragé tout le monde, & que les papiers & les mémoires qui concernoient cette affaire, étoient comme ensevelis dans l'oubli & dans la poussiére. Ainsi personne n'y pensoit presque plus, & on ne faisoit aucune démarche pour cet éfet, jusques à ce que la Providence Divine ouvrît le chemin pour surmonter les difficultez qui s'y étoient trouvées jusques là, en suscitant un Seigneur affectionné à cette entreprise, & qui

fût

fût capable de la conduite à une heureuse fin, par un zéle tout particulier.

Personne n'inquiétoit le Roi de Ternate. Les Anglois faisoient des établissemens dans son païs, & le commerce enrichissoit le Roi & ses Sujets. Ce Prince avoit plusieurs enfans, & celui qui devoit être son successeur étoit en âge de porter les armes; ce qui n'empêchoit pas que le pére n'augmentât tous les jours le nombre de ses femmes & celui de ses concubines. Parmi ces peuples la licence en amour n'a presque point de bornes. Les Rélations de quelques curieux disent qu'entre les femmes de ce Roi, il y en avoit une fort jeune & d'une beauté singuliére : que le Prince son beau-fils nommé Gariolano, s'étant rendu amoureux d'elle, cette femme sans égard de ce qu'elle devoit au Pére, ne fut pas insensible à l'amour du Fils, ni infléxible à ses priéres. Leur commerce étoit d'autant plus seur que la proximité de l'alliance empêchoit qu'on ne le soupçonnât d'aucun mal. Ainsi cette femme se croyant assez bien à couvert contre les soupçons, recevoit & le Pére & le Fils. Elle étoit fille du Sangiac de Sabubu, Prince puissant dans la grande Batochine, qui dans ce tems-là se rendit à Ternate pour quelque petite affaire. Comme il étoit logé dans le Palais, & qu'en qualité de Pére & de Beaupére il y avoit une assez grande liberté, & beaucoup de facilité pour s'appercevoir des choses qui s'y passoient, il eut quelque soupçon de l'inceste de sa fille. Il voulut s'en éclaircir plei-

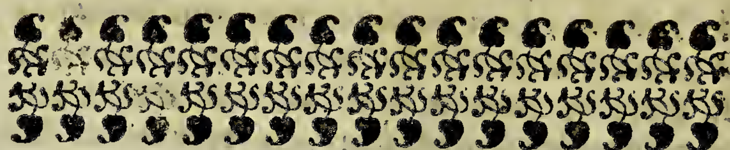
pleinement sans faire de bruit, & sur tout sans témoigner en aucune maniere aux deux Amans qu'il les soupçonnât le moins du monde. Il connut la vérité : il apprit qui étoient les entremetteurs & les confidens de ce commerce criminel : il détesta le crime & l'outrage qu'on faisoit à un Pére, & à un Mari, & condamna en lui-même sa propre fille à mourir. Uu jour il feignit de vouloir manger en particulier par quelques raisons qu'il avoit, ayant seulement fait venir sa fille pour lui tenir compagnie. Elle qui n'avoit aucun soupçon, mangea sans précaution de ce qui se trouva le plus à son goût, & ainsi elle avala le poison qu'on y avoit mêlé, & qui la conduisit promtement au tombeau. Il y eut quelques gens qui se présentérent pour secourir la malheureuse Reine, & pour consoler son pére : mais lui ferme dans sa résolution, sans se laisser émouvoir à la pitié par ce triste objet, fit retirer les Médecins & les femmes qui venoient au secours. Peu après le Roy ayant appris l'état de son Epouse y accourut, & il se trouva seul dans la chambre avec son Beaupére qui lui dit. *Cette personne que vous voiez ici étenduë, que la Nature m'avoit donnée pour fille, & que je vous avois donnée pour femme, vient de souffrir la peine que ses déréglemens criminels avoient justement méritée. Ne la pleurez point, ne pensez pas qu'elle soit morte par quelque accident naturel. C'est moi qui lui ai donné la mort pour vous exemter de la peine de punir son crime. Le Prince votre fils avoit un commerce criminel avec elle. Je l'ai soup-*

çonné

çonné, je m'en suis assuré, & ne pouvant souffrir que ma fille vous offensât si cruellement, j'ai dépoüillé toute la tendresse paternelle, pour effacer l'outrage qu'une personne de mon sang faisoit à la loi de la Nature & à vôtre honneur. J'ai commencé le premier, & fait de mon côté ce que j'ai cru devoir faire. C'est à vous maintenant d'agir, si vous sentez l'outrage que votre fils vous a fait. Vous en êtes le maître, & à mon égard je n'ai aucun droit sur lui, pour vous le livrer de la maniére que je vous livre à présent le corps de ma criminelle & malheureuse Fille. C'est donc à vous de voir ce que vous voulez faire de l'autre coupable. Je croi de mon côté, avoir rempli tous mes devoirs, en me privant moi-même d'une fille qui m'étoit chére, & vous découvrant les raisons qui m'ont obligé d'en user comme j'ai fait.

Le Roi fut si surpris & si troublé, qu'il ne put dans le moment faire connoître s'il approuvoit ou desaprouvoit la mort de son Epouse, ni faire aucun acte qui marquât son autorité. Mais ensuite, après avoir versé beaucoup de larmes, s'étant un peu remis, il donna ordre qu'on arrêtât Gariolano. Ce jeune Prince, qui étoit fort aimé des soldats de sa garde, & autant que le pouvoit être le Roi son pére, eut le tems de se sauver. Ayant appris la mort violente de la Reine, il connut aisément ce qu'il devoit attendre de son côté, ou au moins ce qu'il pouvoit justement craindre. Il monta donc à cheval & se rendit à toute bride sur le port, avec quelques amis qui l'accompagnérent. Ainsi

il se retira dans un autre lieu pour éviter la présence de son Pére irrité, jusques à ce que le tems donnant le loisir aux affections paternelles de se réveiller, sa colére cessât. La chose arriva comme le Prince l'avoit espéré. Il ne se passa pas un an que le Roi son Pére ne fût appaisé, & il rappella son fils, qui rentra dans ses bonnes graces comme auparavant. Le Roi même ne fit plus que tourner en raillerie l'outrage fait à son honneur, disant, qu'il voioit bien que son sort étoit de n'être pas heureux en femmes & en concubines sages. Cela ne doit pas paroître tout à fait surprenant dans un Roi Barbare, qui ne donnant aucunes bornes aux mouvemens de ses convoitises, n'étoit pas sans doute fort sensible aux loix de l'honneur & de la bienséance, & pouvoit trouver excusable dans les autres de s'abandonner à leurs passions, comme lui-même s'abandonnoit aux siennes.



HISTOIRE DE LA CONQUESTE DES ISLES MOLUQUES PAR LES ESPAGNOLS.

LIVRE SEPTIEME.



LE Gouverneur des Philippines aiant trouvé à propos de donner ordre à quelques mouvemens qu'on craignoit dans des provinces voisines, y tourna ses armes. Il envoia seulement quelques troupes aux Moluques à diverses fois. Les périls dont il sembloit d'être menacé de la part des Japonois, des insulaires de Mindanao, & des Chinois, lui donnoient, ce semble, un juste sujet de craindre, & de se précautioner, pour ne pas suivre les traces de ceux qui l'avoient précédé, & qui s'étoient perdus dans l'entreprise de Ternate.

te. Ainsi il ne pensa jamais serieusement à entreprendre de la recouvrer. Il ne laissa pas d'arriver souvent que nos gens eurent à combattre en d'autres endroits contre les Indiens de cette isle, qui comme les plus belliqueux, & les plus grands ennemis du nom Espagnol, ne laissoient échaper aucune occasion de nous nuire, quand ils le pouvoient faire. Nous avons déja parlé du premier voiage des Anglois en ce païs-là, & des soins qu'on prit pour leur boûcher le passage par le détroit de Magellan, en y faisant bâtir quelques forts. Cela ne reüssit pas autant bien qu'on l'auroit souhaité, & nos vaisseaux ne pûrent châtier comme ils en avoient le dessein, ceux qui avoient entrepris, contre notre attente, de passer par ce détroit.

Dans la suite les Hollandois & les Zelandois continuant dans leur rebellion & leur desobeissance, ont passé aux Indes, occupé des places, & établi des comptoirs; se rendant ainsi maîtres du commerce des épiceries, des pierres précieuses, & des soyes de l'Asie; & ce qu'il y a de plus fâcheux, portant la pernicieuse Doctrine de Calvin, & des Sectaires qui divisent la Tunique sans couture de Jesus-Christ, qui est sa Sainte Eglise sans macule & sans ride. Les Hollandois ont fait divers voyages en ces païs-là, en sorte qu'il n'y a presque point d'isles qu'ils n'ayent visitées, ni de nations barbares qu'ils n'ayent animées à la rebellion & à la tirannie. Maurice de Nassau les posséde même sous le nom & le titre de Gouverneur.

On

On regardoit alors les Philippines comme le lieu le plus commode où l'on pût faire tous les préparatifs nécessaires pour le recouvrement des Moluques, & comme la place d'armes où l'on pouvoit commodément assembler des troupes pour ce dessein, sur-tout depuis qu'on avoit connu par expérience qu'il y avoit trop de retardement quand cela se faisoit à Malaca. Cependant bien qu'on eût averti Dom François Tello, que les Sangleyes, ou Chinois, dont les isles de son Gouvernement se remplissoient peu à peu, étoient des gens infidelles & dangereux, il ne laissa pas de leur donner un peu plus de liberté qu'il n'eût été à propos. Il oublia, ou négligea par mépris les loix municipales, par lesquelles on avoit voulu prévenir cet inconvénient; si bien qu'en peu de tems on vit fort augmenter le nombre de ces Sangleyes, Chincheos, & autres semblables monstres, pirates, & incendiaires du païs: mais on devoit assez connoître par l'expérience du passé, dequoi ils étoient capables; & il falloit leur fermer la porte comme à des ennemis dangereux. Dom François alleguoit pour raison de la liberté qu'il donnoit; *Qu'ils apportoient dans ces isles quantité de provisions, & des marchandises; que c'étoit là ce qui sert ordinairement à conserver & à entretenir la richesse d'un païs: qu'il n'y avoit personne qui entendît si bien ce qui pouvoit faire fleurir les arts mécaniques que ces gens-là: qu'ils travailloient avec plus d'assiduité & de persévérance aux ouvrages & aux bâtimens qu'on avoit à faire, que ne faisoient les*

Indiens des Philippines. Il disoit encore, que tous les prétendus sujets de crainte qu'on devoit avoir de leur part, s'évanoüissoit lors qu'un Gouverneur prenoit soin que la justice fût bien & également administrée à tout le monde, & qu'il empêchoit qu'il ne se fît des assemblées particuliéres où l'on pût complotter quelque chose. Toutes ces raisons ne paroissoient ni solides, ni suffisantes à beaucoup de gens, & l'on verra par la suite de cette Histoire, mieux que dans les Rélations du Gouverneur Gomez Perez, combien il étoit dangereux d'en recevoir un si grand nombre. On peut véritablement dire que c'est une faveur tres-particuliére de Dieu d'avoir conduit les choses de telle maniére, par sa providence, que les autres nations de ces païs-là ne se soient pas liguées avec celle-ci, ou avec les Hollandois qui ont fait des établissemens si fermes & si considérables dans cet Archipélague. En éfet, s'ils y eussent pensé, & s'ils l'eussent fait, ils auroient aisément pu nous causer de plus grandes inquiétudes, que celles que nous avons eu par la rebellion des Rois des Moluques. Depuis l'an mil cinq cents quatre-vint-cinq on voit aller & venir tant aux Moluques, qu'aux autres lieux des Indes, des flottes considérables, comme on le peut voir dans les Rélations des Hollandois mêmes, qui décrivirent exactement jusqu'aux moindres herbes de ce païs-là, & en font faire des estampes.

On ne se croit pas obligé ici de faire des Rélations exactes des entreprises des Anglois, des Hollandois, ou de quelques nations

tions des Indes & de l'Asie. Il suffira pour le but qu'on s'est proposé de rapporter de tout cela ce qui peut avoir quelque rélation à la conquête de Ternate & des Moluques. Il faut pourtant faire observer d'abord, que depuis le tems qu'on a marqué, on ne manquoit pas de voir tous les ans des flottes Septentrionales dans les mers & dans les golfes connus & frequentez, & même en d'autres jusques-là inconnus, même à nos faiseurs de découvertes. Mais avant que de passer outre, on croit à propos de dire quelque chose de la Hollande, comme étant la principale & la plus considérables des provinces qui se sont jointes ensemble, & celle qui s'est le plus empressée à faire des établissemens dans les Indes & particuliérement dans les isles Moluques.

La province de Hollande est presque entiérement environnée de la mer, & des riviéres du Rhin & de la Meuse. Elle a environ soixante lieuës de tour, & contient vingt-neuf villes murées, dont il n'est pas nécessaires de parler ici en particulier, ni d'en marquer les noms ou la situation, non plus que de celles de Zelande, & des autres provinces dont ces Etats sont maîtres, puis qu'on ne se propose pas d'en faire une Relation exacte. Les Lecteurs qui auront la curiosité d'en apprendre davantage, pourront consulter Lambert, Hortensius, & Montfort. Les habitans de cette province sont descendus des anciens Cathes. Comme Erasme qui étoit de Rotterdam en Hollande, en fait la description dans ses Chiliades, nous rapporterons ici en abregé, ce qu'il en dit fort

au

au long, entraîné par l'amour qu'il avoit pour sa patrie. Les Sçavans, dit-il, demeurent d'accord, & les conjectures qu'on peut faire n'y répugnent pas, que l'isle qui s'étend depuis le Rhin jusqu'à l'Ocean, dont parle Tacite*, est ce qu'on nomme aujourd'hui la Hollande. C'est un païs que je dois honorer comme ma patrie, le lieu où j'ai commencé à voir le jour, & plût à Dieu que je pusse l'honorer autant qu'elle mérite de l'être. Martial traite de rustiques les peuples de ce païs-là, & Lucain les traite de cruels. On peut dire que cela ne nous regarde point à présent, & n'interesse tout au plus que la réputation de nos ancêtres ; ou même nous pouvons à présent nous faire honneur du changement qui est arrivé là-dessus à notre avantage. Connoît-on quelque nation aujourd'hui dont les prédécesseurs n'ayent pas été autrefois plus cruels & plus barbares que ne le sont maintenant leurs descendans ? Quand est-ce que Rome a été le plus loüée si-non dans le tems que ses citoiens ne connoissoient d'autres arts que celui de l'agriculture & celui de la guerre. Erasme s'étend ensuite à prouver, qu'il est véritablement du goût naturel des Hollandois de n'aimer guéres les pointes de Martial ; mais que bien loin que ce soit là une rusticité grossiére, c'est plûtôt une gravité loüable, & qui mérite d'être imitée. Ensuite il fait une exclamation en disant ; Plût à Dieu que tous les Chrétiens eussent là-dessus le goût Hollandois. Que si quelcun insiste, & veut soute-

* Tacit. lib. 20.

ſoutenir que c'eſt une preuve de ſtupidité, de n'avoir point de goût pour les railleries & les délicateſſes poëtiques, & de les mépriſer ou ne les pas ſentir, les Hollandois ſe font honneur de cette ſtupidité ou groſſiéreté prétenduë, dans laquelle ils ont pour compagnons les anciens Sabins, les vrais & parfaits Lacedemoniens, & les ſévéres Catons. A l'égard de Lucain, il a donné aux Bataves, dont il parle, qui ſont les Hollandois, l'épithéte de cruels, comme Virgile a donné aux Romains celui de véhémens, ou impétueux & violens. Eraſme ajoûte que les coutumes & les maniéres de ces peuples ſont aſſez douces & aſſez familiéres, & beaucoup plus tournées à la débonnaireté qu'à la hauteur, ou la cruauté, la Nature les ayant doüez d'une ſimplicité loüable qui les éloigne de la fraude & de l'artifice : de maniére qu'on peut juſtement dire qu'ils ne ſont pas ſujets à de grands vices, ni entachez de grands défauts, ſi ce n'eſt peut-être à des excès dans les délices des feſtins. Les femmes y ſont belles, & donnent peut-être par leur beauté aſſez ſouvent occaſion à ces fêtes. Ce païs a pluſieurs ports ſur l'Océan, & c'eſt dans cette province que ſont les embouchûres du Rhin & de la Meuſe. Les terres y ſont fertiles & arroſées de pluſieurs autres riviéres navigables. On y pêche beaucoup de ſortes de poiſſons, & on y trouve auſſi des oiſeaux de diverſes eſpéces. On ne connoît point de Province qui contienne dans une ſi médiocre étenduë tant de villes d'une raiſonnable grandeur, & ſi bien peuplées, où la police

soit si bonne, les habitans si bien & si proprement meublez, & où les arts méchaniques, & le commerce soient si florissans. Il y a un assez grand nombre d'hommes médiocrement sçavans. Mais enfin, Erasme avoüë lui-même qu'ils ne parviennent guéres à une grande & singuliere érudition.

De cette Rélation, qu'il faut avouër qui n'est pas excessive, & ne passe pas les bornes de la verité, en tout ce qui regarde la nature du Païs, on peut tirer des preuves contre son Auteur, & contre la Nation même. C'est une chose connuë de tout le monde que toutes sortes de Religions y sont soufferces, & qu'il y a de grandes diversitez d'opinions, de sectes, & de gouvernement Ecclesiastique. Il y a des Protestans, des Puritains, des Calvinistes qui sont les plus forts en nombre, des Huguenots, des Lutheriens, & en un mot des gens de toutes les Sectes condamnées par l'Eglise qui est l'Epouse de Jesus-Christ. Si Erasme est obligé de confesser lui-même que sa Patrie ne produit pas des gens extrémement sçavans, comment osent-ils donc entreprendre de décider des dogmes de la Religion, & de s'arroger l'autorité des Conciles ? S'ils sont d'un si bon naturel & d'un esprit si modeste & si docile, comment ont-ils abandonné la Religion fondée sur le témoignage & l'autorité de l'ancienne Eglise, & de nos premiers Péres si estimez par la charité ardente qui regnoit dans leurs cœurs, & qui étoit le caractére de cette Eglise primitive ? Erasme a quelque raison de dire qu'ils sont d'un naturel

doux & bénin : mais il devoit ajoûter qu'ils sont opiniâtres en ce qu'ils ont une fois entrepris, & c'est là sans doute la principale cause de cet aheurtement qui nous aflige, par la difficulté qu'on trouve à le surmonter dans des esprits de ce caractére. Au reste il ne faut pas douter que cette douceur & cette humilité apparente, ne couvre un grand orgueil. En effet le peut-on pousser plus loin, que de se moquer de la plus ancienne Eglise, de ses Traditions Apostoliques, de son consentement universel ; & enfin des miracles que Dieu a faits pour appuier & prouver la vérité de la doctrine Catholique ? N'est-ce pas une erreur & une faute inexcusable de suivre les nouveautez d'hommes ignorans & vicieux, tels qu'ont été les Hérésiarques ; & de s'engager & s'opiniâtrer à ne point quitter les armes seditieusement prises, pour défendre une impieté fondée sur l'ignorance, & soutenuë par les excès de la passion ? Y a-t-il dans toutes ces villes qu'Erasme vante tant, une seule maison où tous ceux qui y demeurent suivent une même route pour le salut, & soient d'une même Religion ? quand le pére est Calviniste, la mére est ordinairement Huguenote, le fils Luthérien, la fille protestante, & le valet Hussite. Ainsi toute la famille est divisée, ou pour mieux dire l'ame de chacun d'eux est partagée, sans qu'ils puissent dans cette confusion avoir de créance réglée & distincte, en sorte qu'à proprement parler on peut dire qu'ils sont dans des doutes & des incertitudes perpétuelles. Quelle différence y a-t-il

y a-t-il entre cela & l'Atheïsme ? Il n'y en a point sans doute. C'est un Atheïsme dans toutes les formes. De cette division indigne de bêtes sauvages, il en résulte comme par une nécessité Mathematique que ces peuples ne peuvent jamais être unis entr'eux, par une véritable paix, selon l'axiome qui dit, que* *les choses qui sont les mêmes par leur union dans une troisiéme, sont aussi les mêmes entre elles.* Ainsi ces gens ayant presque tous des sentimens si différens à l'égard de Dieu & de sa vérité, il est d'une nécessité absoluë qu'ils ne puissent être bien unis les uns avec les autres, puis qu'ils différent dans une chose si capitale & si essentielle, qui est d'avoir un même sentiment dans les choses Divines par une Religion uniforme. Il ne faut pas s'imaginer que s'ils vivent en paix les uns avec les autres, l'amour & la charité en soient la cause. le fondement de leur fausse tranquilité, est plûtôt l'amour du repos & de l'oisiveté, que l'amour de la véritable paix. Ce sont ces mêmes peuples qui ont été cause que la Religion Chrétienne déja établie dans les lieux les plus reculez de l'Asie, y est tombée dans la négligence & dans le mépris, car ils ont parcouru tous ces païs jusqu'à la Chine. Elizabeth Reine d'Angleterre en a ouvert le chemin à leur avarice & à leur convoitise insatiable, tant par ses conseils que par son exemple. Il faut avoüer aussi que les ordres rigoureux de Philippe Second, par lesquels il leur fermoit les ports de tous ses Royaumes, pour tâcher de les ré-

* *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se.*

duire à l'obeïssance, & de les ramener de leur égarement, en les privant de toutes les commodités du commerce, ont contribué à produire ce mauvais éfet.

On dira maintenant quelque chose ici de la premiere flotte Hollandoise qui alla aux Moluques après les Anglois, & cela l'An mil cinq cents quatre vints dix huit. Quelques Hollandois & Zélandois des principaux du païs se joignirent ensemble, poussez, à ce qu'ils disoient, par l'amour de la Patrie, & par un juste desir d'aquerir de l'honneur & de la réputation. Ils équipérent six navires & deux bringantins pour aller aux Indes. Ils nommérent le premier navire *Maurice*, commandé par Jaques Corneille Neck en qualité d'Amiral, & ayant pour Maître Govaert Jansk. Le second navire portoit le nom d'*Amsterdam*, & étoit monté par Vibrant Waarwijx avec le titre de Vice-Amiral. Les autres navires portoient les noms de *Hollande*, *Zelande*, *Gueldre*, & *Utrecht*. Le plus grand des Bringantins se nommoit *Frise*, & l'autre *Overissel*. Ils étoient montez de cinq cens soixante & dix hommes, & ils partirent d'Amsterdam le treiziéme de Mars. Par le travers d'Enchuse ils furent battus d'une si grande tempête qu'il semble que cela leur devoit faire perdre courage : car le vaisseau nommé *Hollande* en fut mis fort en desordre, & presque tout démparé. Néanmoins ils continuérent leur voiage, si bien que le vint-troisiéme d'Avril étant arrivez au Texel, ils se trouvérent bien-tôt après dans nôtre Océan. Ils rencontrérent

rent un autres navire qui retournoit en Flandres, & qui leur fit présent de dix miliers d'oranges qu'ils partagérent entre eux. Le dixiéme de Mai ils se réjoüirent & baptizérent vint-cinq hommes dans le navire nommé *Gueldre.* Le lendemain onziéme ils passérent par le travers de Barrels, puis de Madére & des Canaries, savoir le 17. du même mois. En passant devant les isles du cap Vert & devant saint Jaques ils ferlérent leurs voiles à cause de la tempête, étant par les vint-neuf degrez de la latitude. Le premier de Juin ils prirent une tortuë marine qui pesoit cent quarante trois livres. Le cinquiéme du même mois, Gerrit Jans soit qu'il fut yvre, ou qu'il fût poussé par un esprit pire que ceux du vin, se jetta dans la mer du haut du plus grand des brigantins. Le jour suivaut sur le navire nommé *Gueldre*, où étoient les nouveaux baptisez, on vit venir un grand poisson volant en l'air, lequel ayant tout d'un coup plié les ailes tomba dans le vaisseau, & surprit tous ceux qui y étoient par la nouveauté du spectacle, bien que dans la suite ils eurent lieu de s'y accoutumer, parce qu'il leur arriva plusieurs fois de voir de semblables poissons tomber ainsi du haut de l'air dans leurs vaisseaux. Le huitiéme ils passérent sous la Ligne, & commencérent à donner à six hommes un pot de vin par jour. Ensuite le vint cinquéime du même mois, par la joie qu'ils eurent d'avoir heureusement dépassé les écueils du Bresil, par-les dixhuit degrez de la Ligne du côté du Midi, ils donnérent

trois pots de vin par jour à distribuer entre sept hommes. Alors il survint un broüillard si épais & si obscur qu'ils perdirent leur plus petit brigantin. Il est vrai que le navire *Zelande* le retrouva bientôt après, & en le cherchant ils virent plusieurs cigognes sur les pointes des cannes qui sortoient hors de l'eau, & étoient toutes égales & fort hautes. Le vingt-quatriéme de Juillet ils relâchérent au cap de Bonne Espérance, d'où les huit vaisseaux qu'on a nommez, aiant remis à la voile le quinziéme du mois d'Août, ils eurent quelques tempêtes. Ils passérent, en sortant, par un golfe où les ondes boüillonnoient avec un bruit & un mouvement à peu près semblable à celui d'un pot qui boût auprès d'un feu. Ce boüillonnement se remarquoit environ la longueur d'une portée d'arquebuse, & à-peu-près de la largeur d'un navire, & tout cet espace étoit plein d'herbes fort épaisses, qu'ils passérent sans péril, avec un peu d'éfort. Le vingt-quatriéme ils arivérent à l'Isle de Madagascar, ou de Saint Laurent, où ils virent quantité de balénes. La libéralité qu'on faisoit du vin diminua en ce lieu, & l'on commença de le distribuer plus étroitement, pour témoigner par cette abstinence la douleur qu'on avoit de la mort de Jean Pomer qui étoit fort entendu dans l'art de la navigation. Le vingt-sixiéme ils doublérent le cap de Saint Sebastien, & le trentiéme celui de Saint Julien. Le quatriéme de Septembre ils furent en balance s'ils prendroient la route de l'Isle de Banda, ou s'ils ame-

ameneroient les voiles dans la baie d'Antongil. Ils ne prirent alors aucune résolution fixe, & dans la suite ils arrivérent à Banda, les uns après les autres, & en divers tems. Le dix-septiéme ils virent assez près d'eux l'Isle de Cerné, que d'autres nomment Cisnes, ou l'Isle des Cignes * haute & montueuse. L'espérance qu'ils avoient d'y trouver de l'eau leur inspirant de la joie, ils donnérent trois verres de vin à chaque soldat. Neanmoins un peu avant qu'ils y fussent arrivez, le Vice-Amiral descendit avec cinq hommes dans une autre petite Isle, où il trouva un beau port, spacieux, & bien à couvert, & où il y avoit un ruisseau d'eau douce qui se jettoit dans la mer. Ils s'y rafraîchirent & y radoubérent leurs vaisseaux qui en avoient besoin, n'ayant relâché en aucun lieu depuis quatre mois. Ils y jettérent la sonde, & ils trouvérent quatorze brasses de profondeur. Pour rendre graces à Dieu, étant alors le tems de la célébration de quelques Fêtes en Hollande, ils bâtirent un espece de Temple qu'ils couvrirent de feuilles, & dans lequel ils prêchoient deux fois le jour afin de célébrer ces Fêtes. Ils mangérent là une grande quantité d'oiseaux qu'ils prenoient presque à la main, & burent du vin assez largement. Un Indien de Madagascar instruit par eux, & touché de ces Sermons qu'il oüit ayant embrassé la Réligion Chrétienne, fut bapti-

 zé

* Cignea, Isle des Cignes, ainsi nommée à cause de la quantité d'oiseaux semblables à des Cignes qu'on y trouva.

zé & nommé Laurent. Il y avoit d'éja dû tems qu'il étoit avec eux, depuis un autre voiage. Quoi-que l'isle où ils étoient leur parût agréable, ils n'y virent aucuns habitans. Aprés cela continuant leur route, ils remarquérent le vint-huit & le vint-neuf de Septembre, que dans l'endroit où ils étoient, l'eau étoit fort claire & cristaline, sans voir aucuns autres indices qu'ils fussent prés de quelque terre. Dans ce même tems ils connurent qu'ils étoient sous la Ligne: parce qu'à midi le Soleil étoit directement sur leur tête, & à leur Zenith, ce qui leur étoit aussi arrivé d'autres fois dans ce même voiage. Comme ils étoient dans ce parage, leurs vaisseaux furent separez par une tempête, & le *Maurice* qui étoit l'Amiral, qu'ils nomment d'un mot Latin le vaisseau Prétorien, le *Hollande*, & *l'Overissel*, furent écartez des autres. Alors ces trois voulant se rendre à Java, furent emportez à Banda, & cependant les cinq autres se rendirent à l'isle de Cerné, ayant laissé à leur main droite cinq autres petites isles. Ils jettérent l'ancre dans un port entre deux montagnes qui en étrecissent l'entrée, où ils trouvérent dix brasses de profondeur. Cette isle est par les vint & un degrés de Latitude Méridionale. Elle a cinq lieuës de tour, & son port est bon & seur, capable de contenir cinquante vaisseaux à couvert de tous les vents. Elle leur parut si agréable, & leur plut si fort, qu'ils jugérent à propos de changer son nom; & au lieu de Cerné, ou Cispes quelle se nommoit autrefois, ils la nom-

nommérent l'isle Maurice, à-cause du Comte Maurice de Nassau, * fils du Prince d'Orange; si connu en nos jours par son hérésie & sa rebellion. Ils envoiérent plusieurs de leurs gens en divers endroits de l'isle pour la visiter, & voir s'ils y trouveroient quelques habitans: mais ils n'en trouvérent point; ni même aucune marque qu'il y en eût. Ils avoient eu d'abord une preuve un peu ambiguë & douteuse qu'il n'y en avoit point, en ce que les oiseaux & les bêtes s'approchoient d'eux avec beaucoup de familiarité & sans aucune crainte, en sorte qu'ils pouvoient prendre les oiseaux de la main sans aucune peine; & que même ils se posoient sur leurs têtes comme sur les branches des arbres, & comme ils auroient pû faire s'ils eussent été apprivoisez par l'art & le soin des hommes; ce qui ne pouvoit procéder que d'une de ces causes opposées, ou d'en avoir beaucoup vû qui ne leur eussent fait aucun mal, & de s'être ainsi familiarisez avec eux, ou plutôt de n'en avoir jamais vû. On voit voler parmi ces oiseaux des chauves souris qui ont la tête aussi grosse que celle d'un singe, & faite à peu près de même. Elles dorment plusieurs ensemble suspenduës à des branches d'arbre, & ayant les ailes étenduës. L'air est si bon & si sain dans cette isle, & le païs si propre pour être

 habi-

* l'Espagnol dit ici Bâtard du Prince d'Orange: mais parce que c'est par animosité, on a mis simplement Fils. Aussi Maurice étoit-il fils légitime de Guillaume Prince d'Orange & d'Anne de Saxe sa seconde femme.

habité, que quand on y eut mis à terre les malades, ils recouvrerent fort promtement leur santé. L'isle est haute, montueuse, & fort couverte de bois, au travers desquels il n'y a ni chemins ni sentiers, n'y ayant personne qui y passe. Il y croît quantité d'ébéniers, dont le bois est noir comme de la poix, & poli comme de l'ivoire. Le tronc de ces arbres est à couvert d'une écorce rude, & le bois en est tres-dur & tres-solide. Il y croît aussi d'autres arbres dont le tronc est rouge, & d'autres encore dont il est d'un jaune pâle, comme la cire; des cocos tres-agreables; une infinité de palmiers dont quelques-uns portent des feuilles qui sont si grandes qu'une seule suffit pour couvrir tout le corps d'un homme, & le garantir de la pluïe. Ils pêchérent dans ce lieu là; & prirent quantité de poisson, surtout une raye fort remarquable par sa grandeur, puis qu'elle fut suffisante pour deux repas à tous ceux qui étoient sur ces cinq vaisseaux. Ils virent aussi des tortuës terrestres si grandes que quatre soldats assis sur une ne l'empêchoient pas de marcher; & il y en eut dix qui mangérent commodément sur l'écaille d'une autre, comme sur une table. Ils prirent en fort peu de tems plusieurs tourterelles, & d'autres oiseaux blancs, plus grands que nos cignes, ronds comme une boule, & qui n'ont à la queuë que deux ou trois plumes frisées & longues. Il y avoit aussi des perroquets bleus en si grande quantité, qu'ils en auroient pu charger leurs vaisseaux; des corbeaux d'Inde deux fois plus

gros

gros que ceux de notre Europe, & qui avoient des plumes de trois couleurs différentes. Ils bâtirent là des forges pour raccommoder leurs outils & instrumens de fer. Ils y firent aussi une chaloupe pour reparer la perte de celle du navire nommé *Utrecht*, qui étoit retournée avec deux autres à Madagascar. Ils reconnurent de nouveau exactement leur Isle Maurice, & penétrérent bien avant dans le païs, sans avoir aucune trace ni aucuns vestiges qui leur pussent faire juger qu'il y eût quelques habitans. Ils trouverent jusqu'à trois cens livres de cire sur laquelle on voyoit des lettres Gréques. Ils virent aussi des rames, des planches & des poutres, qui sembloient être des débris de quelques vaisseaux. Le Vice-Amiral ayant fait préparer une planche quarrée & bien polie, y fit graver les armes de Hollande, celles de Zélande, & celles de la ville d'Amsterdam : puis il fit clouer ce tableau au haut d'un arbre, en mémoire de son passage. Il marquoit aussi le nom qu'il avoit imposé à l'Isle, savoir *Maurice*; & pour mieux témoigner la haine qu'ils avoient contre l'ancienne Foi de notre nation, ils avoient mis en langue Espagnole au-dessus des armes, *les Chrétiens Réformez*. Ils labourerent un champ d'assez grande étenduë, & y sémérent du froment, & d'autres grains & semences de l'Europe. Ils y laissérent aussi quelques poules pour voir dans la suite comment tout cela pourroit reüssir. Ils se promenérent encore pendant quelques jours dans les plaines & sur les montagnes, sans

trouver aucuns vestiges qui leur fissent connoître qu'il y eût des hommes.

Pendant que ceux-ci étoient à Cerné, ou Cisnes, où ils demeurèrent quinze jours, les trois autres navires relâchérent à Sainte Marie, isle stérile, où croissent néanmoins quelques orangers, quelques citronniers, & des cannes de sucre, & où l'on trouve aussi quelques poules. On voit autour de cette isle des balénes monstrueuses, qui s'approchent assez près de terre pour en être aisément vuës. Les habitans firent quelque opposition & quelque résistance aux Hollandois, qui les battirent, & prirent même leur Roi prisonnier : mais à la vérité la rançon pour le retirer de leurs mains ne monta pas fort haut, puis qu'on se contenta d'une vache avec son veau. Ils virent dans ce lieu une maniére facile de prendre les balénes. Les Indiens en font approcher leurs canots ; puis ils leur jettent quelques espèces de harpons, atachez à de grosses cordes qui font faites d'écorce d'arbre. Les navires se pourvurent là de quelque chair & d'huile de ces grands poissons, & aussi de quelques oranges. Ensuite ils passérent dans le golfe d'Antongil, où l'Indien de Madagascar qui étoit avec eux ne voulut pas demeurer, bien qu'il en eût témoigné beaucoup d'envie quelque tems auparavant : mais il étoit alors accoutumé aux maniéres, aux viandes & aux bruvages de ceux avec qui il étoit depuis assez longtems. Ils furent embarassez pendant cinq jours entre quelques isles, où il n'y avoit point de vivres, ni

de

de sureté de descendre, à cause de la guerre continuelle qu'elles se faisoient les unes aux autres.

Enfin le vent leur étant devenu favorable, & les poussant du côté de Java, le vint-sixiéme de Décembre de l'An mil cinq cents quatrevints-dix huit, ils arrivérent à Banda qui est à huit lieuës d'Amboyne. Cette isle est de la figure d'un fer de cheval, éloignée de la Ligne Equinoctiale de quatre degrez du côté du Midi. Elle produit abondamment, & sans aucune culture, ou aumoins avec fort peu de soin, des noix Muscades & du Macins fort estimé, des vivres, & des drogues medecinales, plus qu'aucun autre endroit connu qui soit sur la terre. Cette isle est divisée en trois parties, dont chacune a environ trois lieuës de tour. La principale ville s'appelle Nera. Dès-qu'ils y furent arrivez, ils firent aisément & promtement amitié avec les insulaires, quoi qu'un certain navire étranger qui étoit là, leur voulût persuader, pour l'interêt de son commerce, que les Hollandois étoient certains corsaires qui l'année précédente avoient fui, & étoient demeurez cachez en quelque endroit, pour prendre leur tems & venir piller l'isle quand ils croiroient le pouvoir faire aisément. Cela ébranla un peu les Indiens, qui n'étoient pas pleinement éclaircis là-dessus. Les Négocians & habitans Portugais qui étoient dans le lieu, appuioient ce bruit autant qu'il leur étoit possible. Alors les Hollandois envoiérent leur *Abdol*, c'est à dire leur Interprête Indien, avec quel-

ques

ques soldats, & des présens pour le Roi, selon la coutume des Marchands qui abordent dans son païs, & en la présence de ce Prince, ils défendirent leur innocence, & se justifiérent des injustes accusations qu'on leur faisoit. Le Roi étoit enfant, & son *Cephates*, qui est à peu près comme qui diroit Vice-roi, gouvernoit & étoit comme directeur & curateur de ce jeune Prince. Cet homme appaisa le bruit qu'avoit fait cette accusation, & les Hollandois offrirent devant lui leurs présens au Roi qui les reçût favorablement. Ces présens consistoient en quelques vases dorez qui étoient fort bien travaillez avec de la sculpture délicate; des verres de cristal, des miroirs avec des garnitures dorées, des piéces de velours & de tafetas. Ils lui présentérent aussi des lettres & des Patentes des Etats de Hollande & de Zélande, & du Comte Maurice, avec leurs sceaux qui y pendoient dans toutes les formes.

Le tout fut accepté, & pour recevoir les lettres & les lire, on se mit à terre en cérémonie, selon la coutume du païs. Le Roi promit qu'il y répondroit, comme il y répondit effectivement, il leur accorda sans difficulté la liberté de négocier, ce que les Hollandois ayant obtenu, ils établirent des comptoirs dans l'Isle. On commença de part & d'autre à établir publiquement diverses marchandises sous des tentes. Les Hollandois firent voir des armes, des soies, des toiles, des draps; & les habitans de l'Isle présentérent des aromates, des porcelaines,

des

des perles & d'autres choses que quelques autres insulaires, & les Chinois leur portent pour vendre, ou pour échanger. Cinq semaines après trois autres navires Hollandois aborderent aussi à la même Isle, & comme ils se saluérent réciproquement en signe de réjoüissance par plusieurs coups de canon, & qu'ils arborérent leurs pavillons, presque tous les habitans de la ville se rendirent sur le port, & plusieurs se mirent dans de petites barques, & environnérent les navires, leur offrant une grande quantité de poules, d'œufs, de noix, de cocos, de bananes, de cannes, de sucre, & de tourteaux de farine de riz. Cela continuoit ainsi tous les jours, & pour une cuilliére d'étaim un Hollandois tiroit des Insulaires des vivres pour se nourrir une semaine entiére. Nonobstant toute la bonne amitié les Indiens haussérent le prix du poivre. Il est vrai aussi que les Hollandois le payoient en éguilles, en épingles, en couteaux, en cuilliéres, en lunettes, en petits tambours, & autres semblables bagatelles. En échange des mêmes choses ils tirérent de Sumatra des marchandises précieuses & des provisions, lors qu'ils passérent dans cette Isle en retournant dans leur païs, c'est à dire, quatre des huit navires dont on a parlé : car les autres allérent à Ternate & aux autres Moluques.

Le Macis fut ce dont ils firent la meilleure & la plus abondante provision. On trouve aussi à Ternate & dans les Isles voisines, des noix muscades; mais en petite quantité, & qui ne sont pas des meilleures. A l'égard

l'égard de Banda, ces noix sont son plus grand & plus considerable revenu, & elles y sont tres-bonnes. Les plaines & les montagnes de cette isle sont comme autant de bois & de forêts, où l'on ne voit presque d'autres arbres que ceux qui portent la muscade. Ils sont à peu près semblables à nos poiriers de l'Europe, & leur fruit ne ressemble aussi pas trop mal à la poire; il est pourtant plus rond, & est de la figure des mirlicotons. Quand ces arbres sont en fleur, ils répandent une odeur très-bonne & très-cordiale. Le fruit en mûrissant change peu à peu de couleur, & quitte la couleur verte qui est naturelle à toute la plante, devenant bleu, avec quelque mélange de brun, d'incarnat, & de jaune d'or pale, à peu près des mêmes couleurs qu'on voit dans l'Iris, ou Arc en ciel, sans être rangées dans le même ordre; mais elles sont confusément entre-mêlées comme celles du jaspe. On y voit une infinité de perroquets & d'autres sortes d'oiseaux de divers plumages, qui attirez par la bonne odeur viennent se poser sur ces arbres, & recréent beaucoup la vuë par leur diversité. Quand ces fruits séchent, l'écorce dont le macis est naturellement environné, se fend, & on voit dedans une espéce de moëlle blanche, qui est d'un goût moins piquant que celui de la noix, & qui pourtant en séchant devient à peu près de la même substance que la noix même. De ce macis qui est chaud & sec plus qu'au second & presque jusqu'au troisiéme degré, les habitans de Banda tirent une huile qui est admirable pour forti-

fier

fier les nerfs, & guérir les infirmitez qui viennent de trop de froideur. Ils choisissent pour cela les noix les plus fraîches, les plus pesantes, les plus onctueuses & pleines d'humeur, qui ne sont point du tout percées, mais par-tout entiéres & bien solides. Ils se servent encore de ces fruits pour corriger & guérir la mauvaise odeur de l'haline puante; pour éclaircir la vuë, fortifier l'estomac, le foie, & la rate, & pour faciliter la digestion des viandes. Ils servent encore de ce remède contre plusieurs sortes d'infirmitez, & même on en fait une espéce de fard pour rendre le teint beau. Ceux de Banda nomment le macis de leurs noix aromatiques *Buna Pala*. C'est une chose que les anciens Grecs, ni Pline n'ont point connuë, au sentiment d'Averroës, bien que Sérapion, vrai ou supposé, dans la description qu'il en fait, se fonde sur l'autorité de Galien. Il est vrai pourtant que ni la couleur, ni la forme des muscades ne conviennent guére avec ce que cet Auteur dit des Chrysabolans dont il parle.

Les Marchands de Java, de la Chine & des Moluques, vont à Nera pour y acheter ces précieux fruits, & en charger leurs navires. C'est là le principal revenu des habitans de Banda, comme les cloux de girofle font celui de Ternate, de Tydor, & des autres isles Moluques. Quand les Marchands sont arrivez dans le lieu, ils se joignent quelques-uns ensemble, & achettent une femme pour les servir & faire leur cuisine & leur ménage. Les Hollandois en usé-

rent

rent à cet égard comme faisoient les autres ; & selon la coutume qu'ils trouvérent établie. Ensuite quand ceux qui ont acheté ces sortes de femmes s'en vont, elles demeurent libres, jusques à ce que leurs mêmes maîtres retournent une autre année : car alors leur servitude recommence, telle qu'elle étoit auparavant. Quelques-uns des habitans de cette isle sont Payens & Idolâtres, mais la plupart sont Mahometans, & si superstitieux dans leur Religion, que les soldats mêmes ne vont point à leur garde, qu'ils n'aient fait leurs oraisons dans une Mosquée, où ils prient à haute voix, & de maniére que souvent on les peut entendre de tout le quartier voisin. Personne aussi n'entre dans ces lieux, sans s'être premiérement lavé les piez avec l'eau qu'on trouve toûjours dans de grands vaisseaux à la porte des Mosquées, où ils sont mis par ordre public. Voici ce qu'ils disent dans leurs oraisons. *Estagfer Al' lah, Estagfer Al' lah, Asgiud Al' lahe, Asgiud Al' lahe, La Il' lahe la Al' lah Muhamet Resul Al' lahi.* En prononçant ces derniéres paroles ils se passent les mains sur le visage ce qui est une marque d'une devotion singuliére.

Ces paroles veulent dire : Pardonne ô Dieu. Pardonne ô Dieu. Je me prosterne devant Dieu. Il n'y a point d'autre Dieu, si non Dieu, & Mahomet est son Ambassadeur, ou son Prophète. Par ces paroles ; Il n'y a point d'autre Dieu, sinon Dieu, ils veulent nier l'inéfable mystére de l'adorable Trinité, & là-dessus ils prononcent

cent plusieurs blasphêmes. Il y en a d'autres qui prient d'une maniére fort opposée à ces premiers, car à peine remuënt ils tant soit peu les lévres ; mais on les voit trois à trois posez sur des tapis ou sur des nattes, qui lévent souvent & à diverses reprises les yeux au Ciel, puis ils baissent autant de fois la tête jusques à terre. L'Auteur Hollandois qui a fait la Relation de ce voiage, ne parle d'aucune autre Religion dans cette isle, ni dans les autres ou leurs vaisseux allérent, que de la Mahometane. Cependant il est certain que la Religion de nôtre Seigneur Jesus-Christ Catholique Romaine, est prêchée depuis plusieurs années dans toutes ces isles, & qu'il y a même eu plusieurs Martyrs qui ont eu l'honneur de la scéeler de leur sang. Mais les Sectaires & Schismatiques sont bien aisés de passer tout cela sous silence : il est aisé de comprendre par quel motif.

Les Indiens de cette isle de Banda s'assemblent dans les places publiques & dans les ruës pour y faire leurs festins. D'ordinaire ils mangent dans les Temples, & dans les bois, se joignant ensemble jusqu'au nombre de cent dans un même lieu, & autant dans un autre endroit, particuliérement quand ils ont à traitter de quelque chose qui regarde leur Patrie, soit pour lui procurer quelque bien, soit pour éviter quelque péril. Il y a dans l'isle sept villes qui sont ennemies les unes des autres. Nera est en guerre avec ceux de Labetaca, de Combaro, & de Vejerano, mais elle fait profession d'amitié avec ceux de Lontoor, qui est de l'au-

tre côté de l'isle, & avec deux autres petites villes nommées Poelervyn, & Poelvay. Toutes les fois que les habitans de celles-ci ont à faire la guerre & à combattre leurs ennemis, ils vont premiérement à Nera pour prendre conseil. On leur donne à manger à platte terre, au milieu des ruës, & les plats où l'on sert les viandes sont faits de troncs ou de feuilles de bananes, & d'autres plantes. Dans ces plats on sert pour chacun un morceau de Sagu qui est le pain du païs; puis on leur donne aussi à chacun un petit plat plein de riz cuit avec du boüillon ou du suc de quelques chairs. Ils prennent le plat avec les deux mains, le portent à la bouche, & avalent ce qui est dedans avec beaucoup d'empressement, & de grandes marques d'y trouver du plaisir, comme si c'étoit le meilleur mets du monde; ainsi que le rapportent les Rélations Hollandoises de Paludanus & de Hugues. Pendant le repas, & jusques à ce qu'ils soient tous rassasiez, les plus nobles d'entre eux prennent, de deux en deux leurs sabres, & leurs boucliers, & combattent au son de quelques espéces de cloches, & de quelques vaisseaux de metal sur quoi ils frapent. Quand ils sont las ils laissent les armes, & d'autres prennent leur place.

La source & l'origine de ces guerres opiniâtres entre eux, a été une entreprise que ceux de Labetaca firent il y a plusieurs années qui fut de semer quelques plantes dans le territoire de Nera. Les habitans de cette derniére ville irritez d'un tel attentat, qui leur

leur paroiſſoit de grande conſéquence, commencérent les premiers la guerre. Elle fut pouſſée avec autant d'animoſité, que s'il s'étoit agi de la Religion ou de l'honneur. Jour & nuit ils ſe font des attaques les uns aux autres ſur leurs confins, & par mer avec leurs carcoas. Il y a quelque choſe de remarquable dans la maniére dont ils poiſſent ces vaiſſeaux, pour empêcher que l'eau n'y entre. Ils ne ſe ſervent pas de poix ni de goldron, comme nous faiſons, mais de certaines coquilles de noix des Indes, qu'ils nomment *Clappos*. Ils froiſſent & broient ces teſts, ou coquilles, avec l'écorce qui les couvre, juſques à ce qu'il s'en faſſe une eſpéce de pâte, dans laquelle on voit des filets qui reſſemblent aſſez à ceux du chanvre. C'eſt dequoi ils ſe ſervent, pour boûcher tous les petits trous & les ouvertures qui ſe trouvent entre les bordages, & par ou l'eau pourroit paſſer. Leurs carcoas peuvent porter deux ou trois piéces de canon. Leurs armes ſont de petites eſcopettes, ou carabines, des boucliers, de grands ſabres, qu'ils appellent *Padang*, & des lances d'un bois auſſi dur ou plus dur que notre bouïs. Ils apprennent à ſe ſervir de toutes ces armes dès leur plus tendre jeuneſſe. Ils apprennent auſſi à ſe ſervir de certains traits faits en maniére de hameçons qui ſont fort pointus & fort trenchans par les côtez. Ils les lancent à leurs ennemis, & quand ils les ont atteints, en retirant les traits avec des cordes qui y ſont attachées, ils amenent auſſi à eux celui qui en eſt bleſſé. Ils ont la tête cou-

couverte d'une maniére de casque, sur le haut duquel on voit de ces oiseaux qu'on nomme de paradis, qu'il y attachent, tant par superstition comme un préservatif, que par galanterie comme un ornement. Ils se servent de cuirasses qui les couvrent devant & derriére, & qu'ils nomment à peu près comme nous d'un nom qui répond à celui de Corselet. Quand ils ont à combattre par mer, dès-que les instrumens commencent à sonner, les soldats commencent aussi à gambader & à sauter par-dessus les bancs dont leurs carcoas sont toutes garnies à l'entour, depuis la prouë jusqu'à la poupe. Les esclaves rament, & se servent pour cela de pêles de bois, avec quoi ils font aller le vaisseau fort vîte; & avec les mêmes instrumens ils jettent l'eau hors de la barque quand il en est besoin. Ils sont fort vindicatifs, dont on vit une preuve dans ce tems-là. Ceux de Nera avoient été vaincus par terre par ceux de Labetaca, & il y en avoit eu plusieurs de blessez & de tuez. Le jour suivant s'étant r'assemblez pour chercher occasion d'avoir leur revenche, ils se mirent sur cinq carcoas, & allérent attaquer la petite isle de Bayjer dont les habitans avoient combattu contre eux, en faveur de ceux de Labetaca. Ils vainquirent sans peine, & tuérent tout ce qu'ils rencontrérent, sans pardonner à personne, sinon à un petit nombre de femmes qu'ils emmenérent captives à Nera, portant devant eux les têtes de leurs ennemis, piquées dans la pointe de leurs armes. Après cela quand ils furent arrivez dans

dans leur ville, on les vit pendant quatre jours faire parade de leurs sabres sanglans ; ce qui donnoit quelque horreur aux étrangers, & particuliérement aux Hollandois. Un jour ayant pris fantaisie à un d'entre eux d'essaïer encore une fois son sabre qu'il tenoit nud, il fendit d'un coup une de ces pauvres captives depuis l'épaule jusques vers l'estomac.

Ils firent pourtant paroître ensuite quelque humanité en enterrant ces têtes. Pour cela ils s'assemblérent dans la maison du *Sabandro*, c'est à dire, du Gouverneur, & à la vuë de tout le peuple, qui a coutume de courir à ce spectacle, chaque soldat posa sur une grande pierre toutes les têtes qu'il avoit coupées en faisant remarquer le nombre avec ostentation, pour preuve de son courage & de sa valeur. Aprés cela ils les envelopérent dans de la toile de cotton, puis ils les mirent dans des plats, & les portérent dans un bocage, où ils les enterrérent, faisant fumer pour la cérémonie beaucoup d'encens dont ils ont une grande abondance. Aux funérailles des gens de leur païs se trouvent les parens & amis du mort, qui font de grandes lamentations, & jettent de grands cris sur la fosse, qui est à peu près faite comme on les fait parmi nous. Ils ensevelissent aussi les corps dans des suaires de toile de cotton blanche, & les portent à la sepulture sur les épaules. Ils prennent grand soin que les enterremens des hommes aillent devant ceux des femmes. Ils mettent des lampes allumées sur les sépultures des uns & des autres,

tres, hommes, & femmes, & à la lumiére de ces lampes ils font des priéres pour les défunts. Ils les appellent même à haute voix & jettent de grands cris, comme s'ils espéroient se faire entendre par eux, & les faire revivre par ce moien: puis voiant qu'ils ne résuscitent point, les parens & les amis s'assemblent pour se régaler par des festins aussi splendides qu'ils les peuvent faire. Les Hollandois les interrogant, au sujet de ces priéres qu'ils murmuroient ainsi sur les sepultures de leurs morts, & ce que c'étoit qu'ils demandoient, ils leur répondirent: „ Nous demandons que nos morts ne résuscitent point. On voit par-là que ces peuples privez de la lumiére des véritez célestes, ne laissent pas de connoître par un sentiment & une lumiére de la Nature, les miséres à quoi les hommes sont exposez depuis le premier moment de leur vie jusqu'au dernier. Il semble même qu'ils regardent comme un malheur d'être né. Ils étoient fort surpris & fort étonnez d'entendre dire aux Hollandois, qu'ils n'usoient point des mêmes cérémonies envers leurs morts. Ils joüent à la grosse pelote ou au balon, qui est fait de roseaux comme ceux d'Espagne. Les joüeurs se rangent en rond, & forment un cercle. Un d'entre eux se tenant au milieu jette le balon à ceux qui sont autour de lui, qui le frapent avec le pié, & le poussent quelquefois si haut qu'on le perd persque de vuë. S'il arrive que quelqu'un le manque & le laisse tomber à terre, tous les autres le sifflent & se moquent de

lui,

lui, en le raillant & lui reprochant son peu d'adresse. Les hommes vivent plus longtems dans cette isle, que dans les autres endroits du monde. Les Hollandois virent plusieurs personnes, qui avoient plus de cent trente ans. Ils se nourrissent des fruits qui croissent dans leur païs, & bien qu'ils soient toujours en guerre, il ne laisse pas d'y avoir un grand nombre de gens qui vivent dans l'oisiveté. Il faut pourtant remarquer que cette nation, toutes paresseuse qu'elle est, ne laisse pas de fuir l'inaction. Aussi semble-t-il qu'une vie inutile ne mérite pas d'être longue, & en éfet il arrive rarement qu'un homme qui s'abandonne entiérement à l'oisiveté vive longtems. Les femmes labourent & cultivent la terre, & font presque toutes les autres besognes penibles & qui demandent de la force. Elles sortent rarement de la maison: & elles sont toujours seules en la compagnie de leurs maris. Elles ont tout le soin du ménage. Leur plus ordinaire occupation, pendant qu'elles sont au logis, est d'écaler des noix & de les faire sécher.

Les Hollandois après avoir chargé leurs vaisseaux d'épiceries, de porcelaines, & de quelques rubis; après avoir établi des comptoirs, & fait amitié avec les habitans, partirent de Banda le quatorziéme de Juillet, avec de grandes salves d'artillerie. Ils prirent la route de l'isle de Noeselau, dont les habitans sont Anthropophages, mot Grec qui signifie Mangeurs d'hommes. Ils passérent assez près d'Amboine, dont ils

virent la pointe Occidentale, & sans s'y arrêter pour lors, bien que leur vaisseau Amiral y fût, ils allérent à la grande Java, où ils abordérent à la ville de Tuban. Ils y envoyerent deux chaloupes pour examiner l'état des choses, & savoir si l'on voudroit leur permettre de faire provision de vivres. Ceux qu'on avoit envoiez retournant aux vaisseaux pour rendre compte de ce qu'ils avoient fait, & emmenérent avec eux un Portugais, qui à la solicitation des gens du païs avoit renié la Foi Chrétienne, & qui étoit communément nommé par eux le Renégat, & connu par ce titre comme si c'eût été son nom propre, sans qu'on prétendît par là l'outrager, ni lui dire une injure. Cet homme dit au Commandant Hollandois, que s'il vouloit demeurer trois ou quatre mois dans le païs, il pourroit charger ses vaisseaux très-richement. Ils envoiérent par le moien de cet homme demander cette permission au Roi, en lui envoyant aussi en même tems quelques présens d'ouvrages de laiton, de verre, & de soie. Le jour suivant on vit venir sur le port un grand nombre de Marchands avec quantité de marchandises; & le Roi pour récompense du petit présent que les Hollandois lui avoient fait, leur envoia dix-neuf grands sacs de riz. Quand tout fut arrêté & reglé pour le commerce, les nouveaux venus entrérent dans la ville, où ils virent plusieurs cavaliers armez & montez sur des chevaux bien enharnachez, qui étoit une chose dont ils se piquoient beaucoup, & se faisoient un grand hon-

honneur. Ils virent aussi un grand nombre de tentes, avec une grande liberté de commerce pour toutes sortes de nations. Le Vice-Amiral Hollandois alla baiser la main du Roi qui le reçut bénignement. Il lui promit d'aller lui-même visiter leurs vaisseaux, & il l'exécuta comme il le leur avoit promis, ayant premiérement donné ordre qu'on leur fît voir tous ses appartemens Roiaux, jusqu'à ceux où il tenoit ses femmes. On fit aussi voir à ces nouveaux venus les éléphans, une infinité d'oiseaux en cage, les écuries pleines de chevaux de prix. Bientôt après le Prince alla visiter leurs navires, & ensuite le Roi y alla lui-même. On fit honneur à l'un & à l'autre, par une grande salve de plusieurs coups de canon, dont le bruit paroissoit les surprendre, & pourtant leur faire plaisir.

Tuban est le lieu où le Roi de Java tient sa Cour. Elle est la plus forte de toutes les villes de cette isle, enfermée de hautes murailles, avec diverses portes fortifiées par des tours. Elle a aussi plusieurs grandes maisons, & des places spacieuses qui servent pour le commerce, & pour y étaler les marchandises. Le Roi de cette isle est fort riche, & peut en fort peu de tems assembler de grandes armées, tant d'infanterie que de cavalerie. Son palais est grand & véritablement Roial, & sa maison est composée des plus notables du païs. Il est fort puissant sur mer. Les habitans nomment leurs vaisseaux jonques. Ils les chargent de poivre & d'autres fruits, de soies, de draps, & d'au-

tres choses que la nature & l'art leur four-nissent, envoiant le tout à * Balim, où on le troque pour des vêtemens. Ils en trans-portent aussi en d'autres endroits, à Ban-da, aux Moluques, aux Philippines. De ces lieux & de quelques autres isles, ils tirent pour leurs marchandises, du mastic, des noix muscades, des cloux de girofle, & d'au-tres aromates. Ce païs est fort rempli de bêtail qu'on laisse paître pendant le jour dans les bois, mais on le retire & on le met à couvert durant la nuit. Ils sont vêtus à peu près comme ceux de l'isle de Banda, ayant des maniéres d'habits qui les couvren[t] depuis la ceinture en bas, & laissant nu[d] tout le reste du corps jusqu'à la tête. Il[s] portent tous de ces petites épées ou poi-gnards qu'ils nomment *Crizes*. Les Noble[s] portent des robes larges & amples, qui fon[t] plusieurs replis, & ondoient pompeusement. Ils ne sortent jamais de leur maison qu'il[s] ne soient accompagnez de dix ou douze va-lets dont il y en a toujours un qui port[e] pour son maître une petite boëte pleine d[e] feüilles d'une certaine plante qu'ils nom-ment Betelle. Ils mêlent ces feüilles ave[c] des noix vertes & un peu de chaux, & [...] ont presque toujours dans la bouche. Ils ap-pellent ce mélange Ladon. En le mâchant i[ls] en tirent un certain suc qu'ils avalent; pu[is] ils crachent un marc vert qui leur reste da[ns] la bouche, après qu'ils ont tiré toute la ve[r-]tu de la drogue. Ils témoignérent tant [...]

jo[...]

* Balim. Il y a ainsi dans l'Espagnol. C'est sa[ns] doute Bali auprès de Java.

joie de la venuë des Hollandois, que peu de jours après leur arrivée ils les conviérent à voir leurs fêtes. Le Roi y parut à cheval, vêtu de soye avec magnificence, & ses vêtemens ceints & rattachez. Il avoit le sabre au côté, avec un fourreau magnifique, garni de pierres précieuses. Le pommeau du sabre étoit d'or pur, & figuré de maniére qu'il représentoit la tête d'un Démon. Il avoit quantité de plumes sur son Turban. Tous les Nobles le suivoient vêtus à peu près comme lui, & montez sur de tres-beaux chevaux, & fort fringans, bien qu'ils soient plus petits que les nôtres. Ils avoient de riches harnois de cuir d'Espagne, cloüez & garnis d'or en plusieurs endroits, avec des figures de serpens. Les freins étoient garnis de quelques pierres si blanches qu'elles ressembloient à de l'albâtre. Ils couroient quelquefois tout droit, d'autres fois en tournant, & en courant ils dardoient des traits & des lances. Quand le spectacle fut fini, ils accompagnérent le Roi, par l'ordre duquel ils portérent aux vaisseaux & aux logemens des Hollandois, une grande quantité de riz, de moutons de chévres, de poules, d'œufs, de poissons, & diverses sortes de fruits, comme des noix des cocos, des limons, des bananes d'une grande délicatesse. Incontinent après on commença à traiter de ce qui regardoit le commerce & l'amitié mutuelle. Tout parut à bon marché aux Hollandois, sinon le poivre pour lequel les Indiens ne se contentoient point de ce qu'on leur offroit en échan-

ge : mais en levant les mains en haut, ils disoient, *Lina*, ce qui veut dire en leur langue cinq * réales de huit. Ils demandoient cela pour une de leurs mesures. Enfin les Hollandois furent bien reçus en tout ce qu'ils proposérent, sinon à l'égard de la soie, dont on ne voulut point souffrir l'introduction qu'ils en vouloient faire. On ne laissa pourtant pas d'établir des comptoirs, & quelque maniére d'amitié & d'alliance. On avoit donné au Roi des lettres du Comte Maurice, à quoi il répondit en Persan. Après que les Hollandois eurent receu sa réponse & pris congé de lui, ils partirent de Tuban le vint-quatriéme du même mois, par un tems calme, bien pourvus de richesses & de vivres. Lors-qu'ils eurent dépassé l'isle de Sidago, ils jettérent l'ancre entre Java & Madure, où aiant sondé le fond, qui étoit d'une bouë argileuse, ils furent entraînez par un certain courant, & approchérent de Madure. Ils y prirent terre du côté de l'Orient; mais bientôt après ils passérent vers l'Occident à la ville d'Arosbay, & de-là ensuite à celle de Jorta, pour s'y pourvoir de Pilotes qui les pussent conduire aux Moluques. Ils envoiérent visiter le Roi, qui après leur avoir donné audience, fit porter un mouton au Vice-Amiral. Celui-ci étoit accompagné du Renégat, qui lui avoit porté de la part du Roi de Tuban une

* La Réale, ou piéce de huit, est une espéce de monnoie d'Espagne qui a eu cours en France pour cinquante-huit sols six deniers jusqu'en l'an 1642.

une de ces épées qu'ils appellent *Criz*, fort bien garnie d'or & de pierreries, & dont le pommeau représentoit en sculpture la tête du Roi. Ils trouvérent là un Alleman qui y étoit établi, & étoit fort riche en épiceries; & ils apprirent de lui, comment à Arosbay on avoit pris prisonniers quarante de leurs compagnons. L'Isle de Madure, du côté de Java, gît vers le Septentrion. Les habitans sont vétus à peu près comme ceux de Java; & ont les mêmes maniéres: mais ils ont plus d'esprit & de subtilité. L'isle est abondante en riz. Pour labourer la terre afin de le semer, & pour le moissonner quand il est meur, les laboureurs & les bufles dont ils se servent, entrent dans la boue presque jusqu'au genou, tous les inondations continuelles y rendent le terrein humide. Il y a peu de navires qui abordent à cette isle, à cause des bancs de sable qui la rendent presque inaccessible. Les habitans y vivent des pillages qu'ils font tant par mer que par terre. Aussi les armes y sont-elles fort en usage, & ils se servent de lances, de sabres, de boucliers, employant aussi à la guerre les éléphans & les chevaux. Les Gardes du Roi ont des criz ou poignards d'argent. Arosbay est une ville bien peuplée, où il y a un grand nombre d'habitans, & qui est bien fermée de murailles. Le principal dessein des Hollandois en y allant, étoit, comme on l'a déja dit, de prendre des Pilotes, & de faire quelques préparatifs pour passer aux isles Moluques. Ainsi tant pour cela que pour éviter les

bancs qui sont entre Java & Madure, ils n'allérent pas tous ensemble, mais ils séparérent leurs Vaisseaux. Le Vice-Amiral avec le *Gueldre* & le *Zelande* dépassérent les bas-fonds de Madure, pour se joindre devant la ville de Jorta, avec les jonques qui vont d'abord à Ternate, puis ensuite aux autres Moluques.

Le Vaisseau Amiral passant avec l'*Utrecht* le long des côtes de Madure, avoit jetté l'ancre vis-à-vis d'Arosbay, où il envoia un assez bon nombre de ses gens dans une chaloupe pour en tirer du riz & d'autres provisions. A peine furent-ils arrivez qu'ils se virent pris, desarmez, dépoüillez, & conduits devant le Roi. Comme on vit que ceux qu'on avoit envoiez tardoient tant à retourner à bord, on envoya un autre chaloupe avec trois hommes seulement, à qui il arriva la même chose qu'aux premiers. Les captifs suppliérent le Roi de permettre que ces trois derniers venus, ou trois autres, s'il l'aimoit mieux, allassent porter à l'Amiral la nouvelle de leur prison. Il accorda leur demande, mais à condition, qu'après qu'ils auroient fait leur message, ils retourneroient se remettre entre ses mains. Quand l'Amiral fut informé de cet accident, il dépêcha une autre chaloupe à la ville de Jorta pour en avertir ses compatriotes, ne cessassent d'ailleurs d'écrire lettres sur lettres pour tâcher d'obtenir la liberté des prisonniers. Le Vice-Amiral arriva bientôt après avec ses navires, & se joignit à ceux qui étoient à Arosbay. Le Roi se détermina

termina à demander pour la liberté des quarante captifs les deux plus grosses piéces de canon qui fussent sur le vaisseau Amiral, un grand nombre de piéces d'étofes de soie, & mille réales ou piéces de huit. L'Amiral lui répondit, que l'artillerie qui étoit sur son vaisseau ne lui appartenoit pas, mais à sa nation, & qu'ainsi il le supplioit de modérer ses demandes, & de les réduire à demander quelque somme d'argent, où à se contenter de quelques-unes des marchandises qu'ils portoient. Cette négociation dura six jours, & plus on alloit en avant plus les difficultez croissoient. Ainsi l'Amiral croiant que ses compatriotes prisonniers étoient sur leurs chaloupes mêmes, ou au moins en quelque lieu près de la mer, où ils n'étoient pas fort bien gardez, il commanda que tout ce qu'il avoit de gens sautassent à terre à l'improviste & tout d'un tems, pour delivrer leurs camarades par force. Cent cinquante Hollandois tentérent la chose; mais ils virent bientôt paroître sur le rivage un grand nombre de gens conduits par les Portugais. Ceux-ci aiant arboré des étendarts blancs en signe de paix, criérent qu'ils venoient pour négocier quelque accommodement, ce qui n'étoit pourtant qu'un artifice pour donner aux habitans le tems de prendre les armes, ainsi que Hugue en parle. Les Hollandois en aiant non seulement du soupçon, mais même des preuves & des assurances certaines, firent un peloton de vint-cinq Mousquetaires, pour donner le tems à toutes les chaloupes de s'approcher fort près

du rivage, afin que tout le monde pût combattre, tant les matelots que les autres. Cependant il sortit des gens armez par un autre côte de la ville, pour les surprendre & les enfermer dans le port. En éfet se trouvant surpris par cette ruse, & voiant le péril où ils étoient engagez, ils ne perdirent pourtant pas courage : mais pour prévenir les inconvéniens, ils envoiérent deux de leurs chaloupes garder le port. Cette précaution leur sauva la vie. Ils se virent bientôt exposez à une grêle de fléches, par le moien de laquelle ceux d'Arosbay se flatoient de se rendre bientôt maîtres d'eux, non tant à cause du mal qu'ils espéroient leur faire par ces traits, que parce qu'ils croioient les amuser, & les obliger à consommer toute leur poudre, de maniére qu'ils fussent ensuite contraints de se retirer avec précipitation à leurs vaisseaux, ce qui arriva en éfet. Pour s'y rendre ils se virent exposez à de nouveaux périls, parce que la mer étoit grosse, & que le vent forçoit, de sorte qu'il y eut trente-six hommes de l'Amiral & treize du *Zelande* qui furent noyez, les chaloupes où ils étoient ayant été submergées. Il y eut quelques-uns de ceux qui tombérent entre les mains des ennemis, à qui on accorda la vie par l'intercession du Renégat de Tuban. Ces pauvres prisonniers, pour émouvoir la compassion de leurs ennemis, se jettoient à genoux en pleurans & suppliant, & alors les vainqueurs leur mettoient sur la tête une poignée de terre, en signe qu'ils leur accordoient la vie, selon

la

la maniére dont ils ont accoutumé d'en user avec les vaincus à qui ils font grace. Peut-être ignorent-ils eux-mêmes la cause & l'origine de cet usage. Il périt dans ce combat vint-cinq Hollandois, quinze de l'Amiral, neuf de *Zelande* & un d'un autre vaisseau. Les Prisonniers furent conduits à une cabane champêtre. Il y en avoit trois qui étoient fort blessez. On mit les fers aux piez à un Trompette, à un Héraut, & l'on donna des menottes aux autres. On les separa, & il y en eut qu'on mit dans une fosse, ou une cave profonde. Dans la suite le Héraut ayant été mené devant le Roi, ce Prince lui demanda s'il vouloit demeurer en son païs, lui promettant, pour l'y engager, de le marier avec deux de ses femmes, outre les avantages qu'il lui faisoit espérer. Le Hollandois lui répondit avec de grands remercimens, mais d'une maniére franche & libre, que s'il vouloit le lui permettre, il aimeroit beaucoup mieux retourner à ses compagnons. Là dessus il fut conduit avec le Trompette au travers de la ville, & en sortant la porte il vit tous les prisonniers qui étoient au nombre de cinquante & un qu'on conduisoit dans une autre isle voisine avec des gardes.

Enfin le Traité pour leur rachat fut conclu à deux mille florins. Ainsi ils furent mis en liberté, & retournérent à leurs vaisseaux. Il y en eut pourtant deux qui se cachérent, par l'affection qu'ils avoient conçûë pour ce païs-là, pour la maniére dont on y vivoit. Le Gouverneur Jaques Martszy mou-

rut, & l'on jetta son corps à la mer ; puis ils mirent à la voile, tirant vers le Septentrion, & prenant la route de l'isle Celebes. Ils dépassérent celle de Combay qui en est à six lieuës, puis un peu plus loin celle de Botton. Ils dépassérent aussi les bancs de sable de Cebessa, qui ne sont point marquez sur les cartes. Ils eurent de tres-grandes pluïes, & prirent leur route entre l'Orient & le Septentrion, tirant vers l'isle d'Amboine ; à la vuë de Boora il mourut un jeune garçon sur le vaisseau nommé *Zelande*. Il y en eut un autre qui tomba du haut d'une vergue, & qui en tombant trouva moien d'attraper une corde dont il prit le bout entre les dents, afin de pouvoir se servir des deux bras pour nager ; & il la tint toujours si ferme qu'il ne lâcha point prise jusques à ce qu'on fût venu à son secours, & qu'il se vît en sureté. Le jour suivant leur Ministre d'erreur fit un long Sermon, dans lequel il traita des Sacremens, à l'occasion du Baptême que devoient recevoir deux jeunes garçons qu'il avoit cathéchisez. Le premier de Mars, assez près de Blau, à l'Orient de Boora, ils virent trois autres petites isles nommées Atypoti, Manyba, & Gita, qui ne sont pas éloignées d'Amboine. Ils passérent le long de ces isles, & le troisiéme du même mois ils terrirent à celle d'Amboine.

Cette isle a un port qui est étroit, à l'entrée duquel trois barques du lieu de Matel qui est situé sur une hauteur, les vinrent recevoir. De-là ils passérent à un autre lieu nommé Ito. Amboine gît au Septentrion de

de Banda, & à huit lieuës de Ternate, à dix-sept lieuës de Boxa. Amboine est fertile & abondante en cloux, en oranges, limons, citrons, noix de cocos, bananes, cannes de sucre, & autres semblables fruits. Les habitans de cette isle sont d'un esprit plus franc & plus ouvert que ceux des Moluques & de Banda. Ils sont vêtus de la même maniére, & subsistent par le commerce des épiceries. Ils sont sobres, tempérans, & supportent aisément les incommoditez. Leurs armes sont des traits de bois, qui sont brulez & aigus par les bouts. Ils les lancent avec beaucoup d'adresse, & frapent à leur but, quelque petit qu'il soit, présque sans y manquer, & même de fort loin. Ils se servent de sabres & de boucliers, & à présent ils ont aussi des arquebuses. Ils font de grands pains de sucre : ils en font aussi de riz & d'amandes, qui ressemblent fort bien aux pains de sucre, & qui paroissoient tels à la vuë. Ils se piquent d'entendre bien la marine. Leurs carcoas ressemblent à de grands dragons, qui nageroient le corps caché sous les ondes, & les deux extrémitez, la tête & la queuë hors de l'eau. Ce sont la prouë & la poupe qui représentent cette tête & cette queuë, & qui sont d'une assez bonne sculpture, & bien dorées. On voit pendre à l'une & à l'autre des étendarts faits de soie de diverses couleurs, que le vent fait voltiger quand ils ne touchent pas à l'eau. L'Amiral d'Amboine alla visiter les Hollandois, avec trois barques bien pourvuës de gens armez, voguant au bruit

de leurs timbales ou tambours de cuivre, qui pendent de dessus l'épaule gauche de celui qui les porte, & qui frape dessus de la main droite, comme on fait sur les tambours en Espagne. Ils chantoient à leur maniére, des chansons qui n'étoient entenduës que par ceux d'Amboine, bien que les Hollandois pour la nouveauté de la chose les écoutassent avec attention. Les esclaves chantoient aussi au mouvement & au bruit de leurs rames. Ils tirérent les trois piéces de canon que portoit chaque carcoa, pour saluer leurs nouveaux hôtes & leur faire honneur. Les Hollandois assurez par ce bon acciieil, jettérent l'ancre, & ne laissérent pourtant pas de se précautionner, en se tenant sur leurs gardes, & posant des sentinelles, comme ils virent que ceux de l'isle en avoient aussi posé en divers lieux, aiant même allumé des feux en plusieurs endroits. L'Amiral d'Amboine leur demanda, qui ils étoient, & à quel dessein ils venoient? Après avoir oüi leur réponse, il leur donna permission de produire & exposer en vente leurs marchandises, ouvrant ainsi le commerce contre les défenses de Sa Majesté qu'on avoit accoutumé d'observer plus exactement dans cette isle. Le Vice-Amiral Hollandois débarqua & descendit à terre, où il fut bien reçû, & conduit devant un tribunal couvert de voiles de navires, qui étoient soutenuës par des arbres couverts de fruits inconnus dans notre Europe. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader les Gouverneurs de lui accorder la liberte du commerce. Il fut aussi
favo-

favorisé en cela par le frére du Roi de Ternate, nommé Cachil Azude, qui étoit alors à Amboine, voyageant par plaisir, & comme pour augmenter les réjoüissances de ses noces, & procurer du divertissement à son Epouse qui étoit fille d'un Sangiac de Batochine. Il y avoit longtems qu'il en étoit amoureux, & qu'il souhaitoit de l'épouser; mais le Pére qui avoit promis sa fille au Roi de Bacham, s'y opposoit. Comme cette avanture, & cette amour ne sont pas du sujet de notre Histoire nous ne nous y étendrons pas davantage. Nous dirons seulement que ce Prince alla voir les Hollandois, & en fit porter des pains de sucre & d'amandes, noix, des cocos, des bananes, & du vin de riz; le tout en si grande abondance, que les Rélations Hollandoises disent qu'à peine savoient-ils où mettre toutes ces provisions. Il en étoit de même de celles qu'ils achetoient, parce que pour peu de chose, comme pour une simple cuilliére d'étain, on leur en donnoit tant qu'ils ne savoient où les serrer. L'Amiral d'Amboine retourna encore une autrefois aux vaisseaux Hollandois, & prit beaucoup de plaisir à voir les canons & les autres armes, comme aussi l'abondance & la diversité des marchandises. L'Infant de Ternate fit la même chose, & tant à leur entrée, qu'à leur sortie on les salua l'un & l'autre, par des décharges de l'artillerie. Les Hollandois eurent quelques conférences secrettes avec ce Prince, & avec d'autres personnes nobles & considérables des Moluques qui l'accompagnoient.

Ils

Ils bâtirent des maisons pour leur servir de comptoirs en divers endroits d'Amboine ; puis ils résolurent que les deux navires *Guel-dre* & *Zelande* iroient à Banda, pendant que les autres demeureroient à charger à Amboine, où ils furent pendant deux mois. Nous dirons ce qui leur arriva ensuite à Ternate : mais voions premiérement ce que firent les deux qui allérent à Banda.

Ils partirent d'Amboine avec un bon vent, mais il y en eut un qui toucha sur les bancs de sable de Ceru, de maniére qu'on eut bien de la peine à le sauver & à le remettre à flot. Au dessous de Jelau ils rencontrérent un vaisseau Portugais à Noeselau, dont les habitans sont des mangeurs de chair humaine. Ils passérent heureusement l'isle de Poelsetton, qui est à deux lieuës de Banda, du côté qu'ils venoient. Cette isle est deserte & inculte, & plus justement décriée à cause de ses écüeils, que ne l'ont été autrefois par les Grecs les rochers Acrocerauniens. On y entend toujours des bruits, des siflemens, des tremblemens, des rugissemens : on y voit des visions épouvantables, & des feux qui s'élevent en l'air. On tient donc comme une chose confirmée par une longue expérience que cette isle est habitée par les Démons. Ainsi les navigateurs qui passent auprès & à sa vuë, où l'on passe rarement sans tempête, prennent un grand soin d'aller le plus vîte qui leur est possible, pour s'éloigner promtement d'un lieu si dangereux, & éviter même, s'ils peuvent, les vents qui y souflent. Le premier

Pilo-

Pilote Hollandois qui ſavoit cela prit le timon avec une eſpéce de fureur, s'y attachant avec tant de force qu'il étoit impoſſible de le lui faire quitter, & le tirant à ſoi avec de grands éforts, comme ſi par ce mouvement, il eût pouſſé & fait avancer le vaiſſeau. Il devint rouge & enflammé, & ſi eſſouflé qu'il ne pouvoit preſque reſpirer, juſques à ce qu'ayant dépaſſé l'iſle, il ſe réjoüit fort, & en ſiflant ſe moquoit du Demon qui n'avoit pû ſubmerger ſon vaiſſeau. Néanmoins peu de tems après ils recommença de nouveau à ſe troubler, & leur gouvernail lui échapa des mains. D'autres le reprirent, & avec de grands éforts ils paſſérent outre. Le quinziéme du mois ils abordérent à Banda près de la riviére. Pluſieurs barques du lieu parurent ſur le rivage, conviant les Hollandois à s'accommoder de leurs aromates. Ceux-ci allérent à terre, & y portérent pluſieurs marchandiſes qu'ils étalérent ſous des tentes. Un Turc riche qui avoit du crédit & de l'autorité, les logea, puis ils bâtirent des maiſons dans l'iſle. Peu de jours après ils apprirent des nouvelles de leur Amiral par quelques vaiſſeaux Chinois qui venoient d'Amboine, & on leur dit auſſi en même tems que les Portugais faiſoient la guerre aux habitans de l'iſle, parce qu'ils avoient reçu les Hollandois, & leur avoient permis d'ériger des comptoirs.

Le quatriéme de Juillet, après avoir établi une bonne correſpondance, ils partirent de Banda prenant la route de Noeſelau, à

travers les bancs de * Ceru, sans retourner à l'Amiral qui étoit à Amboine, où il étoit cause d'une guerre qu'il fomentoit de tout son pouvoir. Ils passérent à la vuë de Botton qui est par les six degrez de la Ligne équinoxiale, & aussi à la vuë de l'isle Combayna. Le douziéme ils furent près la plage de Celebes; le dix-sept sur les confins de Madure; puis ils découvrirent encore une fois Arosbay, où leur étoit arrivée l'avanture fâcheuse dont on a parlé. Ensuite ils s'approchérent des terres de Java, & le soir du même jour ils moüillérent l'ancre à la rade de Jaccatra. Ils envoiérent visiter le Roi, & leur visite fut bientôt recompensée. Ce Prince leur envoia des provisions de riz, de poules, de noix de cocos, & fit présent d'un Bufle au Vice-Amiral. Les Zelandois qu'ils avoient laissez à Banda, dans les villes de Montelongo & de Soleparvo, leur écrivirent des lettres dattées le premier d'Août, par lesquelles ils leur donnoient avis que leur nouvelle amitié s'affermissoit, & qu'il y avoit quatre mois qu'ils attendoient la recolte des épiceries; de maniére qu'on peut dire que dés lors les Hollandois commencérent à occuper sans résistance les provinces que la Couronne d'Espagne tenoit en Asie. Ils prirent congé de ce Roi, partirent de Jacatra le sixiéme du mois, & arrivérent le huitiéme à Banda, dont les habitans étoient déja si familiers avec eux que des Marchands de cette isle qu'ils rencon-
trérent

* Ceru, c'est sans doute l'isle qu'on nomme aujourd'hui Ceram ou Ceiram.

trérent en mer à leur retour, leur offrirent, & même leur donnérent une grande quantité de porcelaines. Après cela quand ils furent à l'isle, le Gouverneur alla au devant d'eux avec quatre cents hommes, & les convia de venir à terre, ce qu'ils refusérent alors; si-bien qu'après s'être régalez les uns les autres par des présens, ils vuidérent de grands tonneaux de vin fait avec du riz, qui est une liqueur forte & fumeuse. Ils continuérent donc leur voyage, faisant route entre le Couchant & le Nord, avec des vents inconstans & variables; de sorte que le dixiéme de Septembre ils se crurent sous le Tropique du Capricorne. Le trentiéme, étant par la hauteur des vint-huit degrez, poussez par un vent de Nord-ouest, ils passérent à trente lieuës du cap de Saint Roman, ayant erré entre plusieurs isles du côté du Midi, jusques par les trente-deux degrez de latitude méridionale. Ils virent le Cap de Ploemara qui est de l'Ethiopie. La tempête sépara leurs vaisseaux, mais le calme étant revenu ils se réjoignirent au cap d'Anquillos, par la hauteur des vint-sept degrez quinze minutes. Le vintiéme d'Octobre, ils se trouvérent par les trente-quatre degrez & vint minutes, à six lieuës du cap de Bonne Esperance. Dix jours après ils passérent sous le Tropique du Capricorne, retournant vers le Nord, & le premier de Décembre ils trouvérent qu'ils avoient le Soleil droit à leur Zenith. Le septiéme ils relâchérent à l'isle Sainte Helene. Le Maître s'étant mis dans une chaloupe des-

cendit dans cette isle, où il prit plusieurs bêtes, & des fruits qu'il fit porter au vaisseau ; car ce lieu fournit abondamment de l'un & de l'autre, & les malades y trouvérent aussi du soulagement. Ils entrérent dans une Eglise solitaire & abandonnée, & y ayant vû une image de Sainte Helene, & un bénitier rempli d'eau bénite, les Rélations Hollandoises disent, que par une patience peu religieuse & qui témoignoit peu de zéle, ils ne touchérent point au bénitier & ne détruisirent point l'image. C'est ainsi que l'hérésie fait paroître son impieté en desaprouvant une bonne action. Le premier de Janvier de l'An mil six cents, ils partirent de cette isle, & après avoir passé sous la Ligne, se trouvant par les cinq degrez de latitude Septentrionale, trentiéme du même mois ils observérent une grande éclipse. Dans ces mêmes jours ils commencérent à voir le Pole Arctique qu'ils n'avoient pas vû depuis si longtems. Le treiziéme de Février, ils passérent à la vuë de l'isle du May, & après avoir erré quelque tems, vers la fin de Mars ils reconnurent de loin les hauteurs d'Angleterre. Ils rencontrérent quelques vaisseaux François qui venoient aussi bien qu'eux de quelques autres isles des Indes, & le premier d'Avril ils arrivérent à Quiscasem, le quatorziéme Vislei, le quinziéme à Dunquerque. Là le Vice-Amiral trouva des Lettres de Londres ausquelles il fit réponse, mandant plusieurs choses touchant l'état & les affaires des Indes. Après cela ils arrivérent au Texel, & en-

& enfin à Amsterdam, où ils déchargérent ces richesses qu'ils apportoient en aromates, en si grande quantité qu'il n'en étoit jamais arrivé tant à une fois à Lisbonne, ni même de si fraîches. En éfet selon que Hugue l'assure dans ses Rélations, on en pouvoit faire distiler une huile précieuse à peu près comme dans le tems que toutes ces choses venoient d'être cüeillies.

Pendant que ces deux vaisseaux *Zelande* & *Gueldre* retournoient en Europe, deux autres, savoir *Amsterdam* & *Utrecht*, qui s'étoient presque naturalisez à Amboine, en partirent pour aller à Ternate, le huitiéme de Mars de l'An mil cinq cents-quatre-vints-dix-neuf, accompagnez de trois jonques pleines de soldats de Java bien armez, qu'on avoit pris en paiant, pour attaquer un fort gardé par les Portugais. Avant-que de partir quelques Hollandois descendirent à terre, & étant allez à la chasse ils prirent, entre autre gibier, une grande quantité de pigeons verds, qui étoient aussi gros que sont nos canards. Ils chargérent du clou, parce que dans cette isle ils en avoient un *bar*, où une Barre, qui est de cent-cinquante livres pour trente-cinq réales, qui font autour de neuf francs de notre monnoie. Ils eurent avis que les Hollandois qui étoient demeurez à Banda iroient bientôt se joindre à eux. Il arriva le dix-neuviéme du même mois de Mars, que les Portugais ayant attaqué un fort n'y eurent pas un heureux succès: sur quoi les Hollandois prirent les armes, ayant déja fait quelque convention

avec

avec l'Infant de Ternate, parmi les troupes duquel ils se mêlérent. Ce fut alors la premiére fois qu'ils combattirent en ce païs-là contre les Espagnols, & l'Auteur Hollandois qui rapporte la chose, dit que les insulaires la regardoient comme une chose fort surprenante.

Après avoir donc bien établi leur commerce avec ceux d'Amboine, ils partirent pour aller à Ternate & aux isles voisines, ayant pris pour guide un Capitaine qui se disoit frére du Roi d'une certaine isle, & qui pour donner de grandes loüanges à son Ayeul, disoit qu'il avoit eu soixante & dix femmes légitimes, sans les concubines : que le Fils de ce Roi à l'imitation de son Pére à qui il avoit succédé, en avoit eu quarante, sans ses Maîtresses. C'est ainsi que la chose est rapportée dans le Journal de ce voyage écrit par ceux-mêmes qui en étoient. Le seiziéme ils découvrirent les isles de Tydor & de Ternate, & s'étant arrêtez devant cette derniére, ils y moüillérent l'ancre, dans un lieu où il y avoit quinze brasses de profondeur : puis ils arborérent leurs pavillons, firent des décharges de leur artillerie, & n'oubliérent rien de tout ce qui pouvoit servir à leur faire honneur, ni même de ce qui tenoit de la vaine ostentation. Le Roi de Ternate étoit un Prince assez habile pour connoître qu'il y a de certaines choses sur tout lors qu'on voit quelque péril à craindre, où un Roi ne doit se fier à personne qu'à lui-même. Ainsi le vint-huitiéme de Mai il s'embarqua sur son carcoa, & se fit accom-

pagne

pagner par un grand nombre d'autres gens. Lors qu'il fut arrivé au lieu où étoient les navires Hollandois, il s'en approcha & les fit environner par ses bâtimens. Ensuite il fit appeller l'Amiral, & lui demanda qui il étoit, de quelle Nation, & d'autres semblables particularitez? Cela dura plusieurs heures, parce que toutes les demandes & les réponses se faisoient par l'entremise des *Naguatatos*, ou Truchemens qui interprétoient les discours des uns & des autres. L'Amiral supplia le Roi de vouloir bien entrer dans son vaisseau. Il s'en excusa, disant que ces échelles qu'on lui montroit pour monter, ne lui plaisoient pas. On les avoit pourtant couvertes pour l'amour de lui d'étofes riches & précieuses. Il ajouta ensuite que le Soleil n'étoit pas loin de se coucher, & qu'il étoit bientôt l'heure qu'il devoit aller à ses dévotions. Il se retira donc avec cette excuse dévote, & se rendit dans la ville, au bruit de ses tambours, de ses timbales, de son artillerie, & des cris ou chants Persans de ceux qui l'accompagnoient.

Le lendemain vint-neuviéme, il alla encore avec vint-trois carcoas, & fit environner les vaisseaux Hollandois, comme il avoit fait la premiére fois. Mais cette seconde fois il s'étoit encore mieux pourvu, & avoit fait mettre sur sa flotte cent piéces de canon de fonte. Il les fit tirer toutes à la fois, pour faire par-là, aussi bien que par le bruit de ses instrumens de Musique guerriére, une parade & une ostentation de ses forces & de son inclination pour le métier

tier de la guerre. Lors-que le grand bruit fut cessé, ils commencérent à chanter, comme en tems de paix, des vers en langue Malaye, qui est celle de Malaca d'où elle a passé aux Moluques. Les Hollandois de leur côté se mirent en bon état, & préparérent leurs canons, leurs mousquets, & toutes leurs armes en cas de besoin. Ils postérent quelques gens armez dans les lieux les plus cachez de leurs vaisseaux, & en mirent aussi à découvert sur le pont, faisant paroître, sinon un soupçon injurieux, au moins une précaution par laquelle on pouvoit juger qu'on ne les surprendroit pas si l'on vouloit les attaquer, & qu'on les trouveroit en état de se défendre. La carcoa du Roi s'approcha seule de l'Amiral Hollandois, & ceux qui y étoient lui parlérent sans se découvrir, par la bouche du *Naguatato*. Le Roi se contenta de leur avoir encore parlé cette seconde fois, & se retira. Le même soir il retourna seulement avec deux carcoas, dont l'une tiroit après soi un canot qui y étoit attaché. Quand il fut arrivé près des vaisseaux, il commença de parler au Commandant. Il lui fit quelques questions touchant son artillerie, & comme l'Amiral la lui vantoit extrêmement, le Roi commanda que l'autre carcoa qui étoit venuë avec la sienne, s'éloignât d'eux; puis soit par hazard, soit à dessein, comme il y a de l'apparence, on vit que le canot qui y étoit attaché, s'en détacha, & que les ondes l'agitoient si fort qu'elles sembloient à tout moment le renverser. Alors le Roi demanda

manda à l'Amiral de faire tirer à boulet sur ce canot, pour voir si on le toucheroit, & si on le couleroit à fond. Incontinent on fit tirer, & le Roi parut prendre plaisir à voir comment le boulet avoit mis le canot en piéces. L'Amiral fut bien aise de se servir de cette occasion pour faire valoir l'adresse de ses Canonniers, mêlant adroitement parmi les loüanges qu'il leur donnoit, des paroles par lesquelles il faisoit entendre qu'il pourroit avec la même facilité ruiner & briser les carcoas. Le Roi de Ternate après s'être ainsi contenté par lui-même, & avoir examiné ces nouveaux venus, leur donna permission de négocier dans ses Roïaumes, & d'y acheter du clou, d'autres épiceries, des pierreries, & des perles. Car on y trouve toutes ces marchandises par le commerce des vaisseaux du Japon de Camboie, & de la Chine, qui y viennent. Les Hollandois virent alors quelques-uns de ces vaisseaux Chinois qui étoient entiérement bâtis de bois, sans autre matiére, même jusqu'aux ancres, & les voiles étoient faites de roseaux. Après cela ils débarquérent, ils entrérent à Ternate, & la premiére chose qu'ils y firent, fut d'enterrer Reynart Renarts soldat Hollandois, à peine digne d'une telle sepulture. Les Payens Idolatres, & les Mahometans assistérent aussi à ses obséques. Le jour suivant le Roi envoya quelques gens dans un carcoa, pour dire aux Hollandois qu'il vouloit entrer dans leurs vaisseaux : puis un canot s'étant approché de l'Amiral, quatre hommes qui y étoient en

habit de particuliers, commencérent à faire plusieurs questions, avec un air de curiosité, & d'inquiétude qui pouvoit aisément les faire prendre pour des espions. Comme de leur côté ils paroissoient agir avec adresse, & faire plusieurs discours qu'on pouvoit soupçonner d'artifice, on les écouta aussi, non-seulement avec attention, mais encore avec des précautions qu'on ne faisoit pas connoître.

Quand les Hollandois crurent que le Roi étoit prêt d'arriver, ils apprirent qu'il étoit un des quatre qui leur parloit de dessus le canot. Alors ils lui firent entendre qu'ils se connoissoient, & lui de son côté cessa de se cacher. On lui rendit incontinent tous les respects deus à son rang : mais il refusa encore pour cette fois d'entrer dans le vaisseau. Néanmoins nonobstant toutes ces défiances, il parut content du procédé de cette nation. On consulta sur le navire de Jean Martsz, comment on pourroit faire pour introduire parmi ces peuples la pernicieuse Doctrine de Calvin, & l'on croioit qu'on y pourroit reüssir sans beaucoup de peine, par la disposition où l'on voioit ces gens-là, qui sembloient fort amoureux des nouveautez, & ne paroissoient pas fort éloignez de changer de Secte. Mais vers la minuit il parut sur ce même vaisseau un spectre si affreux, que ceux qui le virent ne pouvant supporter une telle vision, & les autres ne pouvant souffrir le bruit épouvantable qui se faisoit en l'air, & dans le vaisseau même, ils en sortirent à la hâte, & ne se rassurérent qu'à

la

la venuë du jour. Le deuxiéme de Juin, ils envoiérent quelques Ambassadeurs avec un present pour le Roi. Ceux-ci après avoir exécuté leur commission, retournérent aux vaisseaux, parlant avec admiration de la quantité prodigieuse de cloux de girofle qu'ils avoient vu, & de la grandeur des bois tout plantez des arbres qui les portent. Ils rapportérent encore que ceux de Ternate viendroient bien-tôt pour visiter & acheter les marchandises de Hollande.

Le jour suivant il y eut un grand concours de Sangiacs, de Cachils, & de commun peuple, de Dames Indiennes, & de femmes de toutes conditions, avec une grande pompe. On voioit toute la plage couverte de gens de diverses nations. Tous avoient pris leurs plus beaux ornemens, & on voioit une grande diversité de couleurs, & une grande quantité de plumes. Il y avoit aussi des Barbares qui alloient nuds. Ainsi la diversité étoit extrémement grande, tant dans les ornemens que dans la mine & la figure, & tous y étoient accourus comme à une fête publique. On admiroit les marchandises & les richesses des vaisseaux Hollandois: mais on mit à si haut prix le *Bur* du clou, que comme c'étoit ce qui devoit faire la plus considérable partie de la cargaison des navires, on ne put s'accorder. Le dix & l'onze, quelques Hollandois sortirent encore, pour voir si on diminuëroit le prix du clou, & quelques autres sortirent aussi pour d'autres raisons qui ne sont pas de notre sujet, & qu'on peut voir peut-être avec as-

fez de plaisir dans les Rélations originales. Ils ne purent alors traiter d'aucune affaire d'interêt & de commerce, ni avec le Roi, ni avec ses Sujets, parce qu'ils étoient dans le tems de la célébration d'une fête, aux spectacles de laquelle les Hollandois assistérent.

Dans une grande place qui pouvoit contenir une multitude de peuple, on voioit paroître certains combattans, à peu près comme les anciens Athlètes & les Gladiateurs des Romains, bien qu'il y eût pourtant une assez grande différence. Ceux-ci étoient armez de leurs sabres, de leurs campilanes, & de leurs boucliers. Ils ne se tenoient & ne marchoient que sur un pié, & il n'étoit pas permis ni pour attaquer ni pour se défendre de s'appuïer sur l'autre; de sorte qu'il n'y avoit ni colére, ni nécessité, qui pût autoriser la violation de cette loi. Ils remuoient bien en diverses maniéres le pié qu'ils avoient en l'air, mais ils ne s'appuioient jamais dessus. Les femmes, les sœurs, ou les maîtresses & bonnes amies des combattans, étoient là présentes, avec des branches & des bouquets de fleurs, & des vaisseaux de porcelaine pleins de quelques boissons fortes & aromatiques, pour fortifier ceux qui se trouvoient las; mais la pluspart y étoient pour secourir le vainqueur, & lui faire l'honneur que méritoit sa victoire. Après que les jeux & les divertissemens furent achevez, & dès le lendemain, le Roi alla encore aux vaisseaux Hollandois; mais sans y entrer non plus que les autres fois.

Dans

Dans les entretiens qu'il eut avec l'Amiral, il lui demanda un mousquet qui étoit doré. Sa demande lui fut d'abord accordée, mais comme il l'avoit demandé, il ne voulut pas le recevoir par présent. Il commanda donc, que quand les Hollandois païeroient la dîme des épiceries, qui est le droit qu'il prend sur les Marchands, on leur déduisît celle de deux *Bars* & demi pour le prix du mousquet, & qu'outre cela on leur fournît tout ce dont ils auroient besoin. Il fut fort aise que les Hollandois vissent un jour promener par les ruës un jeune garçon d'onze ans, avec les mains liées, parce qu'il avoit dérobé un Tubac, qui est une feüille, dans un panier plein de cloux. On relevoit avec ostentation cette sévérité pour une faute qui paroissoit si legére, & tous les autres enfans crioient après lui, & lui faisoient honte, publiant à haute voix son vol.

Dans le tems que les Hollandois étoient là, quelques soldats de Ternate retournérent victorieux & triomphans, après avoir pillé & ruiné une ville dans l'isle de Tydor. Le Roi étoit du nombre des spectateurs, & les regardoit entrer dans la ville en ordre de gens de guerre, le vintiéme jour de Juillet. Ils marchoient avec leurs sabres nuds & sanglans, sur les pointes desquels on voioit des têtes, des oreilles & des cheveux, de ceux qu'ils avoient vaincus & tuez. Ils faisoient aussi parade des boucliers, des armes, des vêtemens & des plumes qu'ils avoient gagné; & ils étoient suivis par quarante-trois captifs qui traînoient de grosses chaînes atta-

chées à leur cou & à leurs piez. Il y avoit parmi ces captifs un brave & vaillant jeune homme, âgé de vint & un an, qui étoit un des Sangiacs, & parent du Roi qui regne à présent à Tydor. Il y avoit aussi une Dame Portugaise fort belle, qui étoit femme d'un Capitaine du fort. Ils traversérent ainsi toute la ville, en pompe, avec les depoüilles de leurs ennemis: puis étant arrivez au Palais Roial ils y entrérent. Là les captifs furent sacrifiez, & la Dame Portugaise vendüe pour être esclave. Cette grace singuliére & assez rare fut accordée à ses larmes. Le Roi de Ternate reçut honnêtement le Sangiac de Tydor, dont on a fait mention, lui parlant avec douceur & en riant, & il le rassura par des caresses, comme un homme qu'il considéroit, le reconnoissant pour parent du Roi. Le jeune homme alléguant quelques raisons en sa faveur pour justifier son innocence, & faire connoître qu'il méritoit qu'on lui fît grace, le Roi lui répondit fort amiablement, & le pria de se laver. Incontinent on apporta de l'eau parfumée pour laver les mains, & on leur versoit à tous deux en même tems & de la même aiguiére. Là-dessus le prisonnier ayant baissé les mains en recevant l'eau, ce qui sans doute étoit quelque signe d'humilité, ou de paix parmi eux, & ayant aussi en même tems incliné la tête par civilité, un soldat lui donna un coup d'un sabre bien tranchant, sur le cou, avec tant de force, que le corps tomba d'un côté, & la tête à quelques pas de-là encore à demi-vivante.

Ensuite

Ensuite on coupa le corps & la tête par petits morceaux, & enfin pour assouvir leur rage, on mit tout cela dans un *Prau*, qui est une espéce de petit batteau, & l'ayant chargé d'un grand poids, on le fit enfoncer dans la mer.

Quatre jours après une autre troupe de soldats de Ternate y revint aussi, avec plusieurs prisonniers Tydoriens, à qui l'on coupa la tête sur le port, faisant encore le même traitement à un étranger qui étoit venu dans cette isle avec un esprit de paix, & seulement pour le commerce. Tout cela se passa en présence des Hollandois qui furent ainsi témoins occulaires de l'équité & de la modération avec lesquelles ces peuples usent de la victoire. Ensuite l'amitié semblant bien établie, & le Roi de Ternate bien rassuré, il résolut d'entrer dans les navires Hollandois. Ainsi le vint-cinquième de Juillet, il fut reçû avec toute sa garde sur l'Amiral, où il examina soigneusement tout ce qui se presentoit à sa vûë, faisant plusieurs demandes pour contenter sa curiosité, & aussi en apparence à dessein d'acheter plusieurs choses. Il demanda à l'Amiral de vouloir laisser quelques-uns de ses gens à Ternate, ce qu'on ne lui accorda pas pour cette fois. Il retourna encore une seconde fois visiter les navires, & étant entré dans la cuisine, il admira fort un souflet, dont on se servit en sa présence pour allumer le feu. Il considéra attentivement l'usage, & l'ayant pris entre les mains, il en soufla pendant quelque tems, en l'ouvrant & le

fermant comme il avoit vû qu'on faisoit. Ensuite prenant le bout ou le canon du souflet, entre les dents, & joignant les lévres au mieux qu'il lui étoit possible, il commença à tirer de toute sa force son soufle à soi, de-sorte qu'il s'enfloit beaucoup lui-même, au grand étonnement des Hollandois qui avoient de la peine à s'empêcher de rire, & qui disent là-dessus dans leurs Rélations, qu'ils croioient que ce Roi perdoit le sens, ou qu'il n'avoit pas l'esprit bien reglé. Il leur demanda ce souflet, & comme ils le lui donnérent volontiers, il témoigna leur en savoir fort bon gré, & l'accepta avec beaucoup de joie. Il retourna encore d'autres fois à leurs navires, & même il y alloit fort souvent, avec intention de voir s'il ne trouveroit point quelque moien de se rendre maître des Hollandois. Il témoigna de la joie de voir l'affection avec laquelle ses Sujets négocioient avec eux, & leur vendoient les épiceries. Enfin il fit tant qu'il conclut avec l'Amiral qu'il laisseroit quelques-uns des siens avec une bonne somme d'argent, pour acheter du clou de la prochaine recolte qu'on attendoit.

Ce furent donc-là, les premiers Facteurs Hollandois qui demeurérent à Ternate, savoir, François Verdoes pére de Guillaume, Dirik Florisz, Jaques Lamberts, Jean Jansz de Grol, Corneille Adriansz, & un jeune homme d'Amsterdam nommé Henri de Jansz. Ceux-ci furent de nouveaux boute-feux pour animer de plus en plus ceux de Ternate contre les Espagnols, & les premiers

miers rebelles de cette nation, qui se liguérent avec ces Barbares ; & qui depuis furent comme les Chefs des nouveaux secours que leurs vaisseaux portérent en ce païs-là contre leur légitime Souverain. Avant que les navires Hollandois partissent de Ternate, ils eurent avis que leurs brigantins s'en retournoient de l'isle de Banda : après quoi étant partis le dix-neuf d'Août ils passérent devant l'isle de Maca, entre les autres Moluques, puis du côté du Nord près de celle d'Oba. De-là étant par les deux degrez & demi de la Ligne, ils en découvrirent tant d'autres qu'ils ne les purent compter, & ils en distinguérent quelques-unes qui ne sont pas marquées sur les cartes, & dont ils apprirent les noms par des gens qu'ils rencontrérent en mer. Telle sont l'isle de Banquore, & l'isle voisine nommée Sabobe, dont le Roi fait son séjour dans celle de Misara, & en peu d'espace en posséde trente autres. Il leur donna des provisions, & les avertit de quelques écüeils dangereux, afin qu'ils pussent les éviter ; ce qu'ils firent en reprenant la même route par laquelle ils étoient allez, & passant à la vûë d'Amboine & de Celebes. Le treize de Novembre ils apprirent à Jacatra que le Vice-Amiral étoit parti de Banda, & ils se fournirent au même lieu d'une grande quantité de riz, que quelques vaisseaux Chinois y avoient apporté peu de tems auparavant. Ensuite ils allérent à Banda, où ils trouvérent à Montelongo & à Soleparvo les deux navires Zelandois qui y avoient négocié pen-

dant huit mois & plus, sans y faire que fort peu de profit, & qui prenoient la résolution de s'en retourner. Le quinzième de Janvier de l'An mil six cents, l'Amiral fit quelques présens au Gouverneur de Banda de diverses choses de l'Europe, & entre-autres il lui donna un canot fort propre, garni de filigrane. Tous les Marchands qui étoient là se joignirent, & partirent pour Hollande le vint & unième du même mois. Ils eurent mauvais tems & quelques tempêtes pendant tout le mois de Février, & il y eut pendant ce tems-là quelques-uns de leurs gens qui moururent : mais au commencement de Mars, dès le troisiéme du mois, le tems devint plus beau. Le treizième d'Avril, étant par les trente-quatre degrez & demi de latitude, ils se trouvèrent à un peu plus de vingt lieuës du cap de Bonne Espérance. Le seiziéme de Mai, ils relâchèrent à l'isle Sainte Helene, où ils virent un peu loin deux ou trois autres navires. Quelques-uns étant descendus à terre admirèrent entre ces montagnes la fertilité du païs. Ils virent une autre isle dont les rochers paroissent noirs comme s'ils eussent été de charbon, sans qu'ils apperçussent ni arbres, ni herbes. Neanmoins il y avoit dans ces solitudes une grande quantité de sangliers affreux, sans qu'on y pût découvrir ni fruits, ni aucune autre chose dont on pût juger qu'ils se nourissoient. Ils virent aussi dans le même lieu de grandes tortues, dont quelques-unes pesoient jusqu'à quatre cents livres. Le dernier de Mai, ils partirent de là, prenant la route

du

du Texel, d'où ils se rendirent à Amsterdam, où ils furent reçus avec de grandes démonstrations de joie. Ils se préparérent bientôt après pour retourner aux Indes, afin d'y continuer leur commerce avec ces Roiaumes Barbares, où l'on trouve des aromates, des métaux, des pierreries, des perles, & d'autres semblables richesses. Dans la suite ils changérent en servitude l'amitié & la douceur avec lesquelles ils s'étoient introduits, & rendirent ces peuples éloignez sujets & soumis aux Tirans de Hollande & de Zelande. L'An mil six cents ils firent un autre voiage : ils pénétrérent jusqu'à la Nouvelle Guinée, & d'abord, avec deux vaisseaux seulement, ils passérent par les mêmes isles, & les mêmes ports qu'au premier voiage, ne laissant pas d'en découvrir encore d'autres, parcourant ainsi nos mers avec une entiére sureté. Ils remarquérent fort soigneusement tout ce qu'il y avoit de considérable, tant pour ce qui regarde la nature des lieux, que le génie & la police des peuples, dans tous ces endroits éloignez de l'Asie qui sont Antipodes de l'Europe, & voient d'autres Etoiles & un autre Pole. La même année les Hollandois allérent aussi fort loin vers le Nord, & jusques par les quatre-vints degrez de latitude, où ils découvrirent la nouvelle Zemble, & n'y virent que des ours terribles, blancs & gris pâle, qui ne fuioient point, & n'étoient point épouvantez par le bruit du canon, ni mêmes par les blessures qu'ils recevoient, s'avançant toujours hardiment pour devorer

les hommes. Ils virent aussi des corbeaux blancs, qui étoient fiers & hardis. Enfin après avoir fait tous leurs éforts, ils ne purent trouver le passage qu'ils cherchoient pour entrer par là dans la mer du Sud. Ils virent seulement que ce coin du Monde est presque par-tout desert & sans habitans. Ce n'est pas qu'aujourd'hui ils n'ayent trouvé le secret de naviger dans ces mers éloignées, presque avec toutes sortes de vents, se moquant des moussons que les Portugais attendent, comme s'ils tenoient ces vents dont ils ont besoin, enfermez dans des outres, ainsi qu'on le dit du fabuleux Ulisse. Peut-être achetent-ils les vents favorables, ou tempêtueux, comme on les achete fort ordinairement en Finlande de certaines Magiciennes qui les vendent.

Le Roi de Ternate devint si fier de la nouvelle amitié qu'il avoit liée avec ces nations Septentrionales, & du nouvel appui qu'il en espéroit, qu'il se flatta de l'espérance, de se rendre absolument maître de Tydor. Il la pressa donc fort, aussi-bien que les garnisons Portugaises, sans se relâcher en aucune manière dans la guerre qu'il leur faisoit, ni leur donner le tems de respirer. D'autres vaisseaux Hollandois avoient alors abordé à Ternate pour leur commerce, étant venus par la route de l'Inde, avec des armes & des marchandises. Il y avoit aussi des Ambassadeurs de Ternate en Angleterre qui négocioient avec la Reine; & d'autres en Hollande avec le Comte Maurice de Nassau, pour l'établissement d'une

paix solide & perpétuelle, & pour la liberté entiére du commerce. Le Roi Barbare avoit des nouvelles favorables de ses Ambassadeurs, qui lui faisoient espérer dans peu une flotte Angloise nombreuse, & aussi plusieurs vaisseaux de Hollande; de sorte que par ce moien il se promettoit non-seulement la destruction de Tydor, mais même de pouvoir bien-tôt s'étendre jusqu'aux Philippines. Cependant quelques Anglois & quelques Hollandois étoient demeurez à sa Cour, comme en otage, avec un Facteur qui prenoit soin de faire de bonnes provisions d'épiceries, par échange, ou par achat, fournissant le plus souvent aux Indiens de bonnes & belles armes pour leur clou de girofle.

Le Roi de Tydor, & Ruy Gonzale de Sequeyra Commandant du fort qui y étoit, écrivoient tous les ans là-dessus au Gouverneur des Philippines. Dans le tems de François Tello, ils lui envoiérent des gens exprès pour lui faire savoir l'état & la disposition des places & du fort, & le besoin qu'ils avoient d'un secours qu'on attendoit fort inutilement de l'Inde. Afin même de donner plus de poids à leurs remontrances, & de mieux reüssir dans une affaire qui leur paroissoit fort importante, ils nommérent pour Ambassadeur Cachil Cota, frére du Roi de Tydor, brave & vaillant Prince, & qui avoit alors autant ou plus de réputation qu'aucun Capitaine qui fût aux Moluques. Il se rendit à Manille bien accompagné, avec des léttres du Roi son frére & du Commandant Portugais. Il dit de bouche fort

au

au long à peu près les mêmes choses qui étoient contenuës plus en abregé dans les lettres, & l'on peut dire que son discours n'étoit pas destitué des agrémens & des adresses de l'éloquence, qui ne laissent pas de se trouver parmi ces peuples habitans des Moluques. *D'abord il rendit graces au Gouverneur des Philippines, des secours de vivres & des munitions de guerre qu'il leur avoit envoiez en diverses occasions. Mais ce que nous demandons à cette heure, ajouta Cachil Cota, est quelque chose de plus. Il faut tout de bon mettre la main à l'œuvre, & pousser les affaires à bout, avant que les Anglois & les Hollandois, par le moien de leurs flottes, fortifient si bien Ternate qu'ils la rendent imprenable. Nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris, & de regarder avec étonnement une chose que, nous voions pourtant de nos yeux. C'est que les Portugais ont remporté de glorieuses victoires, comme celle de Calicut contre les Turcs à Diu, contre les Egyptiens, contre ceux de Cananor, de Zeylan, de Java, de Sumatra, & contre tant d'autres peuples de ce côté-là; que les Espagnols de-même en ont remporté d'autres semblables d'un autre côté contre ceux de Camboie, de Mindanao, du Japon, de la Cochinchine, & de la Chine; & que cependant nous seuls, habitans des Moluques qui nous trouvons au milieu des païs possedez par ces deux Roiaumes d'Espagne & de Portugal, qui sont maintenant reünis sous un seul & même Monarque, nous demeurions exposez aux armes de quelques isles rebelles. Si le Roi d'Espagne permet, ou plutôt, ordonne que nous*

soions

soiens secourus par les Philippines, pourquoi n'est-il pas obeï? Quel fruit & quel avantage peut-on espérer de faire une guerre lente, contre un ennemi fougueux & diligent? Le Gouverneur l'écouta & lui répondit à tout; & après l'avoir reçû & logé fort honnêtement, & lui avoir donné espérance d'un secours plus considérable que celui qu'il lui accordoit alors à cause de la nécessité où il se trouvoit de prendre des précautions, & de se tenir sur ses gardes contre les préparatifs de guerre qu'on faisoit au Japon; il dépêcha en lui accordant quelques piéces d'artillerie, des munitions, & quelques soldats fort expérimentez. Néanmoins comme ces secours ne paroissoient nullement suffisans contre la puissance de l'ennemi, qu'on craignoit qui n'augmentât encore, l'inquiétude ne cessoit point. Ainsi l'on envoia aux Philippines un nouvel Ambassadeur qui fut le Capitaine Marc Diaz de Febra. Celui-ci fut le dernier qui y alla sous le gouvernement de Dom François Tello. Il portoit à ce Gouverneur & à l'Audience, des lettres de Ruy Gonzalès & du Roi même. Comme elles sont à peu-près toutes de la même teneur, nous nous contenterons d'en rapporter ici une, qui étoit adressée au Jurisconsulte Antoine Morga, un des Auditeurs. Elle étoit de la propre main du Roi, écrite en langue Portugaise.

J'ai reçû avec beaucoup de plaisir, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite du huitiéme de Novembre dernier, parce que j'y ai vû des marques de votre souvenir qui m'ont été

fort

fort agréables. Je vous souhaite pour cela, Monsieur, de la part de Dieu, une longue vie, & toute sorte de prospérité, pour le bien & le service du Roi mon Seigneur; puis que j'apprens qu'il vous a envoié dans ces isles pour en procurer le bien & l'avantage, ne doutant pas que cela ne soit aussi tres-utile & tres-avantageux à cette forteresse, & à cette isle de Tydor. J'écris au Gouverneur & à l'Audience sur le sujet du secours que je demande. Je l'ai demandé déja plusieurs autres fois; mais à présent il est plus nécessaire que jamais, si l'on veut éviter le préjudice que pourroit recevoir le Roi notre Seigneur, & les pertes qu'il pourroit faire en divers endroits. Je vous prie donc, Monsieur, de m'accorder la grace que je vous demande, & de m'envoier ce qui est nécessaire pour la conservation de ce fort, puis qu'en cela mesme vous ferez une chose agréable à Dieu, & rendrez un grand service au Roi notre souverain Seigneur. Dieu vous garde & vous donne une longue & heureuse vie. De cette isle de Tydor le huitiéme de Mars de l'An mil six-cents-un. Signé en caractéres Arabes, Le Roi de Tydor, puis l'apostille suivante en Portugais. Le porteur est Marc Diaz, qui vous donnera de ma part une boëte à poudre avec une fermure de cuivre à la Moresque. Je vous prie de la recevoir, Monsieur, & de la garder en mémoire de votre ami.

Cet Ambassadeur étant retourné à Tydor, avec la premiére monson, au commencement de l'Année mil six cents deux, parut content de la réponse qu'on lui avoit faite, & du secours qu'on lui avoit accordé

de vivres, de munitions de guerre, & de quelque nombre de soldats qu'il demandoit; mais plus content encore de l'espérance qu'on lui donnoit qu'on prendroit son tems & ses mesures à Manille, pour l'entreprise de Ternate, avec les préparatifs & les forces nécessaires pour pouvoir s'assurer de la victoire.

Dans ce tems-là le Roi d'Angleterre, Jaques premier, écrivit à Zayde Sultan de Ternate, le priant de continuer dans l'ancienne amitié, & de permettre que les Anglois établissent des colonies & des comptoirs aux Moluques. Néanmoins ce Sultan n'y voulut pas consentir, se plaignant avec aigreur que les Anglois ne l'avoient jamais secouru contre les Portugais, & de ce qu'en Angleterre on avoit marqué faire si peu de cas des premiéres alliances traitées par l'entremise de François Draq, lors-que le Roi Babu avoit envoïé à la Reine d'Angleterre une bague en signe de confédération dont le même Draq avoit été le porteur. Il ajoûta encore, qu'il ne pouvoit recevoir les Anglois contre la foi & les promesses solemnelles par lesquelles il s'étoit engagé avec le Prince Maurice & la Nation Holandoise, à qui il avoit promis qu'aucune autre ne pourroit acheter, ni charger les fruits de son païs. Tout cela paroît par une lettre écrite en Portugais, dont on trouva une copie entre les papiers du Roi de Ternate, lors que nos gens se rendirent maîtres de son palais.

Il est remarquable que ce Roi Indien fait paroître dans sa lettre une si grande aversion

contre

contre les Portugais, & contre leur domination, que jamais il ne parle d'eux, ni ne les nomme, qu'il ne leur donne le titre de ses ennemis mortels. Au contraire quand il parle des Hollandois, il les appelle toujours ses Amis & ses libérateurs, ajoutant qu'il a toujours beaucoup de joie lors-qu'il espére de voir arriver leurs flottes. Il envoia la réponse dont on vient de parler au Roi Jaques, par Henri Midelton qui commandoit alors la flotte Angloise. Sa lettre est dattée du dix-huit de Juillet de l'an mil six cents cinq. Au fonds, la vérité est que ce Roi reçoit dans son païs pour le commerce des choses qui y croissent, & que même il convie & sollicite d'y aller, toutes sortes de nations, pourvu-qu'elles veüillent prendre les armes contre les Espagnols, & contre le nom Chrétien. Il publie & prône à présent l'obligation qu'il a aux Hollandois, des secours qu'ils lui ont été donnez: s'il voioit diminuer leurs forces & leur puissance par mer, il seroit prêt à leur interdire tout commerce. Il mesure ses espérances & accommode sa Religion aux occasions & aux circonstances, & l'on ne doit compter sur sa fidélité qu'autant qu'elle lui peut être utile, selon la dispósition des tems & des affaires.

HIS-

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DES ISLES
MOLUQUES
LIVRE HUITIÉME.

TOut ce qu'on trouve dans les lettres, mémoires & autres papiers, qu'on a portez des Moluques à Goa & aux Philippines, à compter depuis le temps dont nous venons de parler, se réduit à des plaintes, à demander de plus grands secours, & à donner quelques avis qui ne seroient peut-être pas indignes d'avoir place dans cette Histoire, si l'on n'avoit quelque impatience de venir à la conclusion dont nous approchons, & qui fait le principal sujet de cet ouvrage Il y a, entre-autres, parmi les papiers dont on parle, des lettres de Ruy Gonzale de Sequeyra, Commandant de Tydor, adressées au Gouverneur des Philippines, par lesquelles il se plaint de ce que ce Gouverneur ayant

ayant envoié à Camboie quatre cents hommes, des vaisseaux & des munitions, bienque Sa Majesté n'ait rien à recouvrer dans ces isles, il se soit en même tems contenté de lui envoier un secours de vint hommes seulement. Il lui représente ensuite la nécessité pressante où il se trouve réduit; & le peu ou point d'espérance qu'il y a de tirer du secours du Vice-roi des Indes, par la voie de Malaca.

Il lui marque aussi le besoin extrême qu'il a de munitions, d'armes, & de toutes les autres choses les plus nécessaires. Il lui rend compte comment par ses soins, on a reconnu Cachil Mole pour Roi de Tydor; combien ce jeune Prince paroît ami & fidelle vassal de la Couronne d'Espagne, & ennemi de ceux de Ternate; combien il paroît souhaiter qu'on se puisse trouver en état de recouvrer le fort que les Portugais ont eu en ce lieu-là. Il prie ce Gouverneur d'envoier à ce même Roi de Tydor quelques piéces de canon, & d'autres présens, & de faire la même chose à l'égard du Roi de Siam qui est Chrétien & de nos amis. Il l'avertit encore qu'il y avoit un grand nombre de vaisseaux Anglois & Hollandois dans ces mers, & qu'on en avoit pris quelques-uns. En particulier on doit remarquer quel fut le sort d'un grand & riche navire de Zelande, qui s'étant arrêté à Ternate, & traittant de bonne foi avec cet injuste & perfide Prince, il arriva que Ruy Gonzale lui proposa de faire couper les amarres de ce vaisseau, & que tout le butin en seroit pour lui. Ce Roy

y con-

y consentit en se faisant bien païer. Puis l'accord étant fait entre eux, & le prix de la trahison mis entre les mains du Tiran, il envoia des gens qui se jettérent dans l'eau, & coupérent les cables des ancres. Aussitôt les Ministres Roiaux y allérent, & firent saisir tout ce qui étoit dans ce navire, qui fut fracassé, & mis hors d'état de servir. Après cela Sequeyra donne avis dans la même lettre, qu'avec quatre cents Espagnols on pouvoit heureusement venir à bout de l'entreprise de Ternate. Il promet au Gouverneur de lui faire remettre entre les mains, comme un présent fort rare & fort précieux, une grande piéce d'ambre, qu'il tireroit des isles de Mava, à soixante lieuës des Moluques. Il revient encore à parler des grands vaisseaux de ces nations Septentrionales, qu'il nomme des galions, & rapporte qu'un seul tira contre la forteresse de Tydor, en quatre heures de tems, deux cents-soixante & un boulet, & qu'il abbatit un grand pan de muraille, qu'on étoit occupé à faire rebâtir. Il envoia même par curiosité un de ces boulets à ce Gouverneur.

L'Angleterre fatiguoit cependant les Espagnols dans les Indes Occidentales, & faisoit sentir les éfets de la guerre aux villes & aux navires, par des invasions, des pillages & des incendies. Il n'y avoit que ce qui étoit dans le détroit de Dom Pedro d'Acugna, qui fût défendu & conservé par la valeur de ce brave Commandant, pour qui ses ennemis ne pouvoient s'empêcher d'avoir des égards & des ménagemens. L'An mil six

six cents un, Guillaume Parque Général Anglois, étant sur les côtes de l'Amerique y attaqua quelques places & quelques forts où il y avoit garnison. On se défendit assez bien par tout. Néanmoins il y eut quelques lieux où cet hérétique fut le plus fort, & à qui il fit sentir les éfets de sa cruauté. Etant sur la côte de Cartagéne il prit un pêcheur nommé Jule, qu'il mit ensuite en liberté pour porter à Dom Pedre une lettre écrite en assez mauvais Espagnol. La voici en François.

Monsieur, Comme j'apprens la maniére, honnête & obligeante dont vous en usez avec les étrangers, & en particulier avec ceux de ma nation, j'ai cru être obligé de vous en témoigner ma reconnaissance. Je vous en prie, Monsieur, d'avoir agréables les marques que je vous en donne ici, aussi bien que les souhaits que je fais pour vous, comme je les pourrois faire pour moi-même, d'une bonne santé & d'une longue & heureuse vie. C'est pour cela, Monsieur, que je vous écris, comme aussi pour vous faire savoir les succès que j'ai eu dans mes entreprises. Il a plu à Dieu que je me rendisse maître d'un port de votre Roi, nommé Porto Belo, ayant eu ce lieu en ma puissance pendant tout un jour & une partie de la nuit. J'y trouvai quelques braves Cavaliers, & en particulier le Capitaine Melendez, avec quelques soldats de la garnison, & comme j'eus pris la place & l'eus mise au pillage, je n'y trouvai pas un fort grand butin. Je dois ce témoignage au Capitaine Melendez, qu'il a combattu & fait son devoir en brave & galant homme, & comme bon serviteur de son

Roi

Roi. Je l'ai fait penser par mon Chirurgien, & emporter hors de la maison dans laquelle il avoit été blessé, parce que j'avois déja fait mettre par-tout du bois & d'autres matiéres propres pour faire bruler la ville. Je puis vous assurer, Monsieur, en foi de Cavalier & d'homme d'honneur, que ce que m'a empêché d'exécuter mon dessein, & de faire mettre le feu à cette ville, n'a été autre chose que ce que j'ai appris à votre avantage, de la maniére honnête & pleine de générosité & de grandeur d'ame dont vous traitez les étrangers qui tombent entre vos mains. J'ai été assez instruit de votre valeur par la Renommée, & j'ai appris vos maniéres honnestes dont je parle, par quelques prisonniers, comme le Capitaine Rolon & plusieurs autres, & encore à Porto Belo par le Commissaire du Roi, par Funes, & par d'autres soldats qui ont été mes prisonniers, & que j'ai mis en liberté à votre considération. Ainsi, Monsieur, ils peuvent bien dire qu'ils vous ont l'obligation entiére de leur liberté, & peut-estre de leur vie, & comme aussi on vous doit la conservation de la ville. La chûte & le fort qui en défendent l'entrée, ni le port bien muni d'artillerie & de toutes les choses nécessaires, ne m'épouvanterent pas, & ne me firent nullement hésiter à attaquer ce lieu, dont je m'aprochai avec six vaisseaux, sans que les chateaux me fissent aucun mal. Neanmoins les Canonniers & ceux qui commandoient à l'artillerie sont estimez des gens d'honneur. Au reste je vous donne avis, Monsieur, qu'il y a environ dix mois que deux Anglois, l'un nommé

mé Abraham Colens, & l'autre Thomas Heck descendirent à Sainte Marthe, & que ces deux hommes sont des espions pour Cartagene. Je pourrois bien dire qu'encore que je profite de la trahison, je hai les traîtres. J'ai fait mettre à terre quelques pauvres gens que j'avois pris sur cette côte. Je vous prie, Monsieur, de les traitter favorablement comme cela est juste, & comme vous avez accoutumé de le faire. N'aïant rien autre chose de considérable à vous dire, je finis, Monsieur, en priant Dieu qu'il vous conserve la vie & la santé accompagnées de toute sorte de bonheur autant que j'en souhaite pour moi-mesme. Je suis, Monsieur, Votre &c. Signé Guillaume Parque. A bord de mon vaisseau le 28. Février 1601. de notre stile.

Dom Pedre lui répondit en peu de mots, mais pourtant d'une maniére honnête & civile, en sorte que le Corsaire en étant satisfait passa outre. Dès ce tems-là Sa Majesté avoit nommé pour succéder à Dom François Tello dans le Gouvernement des Philippines, Dom Pedro dont nous parlons qu'il regardoit comme un sujet propre pour venir heureusement à bout des entreprises qu'il feroit. En éfet le Roi, après avoir consulté là-dessus, & pris les mesures qu'il jugea convenables, crut que pour gouverner les lieux les plus éloignez d'un si vaste Empire que le sien, il falloit choisir un sujet, en qui la valeur & la fidélité se rencontrassent également, puis que ces deux choses sont des moiens absolument nécessaires, pour conserver dans l'esprit des Sujets le respect & l'obeïssance qu'ils doivent à

leur Souverain ; ce qui n'est pas sans difficulté quand il est absent, & sur tout dans un si grand éloignement.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre ici à faire connoître sa valeur, puis que ses actions, & l'opinion que ses ennemis même avoient de lui, en sont d'assez bonnes preuves. Mais il ne sera peut-être pas mal à propos, ni desagréable au Lecteur qu'on lui dise quelque chose de la naissance & de la qualité de ce Seigneur. Il se nommoit Dom Pedro Bravo, étant fils du Capitaine Dom Loüis Bravo, qui, le jour de la mort du Prince d'Orange, étant dans l'armée de l'Empereur Charles V. lui demanda permission d'aller attaquer Saint Dizier, lieu fort * en France, sur le bord de la Marne. On voit dans l'Histoire de cette guerre, que quelques amis de son pére ayant oui sa demande, firent ce qu'ils purent pour en empêcher l'éfet, soit en tâchant de le détourner de son dessein, ou en suppliant l'Empereur de ne lui point accorder la permission qu'il demandoit. Dom Loüis étoit fils de Sanche Bravo de Lagunas, Gentilhomme de qualité, illustre par sa naissance, par son propre mérite, & par ses actions ; qui avoit été dans son tems Commissaire dans les armées de terre & de mer de l'Empereur, & un des Conseillers de son Conseil de geurre. Il étoit fort aimé & fort consi-

* Il y a dans l'Espagnol en Flandres : mais on ne peut guére douter que ce ne soit une faute d'impression, puis que la Marne ne passe pas en Flandres.

déré de tout le monde, & c'est pour cela que ses amis voiant qu'il n'avoit point d'autre fils que Dom Loüis, qui se vouloit exposer à un si grand péril, tâchoient de l'en empêcher. Mais lui ayant eu connoissance de leurs sollicitations, sans leur donner le tems de l'empêcher d'aquerir l'honneur qu'il espéroit de la victoire, se mit à l'avantgarde, prit les devants, attaqua la place & la prit heureusement, bien qu'on puisse dire que l'entreprise eût quelque chose de téméraire. Dom Pedro son fils ne dégénéra pas de la bravoure de son pére, conformément au proverbe qui dit, *que les Aigles n'engendrent pas des Colombes*. Il eut le nom d'Acugna de sa mére selon la coûtume des Roïaumes de Castille, où dans les familles Nobles pour conserver l'honneur qu'elles tirent des alliances avantageuses qu'elles font par les mariages, les enfans portent non-seulement le nom de leurs péres, mais aussi celui de leurs ayeux maternels. Dom Loüis Bravo avoit épousé Dame d'Isabeau d'Acugna, fille légitime de Dom Pedro d'Acugna, surnommé dans son tems, *la grosse tête*; arriére-petit fils du premier Comte de Buendia, Maison d'une ancienneté connuë. Ce Dom Loüis dont on parle, a eu plusieurs enfans, desquels Dom Sanche Bravo l'ainé est à présent Adelantado de Ternate, & Chevalier de l'Ordre d'Alcantara. Une autre nommé Dom Garcias est Chevalier de l'Ordre de Saint Jaques. Dom Loüis l'est de celui de Calatrava. Dom Jean est sorti de la Congrégation d'Alcala pour être

Cham-

Chambellan du Sérénissime Archiduc Albert, & est aujourdhui Chanoine de l'Eglise de Tolede, & toujours occupé au bien & au service de la République Ecclésiastique. Notre Dom Pedre, duquel nous parlons ici, est Chevalier de l'Ordre militaire de Saint Jean, & Commandeur de Salamanque.

Il partit de Cartagene, laissant ce Gouvernement dans une triste solitude, & dans une grande affliction de son départ. Sa navigation fut heureuse, & étant arrivé à Mexico, il fut logé chez le Viceroi Dom Gaspar de Zunniga & Azevedo, Comte de Monterrey, avec qui il conféra du dessein & de l'entreprise qu'on formoit pour le recouvrement des Moluques, en commençant par Ternate qui en est le Chef. Ils appelloient aussi aux conférencesqu'ils avoient là-dessus, quelques Capitaines experimentez dans les affaires de ces païs-là. Ce qui en resulta fut que le Comte Vice-Roi prit à cœur cette entreprise, & conçut beaucoup d'estime & d'affection pour le Gouverneur qui devoit la mettre à éxécucution. Cela eut ses influences dans l'affaire, & fut cause que les préparatifs qu'il falloit faire dans la Nouvelle Espagne pour les secours nécessaires, ne manquérent pas d'être faits à tems. Dom Pedre écrivit au Roi, au Confesseur de Sa Majesté, au Duc de Lerme, & aux autres principaux Ministres, mais particuliérement aux Conseillers du Conseil suprême des Indes. Il s'étendoit assez au long sur les raisons qu'on avoit d'entrepren-

dre cette guerre des Moluques ; il en représentoit les difficultez, & en même tems l'importance, puis que c'étoit une honte de souffrir depuis si longtems un Tiran comme étoit celui de Ternate, si près des lieux qui reconnoissent la Monarchie d'Espagne. Il disoit de plus, que ni les vaisseaux, ni les provinces, ne pouvoient jamais être entiérement en sureté, tandis que les affaires seroient dans l'état ou elles étoient alors, & qu'il n'auroit jamais accepté la charge de Gouverneur des Philippines, sans l'espérance de recouvrer les Moluques. Il envoia en Espagne avec ces dépêches le Frére Gaspar Gomez Jésuite ; & cependant il partit de Mexico, d'où en soixante jours de tems il se rendit avec quatre navires de la Nouvelle Espagne, au port d'Acapulco, & de-là aux isles des Larrons, qu'on nomme autrement les isles des Voiles, à-cause du grand nombre de petit batteaux à voiles qu'on y rencontre, & qui vont a border les navires qui y arrivent. Sa route fut par l'isle de la Carpana & par celle de Guan ; & afin de ne laisser passer aucun tems sans faire du bien, & être utile à quelcun, il fit dessein de tirer d'entre ces Barbares, les gens qui se trouveroient encore vivans du vaisseau nommé *la Marguerite*, qui s'étoit perdu dans ce parage, l'année précédente, avec plus de douze cents mille ducats. Il eut donc encore le bonheur que sa vertu trouva quelques sujets pour s'exercer, & qu'il delivra vint-cinq personnes qui étoient demeurées de reste, pendant qu'un grand nombre d'autres

étoient

étoient péries. Après cette œuvre pieuse & charitables, il arriva en vint-six jours de tems aux Philippines, & fit jetter l'ancre à Cabite, qui est à trois lieuës de Manille. Il fut reçu avec une joie tres grande & universelle. Aussitôt qu'il fut arrivé il s'informa soigneusement de l'état auquel son prédécesseur laissoit les affaires du Gouvernement. Il examina toutes choses fort particuliérement & de fort près, & jugeant que le nombre des Sangleyes étoit plus grand que ne le permettoient les ordres du Roi, il crut qu'il y falloit pourvoir. Il y eut quelques personnes qui s'imaginérent que l'exclusion que Dom Pedre vouloit donner aux Sangleyes, étoit une condamnation du luxe qu'ils contribuoient à entretenir par leur commerce : mais le tems fit bien connoître qu'il avoit de bonnes raisons & de bonnes vuës à cet égard. On peut véritablement dire que cela n'empêcha pas, que la venuë de ce nouveau Gouverneur, tant par sa réputation que par sa capacité, proportionnées aux besoins de sa Province, ne fût la sureté des Philippines. Il ne falloit pas moins alors dans ce Gouvernement qu'un homme qui eût autant d'expérience, de réputation, d'activité & de vigilance, qu'en avoit Dom Pedre.

Dom François Tello lui céda d'abord toute l'autorité, & étant demeuré en ce païs-là pour y rendre compte de son administration, selon l'ordre accoutumé il y mourut au mois d'Avril de l'année suivante. Le nouveau Gouverneur eut du chagrin, de voir com-

bien la caisse publique étoit épuisée, & le trésor Roial mal pourvu, parce qu'il se trouvoit dans l'obligation de soutenir la réputation du Roi & la sienne propre, sur tout par rapport au dessein de la reduction des Moluques dont il s'étoit particuliérement chargé. Il ne perdit pourtant pas courage, espérant de suppléer à tout par ses soins, son industrie & son travail. En éfet, selon sa coutume, il se trouvoit présent partout, & encourageoit tout le monde par son exemple, pour avancer les ouvrages nécessaires, tant à Manille, que dans les autres endroits où il faisoit bâtir des galéres, & d'autres vaisseaux, dont on avoit fort grand besoin pour la défense des côtes, qui étoient alors infestées par plusieurs Corsaires, particuliérement par ceux de Mindanao. Il visita les Provinces des Pintados, afin de pourvoir aux besoins de ces cantons-là. Comme il étoit occupé dans ces visites des divers lieux de son Gouvernement, outre les dangers où il se trouva par la tempête, une fois entre autres qu'il étoit dans une barque, avec trois soldats seulement, il se vit à l'improviste exposé à un fort grand péril. Vint-deux navires Anglois, riches des prises qu'ils avoient faites dans son Gouvernement, voulurent l'euvironner & le prendre. Par bonheur pour lui, la mer refouloit, & ils se trouvérent à sec, si bien qu'ils ne le purent joindre. Dom Pedre vit comment d'un grand nombre de captifs qu'ils tenoient, tant Espagnols qu'insulaires, ils en jettérent à la mer plus de deux mille,

pour

pour décharger leurs vaisseaux. De ce nombre fut une jeune & belle Demoiselle Espagnole âgée de dix-sept ans. Peu de tems après la flotte de Manille les alla chercher, & en prit quelques-uns qui furent châtiez, bien que leur supplice fut moindre que leur cruauté. Dom Pedre souhaitoit fort de pouvoir bien-tôt lever tous les obstacles qui retardoient l'expédition qu'il avoit dans l'esprit. Mais comme il étoit obligé de donner ordre à quelques affaires qui regardoient le Japon, il fut contraint de différer pendant quelques mois ce qu'il souhaitoit avec beaucoup de passion de pouvoir exécuter promtement.

Un Ambassadeur du Japon nommé Chiquiro, étoit arrivé depuis peu à Manille, avec un présent des choses curieuses & des ouvrages de ces Roiaumes; & aussi avec des lettres, & des ordres pour négocier avec le Gouverneur quelque Traité d'alliance & de commerce, entre l'Empereur du Japon nommé Dayfusama, & les Philippines & la Nouvelle Espagne. Le voisinage du Japon; la puissance de ses Rois, leur penchant & leurs dispositions ordinaires & comme naturelles, & quelques autres considérations que l'expérience a fait connoître être dignes de beaucoup d'attention, toutes ces choses sembloient demander qu'on ne rejettât pas les propositions qui se faisoient. Cependant il y avoit aussi des gens qui se fondoient sur les mêmes raisons pour en conclure le contraire, & soutenir qu'il falloit refuser l'amitié & le commerce qu'on pro-

posoit. Néanmoins comme ce Roi Barbare avoit fait des démarches & des avances, & qu'il paroissoit par conséquent souhaiter la chose, il n'étoit pas facile de trouver ni prétextes ni raisons plausibles pour le refuser, sans que cela l'irritât, & eût peut-être quelques suites fâcheuses. Dayfusama demandoit que les Espagnols négociassent à Quanto un des ports de son païs, & qu'on fît des conventions pour établir une bonne amitié, afin que les Japonois pussent aussi aller à la Nouvelle Espagne. Il demandoit encore au Gouverneur qu'il lui envoiât des maîtres & des Ouvriers, pour bâtir au Japon des navires qui lui pussent servir pour cette navigation. Dayfusama insistoit là-dessus, à la persuasion d'un de nos Religieux, de l'Ordre de Saint François, nommé Frére Jérôme de Jesus, que ce Roi estimoit beaucoup. Cette affaire paroissoit fort importante, & on regardoit cela comme une chose fort dangereuse pour les Philippines. En éfet la sureté de ces isles contre les forces & la puissance du Japon, semble de tout tems avoir consisté en ce que les Japonois n'avoient ni navires, ni Pilotes, & qu'ils ignoroient l'art de la navigation. On remarquoit que toutes les fois que ces fiers Barbares avoient fait paroître quelque envie d'armer contre Manille, & de l'attaquer, ils en avoient été empêchez par cette difficulté, & que de leur envoier des maîtres & des ouvriers, pour leur bâtir des navires comme ceux des Espagnols, ce seroit leur fournir des armes contre soi-même. On disoit que

s'ils

s'ils se rendoient habiles dans la navigation, ce seroit infailliblement la ruine des Philippines & de la Nouvelle Espagne, puis qu'il est certain qu'ils ne pouvoient se rendre capales d'entreprendre des voiages de long cours, sans que cela fût sujet à de grands inconvéniens, contre notres repos.

Le Gouverneur Dom Pedro d'Acugna, aiant consideré & pesé soigneusement toutes ces raisons, donna ordre qu'on reçut & qu'on logeât fort honorablement l'Ambassadeur Chiquiro. Il lui fit quelques présens pour son Roi, & pour lui-même ; puis il envoia un navire avec un autre présent mediocre, pour ne pas faire croire qu'il craignoit ce Roi, ce qu'on auroit pû penser s'il lui en eût fait un plus considerable. Ce vaisseau partit pour le Japon, en compagnie de celui sur lequel étoit l'Ambassadeur de Daysusama ; & l'un & l'autre de ces vaisseaux étoient fort remplis de diverses choses. Les lettres de Dom Pedre contenoient de grands remercimens des offres qu'on lui faisoit pour l'affermissement d'une bonne paix & d'une sincére amitié : mais *qu'à l'égard de la demande touchant les matelots, & les ouvriers pour bâtir des navires comme ceux des Espagnols, bien qu'il eût un assez ample pouvoir de la part du Roi Philippe pour tout ce qui concernoit les Philippines, néanmois il ne pouvoit pas satisfaire à cette partie de l'Ambassade, ni accorder ce qu'on lui demandoit, sans en communiquer premierement avec le Vice-roi de la Nouvelle Espagne, & que, celui-ci même ne le pouvoit faire, sans en avoir un*

ordre exprès & particulier de Sa Majesté : qu'ainsi tout ce qu'il pouvoit lui promettre étoit d'en écrire, & de favoriser ses desirs autant qu'il lui seroit possible : que cependant il devoit considérer que cela ne pouvoit pas manquer de tirer fort en longueur, & qu'il faudroit attendre pour le moins trois ans, pour avoir une résolution décisive sur cette affaire : à cause de la grande distance des lieux, & des divers accidens qui peuvent arriver dans un si long voiage. On prit des mesures, afin que le Frére Jerôme rendît de sa main ces dépêches à Dayfusama, & on écrivit en particulier à ce Moine des lettres pleines d'exhortations & de censures. On lui mandoit aussi de n'oublier pas à faire bien entendre au Roi du Japon, combien le Gouverneur des Philippines étoit sensible à la bonne volonté que ce Prince faisoit paroître, pour avoir commerce & entretenir amitié avec les Espagnols, par les avances qu'il faisoit : qu'il falloit l'encourager de plus en plus à bien observer la paix, laquelle le Gouverneur observeroit aussi tres inviolablement de son côté : mais sur-tout qu'il ne manquât pas d'employer tous ses soins, pour détourner adroitement l'esprit de ce Roi de sa pensée touchant les navires, afin qu'il ne fît plus de telles propositions : qu'au reste il prît bien garde lui-même à l'avenir, de n'y pas prêter la main, ni d'en faire naitre ou d'en favoriser la pensée, parce que si le Roi qui regnoit alors au Japon, agissoit sans artifice, & ne couvroit aucun mauvais dessein sous le prétexte de l'amitié qu'il recher-

choit,

choit, cela n'empéchoit pas que la chose ne fût fort délicate & fort dangéreuse, & qu'elle ne pût être d'un fort grand préjudice à quelque heure, sous un successeur mal intentionné, qui pourroit se servir de l'art de la navigation pour nuire à ceux-là mémes de qui les Japonois l'auroient appris. Le Gouverneur promettoit d'envoier bien-tôt un autre navire, ajoûtant qu'il falloit donne espérance qu'on envoieroit dessus quelques Maîtres & matelots Espagnols, mais qu'il falloit que Dayfusama prît un peu patience, & qu'il considérât combien il se sentiroit offensé, si ses Ministres, sans le consulter, & sans attendre ses ordres, établissoient de nouveaux commerces.

Chiquira, après avoir reçû ses dépêches, partit pour retourner au Japon : mais lorsqu'il fut à la pointe de l'isle Formose il s'éléva une furieuse tempête, si bien qu'il fit naufrage & son vaisseau fut englouti par les ondes, sans qu'il se sauvât personne de tous ceux qui y étoient. On n'en sauva même ni hardes, ni marchandises, parce que la chose arriva dans un endroit si écarté qu'on n'eut connoissance de ce naufrage que plusieurs jours après qu'il fut arrivé. Dayfusama, par la persuasion de Frére Jerôme, avoit permis qu'on prêchât la Religion Chrétienne dans ses Roiaumes, qu'on y bâtit des Eglises pour en faire les exercices, & que tous ceux qui en voudroient faire profession le pussent sans difficulté, & sans rien craindre de l'autorité publique. Le Gouverneur Dom Pedre donna les ordres nécessaires,

afin qu'on profitât d'une concession de si grande importance, & pour cela il fit passer au Japon non seulement des Moines Déchaussez de l'Ordre de Saint François, mais aussi des Religieux de quelques autres Ordres. Ils se servirent les uns & les autres pour faire le voiage, des vaisseaux de quelques Capitaines Japonois qui étoient alors arrivez à Manille avec des farines. L'Ordre des Jacobins envoia au Roiaume de Zazuma quatre de ses Membres, & pour leur Supérieur Frére François de Morales Prieur de Manille. Le Roi de cette isle, en conviant ces Religieux d'aller dans son païs, disoit qu'il étoit le seul qui n'avoit point encore reconnu l'autorité de Dayfusama, & ne s'étoit point soûmis à son obeissance. L'Ordre de Saint Augustin envoia deux Religieux, & pour leur Supérieur Frére Diegue de Guevara, aussi Prieur de Manille. Ceux-ci allérent au Roiaume de Firando. L'Ordre de Saint François envoia à Nangasaqui, Frére Augustin Rodriguez, qui avoit été têmoin du martire de ses compagnons au Japon. Il partit accompagné d'un Frére Lai pour se rendre à Meaco, & accompagner Frére Jérôme de Jesus. Plusieurs personnes tâchoient de persuader à Dom Pedre qu'il n'éloignât point de lui ces Religieux: mais bien que ce sentiment ne parût pas éloigné de la raison, & qu'il se trouvât même des difficultez pour leur départ, le Gouverneur se détermina pourtant à leur donner congé. C'est ainsi que le zéle pour la véritable gloire surmonte tous obstacles.

Ces

Ces Religieux ne trouvérent point au Japon les dispositions favorables qu'on leur avoit fait espérer. Il n'y avoit qu'un fort petit nombre de Japonois qui se convertissent, & on avoit sujet de craindre qu'il ne fût encore moindre à l'avenir, parce que les Rois, & les *Tonos*, c'est-à-dire, les Princes, ne témoignoient aucun penchant pour notre Religion, & paroissoient fort attachez à leurs Idoles. Ils souhaitoient seulement de voir ouvrir le commerce, & de pouvoir négocier avec les Espagnols pour leur interêt particulier, & pour en tirer quelque avantage.

Dom Pedre envoia au Japon le navire qu'il avoit promis, bien pourvu d'artillerie, & nommé *Saint Jaques le Mineur*. Il en donna le commandement à un Capitaine experimenté, & le pourvut de bons matelots, & de quelques ouvriers. Il le chargea de diverses marchandises, comme des bois de couleur, des cuirs, de la soie cruë, & d'autres choses. Il leur donna ordre de les vendre au port de Quanto, & de pourvoir aux besoins des Religieux qui se trouveroient là, puis d'y charger de quelques autres choses, & s'en retourner avec la permission de Daysusama.

Par ce moien on mit ordre autant qu'on le pouvoit à ce qui regardoit le Japon. Quand on y eut appris le naufrage & la perte de Chiquiro, le Frére Jérôme fit savoir adroitement à Daysusama la réponse que cet Ambassadeur lui portoit, & fit même ensorte que ce Prince en fut content. Cepen-

dant l'Evangile étoit prêché dans ses Etats, Dom Pedre avoit toujours dans l'esprit le dessein de travailler au recouvrement des Moluques, & quelques grandes que fussent ses occupations, elles ne l'empêchoient pas de penser sérieusement à cette entreprise. André Furtado de Mendoze qui étoit Général de ces mers pour la Couronne de Portugal, avoit écrit à Dom Pedre, qu'il avoit reçu ordre de la part de sa Majesté, de se préparer pour l'attaque de Ternate ; mais qu'il n'espéroit pas que le Vice-Roi lui fournît les choses nécessaires pour cette entreprise : qu'ainsi il le supplioit de le secourir dans cette occasion, lui marquant le tems qu'il faudroit envoier le secours. Dom Pedre lui répondit selon ses desirs, l'assurant qu'il seroit secouru. Ces lettres trouvérent le Général Portugais à Malaca prêt à en partir. Il répondit incontinent aux dépêches du vint-deuxiéme de Septembre, & à celles du vint-deuxiéme de Decembre, en témoignant sa joie & son estime à Dom Pedre de le voir si bien disposé.

Monsieur, lui disoit-il, *Je vous aime de tout mon cœur sans vous avoir jamais vu, tant parce que vous êtes un grand Capitaine digne de l'estime de tous les honnêtes gens, qu'à cause du zéle que vous avez pour le service de Sa Majesté ; car je ne parle pas à present des raisons particuliéres que j'ai d'être votre tres-humble serviteur. J'ai été fort fâché du navire qui s'est perdu, & de l'accident qui est arrivé à l'autre, parce que cela vous prive Monsieur, des avantages que vous esperiez par leur retour.*

Nean-

Néanmoins il y a sujet d'espérer, que le Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, voiant le retardement de ces vaisseaux, jugera sans doute qu'il faut qu'il y en ait de grandes raisons, & qu'ainsi il vous envoiera un secours considérable. Car je croi qu'on ne peut attendre moins d'un aussi brave & galant homme qu'on dit qu'est ce Vice-Roi. Je voi fort bien par moi-mesme ce que vous me dites, Monsieur, puis que depuis cinq ans que je suis en ce païs, sans y avoir reçu aucun secours de l'Inde, dans le tems que j'esperois le plus de voir cesser ces desordres, & que j'attendois un grand secours, le Vice-Roi me l'a envoié fort petit, & tel que vous le verrez par la liste que je vous envoie. Ainsi, Monsieur, vous jugerez par là comment Sa Majesté est servie en ces lieux éloignez, afin que vous puissiez lui en écrire, & que vous & moi nous tâchions d'agir de concert, pour empêcher s'il se peut que tout ne se perde en mesme tems. Après cela il se plaint de ce qu'on ne lui a point envoié la lettre de Sa Majesté, & dit que l'Archévêque de Goa n'avoit point non plus reçu celle qui étoit pour lui. Il disoit là dessus, *qu'il aimeroit mieux estre en Espagne, à labourer la terre que de se voir comme il faisoit dans la nécessité d'estre témoin occulaire de la ruine des Etats dont il avoit la charge, sans pourtant y pouvoir apporter aucun reméde.* Puis en continuant il ajoûte. *Vous me dites, Monsieur, que lors que je m'approcherai des Isles Moluques, vous me ferez la faveur de me tenir prests trois cents Soldats avec le Capitaine Gallinato & un autre, deux galéres, quatre brigantins, & toutes les carcoas*

qui seront necessaires. Je ne sçai pas encore ce que Sa Majesté m'ordonne de faire : mais pour les péchez de cet Etat ; le tems a mis les affaires dans une disposition où je voi que je serai obligé d'aller aux Moluques , tant pour recouvrer ce qu'on y a perdu , que pour conserver ce qu'on y tient encore ; ce qui pourtant ne se peut exécuter , si l'on ne joint de divers endroits les forces nécessaires.

Cette année douze navires Hollandois sont venus à la barre de Goa. Ils ont pris le Vice-Rei si fort au dépourvu , qu'ils ont demeuré là un mois entier , sans qu'on vît aucun jour ni aucun moien pour les en chasser. Ils ont fait fort à leur aise à peu près tout ce que bon leur a semblé , & ont pillé sur les côtes de l'Inde plusieurs vaisseaux marchands sans y trouver d'opposition. Ensuite étant partis de-là ils sont venus par la mer qui est à l'opposite des côtes de Sumatra , & sont entrez dans l'embouchûre du détroit de la Sonde. Sept de ces navires sont allez à Amboine , les cinq autres s'en étant alors separez. Comme ils étoient à la rade le Commandant de lieu envoia deux hommes pour demander si c'étoit Dom Manuel. Les Hollandois voiant cela s'avancérent jusques sous le fort , & incontinent le Commandant envoia trois ou quatre autres personnes qui capitulérent , & convinrent de rendre cette place à certaines conditions. Le Traité étant conclu les Hollandois s'avancérent : on leur ouvrit les portes , & ils furent reçus dans le fort , sans qu'il y eut un seul coup de tiré. Ils firent proclamer Maurice pour Roi de cette isle. Le Commandant , après sa trahison , se fit mettre des fers

fers aux piez pour un de ses Négres, & disoit que c'étoit les gens du lieu qui les lui avoient mis. Depuis il est venu ici, & il est errant dans les montagnes. Je souhaiterois fort qu'il put tomber entre mes mains pour en faire un exemple, en le faisant punir comme il le mérite. Je tiens déja prisonniers quelques gens mariez qui étoient établis en ce lieu-là, & qui depuis sont venus demeurer ici. Je les ai fait prendre, parce qu'il est constant qu'ils sont des traitres & des ennemis couverts, aussi bien que leur Commandant. Depuis qu'ils ont remis ce fort entre les mains des Hollandois, ceux-ci n'ont pas manqué de le mettre, autant qu'ils ont pû, en bon état. Ils l'ont bien pourvû d'artillerie, & y ont laissé cent quarante hommes de garnison; avec des provisions pour deux ans.

J'ai aussi eu avis qu'ils avoient envoié cinq navires à Tydor, & j'avouë que je ne suis pas là-dessus sans crainte & sans défiance, à cause des divisions qui sont dans ce lieu-là. Ainsi j'ai promptement dépêché deux galiotes, bien pourvuës de monde, de munitions & de vivres. Dieu veuille qu'elles trouvent que ce fort tienne encore pour le Roi. Si Sa Majesté, comme elle l'écrit, envoie par-deçà les galions dont elle parle, & me donne ordre de lui rendre mes services dans ces païs du Sud, je ne manquerai pas de me rendre promtement sur les lieux. En éfet il faut compter qu'Amboine demeurant en la puissance des Hollandois, on perdra aussi au premier jour Tydor, & si une fois ces Lutheriens se rendent maîtres de ce port, ce qu'à Dieu ne plaise, il est fort à craindre qu'ils ne nous excluënt entiérement des Moluques, & ne nous

ferment

ferment l'entrée de la Chine, & que même avec le secours de ceux de Ternate, ils ne fassent sentir les incommoditez de la guerre jusqu'à Manille. C'est pourquoi nous tous tant que nous sommes, comme Chrétiens & Sujets de Sa Majesté, devons nous opposer autant qu'il nous sera possible à un si grand mal. L'affaire semble rouler entiérement sur vous & sur moi, Monsieur, qui me ferai toûjours un plaisir de suivre vos ordres. Ainsi je compte que nous nous trouvons l'un & l'autre dans l'obligation d'emploier tous nos soins pour recouvrer cette partie des Moluques qui a secoüé le joug de l'obeïssance. De ma part je serois tout prét à exposer dix vies pour le succès de cette entreprise, si j'en avois autant à perdre : de sorte, Monsieur, que comme à l'avenir je n'aurai point de moien de vous faire savoir de mes nouvelles que dans un an, je vous prie dès à présent que les soldats, que vous me pourrez fournir soient toujours prêts quand il faudra, comme aussi un bon nombre des gens du païs, afin que nous n'en manquions pas au besoin, & que cela ne nous mette pas dans la nécessité d'avoir recours à des gens en qui nous ne pouvons guére prendre de confiance. Je vous demande aussi la même chose à l'égard des vivres ; parce que je n'en puis tirer du lieu où je suis. Mais comme le Capitaine Gallinato a vu lui-même l'état des choses ici, & qu'il sçait fort bien ce qui y manque, & dont on a nécessairement besoin, il vous en aura sans doute déja informé amplement. Je croi donc, Monsieur, qu'il seroit inutile de m'y étendre, puis que vous me dites dans votre Lettre que vous m'accordez la grace de

de me le donner pour compagnon dans cette entreprise. Comme il est un Oficier habile & expérimenté, je ne doute pas, Monsieur, qu'ayant une fois reçu vos ordres là dessus, il ne fasse soigneusement tous les préparatifs qu'il jugera nécessaires pour bien reüssir dans cette expédition. Quand mesme Sa Majesté envoieroit ici un nombre considérable de galions, & beaucoup de monde, avec tout cela je ne pourrois rien faire de ces côtez-là : parce que le principal est d'avoir un bon nombre de vaisseaux à rames, des rameurs, des pionniers, & des gens de travail, dont je suis ici entierement dépourvu. Il ne peut aussi m'en venir de l'Inde, quand mesme le Vice-Roi auroit la meilleure intention du monde de m'en envoier. Mais, Monsieur, comme j'ai beaucoup de confiance en vous, & en la promesse que vous me faites par vos lettres, je fais mon compte de marcher à cette entreprise, avec assurance de trouver toutes choses prestes & en état, de manière que tout sera prest à partir précisément dans le tems que je vous le marquerai. On dit ici, Monsieur, que vous attendez bien-tôt un Gentilhomme qui vient pour entreprendre la conqueste de Camboie. Si cela est vrai, comme on le dit, je ne puis m'empescher de vous représenter, Monsieur, que la conqueste la plus utile qu'on puisse faire pour le service de Sa Majesté en ce païs, est sans doute celle des Moluques, en reprenant & rétablissant les forteresses qu'on y a perduës, & qu'ainsi ce Gentilhomme dont on parle, ne sauroit mieux emploier sa valeur, ni rendre un plus grand service au Roi qu'en cela mesme. Avant que les Hollandois arrivassent à Amboine, il y

avoit passé deux navires Anglois, qui avoient donné avis par une lettre au Commandant du fort, qu'ils étoient suivis par des vaisseaux Hollandois, qui venoient à dessein de se rendre maîtres de cette place, & qu'ils les en avertissoient, afin qu'ils se préparassent à se bien défendre : que les Hollandois qui viendroient les attaquer étoient des gens mous & lâches : que s'ils avoient besoin de poudre, de balles, ou de quelque autre chose, eux Anglois étoient prêts à leur en fournir ; & cela parce que la paix étoit faite entre l'Espagne & l'Angleterre, où le Connétable de Castille étoit allé pour régler toutes choses, les confirmer & les ratifier au nom de Sa Majesté : qu'il y avoit aussi déja dans cette isle un Ambassadeur ordinaire d'Espagne, qui étoit le Comte de Correo Mayor. Cet avis donné à ceux qui étoient dans le fort d'Amboine les rend entiérement inexcusables de s'être rendus comme ils ont fait. Aprés cela la lettre de Furtado passe à d'autres particularitez, & à des recommandations de Religieux & de Capitaines : puis il finit par de grandes civilitez.

Dom Pèdre, aprés avoir reçu ces dépêches, disposa toutes les choses nécessaires, & se hâta encore plus qu'il n'avoit fait, écrivant d'une maniére pressante tant en Espagne, qu'au Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, parce que tout delai lui paroissoit long. Néanmoins comme l'approbation de ses desseins, & les forces nécessaires pour les exécuter, devoient, pour ainsi dire, partir d'un centre si éloigné, où ceux même qui présidoient aux affaires se trouvoient obligez de pour-

voir à plusieurs autres endroits de la circonférence en même tems, il ne fut pas possible d'avancer davantage cette expédition. Dom Pedre écrivit incontinent au Frére Gaspar Gomez, pour lui faire part de l'état des choses & des desseins qu'on formoit. On comptoit fort sur la capacité, les soins & la diligence de ce Religieux dans cette affaire, pour laquelle il travailla en éfet beaucoup, ayant souvent traversé les golfes qui séparent ces isles, & fait divers voiages par mer, & étant allé nouvellement à la Nouvelle d'Espagne, où il avoit sollicité le Viceroi, puis de là en Espagne où il avoit fait la même chose à l'égard des Conseillers & Ministres d'Etat. Les motifs qu'il alléguoit de cette entreprise, & les raisons par lesquelles il l'appuyoit, étoient les mêmes dont on a déja fait mention en plusieurs endroits de cet Ouvrage. Il disoit, *qu'il falloit considérer que toutes les richesses qu'on tire de ces païs Orientaux sont de trois sortes, des pierreries, & des perles; des métaux; des épiceries & des drogues: que tout cela présentement tomboit entre les mains des ennemis Anglois & Hollandois: que les seules épiceries qui étoient demeurées au Roi, étoient celle de Tydor, qu'on perdroit aussi infailliblement, si on n'y conduisoit pas un grand & promt secours: mais qu'en y menant les forces nécessaires, on pourroit non seulement conserver Tydor, mais aussi recouvrer Ternate, Banda, Amboine; & ce qu'on avoit eu dans l'isle de Celebes, dans la Batochine, & encore les places usurpées par les Tirans de Sumatra.* Ce Jésuite donnoit sur tout cela des démons-

démonstrations claires & convainquantes, parce qui'l n'avançoit rien qu'il nappuïât par de bonnes expériences.

Il fut oui dans le Conseil des Indes, & dans le Conseil d'Etat de la Couronne de Portugal, puis renvoié aux Philippines par la Nouvelle Espagne. Cependant le Roi envoia aussi ordre par une autre voie, que le Capitaine Général Furtado tirât de Goa la flotte qui lui seroit necessaire, & se mît en état de s'acheminer pour l'entreprise des Moluques. Cet ordre étoit contenu dans un brevet particulier, lequel Furtado ayant reçû, envoia comme on l'a marqué ci-devant, demander du secours aux Philippines, afin qu'en joignant les forces de ces divers endroits, on pût reussir heureusement dans l'expédition & la conquête de Moluques. On ne pouvoit pas prendre ses me sures pour agir aussi promtement qu'on auroit souhaité, parce que les Hollandois étoient déja maîtres de presque toutes les places Roiales de cet Archipélague. Ils y avoient déja un grand nombre de vaisseaux qui en occupoient les ports, & y étoient les maîtres du commerce, ayant établi des comptoirs en des lieux commodes, & sur les passages, par où ils alloient de leur païs aux Indes, & des Indes dans leur païs. Comme ceci n'est pas proprement de notre sujet, & ne regarde les Moluques q'uen ce qu'on en a déja rapporté, on s'en tiendra là pour l'heure sans en parler davantage.

Il falloit bien du tems, & prendre de bonnes mesures, afin que les deux Comman-

dans

dans éloignez l'un de lautre, & empêchez par divers obstacles, se pussent joindre. Ils s'écrivoient le plus souvent qu'il leur étoit possible, pour se donner mutuellement avis de ce qui se passoit, & chacun d'eux de son côté ne manquoit pas d'occupation. Enfin nonobstant toutes les difficultez, Furtado partit de Goa avec six galions, dix-huit galiotes, & une galére, ayant des ordres du Roi, & en son nom du Vice-Roi Arias de Saldagne, pour combattre les Hollandois, & tous autres ennemis; pour aller au détroit de la Sonde, & châtier le Roi voisin, & les rebelles de Java. On lui recommandoit de bâtir quelques forts dans cette isle, & d'y mettre garnison, puis de passer aux Moluques.

Ils partirent tous fort bien disposez pour l'entreprise, mais le mauvais tems, & les tempêtes leur furent de terribles obstacles. Dans le golfe de Zeylan Furtado perdit sa galére, & dix-sept galiotes qui étoient sous le commandement de François de Sousa, & d'André Roiz, & par cette perte il se vit privé de la pluspart des choses qui étoient nécessaires pour l'exécution de son dessein. Pendant trois ans qu'il fut presque toujours en mer pour cela, il ne put avoir les secours dont il avoit besoin. Il se rétablit pourtant, & remit à Malaca ses afaires dans le meilleur état qu'il lui fut possible: puis au mois de Decembre de l'An mil six cents & un, il prit la route, de la Sonde se confiant sur le secours qu'il espéroit du Roi de Palimbam, dans l'isle de Java, qui étoit notre ami

&

& notre allié. Il fut néanmoins trompé dans son espérance, parce que cet Infidelle, non seulement ne favorisa pas notre parti, mais il prit ouvertement celui du Roi de la Sonde, auquel il offrit du secours, & il le secourut en éfet peu de tems après avec trente mille hommes. Furtado ne s'étonna pas pour cela : il continua sa route vers la Sonde, réservant le châtiment du Roi de Palimbam pour un autre tems. Comme il étoit dans cette barre, il découvrit sept navires Hollandois, qu'il poursuivit, ayant bien de la peine à en joindre quelques-uns à cause de leur legéreté. Néanmoins le galion de Tome de Sousa Ronches combattit contre cinq de ces navires, & sans perdre un seul soldat, il tua plusieurs Hollandois. Cependant comme les manœuvres de son vaisseau furent coupées, il ne lui fut pas possible de joindre ceux des ennemis pour les accrocher. Ils s'enfuirent, mais avec artifice pour attirer les nôtres, & de cette maniére ils les éloignérent si fort, qu'il fut impossible à Furtado de retourner à la barre, se trouvant néanmoins peu de tems après dans un lieu où il pouvoit commodément ancrer. Il y eut sujet d'admirer la Providence de Dieu en nôtre faveur, de ce que les ennemis ne firent aucune mine de vouloir nous attendre, & qu'ils avoient déja passé les deux barres. Ainsi Furtado ayant devant les yeux les pleurs & les gémissemens des Capitaines & de tous les Chrétiens qui étoient à Amboine, prit sa route de ce côté-là. Il arriva le dixiéme de Février, sans avoir été retardé
que

que fort peu de tems par quelques victoires qu'il remporta en chemin. Ceux du païs, & ceux qui étoient dans le fort furent surpris & troublez, croyant que ce fussent des ennemis. Néanmoins ayant vû le signal qu'on leur fit de dessus la Capitane, il reconnurent la flotte Chrétienne. Aussitôt la joie se repandit par-tout, & le port fut en peu de tems rempli de gens qui témoignoient leur allégresse. Furtado commerça par faire travailler à fortifier le lieu & reparer le fort, & il fit radouber & preparer les vaisseaux. Il fit batir quatre navires, deux galiotes, & douze carcoas. Après cela il partit sans perdre un moment de tems, pour faire la guerre à ceux d'Ito, & aux autres lieux qui s'étoient revoltez contre le fort, & en même tems il envoia par terre Joseph de Pinto avec deux cents Portugais. Ensuite la flotte retourna dans cette isle, où elle se rafraichit pendant un mois, dans la baie nommée Bacacio. Texeyra Commandant du fort, alla au-devant avec un bon nombre de carcoas, pour réduire quelques villages rebelles, & particuliérement ceux qui sont bâtis sur les montagnes qu'on nomme Gunos, d'où descendent d'excellentes eaux douces, & où l'on voit de grands bois d'orangers. Tous ces lieux reconnurent leur faute, & se soumirent. De chaque endroit les habitans envoioient six ou sept personnes les plus considérables pour témoigner leur obéïssance. Chacun de ces Députez portoit un drapeau, & trois vases, d'un métal luisant, qui étoient grands & précieux, &

dans les vases un peu de terre, & des branches fleuries de girofles, en signe qu'ils remettoient entre les mains de nos gens & le païs, & tout ce qu'il produit de plus précieux. Quelques-uns portoient aussi des chévres, des poules, & des fruits de leur patrie, pour signifier la même chose.

Furtado étoit informé, qu'il y avoit entre ceux qui s'étoient soulevez à Amboine & les Hollandois une convention secrette pour s'emparer du fort de cette isle, & de celui qui nous restoit aux Moluques, & qu'on attendoit pour cela dix vaisseaux. Il y avoit plusieurs Barbares engagez dans cette entreprise, si bien que les vaisseaux de la Sonde voiant son Général Furtado mettre à la voile pour aller du côté d'Amboine, firent aussi la même chose, & prirent la même route. Le dixiéme de Mars les dix navires parurent à la vûë des isles voisines d'Amboine, & il y en eut trois qui s'approchérent de terre pour parler aux gens du païs : mais par la crainte qu'ils eurent de notre flotte, ces trois se détournérent & se rendirent à l'isle de Bouro, & les sept autres allérent à Banda, pour de-là passer aux Moluques. Furtado fut instruit de tout cela dans la baie où il étoit, par de bonnes intelligences qu'il entretenoit, & aussi par celles du Pére Loüis Fernandez Recteur de la Compagnie de Jesus. Ce Pére étoit nouvellement venu de Tydor, avec des Lettres du Roi de cette isle, & des Chrétiens qui y habitoient, par lesquelles ils témoignoient à Furtado la joie qu'ils avoient de sa venuë, & le sollicitoient

 instam-

instamment d'aller promtement à leur secours, parce qu'il y avoit déja trois vaisseaux des sept à qui il avoit donné la chasse au détroit de la Sonde, qui étoient arrivez à Ternate. Il apprit aussi que ces trois navires avoient découvert une route, pour secourir ces forts, entre Borneo & Macassar, par laquelle on pouvoit quelquefois gagner une année entiére de tems : qu'on fortifioit Ternate sans permettre que les Hollandois l'abandonnassent, afin qu'ils eussent part à sa défense, & aidassent à soutenir la guerre qu'on attendoit qui y seroit bientôt portée. Furtado se pressoit d'achever celle d'Amboine, se rendant chaque jour maître de quelques bourgs des rebelles. Néanmoins ceux de Rosatelo, qui est bâti dans un lieu élevé, & bien fortifié, voiant nos chaloupes & nos carcoas, firent brûler leurs meubles, & tout ce qu'ils avoient, & enfin mirent aussi le feu à leurs maisons, & se retirérent sur une autre montagne plus haute, où ils avoient déja envoié leurs femmes & leurs enfans. Cette montagne étoit si rude & de si difficile accès qu'on ne pouvoit y monter qu'en attachant aux arbres certains roseaux déliez & souples, qu'on peut noüer comme des cordes sans qu'ils se rompent : mais c'étoit là un moien long, & qui ne paroissoit pas fort utile ni suffisant, en sorte que la montagne n'en étoit pas moins inaccessible à nos troupes. Enfin pourtant on trouva moien de les faire descendre dans de certains précipices, d'où après deux jours de peine elles trouvérent une route pour mon-

ter dans le lieu où étoient les ennemis. Ces rebelles se voiant perdus, vinrent avec des drapeaux blancs demander grace au vainqueur, mais leur Roi n'osant s'y fier se sauva par la fuite en des lieux écartez.

Les Infidelles d'Ito tout fiers de la compagnie des Hollandois, s'attendoient qu'aussitôt que les Chrétiens seroient débarquez, il seroit fort aisé de les rompre, & de les défaire. Ensuite se voiant destituez du secours des dix vaisseaux qui avoient passé outre, & de plus Rosatelo rendu, ils ne perdirent pas courage pour cela, ni ne s'étonnérent point par cet exemple, mais ils cherchérent leur salut dans des lieux de difficile accès, sur le sommet des montagnes. Ils abandonnérent leur ville principale qui est ce qui s'appelle particuliérement Ito, & le fort que les Hollandois y avoient bâti, puis ils se retirérent avec tout leur monde, dans un lieu élevé & imprenable du païs nommé Nao & Bemnao, qui sont deux sommets de montagnes posez l'un sur l'autre, comme seroit à peu près une cage sur un autre cage. De dessus ces hauteurs on voit aisément toute la plage, bien qu'à cause des détours qu'il faut faire il y ait plus de demi-lieuë à monter. Nao est environné de tous côtez de rochers escarpez, d'où sortent des ruisseaux d'eau fraîche. On y entre par trois endroits, mais avec tant de peine, qu'on pourroit presque dire que c'est tout ce que peuvent faire les lezards d'y grimper. Ils ont encore défendu les trois entrées par des tranchées doubles qu'ils y ont faites, avec leur

leur terre plein au milieu, & plusieurs canons & fauconneaux pour les défendre. Dans chacune de ces tranchées il y avoit des gens pour la garder, rangez en ordre sous des drapeaux, & pourvus de toutes sortes d'armes offensives & défensives, que les Hollandois ont fournies aux peuples de ces païs-là. Mais ce qui sembloit le plus à craindre, est qu'ils pouvoient faire rouler de grosses pierres, & des piéces de rochers, qui tombant de haut, & roulant avec une grande rapidité, étoient capables de renverser & d'écraser un grand nombre de gens. Toute la force des ennemis consistoit dans l'avantage de cette situation, & ils avoient sur la premiére hauteur qui est à peu près ronde comme un cercle, & assez spacieuse, des maisons bâties à leur maniére, qui formoient comme une espéce de ville. Tous les lieux d'alentour étoient pleins de ces arbres qui portent le clou, assez semblables à nos oliviers, mais plus ronds & plus toufus. Parmi ces girofles on voioit aussi des palmiers fort agreables, & au-dessous diverses sortes de plantes épineuses, comme aussi des orangers, des citronniers, & d'autres arbres à peu près de même espéce. Il y avoit sept ou huit fontaines qui formoient plusieurs agréables ruisseaux. Ainsi toute cette montagne sembloit une maison & un jardin de plaisance. Au-dessus de ce lieu on voioit celui de Bemnao, comme qui diroit le fils de Nao, & ce dernier avoit encore des avantages par-dessus l'autre, tant pour les habitations que pour les bocages. Le Géné-
H 3 ral

ral Furtado y arriva le Dimanche des Rameaux, & fit faire une tranchée autour de son camp, dans lequel il fit dresser des tentes, pour se défendre du Soleil, & de la pluïe qui tombe quelquefois dans ces lieux-là fort à l'improviste, & lors qu'on s'y attend le moins. Après cela il donna ordre qu'un habitant d'Amboine du nombre des ennemis, lequel étoit depuis peu tombé entre ses mains, allât avec quelques Chrétiens vers ceux d'Ito, pour savoir quelle étoit leur intention, & enseigner en même tems le chemin aux nôtres. Quand nos gens furent arrivez à portée pour leur pouvoir parler, ils écoutérent ce qu'on voulut leur dire; puis ils répondirent qu'ils étoient Sujets du Roi de Ternate, & qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Seigneur: qu'au reste ils pouvoient négocier avec les Hollandois & avec toutes les autres nations qu'il leur plairoit: qu'ils étoient prêts à vendre aussi du clou aux Espagnols, ajoûtant par moquerie, que le Roi d'Espagne avoit la gueule grande. Après cette réponse ils commencérent à faire quelques décharges de leur artillerie, & à tirer sur nos gens. Les nôtres souffrirent avec impatience ces outrages, & cet emportement des ennemis, mais le Général dissimulant l'un & l'autre, envoia le Lundi suivant un Capitaine pour reconnoître la situation & l'état des lieux: car il étoit arrivé que nos gens s'étant approchez sans ordre des tranchées des Barbares, en avoient été repoussez à coups de pierre, & à coups d'arquebuses & s'étoient vûs mal-
trait-

raittez, blessez, & contraints de se retirer lus bas: La nuit suivante Furtado envoia eux cents hommes, pour gagner un peu avant e jour une hauteur qui étoit à l'opposite des ranchées des ennemis. Ils reüssirent & occupérent ce poste, d'où aussi-tôt que le jour parut, ils commencérent à tirer sur les ennemis, i bien qu'ils les contraignirent de se tenir plus à couvert. On fit aussi en sorte de monter sur cette hauteur deux petites piéces de canon, à dessein de s'y retrancher, & l'on y reüssit après un peu de peine; mais la nuit suivante on changea le canon de place, l'approchant afin qu'il fît plus d'éfet. C'étoit Gonzale Vaz de Castelbranco qui gardoit ce poste. Les Espagnols parlérent aux ennemis, les assurant que le lendemain ils gagneroient le fort, comme la chose arriva. En éfet le Mecredi dès le matin, le Général fit préparer ses gens, à dessein de monter lui-même avec eux sur la hauteur où il y en avoit déja quelques-uns. Il laissa au bas Trajan Ruiz de Castelbranco avec cinquante hommes pour garder le camp. Cependant Furtado ne montoit pas à dessein d'attaquer ce journe-là le fort des ennemis, mais seulement pour faire mettre tous ses gens en état, & leur assigner leurs postes. Comme il déliberoit là-dessus avec ses Capitaines, Gonzale Vaz arriva blessé dangereusement d'un coup d'arquebuse à la jambe, & ayant outre cela cinq autres grandes blessures, par où il perdoit beaucoup de sang. Cet incident rompit les délibérations; car les soldats le voiant en cet état, firent paroître beaucoup d'en-

vie, & même d'impatience qu'on les menât au combat. Dans le lieu où étoit le Général, il vint un bruit que l'ennemi s'avançoit victorieux, ayant attaqué le poste de nos gens par l'endroit où étoient les deux piéces de canon. Là-dessus Furtado prenant conseil de la nécessité présente, dit à haute voix, *Saint Jaques*. A ce mot les soldats animez d'une nouvelle ardeur, s'avancérent incontinent avec joye, pour aller attaquer les ennemis, grimpant des piez & des mains, sur ces rochers glissans. On entendoit les tambours & les cornemuses des Barbares, parmi le bruit des arquebuses & des mousquets qui raisonnoit dans ces montagnes. Ils jettoient des pierres avec quoi ils renversoient & blessoient les nôtres; dont plusieurs furent entraînez & roulérent en bas sans pouvoir s'en garantir. Il y avoit des pierres qui emportoient deux & trois soldats, sans qu'ils pussent se retenir que par la rencontre de quelques arbres qui les arrêtoient. Un Capitaine se trouvant dans le chemin d'un de ces gros cailloux, qui rouloit en bas avec impétuosité, lui opposa son bouclier qui étoit d'acier, & se garantit un peu par ce moien, quoi-qu'il fut fort étonné & privé de sentiment pour quelque tems par la violence du coup: mais peu de tems après s'étant remis on le vit un des premiers sur le rempart ennemi. On entendoit retentir de toutes parts le nom de Saint Jaques, & des menaces contre l'orgüeil des ennemis.

Plusieurs prenoient soin d'arracher les

pointes

pointes aiguës qu'on avoit plantées en terre en divers endroits pour rendre l'approche plus difficile : puis on les voioit bien-tôt sur la hauteur comme s'ils eussent eu des ailes pour y voler. Ils combattoient avec tant d'ardeur que ceux qui étoient demeurez à la garde du camp, les regardoient avec étonnement, & avec des desirs & des mouvemens d'envie de pouvoir partager avec eux la gloire qu'ils leur voioient aquerir. Il y eût un Religieux Jacobin qui s'étant jetté à genoux se mit à chanter les Litanies : tous ceux qui étoient au camp lui répondirent, & il semble que Dieu les oüit, & les voulut exaucer, puis qu'avant qu'ils eussent achevé ces devotions, ils virent nos étendarts arborez, & mis à la place de ceux des ennemis sur leurs remparts, & sur leur fort. Un brave Chrétien voulant planter le premier drapeau, fut attaqué par un Indien d'Amboine, & bien qu'il eût reçû un coup d'arquebuse dans le corps, dont il mourut peu de momens aprés, il ne laissa pas de se défendre courageusement. Il est vrai qu'il fut alors secouru à propos par son Capitaine, & que l'Indien fut tué. Ceux d'Amboine voiant leur fort pris, & leurs enseignes arrachées, se retirérent dans un endroit plus élevé, ne laissant dans le premier lieu, que trois hommes qui y demeurérent opiniâtrement pour finir leur vie en combattant avec ardeur comme ils firent. Les autres ne firent point ferme dans leur seconde retraitte ; mais ils abandonnérent bien-tôt le lieu, & tout ce qu'ils y avoient, se sau-

vant, la plûpart dans des précipices, & des endroits inaccessibles. Ils avoient mis le feu à tout ce qu'ils laissoient après eux, & néanmoins il se trouva encore plusieurs choses assez considérables qui ne furent pas brûlées. Le Général donna ordre qu'on fît penser les blessez, dont le nombre se monta à plus de deux cents, sans compter ceux qui l'avoient été par ces espéces de chausse-trapes, ou pointes, dont on avoit parsemé la terre. Cette victoire fit entiérement perdre courage aux insulaires, de sorte qu'ils n'osérent entreprendre de soutenir plus long-tems la guerre.

Dès le jour suivant neuf villages se soumirent, & incontinent après les autres du même canton suivirent leur exemple. Le Général victorieux en descendant de dessus la montagne, fit bâtir une espéce de Chapelles de branches, dans ces lieux si agréables dont on a parlé, & y ayant aussi fait dresser un autel, on y chanta la Messe le jour de Pâques, & on rendit à Dieu qui dispose de la victoire comme bon lui semble, des actions de graces solemnelles. Le fort des Hollandois, où l'on voioit en divers endroits les armes du Comte Maurice, fut rasé. Le Roi d'Ito qui avoit fui à la prise de Rosatelo, se rendit aussi. Il se nommoit pendant son Idolatrie Talete, & après s'être fait Chrétien, il se nomma Dom Melchior. En se remettant entre les mains de Furtado, il amena un Caciz qui étoit de grande réputation parmi eux.

Furtado voulant ajoûter victoire sur victoi-
re,

re, forma le dessein d'aller attaquer une grande isle voisine qui s'appelle Veranula. Il partit donc d'Amboine avec toute sa flotte, & aborda près de la ville qui porte le nom de Veranula aussi-bien que l'isle. Cette ville est bien peuplée, & le terroir d'alentour est un des plus fertiles en cloux de girofle qui soit dans tous ces païs-là. Elle est bâtie le long de la plage, sur un rocher haut & escarpé, dont les pointes ressemblent en quelques endroits à des tours. Les maisons y sont hautes & couvertes en plate-forme, en sorte qu'on peut se promener dessus. Il y a une grande Mosquée où l'on voit trois nefs spacieuses, & un lieu separé pour la lecture de l'Alcoran. Au-dedans de la ville dans une situation assez avantageuse, on voioit le fort des Hollandois, qui étoit rond, bien couvert, & bati de pierre. Un peu plus loin il y avoit aussi un autre fort bâti tout de même de pierre, avec plusieurs ravelins & guérites. Ce dernier étoit au Roi de Ternate qui étoit maître de cette partie de Veranula où il étoit situé. Aussi-tôt que notre flotte parut, les principaux de la ville, allérent trouver le Général, & lui dirent qu'ils voudroient bien se rendre à lui, mais qu'ils ne savoient comment faire, par la crainte qu'ils avoient de ceux de Ternate : qu'ainsi ils le supplioient de leur donner le tems de s'assembler pour consulter là-dessus, & que le lendemain ils retourneroient lui rendre réponse. Furtado leur accorda le tems qu'ils demandoient, & renvoia avec eux deux des plus considérables d'Amboine. La reponse qu'ils firent fut de

ſe mettre en fuite, n'oſant attendre l'attaque de ceux qu'ils voïoient venir à eux, victorieux de leurs voiſins. Ils tirérent un coup comme un ſignal de ce qu'ils faiſoient. Ainſi le Général, après qu'il fut aſſuré de leur fuite, fit débarquer ſes gens, & piller la Ville. Ceux de Veranula avoient déja ſauvé la plus grande partie de ce qu'ils avoient de plus conſidérable & de plus précieux; & néanmoins on trouva encore dans une maiſon plus de trente mille écus, en quelques autres moins, & en pluſieurs les meubles qu'on n'avoit pas aiſément pû emporter. On trouva auſſi pluſieurs piéces de canon & des arquebuſes, des tapiſſeries & des porcelaines de la Chine, des verres de Flandres, & une grande quantité de cloux. Après qu'on eut pillé la ville, on y mit le feu, & l'embraſement dura quelques jours. On raſa auſſi le fort de ceux de Ternate & celui des Hollandois. Le Général apprit par quelques priſonniers, que ceux de Veranula attendoient de grands ſecours contre nous, de la part de ces vaiſſeaux qu'on avoit découverts, où il y avoit cent hommes pour mettre en garniſon dans le fort de cette ville, & cent autres qui étoient deſtinez pour celui qui avoit été démoli à Ito. Quelques-uns de nos ſoldats pourſuivirent ceux de Ternate, juſqu'à Lacida-cavello, lieu où les fuiards s'embarquérent dans pluſieurs barques, pour s'enfuir du côté de Ternate.

Après cela la ville de Mamala ſe ſoumit à l'obéïſſance des Eſpagnols, & enſuite pluſieurs autres à ſon exemple, Furtado

ayant

ayant fait ce qu'il souhaitoit à Veranula, vouloit retourner à Amboine. Comme il étoit sur le point de partir, on vit arriver François de Sousa Teve. Il avoit été pris un peu auparavant avec dix Portugais auprès de Banda, par des navires Hollandois, du nombre de ceux que Furtado avoit rencontrez au détroit de la Sonde. Sousa donna au Général des avis importans, & lui apprenant qu'il trouveroit toutes les mers qui lui restoient à traverser pour se rendre aux Moluques, pleines des vaisseaux de ces Nations Septentrionales. Le Commandant des Hollandois avoit fort bien traité François de Sousa, & l'avoit regalé, & après cela en le renvoiant il lui avoit donné des armes, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour le voiage. Il est vrai qu'il ne l'avoit remis en liberté que moiennant une rançon de cinq cents écus pour lui & pour ses compagnons, & que cette somme avoit été païée par quelques villages payens de l'isle, ausquels Furtado la fit rembourser incontinent. Le Général Hollandois écrivit à Furtado une lettre fort civile, par laquelle il le prioit de bien traiter ceux de ses gens qui pourroient tomber en sa puissance, comme lui de son côté promettoit de traiter de la même maniére les Espagnols qui tomberoient entre ses mains. Furtado lui fit réponse, & ne voulut pas lui céder en honnêtetez: il mit en liberté & lui renvoia un jeune Hollandois, qui avoit été captif à Ternate.

Après la réduction de ces isles, Furtado,

pour ne point perdre de tems, & suivre le cours de ses victoires, marqua un jour à tous les principaux & Gouverneurs des lieux, afin de venir prêter serment de fidelité & d'obeïssance au Roi d'Espagne. Ils y allérent avec bien de l'empressement, & de grandes marques de soumission, & pour gages de leur repentance, & de la fidélité qu'ils promettoient à l'avenir, on remit entre les mains du Général pour otages plusieurs jeunes gens, enfans des plus puissans & des plus considérables du païs. Ainsi la paix & la tranquillité furent rétablies, & on célébra ce jour de grace & d'amnistie par des fêtes & des réjoüissances. On recommença de prêcher l'Evangile avec une pleine & entiére liberté. Plusieurs Idolâtres & Mahométans furent instruits & catéchisez pour embrasser la Religion Chrétienne. Les habitans de quelques autres lieux, sans attendre la guerre, allérent reconnoître le vainqueur & se soumettre à lui. Cependant tandis qu'il s'arrêtoit ainsi à Amboine, il ne laissoit pas de penser à l'entreprise des Moluques, & de continuer à faire ses préparatifs pour cela.

Ceux qui s'enfuirent à Ternate y racontérent la perte des villes, des bourgs, des forts que le Roi de cette isle possédoit à Amboine, & comment le Général Furtado se préparoit ouvertement pour aller attaquer les autres isles qui ne vouloient pas reconnoître la domination d'Espagne, se fortifiant & s'encourageant de plus en plus par ses victoires. Le Roi de Ternate tâcha de profiter de ces nouvel-

nouvelles, augmentant le nombre de ses vaisseaux, les mettant en bon état, aussi-bien que ses forts, & faisant venir des gens de Java & de Mindanao pour soutenir les attaques qu'on lui pourroit faire. Nonobstant tous ces bruits de guerre, & les négociations qu'il faisoit avec les Hollandois, il ne laissa pas de penser à se marier, & il conclut son mariage avec la Reine Celicaya, celle-là même qui l'a suivi dans toutes ses traverses, & aussi dans sa derniére fuite hors de son Roiaume. Cette Princesse étoit fort jeune quand elle fut mariée, & comme elle étoit parfaitement belle, tous les Rois de ces païs-là souhaitoient fort de l'épouser. Il y en eut plusieurs qui la firent demander à son pére qui étoit le Sangiac de Motiel, qui préfera le Roi de Ternate comme le plus puissant & le plus considérable. Le jour marqué pour la célébration des noces, l'Epouse fut menée à Ternate par son pére, ses beaux-fréres & ses autres parens & amis, accompagnées de plusieurs compagnies de gens armez. Elle fut reçûë avec de grandes démonstrations de joie, au bruit du canon, & des instrumens de Musique à la maniére du païs. La fête dura plusieurs jours, avec beaucoup de somptuosité & de dépense. Celicaya attiroit les yeux & gagnoit les cœurs de tout le monde par sa beauté & sa bonne grace mêlées d'une douceur qui sembloit donner quelques espérances à ceux qui l'approchoient. Cela auroit pu causer de la jalousie à son Epoux, si elle n'avoit pas eu tant d'adresse qu'elle en avoit. On

pour-

pourroit ici dire bien des choses à son avantage, tant pour sa douceur, & pour son amour & sa fidélité conjugale, qu'à l'égard de l'adresse qu'elle avoit à se conserver les bonnes graces de ceux même qu'elle n'écoutoit pas favorablement ; mais l'on s'en taît pour suivre le fil de l'Histoire, d'autant-plus qu'on peut voir toutes ces choses assez au long dans quelques Rélations.

Le tems & la disposition des affaires obligeoient le Général Furtado à presser pour le secours qu'on lui préparoit aux Philippines. Pour cet éfet il y envoia d'Amboine qui en est éloignée de quatre-vints lieuës, le Pére André Pereyra Jésuite, & le Capitaine Antoine Brito Fogaça, au mois de Mai, de l'An mil six cents-deux. Ils arrivérent à Zebu le vint-cinq de Juillet, puis ils en partirent pour Manille le sixiéme d'Août suivant, & arrivérent dans cette Ville le cinquiéme de Septembre. Dom Pedro d'Acugna fut fort aise de leur venuë, & comme il s'interessoit extrémement dans l'affaire pour laquelle ils venoient, il s'informa fort soigneusement de toutes les particularitez de ce qu'avoit fait le Général Furtado. Il avoit écrit à Dom Pedre, mais il s'en remettoit dans sa lettre à la rélation plus particuliére & plus circonstanciée que lui feroient ses Envoiez. Ils la lui firent donc en éfet fort ample & fort étenduë, & s'aquitérent fort bien de leur ambassade chacun selon son caractére & sa profession. Dom Pedre ne voulant apporter aucun retardement aux affaires, assembla incontinent le

Con-

Conseil de guerre, où il fut conclu, qu'on envoieroit à Furtado incontinent & sans aucun delai le secours qu'il demandoit, bien qu'en cela on fût dans la nécessité de s'accomoder à l'état & aux besoins du païs. Dom Pedre envoia ses ordres aux provinces des Pintados, afin que le Capitaine Jean Suarez Gallinato qui y commandoit, préparât toutes les choses necessaires pour cette entreprise. Il lui ordonnoit de partir de Zebu avec l'infanterie la mieux disciplinée qu'il eût, & de se rendre à Arevalo, qui étoit le lieu où l'on se proposoit d'assembler la flotte. Gallinato exécuta ces ordres, envoïant un navire à Oton, pour y prendre tout le secours qu'il pourroit. Ce vaisseau prit terre à cette isle le vint-huitiéme d'Octobre, & le même jour Dom Pedre partit de Manille pour aller au païs des Pintados, afin d'avancer les choses par sa présence; bien que la flotte fût déja presque prête à Oton, où elle arriva le treziéme de Novembre. Il avoit tant d'ardeur & d'empressement pour cette entreprise, que nonobstant les difficultez qui s'y présentoient, à cause de ceux de Xolo & de Mindanao, qui separez en petites troupes, pilloient & saccageoient les Sujets de Sa Majesté dans les provinces des Pintados, il ne laissa pas d'assembler le secours qu'on lui demandoit, & d'en donner le commandement à Jean Suarez Gallinato, en qualité de Général.

Aussitôt que Furtado eut fait ses dépêches, & envoié à Manille pour y demander ce secours, après avoir châtié ceux de Ve-

ranula, & d'Amboine, & avoir laissé garnison dans ces deux isles, il en partit & prit la route des Moluques, avec ses troupes victorieuses embarquées dans cinq galions, quatre galiotes, & douze carcoas. Comme ces mers sont fort sujettes aux tempêtes, & célébres par plusieurs naufrages, ni leurs heureux succès & les avantages qu'ils avoient remportez, ni les rafraîchissemens dont ils s'étoient pourvûs depuis leur victoire, ne les assuroient pas tellement qu'ils fussent exemts d'inquiétude. Furtado se rendit à Ternate avec sa flotte le dixiéme d'Octobre, mais il n'y fit point de séjour, se contentant de la regarder comme en passant, pour aller à Tydor. Il visita & reconnut le fort, encouragea les soldats qui étoient dedans, & à l'égard de la personne de ce Roi, & des services qu'on en pouvoit tirer, il en usa avec discrétion, & avec toutes les précautions que la prudence lui suggéroit. Ce Prince prenoit beaucoup de soin de persuader nos gens de sa fidélité & de son amitié; mais cela n'étoit point confirmé par des éfets. Ainsi plus il s'éforçoit de persuader, plus il donnoit des soupçons & des sujets de doute. Furtado laissa les galions à Tydor, & en partit avec les vaisseaux à rame pour aller à l'Isle de Maquien qui étoit à six lieües de Tydor, qui relevoit du Roi de Ternate. Elle étoit si lasse de la domination de ce Prince, que lors-que les habitans virent notre flotte, ils allérent en foule sur le port, les principaux s'y étant rendus, accompagnez du peuple, avec les femmes & les enfans

& ayant

ayant apporté des présens de tout ce qu'ils
voient pu renconrer de prêt & sous leur
nain. Ils portoient aussi des étendarts qu'ils
irent aux pieds de Furtado en signe de sou-
nission, & pour marquer qu'ils se soumet-
oient à lui eux & leur païs. Nos gens dé-
arquérent tranquillement & pacifiquement,
u son de la Musique ordinaire des corne-
nuses & des bassins. Les Portugais cher-
hérent inutilement dans cette isle quelques
Hollandois qu'on croyoit qui y fussent enco-
e : mais on sçût qu'ils avoient passé à Ter-
ate, aimant mieux essaïer de se sauver par
a fuite, que de se fier à la clémence du
Commandant. On fit soigneusement visiter
& reconnoître l'isle, & Furtado fit bâtir
vec beaucoup de diligence un fort, dans
'endroit qui lui parut le plus convenable,
& le plus exactement qu'il fut possible, se-
on les régles de la fortification. Lors-
qu'il fut achevé, on y mit en garnison un
Capitaine avec cinquante hommes, bien ar-
mez, & bien pourvus de vivres & de mu-
tions, & on leur laissa une galiote. Après
cela Furtado avec le reste de sa flotte reprit
a route de Tydor, où il rassembla ses for-
ces, & fit caréner ses vaisseaux; puis il par-
tit pour aller à Ternate, & il arriva au port
de Talangame, où il moüilla l'ancre, y de-
meurant depuis la fin d'Octobre jusqu'à la
mi-Février qu'arriva le secours qu'il atten-
doit de Manille. Plusieurs lui font de cela
un sujet d'accusation d'avoir demeuré si long-
tems sans rien faire. On dit qu'il ne sçut
pas se servir des occasions & des moiens qu'il
avoit.

avoit entre les mains, puis qu'il pouvoit couper les vivres aux ennemis, & faire des courses dans leur païs, & par ce moien il les auroit pu vaincre sans tirer un seul coup de mousquet, en les resserrant & les réduisant à la nécessité. Néanmoins je croi que quand il s'agit de juger de la conduite & des actions des grands Capitaines comme étoit Furtado, le plus seur est de présumer à leur avantage, & de croire qu'ils ont eu quelques bonnes raisons, quoi que peut-être secrettes & inconnuës, d'agir comme ils ont fait, plutôt que de les blâmer précipitamment, ou de s'imaginer qu'ils ont été poussez par de mauvais motifs. Il est certain qu'étant à Maquien, & ayant appris qu'assez près de cette isle il y avoit une flotte ennemie de vint-deux carcoas, il ne voulut pas perdre cette occasion qui lui paroissoit favorable. Il fit promtement embarquer sur dix-huit autres carcoas, cent-soixante & dix Portugais de ses meilleurs soldats, conduits par un Commandant, pour aller chercher les Barbares. Les soldats faisoient paroître beaucoup de vigueur & de courage; mais aussi un peu trop de présomption; car il n'y en avoit aucun qui à l'entendre parler ne fût prêt à combattre contre cinq ou six des carcoas ennemis. Cette bonne opinion que chacun avoit de soi-même, faisoit qu'ils ne vouloient point obeïr, & ce défaut de discipline leur ôta la victoire.

Les ennemis passérent au milieu d'eux, & ils les virent passer sans leur tirer un seul coup. La flotte barbare s'appercevant de leur desordre

ordre, retourna promtement contre eux, & leur ayant fait une décharge, les ennemis prirent un des carcoas des Portugais avec quatorze hommes dedans, à qui ils coupérent la tête à la vûë de leurs compagnons, qui eurent le bonheur que les Barbares ne sçurent pas poursuivre leur victoire. Ce fut là un des principaux motifs qui obligea le Général à bâtir un fort à Maquien. Cependant le Roi de Ternate faisoit des préparatifs, & mettoit ses gens en bon état, avec l'aide & le conseil de vint Hollandois, emploïant le plus soigneusement & le plus utilement qu'il lui étoit possible le repos dont Furtado le laissa tranquillement joüir pendant huit mois. Il fit faire dans ce tems-là des machines, & fit préparer des défenses; ayant fait encore depuis la même chose à la vûë de notre camp.

Après qu'on eut assemblé la flotte aux Philippines, les Auditeurs & le Procureur Fiscal de l'Audience, firent livrer à Gallinato les munitions de guerre & de bouche, savoir mille boisseaux de bon riz, trois cens jeunes bœufs, deux cents cruches de vin, quatre-vints quintaux de gros cloux ou chevilles de fer, quarante quintaux de poudre, trois cents mantes ou capes de Ylocos, sept cents aunes d'étofes de laines d'Espagne, cent aiguilles à coudre des voiles, trente cruches d'huile. Le nombre des soldats étoit de deux cents, savoir, cent soixante-cinq arquebusiers & trente-cinq Mousquetaires. Il y avoit vint-deux Matelots, quelques pilotes & un Maître; trois Officiers pour commander l'artil-

l'artillerie, vint garçons de galére. La dépense qu'il falloit faire pour l'entretien de tout cela, montoit à vint-deux mille deux-cents-soixante pesos par mois. Lors-que tout fut en état, on pria, de la part du Gouverneur & de l'Audience, le Pére André Péreyra, & le Capitaine Brito de partir avec le secours. Gallinato, comme on l'a dit, le commandoit en Chef, & avoit grand soin que chacun fût prêt à tems pour s'embarquer. Il étoit accompagné des Capitaines Christofle Villagra & Jean Fernand de Torres. La compagnie du Capitaine Dom Thomas Bravo, neveu du Gouverneur, fils de Dom Garcias son frére, ne fut pas de cette expédition : elle demeura aux Philippines : mais Dom Thomas en voulut être, & il rendit de fort bons services. L'infanterie s'embarqua sur le vaisseau nommé *Sainte Potenciane*, & sur les fregates *Saint Antoine*, *Saint Sebastien*, *Saint Bonnaventure*, & *Saint François*. La flotte partit du port d'Yloilo le vintiéme de Janvier de l'An mil six cents-trois, & alla relâcher à celui de la Caldére dans l'isle de Mindanao le vint-cinquiéme du même mois. Comme on apprit dans ce lieu quelques nouvelles des ennemis, on y demeura jusqu'au vint huit ; puis on en partit, & l'on prit la route des Moluques. Le septiéme de Février nos gens reconnurent l'isle de Siao, & le jour suivant dès le matin celle de Taolan qui en est à quatre lieuës. La frégate nommée *Santanton* se perdit dans ce lieu-là ; sur un banc qui est près de cette isle ; ce qui donna du chagrin & de l'inquiétude

tude

tude au reste de la flotte. Gallinato prit un grand soin de faire secourir ceux qui étoient sur le vaisseau échoüé, en envoiant le capitaine Villagra, qui sauva non seulement les hommes, mais aussi les armes & l'artillerie. Tout le reste s'est perdu & englouti par la mer. En continuant leur voiage, ils reconnurent l'isle de Ternate le treiziéme de Février : & le lendemain quatorziéme ils abordérent à celle de Tydor, où ils aprirent des nouvelles d'André Furtado. Ils se reposérent un peu pour aller le joindre le plus promtement qu'il leur seroit possible. Puis aiant remis à la voile par un bon vent, ils arrivérent à Ternate, & le seiziéme du mois ils entrérent dans le port de Talangame qui est à une lieuë du fort. Les flottes se saluérent l'une l'autre comme amies, & les Généraux firent aussi la même chose, & se rendirent mutuellement compte de ce qui s'étoit passé, des circonstances de leurs voiages, & de l'état de leurs forces. Après cela consultant sur ce qu'il y avoit à faire, ils se trouvérent d'avis différent, & eurent quelque contestation. Gallinato soutenoit qu'il falloit couper les vivres aux ennemis, en faisant poster nos carcoas autour de l'isle ; que même on l'auroit dû faire plutôt ; & que si on l'eût fait ils eussent été fort pressez de la disette, à quoi elles avoient pû remédier par le tems qu'on leur avoit donné. Furtado de son côté ne manquoit pas d'alléguer des raisons pour sa défense.

Avant-que de faire débarquer leurs gens, on jugea nécessaire de reconnoître le fort des enne-

ennemis. Pour cela on résolut que les Capitaines Christofle Villagra & Gonzale Sequeyra s'en approcheroient dans une barque, avec des marques de paix & une enseigne qui en fut un signal, comme cherchant à parler au Roi, pour traiter de la paix, & proposer quelques moiens pour y parvenir. Ces deux Capitaines s'aprochérent des ennemis, & quand ceux-ci les virent & apprirent quel étoit leur dessein, ils l'envoiérent dire au Roi, qui répondit qu'il ne pouvoit leur donner audience ce jour-là, & qu'ils retournassent le lendemain. Lorsqu'ils furent retournez, les gens de la ville sortirent pour les recevoir. Cachil Sugui, Cachil Goge, & Cachil Quipares, oncles du Roi, y allérent aussi. Ces Capitaines leur dirent qu'ils étoient retournez là par l'ordre du Prince, à qui ils souhaitoient de parler. Cela se passa vers les neuf heures du matin, & bien qu'ils fussent fort près de la ville, on ne leur rendit réponse qu'à quatre heures après midi. Cette réponse fut, que Furtado ou Gallinato vinssent eux-mêmes, & que le Roi ne parleroit à aucun autre : que les Capitaines qui étoient venus pouvoient négocier avec ces gens ce qu'ils voudroient, & qu'il approuveroit & tiendroit pour bon ce que les siens auroient répondu.

Quand les Espagnols eurent reçu cette réponse, comme leur principal dessein étoit de reconnoître la forteresse, le Capitaine Villagra feignant quelque nécessité pressante entra dans le bois voisin, d'où il reconnut de ce côté-là tout ce qu'il pouvoit voir,

& mê-

& même mieux qu'on n'auroit osé l'espérer dans le peu de tems qu'il eut. Ils retournérent au camp & Sequeyra, & rapportérent au Général tout ce qui leur étoit arrivé. Lors-que la plusPart des troupes furent débarquées, Gallinato supplia encore Furtado d'envoier en course les vaisseaux legers pour couper les vivres aux ennemis. Enfin par ses priéres & ses sollicitations on en envoia quelques-uns qui reüssirent si bien, qu'ayant rencontré deux jonques & une grande champane qui portoient un secours considérable d'hommes & de vivres, ils s'en rendirent maîtres, & tuérent ou firent prisonniers tous ceux qui y étoient, en assez grand nombre & bien armez. Animez par cet heureux succès, ils continuérent leurs courses autour de l'isle, & par ce moien ils fermérent entiérement le passage à tout secours. Les ennemis commencérent bien-tôt à sentir la disette des vivres, en sorte qu'il y en eut qui furent malades & affoiblis, & quelques-uns même qui moururent de faim. Ils ne mangeoient que des herbes & d'autres alimens peu nourissans. Ainsi il y en eut plusieurs, & particuliérement des femmes, qui ne pouvant supporter cette nécessité pressante, aimoient mieux hazarder de se jetter parmi les nôtres, & se rendoient à notre camp. La plusPart même en auroient fait autant s'ils l'avoient pu. Le vint-septiéme de Février, Furtado fit la revuë de toutes ses troupes sur la plage ennemie où nos gens avoient pris terre. Gallinato dit, qu'il fut affligé en les voiant, parce qu'à son avis

ces troupes n'étoient pas suffisantes pour l'entreprise qu'on faisoit. La plusspart des soldats étoient trop jeunes, & presque encore enfans, plusieurs étant attaquez de cette maladie qu'on nomme, *Berber*, & d'ailleurs peu exercez à se servir de l'arquebuse, en ayant même en assez petit nombre; & la plusspart n'ayant que quelques fusils de chasse, sans qu'il y eût aucun mousquet. Tout cela sembloit devoir faire craindre un mauvais succès. Il y avoit quatre cents-vints soldats partagez en quatre compagnies. Le lendemain l'infanterie Espagnole, qui étoit venuë des Philippines passa aussi en revuë dans le même lieu, en présence de Furtado & de ses Capitaines. Dom Thomas bien armé marchoit à la tête, la pique à la main, & étoit suivi de tous les Mousquetaires. Après cela marchoient les compagnies séparément & en bon ordre. Cette milice formoit trois petits corps, tous composez de bons soldats, qui entendoient bien le métier de la guerre, & étoient bien armez & braves, comme ils se firent bien-tôt connoître.

On avoit tenu conseil de Guerre avant que de débarquer, pour savoir si on le devoit faire. Ensuite le premier de Mars, le Général représenta de bouche, parce-que sa coutume n'étoit pas de le faire par écrit, ainsi qu'il en avertit, & dit *qu'il y avoit déja longtems qu'il demeuroit sans rien faire dans l'attente du secours qui leur étoit arrivé: que puis que Dom Pedre leur en avoit envoié un si considérable, il n'étoit pas juste de perdre plus de tems.* Gallinato lui répondit; *qu'il fal-*

loit

loit bien considérer l'importance & la difficulté de l'entreprise, & combien il étoit destitué les choses nécessaires pour la commencer, & pouvoir raisonnablement espérer de bien reüssir. Là-dessus il toucha quelques articles importans, dont il avoit été informé par des Capitaines Portugais. Enfin après qu'on eut délibéré quelque tems, la pluralité des voix fut qu'on attaqueroit les ennemis, puis que les préparatifs étoient faits pour cela, & l'on se flatta peut-être que leurs forces n'étoient qu'imaginaires, & qu'ils se rendroient aussi-tôt qu'ils verroient notre armée dans leur païs. Gallinato fut toûjours d'un sentiment contraire, à cause de la foiblesse qu'il voioit dans la pluspart de nos gens qui l'empêchoit d'en bien espérer. Néanmoins pour ne faire paroître ni manquement de cœur, ni défaut de soumission, & pour donner bon exemple, d'autant plus qu'il étoit fort considéré, il dressa un mémoire de ce qu'il falloit pour l'éxécution de l'entreprise dont il étoit question. Dans ce mémoire, il parloit des moindres choses, jusqu'aux chevilles des afûts du canon, qui jusques-là n'étoient point en état comme il falloit. Delà, disoit Gallinato, on pouvoit aisément inférer que le reste qui étoit plus difficile, s'exécuteroit mal-aisément.

Les délibérations étant finies, Furtado dit à Gallinato qu'il avoit dessein, en débarquant de faire marcher en tête deux cents Portugais avec une compagnie d'Espagnols. Gallinato le pria de consentir qu'il se mît à l'avantgarde, disant qu'il y seroit

non en qualité de Commandant, mais seulement comme de soldat, puis qu'en éfet il se faisoit honneur d'être un de ceux qui étoient sous lui. Il demandoit cette faveur avec beaucoup d'instance. Néanmoins Furtado qui savoit bien juger comme il faut de ces sortes de demandes, & de l'empressement que les braves gens ont pour les faire, lui répondit que s'il y vouloit aller, il le prioit de l'accepter aussi lui-même pour compagnon. Gallinato lui repliqua qu'il occuperoit le poste convenable à sa qualité de Général, comme cela étoit nécessaire, mais qu'il le supplioit encore tres-humblement de lui permettre de se poster à l'avantgarde. Cependant pour lors la chose en demeura là; mais le jour suivant Furtado & son Amiral lui parlérent ensemble, & Furtado lui dit que par le conseil du même Amiral, il lui donnoit l'avantgarde, & qu'il le prioit de l'accepter avec le nombre de gens qu'il lui avoit marqué. Gallinato l'accepta, faisant le cas qu'il devoit de cet honneur.

Le troisiéme de Mars, ils commencérent à se mettre en ordre pour marcher, & Furtado voulut que deux de ses compagnies, & une d'Espagnols qui faisoient le nombre de trois cents hommes, marchassent à l'avantgarde, trois autres à l'arriéregarde, & l'étendart de Christ avec la persone du Géneral étoient au corps de bataille. Gallinato étoit d'avis qu'on mît toutes les enseignes au milieu, pour être plus en sureté: mais le Général suivit un sentiment contraire. Ils commencérent donc à marcher dans l'ordre qu'on

qu'on vient de dire, pour aller chercher les ennemis, Gallinato ayant à son côté le Capitaine Dom Thomas, duquel écrivant depuis à Dom Pedre, il loüa extrémement le courage & la bravoure qu'il avoit fait paroître dans toutes les occasions qui s'en étoient présentées. Il disoit de lui, entre les autres choses, qu'il s'étoit montré digne fils d'un brave pére. Ces cheveux blancs, ajoûtoit-il, en parlant de soi-même, ont conservé leur honneur par le moien de son bras, qui m'a fort bien secouru, & défendu vaillamment dans toutes les occasions périlleuses.

Les ennemis au nombre de sept cents hommes, attendoient nos gens dans un poste fort avantageux, parce que la plage le long de laquelle les nôtres marchoient pour aller à eux, étoit fort resserrée & fort étroite, ou pour mieux dire presque toute couverte d'eau, la mer étant haute comme elle étoit alors. D'ailleurs du côté de la terre on étoit resserré par une espéce de barricade naturelle, tres-haute & couverte d'un *Zacatal* fort & épais, qu'on ne pouvoit percer. On appelle *Zacatal*, un lieu rempli de certaines herbes fort épaisses & fort hautes, en-sorte que les hommes & les bêtes s'y peuvent aisément cacher; & cela est plus fort & plus épais que les plus épais roseaux qu'on voit en Espagne. On nomme cela *Zacatal*, du nom de *Zacate*, qui signifie cette sorte d'herbe, qui est presque aussi forte que les roseaux. Ainsi donc dans ce chemin étroit, difficile & plein de rochers, on ne pouvoit

faire marcher que trois hommes de front ; encore celui qui étoit du côté de la mer se trouvoit-il souvent obligé de passer dans l'eau. L'ennemi s'étoit posté sur ce passage si étroit, pour arrêter les nôtres, & il avoit fait au-devant de soi une espéce de retranchement, d'un gros arbre qu'il avoit abbatu exprès, & qui traversoit tout le chemin par où l'on pouvoit passer. Derriére cet arbre, & sur la hauteur, on découvroit au travers du *Zacatal* des gens armez de mousquets, d'arquebuses, de sabres, de coutelas, de traits à lancer, de pots à feu ; & de pierres qui n'étoient pas les armes avec quoi ils faisoient le moins de mal à nos gens. Ils avoient aussi dans ce poste cinq piéces de canon dont cinq Espagnols furent tuez presque dès le commencement ; & depuis dans des attaques plus pressantes, seize Portugais furent blessez si dangéreusement qu'ils moururent peu après de leurs blessures. Gallinato avouë que ce jour-là il se vit en danger de perdre l'honneur que la victoire lui avoit aquis en tant d'occasions, parce que les enseignes aussi-bien que tout le reste, furent sur le point de tomber entre les mains des ennemis, qui combattoient fort à leur avantage. Aussi faisoient-ils tant de mal aux nôtres, que dès la premiére attaque que Gallinato fit, ceux de Ternate chargérent si furieusement que nos gens furent obligez de reculer. Gallinato s'étant tourné pour regarder les enseignes de trois cents hommes qui étoient avec lui à l'avantgarde, vit qu'elles étoient bien loin derriére lui, & qu'il n'y avoit

avoit que fort peu de gens auprès. Il rallia les siens, retourna une seconde fois à la charge, & fut encore contraint de se retirer, parce qu'il se voyoit accompagné d'un fort petit nombre de soldats, & qu'à la derniére attaque qu'il faisoit, à peine étoit-il suivi de vint hommes. Cependant à la fin, en pressant, en faisant des reproches, & en piquant d'honneur ceux qui paroissoient les plus découragez, il leur fit reprendre courage & leur inspira une nouvelle vigueur, si bien qu'ils retournérent au combat, & poussérent les ennemis si vivement qu'ils abandonnérent leur poste, & les gens de Gallinato se rendirent maîtres des cinq piéces de canon. Ceux de Ternate perdirent dans cette occasion la plusspart de leurs meilleurs soldats, & Gallinato les poursuivit jusqu'à la vuë du fort. Là il fit alte, & proposa d'y prendre poste, & de s'y retrancher; ce qui fut executé. L'ennemi s'avança par deux fois pour empêcher les nôtres de placer leurs gabions, & pour charger nos travailleurs: mais il fut toujours repoussé & contraint de se retirer avec perte. Lors-que les retranchemens furent achevez, Gallinato en envoia avertir le Général, afin qu'il y pût venir. Il y alla en éfet, & s'y étant logé avec tous ses gens, il y fit porter avec lui le grand étendart de Christ, & ses autres enseignes. Le jour suivant, Furtado jugeant qu'il étoit à propos de pousser le logement plus loin, Gallinato en prit la charge, & avec ses gens il poussa les tranchées jusqu'à deux cents pas du fort des ennemis. Ils demeurérent-là

quelques jours, & comme alors Gallinato étoit obligé d'obéïr, il se contentoit de dire quelquefois son sentiment; mais d'ailleurs il exécutoit toujours fort soigneusement les ordres qu'on lui donnoit. Il en usa ainsi lors-que le Général lui communiqua le dessein de faire une autre tranchée plus avancée que la premiére, sur laquelle on pût placer l'artillerie. Le neuviéme du même mois, il se mit à la tête des siens, & de cent Portugais, pour ouvrir la tranchée à cent pas du fort, ou un peu plus avant; ce qu'on comprend aisément qui ne se pouvoit faire sans beaucoup de risque, à cause de cette proximité, & du bruit qu'on ne pouvoit s'empêcher de faire en remplissant les gabions. Le jour suivant on y conduisit l'artillerie qui consistoit en quatre piéces, deux de treize livres de bale; & les deux autres de seize. Ces deux derniéres étoient de ces canons courts, que les Portugais nomment *Camelos*, qui ne font pas beaucoup d'éfet pour battre des murailles. Outre cela les boulets dont on se servoit n'étoient que de pierre, si bien qu'en frapant contre les murailles du fort ennemi, ils se rompoient & se mettoient en piéces, de sorte qu'ils n'étoient bons que pour tirer contre les maisons, où ils pouvoient faire quelque mal.

Gallinato voiant cela dit au Général que puis qu'avant que de débarquer il lui avoit dit qu'il avoit de l'artillerie, il falloit la faire venir, parce qu'il voioit lui-même que celle qu'ils avoient ne produisoit presque aucun éfet. Furtado lui répondit qu'il n'en avoit

avoit point d'autre, & qu'il en avoit laissé plusieurs piéces des meilleures dans les places qu'il avoit prises l'année précédente; qu'il y en avoit aussi une partie qu'il n'avoit pû amener à cause du mauvais tems & des tempêtes. Il fallut donc se servir de celle qu'on avoit, & quand on eut dressé les batteries, on commença de tirer; mais on faisoit beaucoup de bruit & fort peu d'éfet, & l'on peut dire qu'on tiroit en l'air & que tous les coups étoient inutiles, parce que le fort des ennemis étoit élevé, & qu'il y avoit de ce côté-là, vers la mer un cavalier revetu de pierre, qui est celui à qui on avoit donné le nom de Nôtre-Dame. Au pié du cavalier il y avoit un ravelin qui le défendoit, & qui étoit muni de sept grosses piéces de canon qui nous faisoient beaucoup plus de mal que les nôtres n'en pouvoient faire aux ennemis. Ce cavalier étoit fort bien terrassé de quatre toises de hauteur, & d'une & demie de largeur, ce qui avoit été fait & conduit par les Hollandois, qui avoient emploié leurs soins & leur industrie pour mettre ce fort de Ternate en meilleur état qu'il n'étoit avant qu'ils eussent été dans ce païs, & qu'ils eussent commercé avec le Tiran de cette isle. Du côté de la terre il y avoit une bonne muraille, jusqu'au bastion de pierre nommé Cachil Tulo, qui étoit fortifiée par dehors avec de grosses poutres, & sur quoi il y avoit trois grosses piéces de canon, y en aiant deux autres sur la muraille entre ce bastion & celui de Nôtre-Dame. Tout cela regardoit vers le lieu

où les nôtres s'étoient logez. Il y avoit dans le fort, outre les gros canons, plusieurs fauconneaux, & d'autres sortes de petites piéces d'artillerie. Comme toute nôtre batterie s'adressoit contre ce cavalier, avec grand bruit, mais fort inutilement, ainsi qu'on l'a déja remarqué, le Général commanda qu'on cessât de tirer.

Le Dimanche seiziéme, les ennemis firent une sortie entre les quatre & cinq heures du soir, avec le plus grand nombre de gens qu'il leur fut possible, pour attaquer les nôtres & tâcher de se rendre maîtres de cette tranchée où étoit nôtre artillerie. Ils partagérent leurs gens en trois troupes, pour attaquer par trois endroits en même tems, savoir par le côté de la hauteur, par celui de la plage, & par le front. Du côté de cette hauteur on voioit venir plus de huit cents hommes de ceux de Ternate armez de sabres, & à l'avantgarde il y en avoit à peu près autant des insulaires de Java qui étoient armez de piques, longues de dix-huit piez, composant un bataillon serré. Tous ces gens étoient commandez par un brave jeune homme nommé Cachil Amuxa, qui étoit cousin germain du Roi, & fils de Cachil Tulo. Quatre cents hommes attaquérent par le front, & autant du côté de la mer. Les Capitaines marchoient à la tête de leurs compagnies, & ils attaquérent la tranchée avec tant de courage, que si ceux qui la défendoient n'eussent été bien préparez, & n'eussent bien fait leur devoir, les ennemis s'en seroient rendus maîtres. Les Capitaines

Pinto

Pinto & Villagra y étoient de garde, qui firent une tres-vigoureuse résistance ; où Manuel Andres Sergeant de Villagra, Alfonse Roldan Caporal, & un autre Portugais qui fit paroître beaucoup de courage, moururent en combattant, percez de coups de piques. Néanmoins la victoire se déclara bien tôt après en faveur des Espagnols. Les ennemis furent repoussez & tournérent le dos, laissant plusieurs de leurs gens morts sur la place, & entre-autres quelques Capitaines que leur Roi estimoit beaucoup ; si-bien qu'ils se retirérent dans leur fort. Les nôtres encouragez par ce bon succès, firent une nouvelle tranchée plus proche, du fort pour battre le ravelin, d'où, avec les sept piéces de canon qui y étoient, ils nous incommodoient beaucoup, nonobstant le rempart que les Capitaines Villagra & Sebastien Suarez avoient fait faire, pour se mettre un peu à couvert de cette batterie. Le Jeudi cette tranchée fut presque toute achevée, & comme elle étoit fort près de la place, elle causa tant d'inquiétude au Roi de Ternate, qu'il commença de la faire battre avec toute son artillerie. A la vérité cela ne fit pas un grand éfet, parce que les gabions & le terre-plain qui étoit derriére, pouvoient résister à de plus grands coups. Mais on ne laissa pas de juger par là de la puissance & des forces de l'ennemi, & par conséquent de la difficulté de l'entreprise.

Le vint & uniéme de Mars, le Général étant venu dans la tranchée fit assembler tous les Capitaines & les principaux Officiers,

qui étoient Gallinato, Villagra, Antoine Andrea, Jean Fernand de Torres, Gonzale de Sequeyra, Sebastien Suarez d'Albergueria, Etienne Texidias, Gaspar Pacheco, l'Amiral Tome de Sousa Ronches, Loüis Melo Sampoyo. Jaques de Morales, Dom Lope d'Almeyda, Ruy Gonzalez, Trajan Rodriguez Castelbranco, Antoine de Brito Fogaza, Jean Pinto de Moraes, & Dom Thomas Bravo. Quand Furtado les vit tous assemblez il tira un Missel, & leur demanda premiérement de jurer sur les Saints Evangiles, qu'ils ne parleroient en aucune maniére de ce qu'il alloit leur proposer, & de la résolution qui seroit prise là-dessus, jusques à ce que les choses fussent mises à exécution. Ils jurérent tous, & incontinent après leur serment, il leur fit sa proposition en ces termes.

Messieurs, je vous ai assemblez pour vous représenter l'état auquel je me trouve à présent, & où je suis particuliérement réduit depuis ce siege. Il y a deux ans que je suis parti de Goa, & dans le cours de mon voiage j'ai consommé en plusieurs rencontres une grande quantité de munitions, si-bien que quand nous débarquâmes il y a quelques jours, je me trouvai n'avoir plus de reste que dix pipes de poudre, & vint neuf barils qu'on m'a envoiez de Manille. Depuis que nous sommes à terre, vous avez vû qu'on en a emploié considérablement, tant dans les combats & les escarmouches avec les ennemis, que pour la batterie que nous avons dressée contre leur fort, de-sorte qu'il ne m'en reste pas à beaucoup près la moitié de

cette

cette quantité que je viens de vous marquer. Si nous comptons les morts, les blessez, & les malades, nous trouverons qu'il nous manque cent trente hommes du nombre que nous avions d'abord. Les autres qui nous restent sont presque tous malades du Berber comme vous le savez tres-bien. Les vivres que nous avons, en comptant le riz qui nous est venu de Manille, sont en si petite quantité, qu'ils ne peuvent tout au plus nous durer que jusqu'au commencement de Juin. Tous nos vaisseaux grands & petits se trouvent fort exposez & courent risque de se perdre dans, le lieu où ils sont à present, au sentiment de tous nos Pilotes, qui disent qu'après cette Lune il viendra du mauvais tems & des vents impétueux, qui les mettront en péril dans l'endroit où ils sont, & qu'on sera nécessairement obligé de les mener ailleurs, si l'on ne veut pas s'exposer à les perdre; qu'on ne voit point d'autre lieu pour les mettre en quelque sureté que Tydor. Nos ennemis sont puissans & bien fortifiez, comme nous le voions, puis que jusqu'à present tous nos efforts & nos batteries n'ont pas produit de grands éfets, & que si nous leur faisons un peu de mal, & leur tuons du monde, ils reparent aisément cette perte par la quantité qu'ils en ont. L'amitié du Roi de Tydor n'est pas une chose sur quoi nous devions beaucoup nous fonder, puis que jusqu'à présent il n'a rien tenu de tout ce qu'il avoit promis pour le service de Sa Majesté, bien qu'on en fût solemnellement convenu avec lui, que les choses fussent justes, & qu'elles lui fussent même utiles pour son propre intérêt. Il nous a donné des paroles tant & plus, mais

qui n'ont encore été suivies d'aucun éfet. Sa conduite passée nous peut donc aisément faire juger ce que nous en devons attendre à l'avenir. Je croi avoir quelque expérience dans les affaires, & je voi clairement, ce me semble, que ce Prince n'a pour but que de nous tromper, & de nous amuser, jusques à ce peu à peu la pluspart de nos gens périssent ou par la main des ennemis, ou par les fatigues & les miséres d'un long siége. Depuis peu, comme je le pressois d'agir, & de faire connoître par des éfets qu'il étoit ami & fidéle vassal de Sa Majesté, il me répondit, qu'il étoit prêt, pourvu que nous fournissions des vivres à ses troupes, parce qu'il n'en avoit point pour les faire subsister. S'il nous donne quelques soldats c'est pour nous importuner, en nous demandant sans cesse de la poudre & du plomb, pour les moindres occasions, & cela sans doute pour achever de consommer le peu qui nous en reste, puisque quand il s'agit de nous rendre quelque service réel, nous ne trouvons jamais aucun d'eux qui soit prêt. Du petit nombre de ceux d'Amboine que j'avois amenez avec beaucoup de peine, pour nous servir & nous être en aide, les uns s'en sont retournez dans leur païs, & les autres se sont rendus aux ennemis. S'il en est demeuré quelques-uns ils ne suffisent nullement pour les travaux que nous sommes obligez de faire, & à quoi il nous faut nécessairement emploier nos soldats, comme cela est déja arrivé par le passé. Ainsi nos gens sont si fatiguez qu'ils sont peu en état de rendre de grands services. Les ennemis attendent des vaisseaux Hollandois, qu'ils savent qui sont arrivez à Banda, & j'ai

même

même été informé qu'ils les ont déja fait avertir & solliciter de venir à leur secours. Vous comprenez aisément que s'ils viennent ils nous feront un tres-grand obstacle. Après ce que je viens de vous representer, je vous prie donc, Messieurs, de me dire vos sentimens, & de me donner vos avis sur ce que je dois faire, pour me bien aquiter de tous mes devoirs dans une conjoncture si délicate, si difficile & si importante.

A la priére de tous ces Capitaines que Furtado avoit assemblez, il leur donna sa proposition par écrit, bien que d'abord il s'en excusât. On écrivit donc & la proposition & les avis de ceux qui en délibérérent, dont la plupart même des Portugais furent pour la négative, & contre le dessein de lever le siége. On pourroit ici rapporter ce qu'ils dirent chacun en particulier, & les raisons dont ils appuïérent leurs sentimens; mais comme ils étoient presque tous à peu près conformes à celui de Gallinato, il suffira de rapporter sa réponse sur la question proposée. La voici.

Jean Suarez Gallinato, Chef & Commandant des provinces des Pintados, & les Capitaines qui sont venus avec moi, en répondant à la proposition que vous nous faites, Nous disons, Monsieur, qu'à l'égard de ce que vous nous representez de la petite quantité de poudre qui vous reste, c'est une chose capitale, puis que c'est une nécessité absoluë d'en avoir pour combattre, & que sans cela l'artillerie, les mousquets & les arquebuses, sont des armes inutiles, & qui ne peuvent qu'embarraßer, bien loin

loin de servir. Ainsi il faut nécessairement prendre des mesures exactes, pour régler la quantité qu'on en consommera, où on la prendra, à quoi on l'emploiera ; afin de pouvoir espérer un bon succès, d'autant-plus-que nous voions qu'on a tiré peu de fruit de celle qu'on a consommée jusqu'à présent. Il faut considérer de plus qu'il est encore nécessaire d'en conserver une grande partie, pour combattre par mer contre cinq galions Hollandois qui nous attendent. S'ils viennent nous chercher, comme cela peut arriver, il faudra qu'une partie de notre flotte s'avanse pour les combattre. Autrement si nous ne le faisons pas, ils donneront quelque secours à ceux que nous tenons assiégez, & pour petit qu'il puisse être, ne fût-ce que d'une centaine de mousquets, cela ne peut manquer de nous être fort préjudiciable. De plus ce seroit faire beaucoup de tort à notre réputation, de faire quelque difficulté de les combattre.

A l'égard de la diminution de nos gens, dont il y en a eu de tuez & dont il y en a de blessez, ou de malades, on ne peut dire autre chose sinon que ce sont là les suites malheureuses & inévitables de la guerre. Ainsi comme nous voions que les maladies se mettent de plus en plus parmi nos soldats, nous devons juger qu'il faut un peu presser les choses, en-sorte pourtant qu'on ne s'expose pas à de trop grandes risques par la précipitation, & que d'ailleurs aussi par un trop long retardement, on ne se mette pas en péril de voir le reste de l'armée atteint par les maladies. Pour ce qui regarde la nécessité des vivres, il nous semble qu'il en faut faire un examen & une repartition exacte, pour sa-

voir

oir combien il s'en consomme par mois, & de ette maniére on pourra, par un bon ordre, révenir les inconvéniens, & pourvoir aux beoins. Autrement le peu d'ordre nous peut être d'un fort grand préjudice. Nous croirions avoir ncore des provisions qu'il ne s'en trouveroit lus aucune, & que nous aurions plus à crainlre la faim que les ennemis.

Pour ce qui regarde le peril des vaisseaux dont les Pilotes parlent, & qui leur fait dire qu'il sera nécessaire de retourner à Tydor, nous repondons, que si notre flotte part du lieu où elle est, cela ne peut manquer d'être tres-préjudiciable à notre armée, qui en tire la plus grande partie des choses qui lui sont nécessaires, ou mesme tout, & à qui par consequent tout manquera par la retraite des vaisseaux. De plus si les ennemis les voient partir, cela les encouragera beaucoup, & leur fera reprendre une nouvelle vigueur. Si les Hollandois viennent & trouvent le port vuide, ils ne manqueront pas sans doute de l'occuper. Il faut encore considérer que si nos vaisseaux s'en vont, nous serons obligez d'y mettre une partie de nos soldats pour les garder. Mais dans l'état où nous sommes est-il à propos de diviser ainsi nos forces, sur tout étant déja fort diminuées comme elles le sont, & plusieurs de nos soldats étant malades? Outre cela il faut remarquer, que nous ne pouvons conserver nos vivres dans le camp à cause des pluïes continuelles qui nous fatiguent jour & nuit, & que nous n'avons pas de lieu à les mettre où ils soient à couvert & en sureté: au-lieu que demeurant à bord, on en apporte chaque jour aux soldats ce qui leur est nécessaire, sans qu'ils

soient

soient ni gâtez ni corrompus. Les Pilotes & les habitans de Tydor assurent aussi que les navires sont en sureté dans le port, jusqu'après la-mi-Avril. Pour les forces des ennemis nous les connoissons par expérience. Nous ne pouvons douter qu'ils n'ayent du monde, de l'artillerie, des munitions, plus que nous, & les Capitaines qui nous sont venus de leur camp, nous le confirment. Mais on ne peut pas nier aussi que dès la premiére occasion & le premier combat ou plus de mille des meilleurs soldats de Ternate s'étoient avancez pour nous empêcher de passer, nous n'ayons remporté sur eux un grand avantage, & qu'ils n'y ayent perdu plusieurs de leurs meilleurs hommes, comme on en pouvoit juger par les corps qu'on voioit étendus sur la place. Cependant nous étions si génez, & le lieu du combat étoit si étroit, que nos soldats ne pouvoient combattre que deux de front. Nous demeurâmes maîtres de cinq piéces de canon qu'ils avoient ; & plusieurs blessez & prisonniers qui tombérent entre nos mains nous ont assuré tout ce qu'on vient de dire de leur nombre & de leur état. Dans le même tems les ennemis allérent aussi attaquer le fort de Saint Jaques, qui étoit gardé par le Capitaine Villagra ; & bien que nos gens fussent surpris & attaquez à l'improviste, ils ne laissérent pas de se défendre si bien qu'ils en tuérent plusieurs, & mesme de leurs plus braves Officiers, de sorte qu'on ne peut douter que leurs forces ne soient diminuées considérablement par tous ces échecs. Il est certain aussi qu'ils sont pressez de la faim, & qu'ils ont plusieurs malades. Il est vrai qu'avec l'aide des Hollan-
dois,

dois, & par une grande patience à souffrir les incommoditez, ils réparent leurs fortifications, & se servent utilement de leur artillerie. Mais on peut répondre à cela, que ces difficultez ne nous devoient pas paroître insurmontables, & qu'après tout si nous n'en trouvions aucune, ce ne seroit pas faire la guerre. Nous n'ignorons pas le peu de fondement qu'on doit faire sur la fidélité du Roi de Tydor; mais ne sçait-on pas aussi qu'il est de la prudence d'un sage Commandant de dissimuler pendant quelque tems avec les gens de ce caractére, & qu'il n'y a guére eu de grands Généraux qui ne se soient quelquefois trouvez en des conjonctures à peu peu près semblables aux nôtres à cet égard. Nous n'avons pas ignoré avant que de débarquer, les dispositions de ce Roi, qui est bien aise de demeurer dans une espéce de neutralité, & qui souhaite de voir continuer la guerre plutôt par la haine qu'il a pour le Roi de Ternate, que par amour pour nôtre nation. Si nous manquons de pionniers & de gens de service, nous y supplérons nous-mêmes & serons comme nous l'avons été jusqu'à présent, & pionniers, & travailleurs, & soldats, puisque dans une guerre si juste le hoïau & l'épée sont également honorables. Nous offrons de nouveau, comme nous avons déja offert ci devant, & nos propres personnes, & tous nos soldats, pour toutes sortes de fonctions, de quelque nature qu'elles soient, à quoi le service de Dieu & celui du Roy nous peuvent engager. Au reste notre avis est qu'il faut, sans perdre un moment de tems emploier nos galions, & qu'il y en ait deux qui aillent se mettre entre le cavalier de Nôtre-Dame & celui

celui de Saint Paul, pour battre ce cavalier par dedans. Pendant que les autres battront la maison de Saint Paul, le fort, & les maisons voisines, il arrivera infailliblement que ceux qui y sont en garde, seront contraints de fuir & d'abandonner leurs postes, parce que le parapet de pierre qu'on y voit, est une défense peu considérable, & qui n'est qu'apparente; si ce n'est du côté qui regarde la campagne. Dés que les galions auront commencé à battre, nous battrons aussi de notre côté le ravelin du cavalier, où sont placées les sept piéces de canon qui nous incommodent le plus, & que nous pourrons sans doute démontrer en deux heures de tems, puis que notre fort de Saint Christofle commande ce ravelin qui n'a pas plus d'une toise d'épaisseur. Enfin, Monsieur, le manquement de vivres, les maladies de nos soldats, la venuë des Hollandois, l'orgueil & l'opiniâtreté des assiegez, ou les autres inconveniens qu'on peut alléguer, sont sans doute des difficultez considerables, mais on les peut toutes surmonter par l'activité & la diligence. Nous voici tous prêts à exécuter vos ordres. Vous n'avez qu'à commander, Monsieur, & vous connoîtrez par expérience que nos promesses ne sont pas vaines. Il n'est pas juste assurément, d'abandonner & le reste des Chrétiens qui sont aux Moluques, & l'espérance de recouvrer ce que nous y avons perdu, à quoi on travaille depuis tant d'années, pour quoi on a dépensé tant de millions, où tant de gens ont perdu la vie, & qui semble faire la honte des nations de l'Europe, en tournant le dos, & abandonnant encore une fois cette entreprise si juste & si sainte.

Cette

Cette réponse étoit couchée par écrit, & signée par les Capitaines Espagnols, étant beaucoup plus étenduë qu'on ne la voit ici, où l'on s'est contenté d'en rapporter la substance, pour satisfaire amplement à tous les doutes & à toutes les difficultez. Les Espagnols répondirent aussi de bouche à d'autres raisons, par lesquelles quelques Capitaines Portugais tâchoient de montrer la nécessité qu'il y avoit de lever le siége & de se retirer. Le Général remercia les uns & les autres de leurs avis & de leur zéle, & congédia l'assemblée. Après cela le jour suivant qui étoit le Samedi vint-deuxiéme de Mars, il prit sa résolution, & se détermina au départ, qu'il ne remit que jusqu'au lendemain. Il avoit même dès la nuit du Vendredi au Samedi fait retirer son artillerie, & la nuit suivante qui précédoit immédiatement le Dimanche, l'armée commença à marcher quelques heures avant le jour, allant le long de la plage vers un endroit où il y avoit des chaloupes pour recevoir les soldats. L'Amiral Tome de Sousa conduisoit l'avantgarde, le Général avec ses Capitaines le corps de bataille, & Jean Suarez Gallinato, avec les Capitaines Dom Thomas Bravo, Jean Fernand de Torres, & Christofle Villagra, menoit l'arrièregarde avec les Mousquetaires. Les troupes marchérent donc dans cet ordre pour aller s'embarquer, ce qui fut fait vers la pointe du jour. A la même heure arrivérent à nos vaisseaux deux Hollandois Chrétiens, qui avoient été dans le fort des ennemis, & qui s'en étoient

étoient ſauvez. Entre les autres choſes qu'ils rapportérent aux Eſpagnols, ils leur dirent que les ennemis étoient forts en nombre, & qu'ils avoient quantité d'artillerie, y ayant juſqu'à trente ſix piéces de gros canon montées ſur leurs afûts, dans le ravelin qui eſt auprès de Notre Dame ; ſept ſur le baſtion de Cachil Tulo, trois au milieu, & deux ſur le cavalier ; trois à l'endroit qui portoit le nom de Saint Paul, huit ſur le fort principal, trois à Limatao, trois autres ſur le baſtion qui y eſt, & quatre autres aſſez près de-là.

Furtado ſe propoſoit de partir dès le même jour & de prendre ſa route d'Amboine ; mais comme il lui fallut faire de l'eau, il fut obligé de différer ſon départ de quatre jours. Gallinato ſe ſervant de cette occaſion pour lui parler, lui repréſenta que puis qu'il partoit, il falloit au moins prendre ſoin de laiſſer le fort de Tydor ſuffiſamment pourvu, parce que ſans cela il étoit impoſſible de le conſerver. Il répondit qu'il ſouhaiteroit de le pouvoir faire, mais que ne le pouvant alors ils tâcheroit de le faire d'Amboine. On lui parla auſſi de quelques autres choſes qui concernoient le ſervice de Sa Majeſté, le priant d'y mettre ordre, à quoi il fit la même réponſe. On lui repréſenta encore à l'égard du fort de Maquien, qu'il étoit extrémement néceſſaire d'y pourvoir, d'autant-plus qu'on y avoit laiſſé cinquante hommes avec un Capitaine, & une galiote, & qu'il falloit abſolument, ou en prendre ſoin pour le maintenir & le conſerver,

ou

u le démolir. Il dit là-dessus qu'il avoit éja envoié ordre de le raser, & qu'il croioit . chose faite. Ainsi donc après avoir mis rdre à ses affaires, & pris congé des Capiaines Espagnols, il mit à la voile le Jeudi int-septiéme de Mars, après avoir écrit ne lettre au Gouverneur Dom Pedre, par aquelle il lui rendoit compte du succès de ette entreprise. Quelques articles qu'on en a mettre ici, pourront faire comprendre uelle étoit l'intention & quelles étoient es raisons de ce sage Commandant, qui voit déja fait connoître sa capacité & sa rudence, par plusieurs actions de tête qu'il voit faites en diverses occasions. Ainsi il 'est pas croiable qu'il eût abandonné comne il fit, l'entreprise de Ternate, sans en voir de grandes & de fortes raisons.

Voici donc ce qu'il disoit à Dom Pedre. *Le secours que vous m'avez envoié, Monsieur, st arrivé à tems, avec l'aide & la faveur de Dieu: car on peut véritablement dire que par un éfet de sa bonté, ce secours arrivant si à propos, a conservé cette flotte à Sa Majesté, & la vie à nous tous. Ainsi, Monsieur, quand le Roi apprendra le succès de cette entreprise, il apprendra aussi en même tems ce qu'il doit à vos soins, & d'un autre côté le peu de sujet qu'il a d'être content du Commandant de Malaca, qui est cause en partie que les choses n'ont pas reüssi comme on desiroit pour le service de Sa Majesté. Quand votre secours arriva, Monsieur, cette flotte étoit sans munitions, y ayant deux ans qu'elle étoit partie de Goa, & ayant consommé tout ce qu'elle en avoit en diverses oc-*

casions

casions qui s'étoient présentées, où l'on en avoit besoin. Néanmoins afin qu'on ne m'accusât pas d'apporter quelque retardement au service de Sa Majesté, je débarquai avec tous mes gens. Peu de tems après il me fallut combattre, ce que je fis heureusement & avec avantage, les ennemis ayant perdu beaucoup de monde dès la premiére occasion. J'ai poussé mes tranchées jusqu'à cent pas du fort ennemi. J'ai mis en batterie cinq piéces de canon, avec quoi j'ai fait tirer fortement, pendant dix jours, & ruïné une grande partie d'un bastion, en quoi consistoit la principale force de la place. Par ce moien j'ai consommé toute la poudre que j'avois, sans qu'il m'en soit resté dequoi pouvoir charger une fois mon artillerie. Cependant s'il arrive, comme je n'en doute presque point, que je rencontre quelques vaisseaux Hollandois, il faudra nécessairement que je les combatte, & c'est la principale raison qui m'a fait lever le siége: Car d'ailleurs je sçai que l'ennemi étoit fort pressé, tant par la faim, que par les pertes qu'il avoit fait de plusieurs Capitaines, & d'un grand nombre de soldats, en diverses occasions. Vous pourrez juger par là, Monsieur, de l'état auquel je me trouve à present. Ensuite dans cette même lettre il faisoit de grandes plaintes contre les Gouverneurs des Indes, & s'étendoit fort là-dessus. Après cela il promettoit à Dom Pedre, que s'il trouvoit quelque secours à Amboine, & qu'il ne fût pas obligé d'en aller porter en quelques autres lieux du côté du Sud, il retourneroit aux Moluques: puis il finit sa lettre par les loüanges qu'il donne aux Capitaines Gallinato,

nato, Dom Thomas, Villagra, & les autres.

Gallinato étant allé à Tydor apprit que bien que le fort de Maquien fût presque tout détruit, il y restoit pourtant encore un bastion; de sorte que si l'ennemi se mettoit en devoir de l'occuper, comme on disoit qu'il vouloit faire, il le pourroit fort aisément. Il en parla au Roi de Tydor, & au Commandant Portugais qui en étoit là, afin qu'ils se chargeassent de défendre ce qui restoit de ce fort, ou d'achever de le démolir. Ils prirent ce dernier parti, & pour cet éfet ils y envoiérent un Capitaine qui y étant arrivé, & s'étant aquité de sa commission, chargea ensuite son vaisseau de deux mille quintaux de clou: puis il s'en retourna à Tydor, à la grande joie de tous les Portugais qui étoient dans cette isle. Pendant ce tems-là le Roi de Ternate faisoit reparer tous ses forts, & y faisoit même construire de nouveaux ouvrages, pour les mettre mieux en état de défense, comme s'il avoit deslors ouvert les yeux sur des périls qui n'étoient pas encore présens, & qu'il ne pouvoit connoître. Son peuple est belliqueux, & il se flattoit, à cause de cela & du secours des Hollandois, que son Roiaume seroit en état de se soutenir & de résister à toutes les attaques qu'on lui pourroit faire. De notre côté on auroit eu sujet d'espérer beaucoup si l'on avoit pû prendre confiance en ceux de Tydor. Mais nos Capitaines disent qu'ils étoient d'intelligence avec les Ternatois. Le dix-septiéme d'Avril le Roi de Tydor

aiant proposé à Gallinato de lui laisser la li-berté de traitter & de faire la paix avec ce-lui de Ternate, eut pour réponse, qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit utile pour le bien de ses affaires & de son Etat, pourvû qu'il ne fît rien contre le service de Sa Ma-jesté.

Le même jour on vit arriver à Tydor le Sangiac de la Nua au Roiaume de Bacham. Il étoit Chrétien, & étant venu pour le ser-vice de Sa Majesté dans la guerre de Ter-nate, il prit cette occasion pour visiter la Reine de Tydor jeune & belle personne, fille du Roi de Bacham, qui vivoit fort mé-contente de voir que le Roi son mari aimoit plus qu'elle une autre femme vieille & moins noble. Ce Sangiac avoit commission de l'enlever pour la conduire auprès du Roi son pére, & on lui avoit donné des forces suffisantes pour l'exécution de ce dessein, après avoir vû que ni les plaintes, ni les priéres, ni tous les autres moiens qu'on avoit emploiez jusques-là, n'avoient produit aucun éfet. Le quatriéme de Mai une Sœur du Roi de Bacham arriva aussi à Tydor sous pré-texte de visiter la Reine sa niéce, & de tâ-cher de l'accommoder avec le Roi son mari. Cette Princesse ayant concerté & pris ses mesures avec le Sangiac, après que tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution de leur dessein furent faits, ils allérent un jour faire collation avec la jeune Reine : puis tous ensemble ils s'embarquérent & firent voiles du côté de Bacham. Le Roi de Ty-dor eut beaucoup de chagrin de cette avan-

ture,

tre, la supportant avec impatience comme n affront qu'on lui faisoit, & craignant même que cela ne lui attirât une nouvelle guerre. Néanmoins dans la suite cette affaire fut composée à l'amiable par l'entremise de Cachil Malva qui étoit un homme de grande consideration à Bacham.

Le vint-deuxiéme de Mai, on apprit à Tydor que le Roi de Ternate avoit fait armer cinquante carcoas, & qu'il attendoit les vaisseaux Hollandois. Il triomfoit & faisoit de grandes réjoüissances pour la retraite des Espagnols. Lors-que Gallinato eut pourvû, selon qu'il jugeoit nécessaire, la forteresse de Tydor, en y mettant quelques soldats & des munitions, il écrivit par une barque d'avis au Gouverneur Dom Pedre. Ensuite il partit lui-même des Moluques, prenant la route des Philippines. Voilà quel fut le succès d'une entreprise importante, & qui faisoit beaucoup de bruit. On a tâché de rapporter les choses ici sans prévention & sans partialité, après avoir recherché soigneusement tout ce qu'on a pû trouver, y avoir ajoûté même des conjectures vraisemblables pour la justification d'un si brave & si excellent Capitaine comme étoit André Furtada. On a aussi consulté, pour un plus seur & plus ample éclaircissement, quelques Officiers, qui eurent part à cette affaire, & qui se trouvérent dans les Conseils qui furent tenus. Après tous ces soins on n'a pû apprendre par aucun d'eux, non plus que par les papiers & mémoires du Général, autre chose que ce qu'on en a rap-

porté ici en substance. A l'égard du jugement qu'on en doit faire ; ce n'est pas à l'Historien d'en décider.

Cette année au commencement d'Avril, Dom Pedro Fernandez de Castro Comte de Lemos & d'Andrade, Marquis de Sarria, chef de cette illustre famille dont l'ancienneté Roialle est fort connuë, neveu & gendre du Duc de Lerme, fut élu Président du Conseil des Indes. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit fait concevoir de grandes espérances de sa capacité, à quoi il a fort bien répondu dans la suite par ses actions. Il étoit alors Gentilhomme de la Chambre du Roi. Il lui arriva presque ce qui étoit autrefois arrivé à Scipion qui a été surnommé l'Africain. Le Sénat Romain le voyant fort jeune craignoit de lui commettre une charge pesante, & des affaires difficiles. On jugeoit & on raisonnoit aussi de la même maniére à l'égard du Comte de Lemos ; mais l'expérience fit bientôt connoître en lui, comme elle l'avoit montré en Scipion, que la prudence qui est comme la directrice de toutes les autres vertus, n'attend pas toujours les cheveux blancs. Comme il ne dépend de nous en aucune maniére de naître d'une famille noble & illustre, ou d'une autre qui soit dans la bassesse, aussi à proprement parler ni l'un ni l'autre ne donne ni n'ôte le mérite. Mais on peut dire du Prince dont nous parlons, qu'il étoit né avec de si heureuses dispositions & un si beau génie, que quand il n'auroit pas eu de grands avantages par sa naissance, en quelque endroit du monde qu'il eût

naî

aître, il étoit capable de faire lui-même
fortune, ainsi qu'on parle. On ne pou-
oit dire qu'il lui manquât aucune connoiss-
ance utile, ni publique ni particuliére.
l est grand magnanime, constant, sincére,
onnête & doux, mais d'une douceur qui
accorde avec cette justice exacte qu'on a
ant loüée dans l'austére sévérité de quelques
ommes illustres parmi les anciens. Outre
outes ces vertus on voit aussi en lui une gran-
e piété, & un grand zéle pour l'avance-
nent de la Religion, & pour cette tran-
uillité publique qui naît de la conformité
les sentimens. Il s'employe avec beaucoup
'application & beaucoup d'empressement,
tout ce qui concerne le service du Roi,
ans intermission & sans relâche, & pour-
ant sans aucun but, ni aucun interêt par-
ticulier. Il ne faut pas s'étendre davantage
à-dessus, pour ne pas faire souffrir sa mo-
destie qui n'aime pas les loüanges, & qui
ui donne autant d'aversion pour la flatterie,
qu'il en a peu besoin.

Ce Comte trouva le Conseil plein de bons
sujets, graves & pleins de zéle, savoir les
Seigneurs Benoît Bourigue Valtodano, Pier-
re Bravo de Sotomayor, Alfonse Molina de
Medranc de l'Ordre de Saint Jaques, Die-
gue d'Armenteros, Gonzale d'Aponte,
Dom Thomas Ximenes Ortiz, Dom Fran-
çois Arias Maldonat, Benavent de Benavi-
des, Jean de Villagutierre, Loüis de Salse-
do, & Fernand de Villagomez. Ils étoient
tous de qualité, & de famille tres-nobles,
illustres aussi par leur capacité, & par leurs

connoissances acquises, étant tous gens de lettres, savans & éclairez. Le dernier nommé étoit Procureur Fiscal de cet Auguste Sénat & les autres en étoient Conseillers. Jean d'Ybarra Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Commandeur de Moratalaz, & Pierre de Ledesma tous deux Secretaires du Roi, en étoient aussi. En la place des Jurisconsultes Molina de Medrano, & Gonzale d'Aponte, que Sa Majesté emploia dans son Conseil Roial de Castille, & encore en la place de quelques autres qui moururent, furent mis les Jurisconsultes Loüis de Salcedo, Gadiel, le Docteur Bernard d'Olmedilla, le Jurisconsulte Dom François de Texada & de Mendoze, Jean d'Ybarra, & les Jurisconsultes Jean Gonzale de Solorzano, Dom Jean de Zuniga, Fernand de Villagomez qui avoit été auparavant Procureur Fiscal, Dom François Huart, le Docteur François Alfonse de Villagra, le Jurisconsulte Dom Rodrigue d'Aguiar & d'Acugna, & le Docteur Dom Pedro Marmolejo Fiscal, qui tous succédérent dans l'éxercice de leurs ministéres, au mérite aussi-bien qu'aux charges de leurs prédécesseurs. On doit dire la même chose des Secretaires de Sa Majesté, Gabriel de Hoa, Jean Ruiz de Contreras, & Jean de Ciriza. Tous ces sages Conseillers, parmi le grand nombre d'affaires qu'ils expédioient avec beaucoup de soin, donnoient une application toute particuliére aux intérêts de Sa Majesté, pour le rétablissement de son autorité Roiale & de sa Monarchie dans les païs les plus éloi-

gnez:

ez où elle s'étendoit. Cette matiére étoit bien convenable & bien proportionnée au génie supérieur du nouveau Président. Aussi comme il prenoit une connoissance exacte de l'état des choses & en général & en particulier, il tomba sur l'affaire des Moluques, qui lui parut tres-importante, & comme elle sembloit pourtant être presque ensevelie dans l'oubli, il prit à cœur d'y mettre la main, & d'y donner ses soins.

Ce fut à peu près dans le même tems, que le Frére Gaspar Gomez, envoié par Dom Pedro d'Acugna, pour l'affaire des Moluques, arriva en Espagne. Ce Jésuite eut plusieurs longues audiences du Comte Président, dans lesquelles il l'entretint de toute l'histoire de ces isles, & de ce qui s'y étoit passé; de leurs richesses, des grandes dépenses que l'Espagne avoit déja faites pour tâcher de les recouvrer, afin de rétablir la Religion Chrétienne persécutée, dans des lieux où elle avoit déja été introduite & même en quelque sorte florissante; enfin des avantages qu'il y auroit à tenter cette entreprise par les Philippines. Le Comte prit cette affaire comme elle méritoit d'être prise. Il en conféra avec le Conseil, avec le Duc de Lerme, & fort amplement avec le Confesseur de Sa Majesté, & il ne fut point content jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en bon train, & en état qu'on pût travailler efficacement à mettre à exécution les resolutions qu'on avoit prises. Les Conseillers du Conseil Suprême, poussez du même zéle, & ayant devant les yeux les disgraces

reïtérées qui avoient accompagné cette entreprise, en sollicitoient l'exécution, & convenoient tous qu'il falloit que Dom Pedro d'Acugna entreprît la chose en personne. Comme les esprits étoient dans cette disposition favorable, ils furent achevez de persuader par la nouvelle qui arriva l'année suivante, du peu de succès qu'avoit eu Furtado, après avoir joint les forces qu'il avoit amené de l'Inde, avec celles que Gallinato avoit tirées des Philippines. Dom Pedro d'Acugna faisoit un récit exact de la manière dont tout s'y étoit passé, & ses dépêches étoient doubles, les unes pour Sa Majesté, & les autres pour ses principaux Ministres. Il renvoioit bien des particularitez au recit qu'en feroit Gaspar Gomez; mais il ne laissoit pourtant pas de s'étendre beaucoup lui-même.

Il se plaignoit qu'on eût manqué cette occasion de recouvrer Ternate, & de châtier les Hollandois qui y vont pour le commerce du clou, du macis, & des autres drogues & épiceries. Il représentoit le péril où se trouvoient les Philippines, par la victoire de ce Tiran voisin. Il ajoûtoit qu'après avoir bien considéré & murement pesé l'importance de l'affaire, outre l'interêt qu'on avoit de la pousser pour rétablir la réputation qu'on y avoit perduë, il trouvoit n'en avoir pas assez dit, parce qu'outre la premiére fin qu'on se devoit proposer, qui étoit l'exaltation de la Foi, en ne considérant même que les interêts de Sa Majesté, on pouvoit dire, avec quelque assurance que si une fois l'affaire de Ternate étoit finie, on pacifie-

roit

oit aisément les Isles de Banda qui sont au
ombre de plus de trente, éloignées de cent
eüës, peu plus ou peu moins, des Molu-
ues, & qui sont pleines de ce macis si pré-
eux: que les habitans en sont peu guerriers:
ue pourtant en nous en rendant maîtres
ous gagnerions beaucoup, & ôterions aux
Hollandois un profit qu'ils tirent sans peine.
l disoit à peu près la même chose des isles
es Papous, qui sont en assez grand nombre,
peu éloignées de Ternate, quelques-unes
ême étant soumises à son Roi, & lui païant
es tributs, savoir de l'or en quantité, de
ambre, & d'autres choses. Il parloit en-
uite assez amplement de la grande Batochi-
e, faisant la description de sa fertilité, &
le la tirannie qu'y exerçoit le Roi Tiran;
uis de Celebes à quarante-cinq lieuës de
Ternate, dont il s'étoit aussi rendu maître,
& où il avoit de bonnes garnisons; des deux
Java, la grande & la petite, dont les Rois
retourneroient sans doute sous l'obeïssance
d'Espagne, aussi-tôt qu'ils verroient les Mo-
uques humiliées & réduites. Il recomman-
doit extrêmement la diligence & le secret,
appuïant l'importance de ces deux choses,
outre les raisons ordinaires dans toutes les
affaires de conséquence, sur ce qu'il sem-
bloit absolument nécessaire, pour bien reüs-
sir, qu'aucun des préparatifs de guerre qu'on
feroit, ne vint à la connoissance ni des rebel-
les, ni des Hollandois, puis qu'autrement
ils ne manqueroient pas de se pourvoir &
se précautionner par toutes sortes de moiens;
sans épargner ni soins ni dépense. Il remon-

troit aussi que les derniers ne passent jamais le long des côtes de l'Inde, sans les piller & y faire quelque ravage. Il assuroit que si cette entreprise de Ternate n'avoit pas bien reüssi dans la derniére occasion, il n'en falloit pas imputer le blâme au Général Furtado; puisque comme on l'avoit vû en plusieurs occasions, & aussi selon le rapport du Capitaine Gallinato, ce Général avoit toujours agi en brave homme, & avec toute la capacité & toute la prudence d'un bon Chef; mais qu'outre le défaut de vivres & de munitions, il ne pouvoit pas prendre une entiére confiance dans ses troupes: que si le secours qu'on lui avoit envoié de Manille eût été plus considérable, il auroit achevé avec lui seul de venir à bout de l'entreprise. Il disoit que le Roi de Tydor lui avoit écrit, & fait de grandes plaintes du Général Furtado, disant souvent comme par maniére de proverbe, qu'avant que ce Général allât aux Moluques le Roi de Tydor dormoit, & que celui de Ternate veilloit; mais que depuis sa venuë c'étoit tout le contraire. Dom Pedre ajoutoit que nonobstant tout cela il étoit persuadé que ce Roi dans le fond de son cœur n'étoit pas fâché que les choses se fussent passées comme elles avoient fait. Il assuroit aussi la même chose des Rois de Bacham & de Siam. Enfin il finissoit en s'offrant pour l'exécution de cette entreprise, pourvû qu'on lui fournît tout ce qui seroit nécessaire afin qu'il ne lui arrivât pas comme à ceux qui l'avoient précédé, & qu'il ne se trouvât pas dans la même né-
cessité

cessité & les mêmes embarras. Ensuite il s'étendoit comme pour répondre aux objections ou aux accusations des Capitaines Espagnols, qui accoutumez aux guerres de l'Europe, méprisent tous les autres ennemis qui ne combattent pas avec toute l'adresse, tous les artifices, & toutes les machines à feu qu'on emploie en Flandres, en France, & en Angleterre. Il disoit qu'il n'y avoit plus dès lors aucune Province de tout cet Orient, qui ne connût l'artillerie comme on faisoit en Europe, & qui n'eût à peu près les mêmes machines; qu'outre la quantité qu'en ont les Japonois, & l'adresse avec laquelle ils s'en servent, aussi-bien que les Chinois, & les habitans de Mindanao & des Moluques, ils en ont encore une particuliére à se servir de leurs arcs & de leurs fléches; mais sur tout ceux de Java qui savent vaincre en fuïant: que tous ces peuples ne manquent pas d'artifices & de stratagêmes, si bien qu'on a besoin contre eux, tant par cette raison, qu'à cause de leurs nombreuses armées, de toute la valeur des Espagnols. Il avoüoit, qu'on ne peut pas justement comparer les isles Moluques aux places fortes & aux villes peuplées de notre Europe, qu'on ne laisse pas d'attaquer & de prendre. Enfin il représentoit qu'on ne devoit pas oublier tant d'Eglises Catholiques profanées dans ces isles, notre Religion chassée & bannie des lieux où elle avoit fleuri, & ses Ministres persecutez, tant de Tirannies continuées, & la liaison de ces peuples avec les Hollandois Sujets rebelles de Sa Majesté: qu'ainsi quand il

n'y auroit d'autre raison que celle-là, le Roi devoit relever son autorité & sa puissance, qui sembloient avoir reçû quelque atteinte par la défaite de tant de Capitaines, & la ruïne de tant de vaisseaux.

Il faut bien remarquer qu'encore que dans ces dépêches Dom Pedre parlât de l'état, soit de repos ou de trouble, de plusieurs Rois & de plusieurs païs, où les armes Espagnoles sont glorieusement occupées, il n'y avoit pourtant aucun autre sujet sur lequel il s'étendit si fort comme sur celui de la rebellion de Ternate, qui duroit depuis plus de trente ans, au mépris de l'autorité de notre nation. De-là on peut justement conclure, combien il est important & même necessaire dans les affaires difficiles, de s'y appliquer entiérement, & d'y donner toute sa capacité & toutes les forces de son esprit, & même, pour ainsi dire, de s'entêter de son dessein, afin que l'événement réponde aux espérances qu'on a conçûës. Dom Pedre envoioit aussi de long mémoires contenans un projet du Comte de Monterey qui étoit alors Vice-roi du Pérou, touchant l'expédition de cette affaire des Moluques; & par ces mémoires, on pouvoit connoître clairement que selon la pensée & les sentimens de personnes expérimentées, cette entreprise étoit de la derniére importance, & qu'on ne pouvoit y donner trop de soins.

Voilà l'état où étoient les choses dans les Conseils d'Espagne à l'égard des Moluques, & cependant ces isles joüissoient du repos, & le commerce y fleurissoit. Il est vrai qu'à

Ternate

Ternate on n'étoit pas tout à fait sans inquiétude, & particuliérement le Roi n'étoit pas tranquille. Ses heureux succès sembloient l'avoir mis en pleine liberté de suivre son penchant & son inclination qui le portoit à la rigueur contre les Chrétiens, mais à la douceur & à la debonnaireté envers les siens. Il s'abandonnoit à l'amour de Celicaya, mais ce ne fut pas si entiérement que quelques autres femmes ne partageassent aussi ses inclinations ; & qu'ainsi son cœur partagé ne fût toujours fort susceptible de nouvelles amours.

Cachil Amuxa son cousin germain, & un de ses plus braves Officiers, étoit marié depuis peu avec une fille du Roi de Mindanao, qui étoit une fort belle femme, & dont la beauté tenoit plus de celles d'Italie, ou d'Espagne, que de celles de l'Asie. Le Roi fort accoutumé à violer les loix, devint amoureux d'elle, & tâcha de la gagner. Son rang, sa perséverance & ses présens, le rendirent un amant redoutable au mari, & agréable à la Dame ; si bien qu'en peu de tems il en fut fort bien reçû. D'abord le mari n'eut pas connoissance de cette intrigue ; parce qu'on prenoit de grands soins & de grandes précautions pour la lui cacher ; mais ayant fait réfléxion sur quelque commissions que le Roi lui donnoit pour l'éloigner ; & par d'autres conjectures que le tems ennemi du secret lui fournit, & il n'eut pas de peine à s'assurer de l'outrage qu'on lui faisoit. Il étoit assez embarrassé ; & il ne savoit guére à quoi se déterminer dans une pareille con-

conjoncture. Il n'osoit entreprendre de tuer sa femme : l'amour qui lui restoit encore pour elle, & la crainte de la colére du Roi, le retenoient. Il résolut pourtant de se vanter le mieux qu'il lui seroit possible par droit de représailles. Il dissimula donc ; & dans toutes les occasions où il pouvoit parler à la Reine Celicaya, il témoignoit avoir une grande passion pour elle, soit qu'il feignît, ou qu'il l'aimât véritablement. Quoi-qu'il en soit, il trouva moien de lui en parler & de l'en persuader comme il l'en desiroit. Il eut d'abord à souffrir des dédains, des rebuts, & les menaces que la Nature a données pour armes au beau sexe. Néanmoins la persévérance du Cachil vainquit Celicaya, qui répondit à son amour, & consentit à ce qu'il voulut. Cette intrigue dura long-tems, jusques à ce qu'enfin elle vint à la connoissance du Roi ; & qu'ainsi le commerce de part & d'autre fut découvert. Le Roi fier de sa dignité fut sensible à la maniére dont son Cousin s'étoit vangé ; mais pourtant ils ne laissérent pas de dissimuler l'un & l'autre, & ne rompirent pas ouvertement. Ils ne firent pas non plus de bruit ni d'éclat dans leurs maisons. Cachil Amuxa étoit fort nécessaire au Roi pour les affaires de la guerre, qui est aussi commune & aussi ordinaire en ce païs-là, que la paix l'est parmi nous, par une grace particuliére du Ciel. Ainsi il n'osoit se déclarer ouvertement contre lui, ni même chagriner ou maltraiter Celicaya. Cette Reine se défendoit par l'exemple de l'outrage que le Roi lui avoit fait le pre-

mier,

mier en se donnant à une autre ; comme si la faute d'autrui eût pû justifier la sienne, & que les femmes fussent en droit d'imiter le desordre & la corruption des maris.

Cependant le Roi avoit toujours cet afront fort à cœur, si bien qu'un jour étant campé, il arriva que le Cachil entra sans avoir son sabre dans la tente faite de branches où étoit ce Prince. Il n'y fut pas plutôt entré qu'à un certain signal qu'on fit aux soldats de la garde, ils mirent le sabre à la main, & commençant à charger Amuxa, ils lui donnérent plusieurs coups sur la tête, dans le visage, sur les bras, & en divers endroits de son corps qui étoit desarmé & sans défense. Il connut d'abord la raison pourquoi on l'attaquoit ainsi. Il se mit en devoir de se défendre le mieux qu'il lui seroit possible, & ayant tiré promtement une espéce de poignard ou épée courte qu'il avoit, non-seulement il s'en servit pour se défendre, & en para plusieurs coups, mais même il attaqua ses assassins avec tant de vigueur & de courage, qu'il en blessa & renversa les uns, & mit les autres en fuite. Il en tua quatre, & sa fureur n'en seroit pas demeurée là, si le Roi ne se fût retiré ailleurs. Cependant ce Cachil qui étoit blessé en plusieurs endroits, perdoit beaucoup de sang, si bien qu'il tomba en foiblesse, & on le crut mort. Mais un de ses Oncles étant accouru au bruit, accompagné de ses gens, & le trouvant en cet état, lui fit bander ses plaies, & le fit porter dans sa maison où on le pensa du consentement même du Roi. Ce Prince en

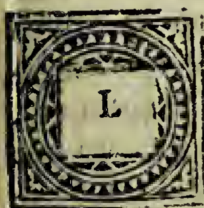
usa

usa ainsi & donna cette permission par crainte, plutost que bonté, parce que tous les parens du Cachil furent fort émus de cet attentat, & ils consultoient entre eux sur les moiens qu'ils pouvoient trouver de s'en vanger. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'auroient pas manqué d'entreprendre quelque chose, & de fournir par ce moien une occasion favorable aux desseins des Espagnols, si quelques personnes qui craignoient une nouvelle guerre, n'avoient traversé soigneusement à la reconciliation, en appaisant les esprits irrritez. Le Cachil guérit de ses blessures; mais il fut fort défiguré, par les grandes & profondes cicatrices qu'il avoit à la tête & au visage, si bien qu'à peine il étoit connoissable à ceux qui l'avoient vû avant son accident. C'est ainsi que le rapportent les gens qui l'ont connu, & qui l'ont vû de notre tems à Manille & à Ternate. Il fut remis en grace auprès du Roi, & l'un & l'autre furent reconciliez avec leurs femmes, sans qu'on parlât de ce qui s'étoit passé, comme si la chose eût été secrette, ou n'eût jamais arrivé. Tant il est vrai que les nations sont differentes dans leurs maniéres & dans leurs sentimens.

HIS-

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DES ISLES MOLUQUES

LIVRE NEUVIÉME.



E Comte de Lemos & le Conseil des Indes dont il étoit President, pensoient serieusement en Espagne à l'affaire des Moluques, & aux moiens de pousser cette entreprise à bout ; ce qui sembloit être d'un heureux presage. On apprit le véritable état des choses par les lettres du Gouverneur Dom Pedro d'Acugna. Le Roi y étant sensible, aussi-bien que ses Ministres, on donna tous les ordres & l'on fit tous les préparatifs nécessaires, afin de recouvrer en ces païs éloignez la réputation & le crédit qu'on y avoit perdu, & d'achever une bonne fois de soumettre Ternaté. Quelques-uns attribuoient la derniére disgrace au peu d'union qui avoit été entre Gallinato & Furtado. D'autres soupçon-noient

noient qu'il y avoit eu même ou une discorde générale entre les deux nations, l'Espagnole & la Portugaise, & qu'elle avoit produit ce mauvais éfet. Mais personne ne dévelopoit la veritable cause. On ne pouvoit s'imaginer que ce fût le défaut des choses nécessaires pour cette entreprise qui l'eût fait manquer. Ces disputes cessérent pour faire place aux moïens de trouver quelque remède à ce mal. Le Comte Président prit cette affaire avec toute la chaleur convenable. Il en parla au Roi d'une maniére fort & vive : il lui representa les actions & la conduite du général Furtado le secours que Dom Pedro d'Acugna lui avoit envoïé avec Gallinato, & pourquoi les succès n'avoit pas été heureux, bien que les Officiers & les soldats eussent fait leur devoir. Il dit qu'on tenoit pour certain que les Rois des Moluques qui perséveroient dans l'obéïssance, avoient été fort tiédes, & n'avoient agi que fort foiblement dans cette occasion : que cela procedoit sans doute de quelque raison d'Etat qui n'étoit pas difficile à devenir, telle que pouvoit être le dessein d'entretenir la guerre, & de se servir de nos armes pour leurs avantages particuliers, sans souhaiter que les affaires fussent poussées à bout : que si l'on ne faisoit ensorte d'exclure les Hollandois de Ternate, il étoit à craindre qu'ils ne se rendissent maîtres de tout cet Archipélague de la Conception, & qu'ils ne privassent le Roi de tout le revenu qu'il tiroit des épiceries, comme ils l'en avoient déja privé dans la pluspart des lieux les plus considérables des Indes.

Sa-

Sa Majesté, après avoir bien examiné les choses, répondit en donnant son approbation à cette entreprise : mais en ayant bien consideré les difficultez & l'importance, il jugea qu'on ne lui demandoit pas assez de vaisseaux, de troupes & d'armes. C'est pourquoi il ajouta de sa propre main qu'il en falloit davantage, sans déterminer précisément la quantité. Il ordonna aussi qu'on y travaillât incessamment, & sans perdre un moment de tems; témoignant souhaiter beaucoup de voir bien-tôt ses résolutions mises à exécution. Ensuite il donna ses ordres plus étendus & plus spécifiez par le moien du Duc de Lerme, afin qu'on poursuivît le dessein commencé. Ainsi le Conseil des Indes fit toutes les dépêches nécessaires, & le Comte écrivit & envoia toutes les instructions qu'il falloit au Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, & au Gouverneur des Philippines, afin qu'ils se tinssent tout-prêts, & en état pour l'execution des ordres qu'ils recevroient. Le Roi écrivoit à Dom Pedre pour lui faire savoir précisément sa volonté, & la manière dont il vouloit qu'il agît & se conduisît dans cette affaire. Voici la lettre.

Dom Pedro d'Acugna mon Gouverneur & Capitaine Général dans les Isles Philippines, & Président de mon Audience Roiale qui y est établie. Le vintième de Septembre de l'année dernière mil six cents-trois, je vous écrivis par une barque d'avis sur laquelle Gaspar Gomez de la Compagnie de Jesus alloit à la Nouvelle Espagne, & je vous mandois la résolution que j'avois

j'avois prise sur ce que vous m'écriviez du même païs lors que vous y passâtes en allant aux Philippines, touchant l'entreprise de Ternate. En conformité j'ai donné mes ordres pour lever ici dans mes Roiaumes d'Espagne, cinq cents hommes, qui seront embarquez sur la flotte qui doit partir cette année pour la nouvelle Espagne. J'ai aussi écrit au Vice-Roi de ce païs là qu'il y en fit lever cinq cents autres, afin qu'on pût vous en envoier pour cette entreprise au moins huit cents. J'ai aussi nommé quatre Capitaines pour commander les troupes qu'on y levera. L'un de ces quatre est l'Amiral Jean d'Esquivel, à qui j'ai donné commission pour être Chef & Commandant Général de ces troupes. J'ai encore pourvu quelques personnes de capacité & d'expérience, des ordres nécessaires pour succéder à ces Capitaines en cas que quelcun d'eux vint à manquer pendant le voiage, & pour prendre le commandement des Compagnies qu'on levera dans la Nouvelle Espagne, comme je l'ai mandé au Vice Roi. J'ai ordonné à chacun de ces Capitaines quarante ducats par mois; soixante à l'Amiral Jean d'Esquivel; vingt-cinq écus à chacun de ceux qui doivent être mis à la place de ceux qui pourroient venir à manquer, & cela jusques à ce qu'ils soient arrivez à la Nouvelle Espagne. Ci-après, en cas que je juge à propos de donner au susdit Jean d'Esquivel le titre de Mestre de camp général, il aura six vints ducats par mois. Quand ils seront tous actuellement dans le service, si ledit Amiral n'a que le titre qu'il porte présentement de Chef & Commandant des troupes qu'on léve, il aura quatre-vints-dix ducats par mois,

les

les Capitaines soixante, leurs Substituts quarante, & les soldats tant ceux qu'on levera ici, que ceux qu'on levera dans la Nouvelle Espagne, auront huit ducats par mois. Nous ordonnons aussi au Vice-Roi que conformément à cela, il envoie aux Philippines l'argent nécessaire pour le paiement de ces troupes pendant un an : que s'il est besoin pour le bien de mon service qu'elle demeurent plus longtems en ces païs-là ; il ait soin aussi dans la suite de leur fournir ce qu'il faudra, en étant convenablement averti par vous. C'est ce dont il nous a semblé à propos de nous donner avis, charge & mandement. Que si cette paye des soldats peut être modérée & diminuée, eu égard à celle qu'on a coutume de donner à de telles gens en ces païs-là, vous y pourrez faire le changement & la reformation que vous jugerez convenable, en donnant avis de ce que vous aurez fait là-dessus & à Nous & au Vice-Roi de la Nouvelle Espagne. Mais à l'égard de l'Amiral Jean d'Esquivel, des Capitaines & de leurs Substituts, comme aussi des Enseignes, vous n'y ferez aucun changement. J'ai aussi donné ordre au Vice-Roi de vous fournir tout ce qui vous sera nécessaire, les six vints mille ducats que vous avez demandé pour cette entreprise, les six piéces de canon de batterie, & les cinq cents quintaux de poudre pour les arquebuses. Les soldats qu'on leve ici sont armez de mousquets & d'arquebuses. Vous prendrez soin que dans la distribution de l'argent, & de tout le reste, les choses se fassent avec ordre, & qu'on en tienne un compte exact. Avec ces troupes qu'on vous envoiera d'ici & de la Nouvelle Espagne, conjointe-

jointement avec celle que vous pourrez assembler dans les isles où vous êtes ; pour cette entreprise de Ternate ; vous tâcherez d'éxécuter ce que nous avons projetté, comme on l'attend de la confiance qu'on a en votre capacité. S'il est possible vous irez vous même en personne à cette expédition, laissant dans les isles de votre Gouvernement tous les ordres convenables pour leur sureté. Mais en cas que l'état & la disposition des affaires ne vous pût permettre d'y aller, vous nommerez à votre place quelcun dont l'expérience & la capacité vous soient connuës, qui ait le commandement général & la charge de tout. C'est ce dont je vous donne un pouvoir exprès & spécial. Ma volonté est aussi qu'en cas que vous allassiez vous-même à cette expédition, & vinssiez à y mourir, ou celui que vous auriez nommé en votre place, en n'y allant pas vous-même, l'Amiral Jean d'Esquivel en ait la charge & le commandement ; & que toutes les troupes qui y seront emploiées, tant celles qui demeureront sur les vaisseaux, que celles qui auront débarqué, lui obeissent comme elles pourroient faire à vous même. J'ordonne aussi qu'en ce cas que vous vinssiez à manquer, & que Jean d'Esquivel vous succedât selon ce que je viens de régler, il sera soumis à mon Audience Roiale des Philippines, & son autorité subordonnée à celle de cette Cour Souveraine. J'ai nommé moi même les Capitaines qui commandent les troupes levées dans mes Roïaumes d'Espagne, & j'ai choisi pour cela des gens de mérite & de service. Ainsi je vous recommande & vous ordonne de les honorer & de les favoriser en tout ce qui sera juste &

raison-

raisonnable ; en quoi vous me ferez plaisir. J'ajoute encore que vous ne les réformiez point, ni ne leur ôtiez leurs compagnies pour les donner à d'autres, sans de justes raisons, ou si ce n'est pour les emploier ailleurs en quelque chose de plus considérable. Ce n'est pas que s'ils commettoient quelques fautes, nous ne vous laissions le droit de les châtier comme leur supérieur. Ces troupes ont ordre de partir de la Nouvelle Espagne dès la premiére occasion qui se présentera, lors qu'elles y seront une fois arrivées, & sur les premiers vaisseaux qui seront prêts: L'on espère que dans cette attente vous mettrez toutes choses en bon état, afin qu'aussitôt que ces troupes seront arrivées aux Philippines, on puisse agir, & se mettre actuellement en devoir de travailler à l'exécution de l'entreprise. Je vous recommande extrémement d'y procéder avec toutes les précautions, tous les soins, & toute la prudence qu'on doit attendre d'un brave soldat, & d'un expérimenté Capitaine tel que vous êtes. Faites exercer les troupes, & leur faites observer une bonne discipline, & tâchez de mettre si bon ordre à tout, que nous puissions parvenir au but que nous nous sommes proposez; puis que c'est ici une entreprise fort importante, tant pour les suites qu'elle peut avoir, que pour la dépense qu'il y faut faire. Vous prendrez soin aussi qu'on tienne un compte exact de tout ce qu'il faudra prendre sur mes revenus, & de l'emploi qu'il en faudra faire; & vous éviterez autant qu'il sera possible les dépenses inutiles & superfluës. Vous ne manquerez pas de me donner avis de ce qui se passera, toutes les fois que vous en aurez occasion. Lors-

que

que vous aurez repris le fort de Ternate, vous y mettrez, aussi bien que dans l'isle, tous les ordres convenables pour leur sureté. J'ordonne au Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, qu'aussitôt que les troupes qui partent d'ici y seront arrivées, il vous en donne incontinent avis par la première commodité qu'il en trouvera; qu'il vous marque distinctement le nombre précis des troupes qui seront en état d'en partir, tant de celles qui seront venuës d'ici, que de toutes les autres levées ailleurs; & qu'il vous marque le tems de leur départ, afin que vous mettiez toutes choses dans l'état où elles devront être à leur arrivée. Que si vous jugez qu'il soit à propos que ces troupes, au lieu d'aller à Manille, s'arrêtent en quelque autre endroit, vous y donnerez l'ordre que vous jugerez le plus convenable. De Valladolid le vintiéme de Juin de l'an mil six cents quatre.

Après l'expédition de cette dépêche on commença en Espagne à mettre en exécution ce qui est contenu. Avant cela, c'est-à-dire l'année précedente mil six cents trois, pendant que le Gouverneur Dom Pedre étoit occupé à faire des préparatifs pour le même dessein de cette guerre des Moluques, il arriva aux Philippines un accident qui pouvoit justement faire craindre leur ruine & leur perte totale; & peut-être d'autres encore plus considérables. Il y eut au mois d'Avril un embrasement à Manille, par lequel plus de la moitié de la ville fut brûlée, sans qu'on pût sauver les éfets & les marchandises que les vaisseaux arrivez depuis peu de la Nouvelle Espagne, en avoient apporté,

porté, bien qu'on les eût serrées dans les endroits des maisons qu'on croioit les plus seurs. Il y eut deux cents soixante & dix maisons de brulées, dont une partie étoit bâtie de bois & l'autre de pierre. Le feu gagna jusqu'au Monastére de Saint Dominique, la Maison Roiale, l'Eglise, l'Hopital Roial des Espagnols, & les magasins, sans qu'on pût sauver aucun des bâtimens qui étoient entre-deux. Il y eut quatorze personnes de la nation Espagnole qui périrent dans cet embrasement, du nombre desquelles fut le Licencié Sanz Chanoine de la Cathedrale. Il y périt aussi quelques Indiens & quelques Négres. La perte fut estimée à un million. Il sembla que c'étoit là comme un présage de ce qui devoit arriver, conformément à quelques autres signes qu'on vit dans le Ciel.

Au mois de Mars précédent, il étoit venu dans la baie de Manille, un vaisseau de la Chine, sur lequel selon que le rapportoient les sentinelles, il y avoit trois grands Mandarins, avec une équipage & des marques qui les faisoient connoître tels. Ils venoit pour quelques affaires qui concernoient le service de leur Roi. Le Gouverneur leur accorda la permission de sortir de leur vaisseau, & d'entrer dans la ville. Lors-qu'ils eurent débarqué, ils se mirent dans des siéges d'ivoire, ou de quelques bois poli & doré, & furent ainsi portez sur les épaules de leurs Serviteurs qui étoient vêtus de couleur, allant de cette maniére droit à la maison Roiale, suivis par un grand nombre de leurs gens. Le Gouverneur les attendoit, accompagné

des Auditeurs, & d'un grand nombre de Capitaines & de soldats qui occupoient les lieux par où ils devoient passer en entrant dans le palais : il y en avoit aussi beaucoup d'autres dans les ruës & dans les places. En arrivant les valets qui les portoient, les mirent à terre. Ils laissérent leurs enseignes, leurs lances, & les autres marques d'ostentation pompeuse qu'ils ont coutume d'avoir, & entrérent jusques dans une grande sale qui étoit magnifiquement ornée. Comme ils virent le Gouverneur qui les attendoit debout, les Mandarins avec des humiliations, des révérences, & des civilitez à la maniére de la Chine, s'approchérent de lui. Dom Pedre répondit à l'Espagnole aux honnêtetez qu'ils lui faisoient. Après les complimens, pour exécuter leur commission, ils lui dirent, par le moien des Interprètes : *que leur Roi les envoioit avec un Chinois qu'ils menoient enchaîné, pour voir eux-mêmes de leurs propres yeux une isle d'or nommée Cabit, proche de Manille, dont ce Chinois avoit informé le Roi leur Maître, en lui disant que personne ne la possédoit : que de plus il lui avoit demandé un bon nombre de vaisseaux pour la prendre & s'en rendre maître, promettant de ramener les mêmes vaisseaux chargez d'or ; & qu'au cas que ce qu'il disoit ne se trouvât pas vrai, il vouloit bien qu'on lui fit perdre la vie : qu'ainsi ils étoient venus pour examiner la verité de ce que cet homme disoit, & voir une isle si rare, afin d'en pouvoir dire des nouvelles certaines à leur Roi, qui n'avoit pas voulu commettre une affaire si importante & si curieuse, qu'à des*

des personnes d'un rang considérable, & en qui il eût beaucoup de confiance.

Dom Pedro d'Acugna leur répondit en peu de mots : *qu'ils étoient les bien venus : qu'ils allassent se reposer dans le logis qu'on leur avoit préparé dans la ville, tant pour eux que pour tous leurs gens : qu'après cela on pourroit plus à loisir traiter de l'affaire dont ils lui parloient.* Ils prirent donc congé & sortirent, & quand ils furent à la porte du Palais, ils se remirent dans leurs siéges, & se firent porter sur les épaules de leurs esclaves jusqu'à leur logis. Le Gouverneur leur fit fournir des provisions & des rafraîchissemens, pendant tout le tems qu'ils y demeurérent.

Il est évident que la venuë de ces Mandarins devoit paroître suspecte, & qu'ils avoient quelque intention secrete, & differente de ce qu'ils publioient. Les Chinois sont fins & cachez comme ils sont soupçonneux & défians ; & il n'y avoit nulle vraisemblance que leur Roi les envoiât pour ce qu'ils disoient. Aussi la fiction étoit-elle trop grossiére pour la persuader à des Espagnols. Dans le même tems huit navires Chinois arrivérent à Manille avec des marchandises. Les équipages disoient que les Mandarins étoient venus pour épier & pour reconnoître le païs, son état, & ses forces, parce que le Roi de la Chine vouloit rompre la paix, & défendre le commerce avec les Espagnols, puis envoier contre les Philippines une nombreuse flotte qui pût porter cent mille hommes de combat, pour

prendre ces isles. Ils ajoutoient qu'on faisoit tous les préparatifs nécessaires, afin de pouvoir exécuter cette entreprise dans l'année. Sur cet avis le Gouverneur redoubla ses soins & ses précautions, pour la garde & pour la sureté de la ville, & ordonna que les Mandarins fussent bien traittez, mais qu'on ne leur permit point de sortir, ni même d'administrer la justice parmi les Sangleyes, comme ils avoient commencé à faire, ce qui leur fut fort sensible, & ils en parurent chagrins. Incontinent après, le Gouverneur leur fit dire qu'ils pouvoient traiter de l'affaire qui les avoit fait venir, pour s'en retourner ensuite promtement dans leur païs. On faisoit tout cela sans que les Espagnols fissent paroître ni crainte, ni soupçons, & sans témoigner qu'ils eussent pénétré les intentions secrettes des Chinois.

Les Mandarins visitérent une autre fois le Gouverneur ; & alors il leur parla plus ouvertement, & en faisant quelque espéce de raillerie de leur venuë, il leur dit : *qu'il étoit surpris que le Roi de la Chine eût ajoûté foi à cet homme qu'il tenoient prisonnier, ou qu'il eût crû que quand même la chose se seroit trouvée véritalbe, & qu'il y eût en quelque endroit des Philippines une si grande quantité d'or, les Espagnols laissassent emporter ces trésors, le païs étant comme il est au Roi d'Espagne.* Les Mandarins répondirent, *qu'ils comprenoient fort bien la verité de ce qu'il leur disoit, mais que leur Roi leur ayant commandé de faire ce voiage, ils avoient été obligez de lui obeir, & de se mettre en état de lui porter réponse, & lui rendre*

rendre compte de ce qu'ils auroient fait : qu'ainsi après ces diligences, par lesquelles ils avoient voulu satisfaire à leur devoir, ils étoient prêts à s'en retourner. Le Gouverneur qui souhaitoit d'abréger & d'expédier promtement cette affaire, fit conduire les Mandarins avec leur prisonnier, & toute leur suite au port de Cabit, qui est à deux lieuës de la ville. Ils y furent receus au bruit de toute l'artillerie, qu'on fit tirer exprés dans le tems qu'ils débarquerent ; ce qui les surprit desorte qu'il ne purent cacher l'étonnement & la crainte qu'ils en conçurent. Quand ils furent à terre ils interrogérent leur prisonnier, lui demandant si c'étoit là cette Isle dont il avoit parlé à leur Roi ? Il répondit sans s'étonner, que ce l'étoit. Où est donc, lui dit-on, cet or dont vous avez parlé ; Tout ce qui est dans cette isle est or, repliqua-t-il encore, & je le garantis bon. Il répondit à peu prés de la même maniére à plusieurs autres questions qu'on lui fit ; & le tout fut écrit en présence de quelques Capitaines Espagnols, & de quelques Interprétes en qui on se fioit. Les Mandarins, pour dernier acte de leurs soins & de leurs diligences, firent remplir de terre un pannier fait de feüilles de palmier, pour la porter au Roi de la Chine. Ensuite après avoir mangé, & s'être un peu délassez, ils retournérent à Manille.

Les Interprétes rapportérent que le prisonnier se voiant beaucoup pressé par les Mandarins, de répondre franchement & nettement, leur dit, que ce qu'il avoit préten-

 du

du faire entendre à son Roi étoit, qu'il y avoit beaucoup d'or & de grandes richesses en la puissance des habitans des Philippines & des Espagnols, & que si on lui vouloit donner une flotte, avec des troupes, il s'offroit comme homme qui connoissoit tres-bien le païs, ayant des terres dans l'isle de Luçon, de se rendre maître de toutes ces isles, & de retourner à la Chine avec ses vaisseaux chargez d'or. Cela joint à ce que quelques autres Chinois avoient dit auparavant, paroissoit bien plus vraisemblable que la fiction des Mandarins. C'étoit aussi le sentiment qu'en avoit Frére Dom Michel de Benavides élu depuis peu Archevêque de Manille, qui entendoit la langue Chinoise. Il avoit été à la Chine, où il avoit connu les artifices des Sangleyes, & même éprouvé leur cruauté par des tourmens qu'ils lui avoient fait souffrir. On jugea donc que, sous cette feinte & ce faux prétexte, les Mandarins étoient venus pour reconnoître le païs, & pour y jetter des semences de sédition, & disposer les esprits à un soulevement. Ces sortes de jugemens paroissoient d'autant mieux fondez, qu'on connoissoit assez le mauvais panchant, & les malignes intentions des Sangleyes. On en pourroit donner plusieurs preuves, mais sans en chercher ailleurs on en trouve de suffisantes dans quelques articles d'une longue lettre que Fernand de los Rios, dont on a parlé cy-devant, écrivit à Manille, du port de Pinar, dans la province de Canton, où il étoit allé pour le service de l'Eglise & de son Roi.

Ces Infidelles dit-il, *sont de tous les peuples du Monde ceux qui ont le plus gâté & le plus corrompu la lumiére naturelle & la droite raison. Pour traitter avec eux, il faudroit des Anges plutôt que des hommes. Je dis ordinairement, pour mieux faire comprendre en quel païs nous sommes, que c'est le véritable Roiaume du Démon, où il paroît clairement qu'il gouverne avec une autorité souveraine, & un empire absolu. Il semble que chaque Sangleye soit un Diable incarné, puis qu'il n'y a ni fraudes, ni malices dont ils ne soient capables, comme ils le font voir chaque jour par expérience. Le Gouvernement du païs paroît bon au-dehors & bien réglé; & en éfet on peut dire qu'il l'est par rapport à sa conservation. Mais en examinant les choses de près, on trouve par-tout des caractéres & des maniéres Diaboliques. Ils ne pillent, ne ne volent, ni n'assassinent publiquement les étrangers; mais ils font tout cela par des voies d'autant plus dangereuses qu'elles sont secrettes, & qu'on ne peut s'en garentir.* Il y a dans cette lettre plusieurs autres choses de la même nature.

Les soupçons qu'on avoit contre les Sangleyes furent assez vérifiez à Manille, en ce qu'on y apprit que le Commandant des Gardes du Roi de la Chine, lui avoit demandé la conquête des Philippines, à la persuasion de ce Chinois qu'on tenoit prisonnier. Le Gouverneur Dom Pedre traitta bien les Mandarins, & à l'égard de leurs intentions & de leurs desseins, il fut toujours en doute quels ils pouvoient être: mais il ne laissa pas de prendre les précautions que la prudence lui conseilloit. Il ne manqua

 pas

pas de faire trouver des gens auprès d'eux qui leur demandérent, ce qu'ils pensoient de la fourberie de cet homme, puis que non seulement ils avoient vu qu'il n'y avoit point d'or dans le lieu qu'il avoit marqué ; mais qu'il n'y en avoit même ni signe ni apparence ; que puis qu'ils voioient la chose de leurs propres yeux, il falloit le faire signer comment il avoit menti à son Roi. Un des Mandarins lui ordonna de le faire : il prit la plume & traça trois caractéres, qui vouloient dire, *si le Roi veut, c'est de l'or, & s'il ne veut pas, ce n'est que du sable.* Comme on le presse davantage, il déclara qu'il avoit voulu faire entendre au Roi que l'or dont il lui parloit se trouvoit aux Philippines, afin de l'obliger par ce moien à lui donner une grande flotte, & des forces considérables, avec quoi il se pût vanger des Sangleyes Chrétiens qui lui avoient fait divers outrages. On s'arrêta peu à tout cela, & quoi qu'on semblât y commettre l'honneur & l'autorité des Mandarins, on attribua la chose à une pure vanité, & personne ne crut que les Chinois eussent dessein de faire la guerre hors de leur païs. Les Mandarins s'en retournérent, aprés avoir selon le sentiment de quelques-uns, formé quelque complot avec les Sangleyes qui étoient dans ces isles, au nombre de plus de trente mille, tant à Manille qu'ailleurs. Le Roi de la Chine s'étoit déja rendu maître d'une maniére à peu près semblable de l'Isle * d'Aynao,

* Aynao, aujourd'hui nommée, Ainan ou Hainan.

ao, qui est un païs fort fertile, voisin de son Roiaume, où les Chinois s'étoient introduits sous le prétexte du commerce, comme ils ont fait à Manille, & dont ils se rendirent maître, la possédant encore aujourd'hui. La pêche des perles est si abondante dans cette isle, que l'An mil six cents on y en pêcha selon les ordres du Roi quinze cents * Arrobes. Cela ne paroîtra pas incroiable à quiconque saura qu'un peu auparavant on avoit assemblé en quatre mois de tems dix sept cents barques à rames pour cette pêche, & que chacune étoit obligée de fournir, un *pic* de perles qui est cinq *Arrobes*, jusques à ce qu'on en eût assemblé une quantité suffisante pour rebâtir quelques appartemens Roiaux du Palais, qui étoient ruinez. Ce Roi les fit donc refaire, faisant couvrir entiérement les murailles & les planchers de rangs de perles, & d'oiseaux, d'animaux de fruits & de fleurs, de la même matiére précieuse, sur un fond de lames d'or. La preuve de ce fait se trouve dans un écrit autentique qu'on en fit faire expressément, parce que comme cela pouvoit aisément paroître fabuleux, on voulut en autoriser le récit par un tel acte.

Le Gouverneur des Philippines ne méprisoit pas si fort ce qu'on avoit dit de l'intention des Mendarins, bien qu'il n'en fit aucun semblant, que cela ne l'obligeât à prendre quelques précautions, & particuliérement celle

* l'Arrobe pese vint-cinq livres : ainsi les 1500. Arrobes devoient faire 37500. livres des perles, ce qui est prodigieux.

celle de faire presser la reparation des murailles de Manille. Cette ville affligée par l'embrasement dont on a parlé, & dans lequel, avec plusieurs autres choses, elle avoit aussi perdu beaucoup d'armes, tâcha de suppléer à cette perte le mieux qu'il lui fut possible. Les Sangleyes même lui aidérent en cela. Il font remarquer qu'aux Philippines ces gens ont leur gouvernement à part.

Dans le tems que le Gouverneur Dom Pedre faisoit avec le plus d'empressement ses préparatifs pour la guerre des Moluques, on vit arriver à Manille, une chose qui pouvoit non seulement suspendre cette expédition, mais même ruiner entiérement cette Province. Il y avoit un homme qui s'y étoit établi, & y avoit toujours demeuré depuis le tems que le grand Corsaire Limaon y étoit allé. L'histoire de ce Corsaire est célébre en ce païs-là, & l'on en a écrit plusieurs livres en langue vulgaire. Cet homme, dont on parle, étoit Idolâtre au commencement, & Limaon s'en servoit, disoit-on, à un usage infame. Il se nommoit, Encan, & étoit originaire de Semygua dans la province de Chincheo. Il se fit Chrétien & fut baptizé, dans le tems de Santjago de Vera, qui lui donna son nom de famille; si bien qu'il fut nommé à son Baptême Baptiste de Vera. Il étoit habile & fort actif, de-sorte que s'étant mis dans le négoce il y reüssit si heureusement, qu'il devint puissamment riche, & eut beaucoup de crédit auprès des Gouverneurs des Philippines. Par son moien & par ses ordres les Sangleyes demandérent à

Dom Pedre comme une grace, qu'il leur permit de batir à leurs dépens le parapet de la muraille à laquelle on travailloit, parce que se regardant comme une partie de la République, ils souhaitoient de rendre ce service à Sa Majesté. Ils offroient pour cet ouvrage chacun quatre risdales. Ce service, & la faveur des citoïens qu'Encan, ou Baptiste, s'étoit aquis par plusieurs bienfaits, empêchoient, ou affoiblissoient au moins beaucoup les soupçons qu'on auroit pû concevoir contre lui, sur le sujet de sa conspiration.

Cet homme étoit consideré par les Espagnols, & aimé par les Sangleyes, dont il avoit été élu Chef & Gouverneur plusieurs fois. Il y en avoit beaucoup qui dépendoient de lui, & dont il étoit le parrain & le protecteur. Il avoit alors la précaution de ne point sortir de la ville pour ne donner aucun soupçon, & pour faire bien juger de sa fidélité par sa présence. Néanmoins sans partir du lieu, il ne laissoit pas de faire mouvoir des ressorts éloignez, d'animer les esprits, & d'avancer les préparatifs de leur entreprise, par le moien de ses confidens. Il voulut savoir le nombre de gens sur lequel on pouvoit compter pour l'exécution de ses desseins, & pour s'en assurer d'une maniére secrette, qui ne pût faire aucun éclat, il ordonna que chacun de ceux de sa nation lui porteroit une aiguille. Il feignoit quelque dessein & inventoit quelques raisons pourquoi il faisoit cette demande. Les Sangleyes, soit qu'ils connussent ou qu'ils ignorassent ses

veritables intentions, obéïrent à ses ordres. Encan ayant mis toutes ces éguilles dans une cassette, en trouva le nombre si grand que cela l'encouragea beaucoup à commencer une entreprise bien différente de ce qu'il avoit prétexté en les demandant.

Cependant le Gouverneur faisoit presser la construction des murailles. Il faisoit aussi lever des soldats ; & demandoit de tous côtez aux Juges & Officiers des lieux, qu'on fournît des munitions & des armes pour les besoins de la ville. Il y avoit près du Parian un autre quartier qui étoit habité par des Japonois, nation ennemie des Sangleyes, avec qui, quand ils sont dans leur païs, ils ont presque une guerre continuelle. Le Gouverneur fit venir les principaux de ces Japonois, & les aiant interrogez & examinez avec adresse, il tâcha de découvrir quelle étoit leur disposition, & ce qu'il en pouvoit attendre en cas de besoin, leur demandant s'ils lui donneroient secours contre les Chinois, en cas qu'ils le vinssent attaquer. Les Japonois tout glorieux de la confiance qu'on leur témoignoit, & de ce qu'une occasion favorable de combattre leurs ennemis naturels, sembloit leur devoir être bientôt offerte, répondirent qu'ils étoient prêts de combattre & de mourir avec les Espagnols, & pour leurs interêts. Ces soins & cette précaution de Dom Pedre, quoi-que sages, produisirent un mauvais éfet, parce que les Japonois ne seurent pas se taire. Ils rapportérent même les choses autrement qu'elles n'étoient, & avec des additions de leur invention,

si-bien

si-bien qu'on publioit qu'avec leur secours Dom Pedre se proposoit de faire massacrer tous les Sangleyes. Quelques Japonois même en avertirent les interessez, afin qu'ils se sauvassent, & ils se firent païer de leur avertissement. Il y en eut donc plusieurs qui pensérent à se retirer, & à s'enfuir dans les montagnes, & tous en général furent remplis de craintes & de soupçons, si bien que ceux qui avoient envie de se soulever trouvérent en cela même une occasion favorable, pour faire entrer les autres dans leur sentiment, & ils consolérent par leurs promesses ceux à qui leur dessein avoit causé de l'inquiétude. En éfet la plus grande partie d'entre eux s'engagérent dans la conjuration, & pour commencer l'exécution de leurs pernicieux desseins ils choisirent le jour de Saint François, lors que les Chrétiens seroient occupez dans leurs Eglises à célébrer la fête de ce Saint. D'autres disent qu'ils avoient résolu d'attendre jusques à la nuit, pendant laquelle ils devoient entrer dans la ville au nombre de vint cinq mille hommes, & égorger tous nos gens. On eut quelques indices & quelques avertissemens de la chose, nonobstant toutes les précautions, & leur exactitude à bien garder le secret. Jean de Talavera Curé de Quiapo, fit avertir l'Archévêque qu'un Indienne, dont un Sangleye étoit amoureux, lui avoit découvert la conspiration qui se devoit exécuter le jour de Saint François. On disoit aussi qu'une Négre avoit dit que la nuit qui suivroit la fête de ce Saint, on verroit un grand carnage,

& un incendie pareil à celui qu'on avoit vû il n'y avoit pas longtems. Le Gouverneur & les Auditeurs apprirent tout cela ; & eurent encore plusieurs autres avertissemens à peu près semblables. Il semble même qu'il suffisoit pour avoir de violens soupçons, de voir que les Chinois vendoient jusqu'aux moindres choses, & pour ainsi dire, jusqu'aux vieux souliers ; & qu'avec beaucoup de soin & d'empressement ils retiroient leurs éfets, & se faisoient païer de ce qui leur étoit dû ; quoi qu'on pût aussi croire que cela se faisoit dans le dessein de se retirer, plutôt que dans l'intention d'entreprendre quelque chose. Le Gouverneur emploia ses soins en particulier pour les rassurer, & fit même publier en divers endroits qu'on ne vouloit leur faire aucun mal, afin de leur ôter par ce moien la crainte & les soupçons qu'ils avoient des Espagnols & des Japonois. Il y engagea même par des protestations la foi & l'autorité publique ; mais tout cela ne pouvoit les rassurer. Trois jours avant la fête de Saint François, plus de quatre cents Marchands Anhayes n'ayant pû expédier leurs affaires, étoient demeurez dans la ville. Ceux-ci voiant le trouble & les mouvemens où plusieurs étoient sur le bruit que les Espagnols & les Japonois les vouloient massacrer, envoiérent à Dom Pedre un nommé Chican, qui étoit aussi Anhay, ou Chincheo, d'une Province qui dépendoit de son Gouvernement. Cet homme choisit la nuit pour s'aquiter de sa commission, par la crainte qu'il avoit des autres Chinois. Il proposa au

Gou-

Gouverneur ses craintes, & le trouble dans lequel ils étoient lui & ses camarades, sans savoir qu'elle résolution prendre, ajoûtant que c'étoit pour cela qu'ils s'adressoient à lui pour avoir son avis, & pour implorer sa protection. Dom Pedre l'écouta favorablement, & lui répondit, en le rassurant autant qu'il lui fut possible, & dés le lendemain il alla lui-même en personne parler à ses compagnons avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, & leur dit qu'ils ne devoient rien craindre, & que ce n'étoit pas la coûtume des Espagnols, de faire de semblables trahisons, ou de consentir qu'elles fussent faites. Par ce moien ils furent rassurez: mais cependant les mal-intentionnez ne s'endormoient pas.

Il faut remarquer que les Sangleyes habitent dans un quartier separé que les Arabes nomment Ascayceria, comme qui diroit la Bourse, & que les habitans des Philippines appellent Parian. La veille de la Saint François il s'assembla un grand nombre de gens dans une maison qui est à demi-lieuë de la ville, & où il y a une machine pour faire le sucre. Cette maison est au milieu des bois qui appartiennent au Gouverneur Sangleye. Ceux qui commencérent à s'y assembler, étoient les Jardiniers du Parian. Dom Loüis Perez de las Marignas fut averti de cette assemblée, par les Péres Jacobins de Minondo. Dom Loüis avoit en sa charge les Sangleyes Chrétiens, & il donna avis à Dom Pedre de ce qui se passoit. Minondo est un lieu habité par ces Sangleyes Chrétiens, & situé près

près de Manille, n'y ayant que la riviére entre-deux. Depuis Minondo les habitations des Sangleyes continuent jusques à un endroit nommé Tondo, où commencent celles des habitans naturels du païs. Dans le quartier des Chinois il y a un Monastére d'Augustins qui est bâti de bonnes pierres; puis assez près de là un autre de Dominicains, bâti de bois.

Dom Pedre pour s'assurer pleinement de l'état des choses, envoia Baptiste Gouverneur des Sangleyes, duquel il étoit fort content, & que tout le monde estimoit & croioit bon Chrétien, & fidelle Sujet du Roi d'Espagne. Il lui donna ordre de parler de sa part à ceux qui s'étoient assemblez, & de leur faire comprendre que leur terreur étoit vaine & sans fondement; ce qu'il pouvoit dire avec d'autant plus de facilité & d'assurance, qu'il étoit lui même témoin de la tranquillité dans laquelle étoient les Espagnols. Baptiste partit, & se rendit à la maison où des gens étoient assemblez, qui étoit la sienne. Il leur parla comme il voulut, puis il retourna longtems après avec la réponse, rapportant à Dom Pedre qu'il s'étoit trouvé fort embarrassé, & qu'il s'étoit vu en danger d'être élu malgré lui pour Chef, ceux de sa terre voulant à toute force qu'il le fût: qu'il étoit donc vrai que ces gens là s'étoient attroupez, & qu'ils étoient même en grand nombre, mais que tout cela ne venoit que de la crainte qu'ils avoient conçûë du dessein des Espagnols pour les perdre: qu'ils avoient plusieurs étendarts dans

esquels ils avoient écrit en caractéres Chinois, ce qu'on va mettre ici.

Le Chef & Général du Roiaume de la Chine nommé Ezequi, & un autre de la tribu de Su, nommé Tym, élû pour l'affaire présente, en suivant la raison & l'ordre du Ciel; afin que tous les Chinois s'assemblent pour travailler à cet ouvrage, & qu'ils obeissent à leurs ordres, pour extirper entiérement ces voleurs nos ennemis. Nous voulons & nous plait de notre bonne & franche volonté, que nous Chume & Quinte Japonois joints avec nous les Sangleyes, nous fassions ensemble la conquête de cette ville, & que nous en étant rendus maîtres, nous partagion le païs jusqu'à l'herbe qui y croît, par égales portions comme fréres.

Baptiste feignoit d'avoir beaucoup de chagrin de tout cela, & particuliérement de ce qu'on avoit voulu le rendre suspect & l'élire pour Roi; en sorte qu'il avoit été obligé de s'enfuir, pour ne manquer pas à son devoir, & la fidélité qu'il avoit jurée aux Espagnols. Il ajoûtoit que pour pouvoir trouver le moien d'échaper, il avoit même été obligé de promettre aux séditieux qu'il retourneroit vers eux. Le Gouverneur emploioit toutes sortes de moiens pour les appaiser, parce qu'on voioit que leur nombre croissant leur fureur croissoit aussi, & qu'on avoit juste sujet d'en craindre les suites. Le premier inconvenient que Dom Pedre en craignoit, & qu'il voulut éviter, étoit le degât des riz, qui étoient à peu près meurs & prêts à cueillir. Il nomma le Mestre de Camp Augustin d'Arceo, le Sergeant Ma-

jor Chistofle d'Azcueta, & le Capitaine Gallinato pour aller parler aux mutins. Mais Dom Loüis Perez de las Marignas qui demeuroit à Minondo, jugeant qu'il falloit emploier des remédes plus efficaces & plus rigoureux, si l'on vouloit arrêter le cours de la rebellion, alla cette même nuit trouver le Gouverneur, & l'avertir de l'état des choses & des diligences que lui & toute la ville étoient obligez de faire, si l'on vouloit prévenir les suites du mal. Il lui demanda aussi quelques soldats pour garder le bourg, parce qu'il craignoit que les Sangleyes n'entreprissent de le brûler dès la même nuit. Il lui dit qu'il pouvoit s'assurer, qu'il falloit nécessairement en venir à la guerre, & ne se pas flatter que ces rebelles s'appaisassent par des ambassades & des voies de douceur. Le Gouverneur trompé par Baptiste, espéroit toujours qu'on pourroit calmer le tout sans effusion de sang. Néanmoins par les sollicitations pressantes de Dom Loüis, il lui donna vint soldats, ses propres domestiques, & quelques Espagnols mariez, & habitans du même bourg. Ces gens furent postez dans les endroits où il y avoit le plus à craindre que les ennemis ne missent le feu; ce qui auroit pû faire que les Sangleyes Chrétiens voiant leurs biens perdus, se fussent joints aux autres. D'un autre côte le Gouverneur prit aussi des précautions, & fit poster secrétement des soldats & des sentinelles en divers endroits. Tout le monde étoit en attente, les uns espéroient & les autres craignoient les succés

& les

& les événemens de cette nuit. Le Général Jean d'Alcega étoit du nombre des derniers, se trouvant obligé dans cette occasion de suivre les ordres que lui donneroit Dom Loüis. On fit publier hautement & à son de trompe, que tout le monde demeurât en repos sans rien entreprendre à peine de quatre ans de galéres.

Cela servit si peu qu'à la réserve de quatre mille artisans & négocians, y compris les Marchands Anhayes, tous les autres s'assemblérent au lieu qu'on a dit. Ensuite environ à une heure de nuit, une troupe de mille Sangleyes sortit d'un fort avec des halebardes & d'autres semblables armes à hampe, & aussi de longs bâtons brûlez & pointus par le bout qui leur servent de lances, & ne font guére moins d'éfet. Cette sorte d'armes est fort en usage dans leur païs, & ils les font ordinairement d'un bois fort dur qu'on nomme Mangle. Ils attaquérent d'abord la demeure du Capitaine Etienne de Marquina, qui étoit une maison de plaisance peu éloignée du Parian. Ils égorgérent tous ceux qu'ils y trouvérent, ce Capitaine, sa femme, ses enfans ses serviteurs, & ses esclaves. Après cela ils mirent le feu à la maison, comme aussi à celles des autres Espagnols, du nombre desquelles furent celle du Mestre de Camp Pierre de Chaves, & celle de deux Ecclésiastiques qui vivoient dans la retraitte, l'un nommé François Gomez, & l'autre Fernand de los Rios. Ils tuérent le Pére Bernard de Sainte Catherine, Commissaire du Saint Office, de l'Ordre

dre de Saint Dominique. Tous ceux-là se défendirent, mais cela n'empêcha pas qu'eux & plusieurs autres ne fussent massacrez. De-là ces meurtriers allérent au bourg de Tondo qui avoit plusieurs quartiers. Ils attaquérent par celui de Quiapo où ils tuérent vint personnes ; puis ils y mirent le feu. Ils firent brûler toute vive une Dame de qualité, & un jeune homme, & en poussant de grands cris ils se moquoient, & disoient avec arrogance, qu'à l'avenir les Indiens leur païeroient tribut, & que tous les Espagnols périroient.

Le Samedi, dès le matin, comme on eut appris que les Sangleyes étoient entrez dans ce bourg, & que les habitans s'en étoient retirez, & s'étoient jettez dans des barques, pour se rendre à Manille & y entrer s'ils pouvoient, ou du moins se tenir dans la riviére à couvert sous les murailles de la ville, le Gouverneur fit assembler les troupes réglées & les milices, & les posta en divers endroits sur les murailles, visitant soigneusement les portes & les lieux les plus foibles. Il envoia le Capitaine Gaspar Perez avec sa compagnie à Tondo, lui donnant ordre d'obeïr à Dom Louis de las Marignas, & de ne porter point d'enseigne. Lors-qu'il arriva sur le lieu, les vint homme qu'on avoit envoiez la nuit précédente, se joignirent à lui : mais comme Dom Loüis trouva qu'il avoit trop peu de monde, il envoia demander un plus grand secours. Le Gouverneur jugeant qu'il ne lui faisoit pas cette demande sans en avoir de bonnes raisons, lui en-

voia

oia le Capitaine Dom Thomas Bravo son
eveu âgé de vint-quatre ans, le même qui
voit servi dans l'expédition de Ternate,
ors qu'André Furtado l'assiégea. Bravo
lla donc au bourg de Tondo avec une autre
ompagnie, quelques avanturiers, & sept
es Domestiques du Gouverneur, ayant auf-
i bien que Perez laissé son étendart dans la
ille. Après lui, il envoia encore le Capi-
aine Pierre d'Arceo, vieux soldat, qui
voit servi en Flandres. Dom Louis ren-
voia dire que les Chinois marchoient vers
Tondo, qu'ils étoient en grand nombre, &
qu'il craignoit qu'ils brûleroient le lieu, &
une belle Eglise d'Augustins qui y étoit. Le
Gouverneur lui envoia encore soixante hom-
mes, la plusparт armez de piques & de hal-
lebardes parce que les premiers qu'il avoit
envoiez l'étoient d'arquebuses. Dom Jean
de la Pegna conduisoit & commandoit ces
derniers, jusques à ce qu'il les eût remis à
Dom Louis. Quand cette compagnie arri-
va il y avoit déja eu combat à Tondo, &
Dom Louis avoit fait périr un assez bon nom-
bre de Sangleyes, & les avoit contraints à
se retirer, aiant ainsi empêché qu'ils ne bru-
lassent entiérement le lieu, où ils avoient
déja commencé à mettre le feu en quelques
endroits, & brûlé quelques maisons qui
étoient à l'entrée.

Dom Loüis voulut poursuivre les ennemis
qui se retiroient vers leur fort, & Dom Tho-
mas Bravo fit ce qu'il put pour l'en empê-
cher, en lui disant que ses gens étoient fa-
tiguez, & qu'en sortant du bourg le chemin
étoit

étoit difficile, plein de lieux marécageux, & de roseaux : que puis que l'ordre du Gouverneur n'étoit que de chasser l'ennemi & de l'éloigner du lieu où ils étoient, pour empêcher l'embrasement de l'Eglise & des maisons, ce qu'ils avoient heureusement exécuté, il falloit avant que de passer outre, lui donner avis de ce qu'ils avoient fait, d'autant plus que cela se pouvoit faire promtement, n'y ayant que la riviére entre la ville & eux; & que cependant les soldats se délasseroient, & qu'on pourroit apprendre quelque chose de plus particulier du dessein des ennemis. Alcega disoit aussi la même chose, & étoit du même avis : mais Dom Loüis engagé dans l'affaire, animé à la poursuivre, & chagrin des oppositions qu'on lui faisoit, demanda brusquement à Alcega quelle poule moüillée lui avoit dit le mot à l'oreille ? Il ajoûta qu'ils n'avoient qu'à le suivre, & qu'avec vint-cinq soldats il entreprendroit de battre tous les Chinois. Alcega lui répondit que ce n'étoient point des poules qui lui parloient à l'oreille, mais des coqs aussi courageux & aussi vigoureux qu'il pouvoit être; que néanmoins il l'avertissoit encore une fois de bien penser à ce qu'il vouloit faire. Le Pere Farfan Augustin fit aussi ce qu'il put, par ses priéres & ses sollicitations, jusques à se jetter à genoux devant Dom Loüis, pour l'obliger à faire ce qu'on lui conseilloit, & ne passer point outre : mais tout cela fut inutile, & rien ne fut capable de le fléchir. Il se prepara donc à partir, & après avoir donné quelques ordres,

res, & fait occuper certains postes par les Capitaines Gaspar Perez & Pierre d'Acreo, avec quelques soldats, il partit en éfet, & commença de marcher avec beaucoup d'ardeur pour aller chercher les ennemis, suivi de toutes les troupes qu'il commandoit. Les Chinois s'étoient déja retirez près de leur fort. L'on alla les y attaquer dans des lieux marécageux, où il y avoit quelques canaux profonds. Ils étoient encore à couvert par une espèce de prairie ou de pacage, où il y avoit une sorte d'herbe grosse & forte, plus haute qu'un homme, au-travers de laquelle on voioit quelque sentiers étroits, où à-peine on pouvoit marcher deux de front. Quand on étoit arrivé au fort on découvroit un peu plus la campagne. Dans cet endroit nos gens commencérent à tirer sur l'arrière-garde des ennemis, qui de leur côté ayant reconnu le petit nombre des Espagnols qui les venoient attaquer, & vû qu'ils n'étoient qu'environ cent trente hommes, se rangérent en forme de croissant, formant un corps qui faisoit deux pointes, & se postérent ainsi entre ces grandes herbes. Une autre partie de leurs gens s'avança du côté de leur fort, si bien que les nôtres se trouvérent au milieu de ces derniers & de ceux qui s'étoient mis en embuscade dans les herbes, & furent ainsi attaquez de toutes parts, avec tant de fureur, qu'ils furent taillez en piéces. On dit qu'il se trouva des morions legers qui furent enfoncez & percez par ces espéces de piques ou de lances sans fer, mais seulement faites d'un bois brûlé par le bout poin-
tu.

rù. Un mousquetaire qui étoit au servi
de Dom Loüis, rapporta qu'une troupe
Sangleyes ayant environné ce Commandan
l'avoit chargé avec tant de furie qu'on l'
voit moulu de coups, après lui avoir cas
les jambes : qu'il s'étoit défendu avec bea
coup de vigueur & de courage, ayant mên
combattu assez long-tems en se tenant sur l
genoux, jusques à ce qu'enfin les Sangley
se renversérent avec leurs longs bois, &
massacrérent. L'Enseigne François de R
bolledo fut renversé & laissé pour mort : pu
quand les ennemis furent retirez il se le
va, & bien qu'il eût une grande blessure à
tête il trouva moien de se rendre dans
ville, où aiant été pansé il en guérit. Ce f
un de ceux qui rapportérent le plus de par
ticularitez de cette malheureuse défaite.
y eut aussi environ trente autres personn
qui se sauvérent, s'étant trouvez à l'arrièr
garde, & en état de fuir legérement. L
Pére Farfan fut de ce nombre. Dom Loü
fut donc ainsi malheureusement tué par le
mains de gens de la même nation que ceu
qui avoient tué son pere, comme on l'a v
ci-devant. Le Général Alcega, Dom Tho
mas Bravo, le Capitaine Cebrian de Ma-
drid, y furent aussi tuez, & tous les domesti
ques du Gouverneur qui y étoient allez,
la réserve d'un seul qui se sauva.

Après la victoire les Sangleyes coupéren
les têtes des morts, & les ayant piquées par
les narines sur la pointe de leurs lances, il
les allérent présenter à leur Général qui étoi
dans leur fort. Ce Général se nommoit

Hon-

Hontay. Il fit de grandes réjoüissances, aussi bien que ceux qui l'accompagnoient, quand ils virent les têtes des Espagnols, rendant graces de leur victoire au Ciel & à la Terre selon leurs maniéres. Il leur sembloit qu'ils ne devoient plus trouver que fort peu de résistance dans le reste de la nation à qui ils en vouloient. Tout ce jour-là qui étoit celui de la Saint-François, & le jour suivant, furent emploiez par les ennemis en fêtes & en réjoüissances. On emploia bien différemment à Manille, puis que ce fut à brûler les fauxbourgs & toutes les maisons qui étoient hors de l'enceinte des murailles. On consulta sur ce qu'on devoit faire, & comment on en devoit user à l'egard de ceux du Parian. Ce quartier étoit ordinairement habité par plusieurs milliers de Sangleyes, mais il n'y en étoit pas demeuré quinze cents, en comptant prés de cinq cents Marchands Anhayes, qui sont des gens paisibles & riches, contre qui on n'avoit aucuns soupçons: les autres étoient des artisans qu'on ne soupçonnoit pas non-plus. On en prit néanmoins environ cinquante de ceux qui portoient les cheveux courts, & se méloient parmi les Sangleyes Chrétiens. On aprit par ces prisonniers que leurs gens avoient brulé des Monastéres de Religieux en divers endroits. Il arriva que quelques Ecclesiastiques, avec des femmes & des enfans, s'étant retirez à Saint François du Mont, ils y furent assiégez par quelques compagnies de Sangleyes, & alors pour se défendre ils se retirérent dans le clocher. Ils avoient fait une enseig-

ne d'un linceul, & établi quelque ordre parmi eux. Les femmes & les enfans sonnoient les cloches, les autres se mettoient aux fenêtres pour tirer sur les ennemis, & tous leur disoient des injures, & leur crioient à haute voix qu'ils vinssent à eux. Ceux qui étoient dans cette espéce de fort n'avoient que deux arquebuses, avec lesquelles ils ne laissoient pas de faire un assez grand feu, en les rechargeant promtement; si bien que les Sangleyes n'osérent entreprendre de les forcer, & ils se retirérent par une lâche timidité, dans un poste avantageux, pour y continuer & y soutenir la guerre. Le Gouverneur jugea qu'il ne falloit pas publier la perte que nous avions faite, de peur que cela ne fit perdre courage à beaucoup de gens. On publia donc que nos gens étoient à Saint François du Mont. Il donna ordre aux Magistrats de faire assembler tous les Indiens capables de servir, parce qu'on trouvoit déja fort peu d'Espagnols. Il envoia le Facteur François de las Missans avec trois vaisseaux à rames le long des côtes jusques au fort des ennemis, pour leur couper les vivres, & empêcher qu'on ne leur en pût porter par eau. Le Facteur s'aquita si bien de sa commission, qu'il coula bas quelques barques ennemies, & en brula d'autres qui étoient chargées de provisions. Il tua même un assez grand nombre des revoltez à l'embouchûre d'une riviére qui se jette dans la mer du côté du fort qu'on nomme Navotas, puis il chercha dans leurs maisons les corps des Ecclésiastiques qu'on disoit qu'ils avoient
tuez,

tuez. Après cela il fit marcher à S. François du Mont une troupe de cinq cents Japonois, avec trois Espagnols, & deux Moines de l'Ordre de Saint François, pour rassembler les restes de la défaite de nos gens. En faisant ce voiage il passa près du fort des ennemis, à dessein d'y faire tout le mal qu'il pourroit. Il trouva qu'ils l'avoient abandonné & qu'ils s'étoient retirez du côté du Parian, pour se joindre tous ensemble, & fiers comme ils l'étoient de leur premiere victoire, entreprendre le siége de la ville. Cela se passa le Lundi sixiéme du moins Les Japonois ayant reconnu le fort, & y étant entrez sans résistance y trouvérent environ deux cents Chinois blessez & malades. Ils les tuérent tous, puis ayant sauvé une grande quantité de vivres & de munitions, ils brûlérent le fort & tout ce qu'ils ne pouvoient commodément emporter, ou qui ne pouvoit leur servir contre ceux qui l'avoient abandonné. Ils arrivérent ensuite au Monastére, d'où ils se rendirent le même jour dans la ville.

Le petit nombre de Sangleyes qui étoit au Parian ne causoit guéres moins d'inquietude que les autres, parce qu'ils étoient prés de nous, & l'on craignoit qu'ils ne se joignissent à ceux de leur nation, s'ils voioient que nos affaires prissent un mauvais tour. De plus on apprit que les revoltez avoient envoié solliciter leurs compatriotes du Parian de se joindre à eux, en leur faisant savoir la défaite des Espagnols dont ils se glorifioient si fort. On sçut cela par un Sangleye qui fut

 pris

pris par la sentinelle des barques qui étoient sur la rivière, comme il la passoit à la nage. Cet homme confessa dans les tourmens, qu'il étoit un espion, & qu'il portoit des avis de part & d'autre ; si bien qu'étant ainsi convaincu par sa propre confession, on le fit mourir. On jugeoit bien qu'il n'étoit pas fort difficile de se défaire de ces Chinois qui étoient demeurez au Parian, & on regardoit cela comme le moien le plus seur & le plus aisé de se delivrer de toute inquiétude à leur égard. Mais on ne trouvoit pas juste de punir & de massacrer des gens contre qui on n'avoit aucunes preuves qu'ils fussent coupables vu même que plusieurs étoient venus aux Philippines pour leur commerce, sous l'assurance de la foi publique, & que de plus le Gouverneur leur avoit donné sa parole positive qu'on ne leur feroit aucun mal, pourvu qu'ils demeurassent en repos, & qu'ils ne se mêlassent point dans la revolte. Pour délibérer là-dessus on s'assembla & l'on tint une espéce de Conseil de guerre où les Auditeurs & l'Archevêque assistérent, outre les Capitaines. Dans cette assemblée on fit réflexion sur les pressantes sollicitations que les soulevez faisoient à ceux du Parian de se joindre à eux, & qu'il pourroit arriver qu'ils les y engageroient enfin, & les attireroient à leur parti ; ou que s'ils voioient n'en pouvoir venir à bout ils les massacreroient. Sur cela on prit resolution de parler aux Marchands Anhayes, pour les engager à se retirer avec tous leurs éfets dans le Monastére de Saint Augustin, qui étoit un lieu fort dans

la ville de Manille. Le Gouverneur leur en parla lui même & leur en fit aussi parler par les Auditeurs, & par quelques uns de ses amis: mais ils ne prirent aucune résolution, & demeurérent dans l'incertitude, en attendant l'evenement. Il y en eut seulement quelques-uns qui mirent leurs éfets en dépôt sans se mettre eux-mêmes en sureté. Enfin la derniére deligence qu'on fit à leur égard, fut que Dom Pedre lui-même alla ce jour-là au Parian pour leur parler & les solliciter encore une fois. Une heure aprés, les ennemis parurent avec plusieurs étendarts, de l'autre côté de la riviére. Ils venoient d'un fort qui n'est éloigné que d'un quart de lieuë de la ville. Aussitôt quelques Sangleyes commencérent à se jetter à la nage, & d'autres à se mettre dans des batteaux, & sur des barques plattes qu'ils avoient préparées exprez, pour passer au Parian. On ne put leur empêcher passage, parce qu'alors les galiottes & les carcoas de la flotte, étoient allées aux isles des Pintados pour les défendre contre ceux de Mindanao & de Ternate, qu'on avoit eu avis qui venoient pour les attaquer. Les rebelles arrivérent au Parian, en poussant de grands cris, & faisant montre des têtes des Espagnols qu'ils avoient tuez le jour de la Saint François.

Le Gouverneur voiant la hardiesse & la fierté de ces rebelles, donna ordre que les Capitaines Gaspar Perez, & Pierre d'Arceo, qui étoient à Tondo, entrassent dans la ville avec leurs compagnies. Quand les ennemis furent entrez au Parian avec cette

ostentation barbare de plusieurs têtes qu'ils portoient en triomphe, piquées par les narinez sur la pointe de leurs armes, ils tâchérent de persuader aux Anhayes qui ne s'étoient point encore déclarez, de se ranger de leur parti. Il les trouvérent fermes à ne prendre aucune part à la rebellion, & même leur faisans là-dessus des reproches & des censures de leur crime ; ce que les rebelles ne pouvant souffrir, ils attaquerent ces Marchads & en tuérent plus de deux cents. Ils pilérent aussi leurs éfets, où ils trouvérent de quoi se faire des ornemens, & des livrées de couleur. Ils pendirent quelques autres de ces Marchands ; & il y en eut jusqu'à quatre vints qui se pendirent eux-mêmes pour ne tomber pas entre leurs mains. Cet acte de desespoir n'est pas extraordinaire parmi ces gens-là : on en voit souvent des exemples dans leur païs. Un d'entre eux fut le Général même des Sangleyes nommé Hontay. Le Pére Jean Pobre ci-devant Capitaine, & maintenant Religieux de l'Ordre de Saint François, ayant par nécessité repris les armes dans ce tems-là, rapporte une circonstance assez remarquable. Il dit que les Sangleyes revoltez ayant tâché de persuader aux Anhayes de faire comme eux, ceux-ci s'en rapportérent à ce qu'en diroit & ce que leur en conseilleroit Chican, qui étoit un Sangleye riche, & qui entendoit & parloit fort bien la langue Espagnole. Chican avant que de s'expliquer sur la question, leur dit qu'il croioit qu'il seroit à propos de faire dresser

un

un gibet, & d'y planter ces têtes des Espagnols qu'ils avoient, afin qu'étant vuës de tous, ils fussent aussi tous encouragez par ce spectacle. On approuva son avis, on fit faire le gibet, & lui même y monta pour ranger les têtes; puis ayant tiré une corde qu'il avoit prise secrétement, il se la mit au cou, & se pendit à la vuë de tous.

Le même jour le Capitaine Pierre de Brito, qui étoit avec sa compagnie dans la grande Eglise, où on lui avoit assigé son poste dès la nuit précédente, voiant une certaine maison qui n'étoit point découverte, contre les ordes qu'on avoit fait publier le jour précedent de les découvrir, en ôtant toutes les feüilles de palmes & les autres dont elles étoient couvertes, à cause qu'elles sont si susceptibles de l'embrasement, il envoia des gens à cette maison pour la faire découvrir & en ôter toutes ces dangereuses feüilles. L'Enseigne André Obregon qui fut commandé pour cela, étant monté tout au haut de la maison, y trouva Baptiste avec son épée & son poignard qui se cachoit, & que quelques femmes tâchoient de couvrir, afin qu'il ne fût point vû. L'Enseigne lui demanda ce qu'il faisoit là, à quoi il répondit d'abord qu'il y étoit venu pour faire découvrir la maison, puis étant pressé par quelques autres interrogations il se troubla, & sa conscience l'accusant, il s'écria, Monsieur, je vous prie ne me tuez pas. L'Enseigne lui parlant avec douceur pour le rassurer, lui dit d'aller trouver le Gouverneur qui l'attendoit, & cependant il continua de

faire découvrir le toit. Peu de tems après cet Enseigne étant descendu, prit avec lui quelques soldats, & rentra dans cette maison pour la visiter par quelque soupçon qu'il avoit. Des femmes Indiennes avoient déja caché Baptiste dans un lieu où les soldats entrérent par force, & l'y ayant trouvé ils lui liérent les mains, & le menérent en prison avec quelques autres Chinois. On fit travailler à leur procès avec la promtitude des procédures militaires, & cependant les prisonniers furent menez à la maison du Capitaine Gallinato. Pendant qu'ils y étoient il y alla un jeune garçon Japonois qui demandoit Baptiste. On le foüilla & on trouva ses poches pleines de fusées, puis à un autre qui l'accompagnoit trouva un bout de chandelle de cire, & tout cela leur avoit été donné par un esclave de Baptiste. Les fusées étoient tachées de sang, peut être de celui de quelque Chrétien massacré. Baptiste interrogé avoüa qu'il avoit la plus grande part à la rebellion, qu'il en avoit été le principal instigateur & qu'ainsi ce n'étoit pas sans raison que les rebelles le demandoient pour Chef, & que les Sangleyes reclamoient son nom : que Hontay s'étoit beaucoup plaint & fort affligé de son retardement, disant que puis qu'il ne venoit pas se mettre à leur tête, il falloit sans doute qu'il ne le pût, & qu'il se trouvât en quelque grand embarras : que c'étoit l'inquiétude que Hontay avoit euë là dessus qui l'avoit obligé à se pendre lui-même. Après sa mort les principaux des mutins lui succédérent,

& l'on

& l'on apprit que dans le lieu qu'on appelle la colline de Calocan, ils avoient planté un pieu, auquel ils avoient attaché un étendart noir avec quelques caractére Chinois qui vouloient dire, *Cuntien* ce qui signifie, *en obeissant au Ciel.* On trouva aussi d'autres drapeaux dans l'armée qui combattit à Dilao, sur lesquels on voioit les portraits du Beaupére & de la Bellemére d'Encan, qui étoient Chinois l'un & l'autre.

Il y eut plusieurs Religieux qui combattirent dans ce tems-là contre les rebelles : mais on peut dire qu'entre tous on doit particuliérement des loüanges à la valeur du Frére Antoine Flores, Augustin Lai. Il est originaire d'Estremadure : il avoit été soldat en Flandres, & captif parmi les Turcs plus de vint ans. Il s'étoit sauvé par son adresse & par sa valeur du fond de la Turquie ; puis il avoit passé aux Philippines, où il avoit pris avec joie l'habit de Moine, dans le couvent de Saint Augustin à Manille. Il avoit toujours fait paroître beaucoup d'humilité dans son obédience, sans témoigner se souvenir de son ancienne valeur, ni la vouloir mêler mal à propos avec la simplicité qui doit faire l'ornement d'un bon Religieux. Le Gouverneur qui le connoissoit, lui commanda d'aller avec la galiote du couvent le long de la riviére, pour donner la chasse aux barques & aux champanes des Sangleyes, & les combattre. Il arriva une nuit qu'ayant coulé à fond plus de deux cents petits batteaux, & en ayant brûlé & ruiné quelques autres plus grands, il s'arrêta au

milieu de la riviére nommée Pasig, pour y attendre les Sangleyes. Entre onze heures & minuit, il entendit quelque bruit dans l'eau. C'étoit un des rebelles qui venoit à la nage pour se rendre dans la ville, & comme l'obscurité l'empêchoit de pouvoir discerner les objets, il alla passer tout prés de la galiote de Frére Antoine. Ce brave Moine, qui étoit toujours alerte, le vit avant qu'il fût apperçu par les Indiens qui étoient avec lui, si bien que s'étant panché, & ayant avancé le bras autant qu'il pût, il attrapa le Sangleye par les cheveux, le tira dans sa galiote, & le mena au Gouverneur. Il fut appliqué à la torture où il avoüa qu'il venoit pour donner avis aux Sangleyes du Parian, que ceux qui étoient de l'autre côté de la riviére, la passeroient le jour suivant, & que tous ensemble ils attaqueroient la ville; qu'ils battroient les murailles avec des machines qu'ils avoient pour cela; qu'ils extermineroient tous les Espagnols, & demeureroient ainsi maîtres des isles. Le Gouverneur, sur cet aveu du prisonnier, fit toutes les diligences & tous les préparatifs qu'on jugea nécessaires pour le jour suivant. Frére Antoine de son côté retourna dans son convent, où il pourvut sa galiote de vivres & de farines. Il se munit de deux arquebuses, & alla se poster avec son petit bâtiment dans un des bras de la riviére qui passe auprès des murailles de Manille. Il se plaça entre des Manglanares, qui sont certains arbres qui croissent dans des terres couvertes d'eau, & viennent si épais & si près les uns

des

des autres, qu'on se peut aisement cacher entre eux sans être vû. Frére Antoine se mit donc là en embuscade, jugeant & étant même à peu près assuré que les Sangleyes passeroient de ce côté-là, & qu'ils ne pouvoient guéres s'en empêcher; parce que c'étoit l'endroit de la riviére le plus étroit, & le plus prés de la muraille. Il ne se trompa pas dans ses conjectures, car dès le matin à la pointe du jour, ils commencérent à passer en grand nombre, & cela continua jusque bien tard. Le Moine avoit fait provision en deux gibeciéres d'une grande quantité de bales. Il commença dès les cinq heures du matin à tirer sur les ennemis, & continua jusqu'à six heures du soir rafraichissant de tems en tems ses arquebuses avec du vinaigre. Il mettoit à chaque fois deux ou trois bales, & ne tiroit jamais qu'à des troupes de Sangleyes de vint ou trente hommes, afin que ses coups ne fussent pas inutiles. On sçut avec certitude que lui seul avoit tué ce jour-là plus de six cents Barbares. Après cela le Gouverneur le fit aller avec mille Indiens, à la poursuite des ennemis qui s'étoient retirez, & il en fit encore périr plus de trois mille; si bien que les autres qui restérent furent fort épouvantez.

Dans le même tems il y eut aussi plusieurs Sangleyes qui aiant passé la riviére, furent tuez dans les ruës du Parian. Ils étoient postez à la vuë des murailles, avec leurs armes, & quelques uns avec celles qu'ils avoient ôtées aux Espagnols tuez par eux. Ainsi ils pouvoient parler à ceux qui étoient en garde

ſur la muraille. On leur tira pluſieurs coups d'arquebuſe, & on en tua & bleſſa un grand nombre, parce qu'avec une réſolution deſeſpérée ils s'approchoient fort près. On dit, qu'ils avoient pris de *l'amſion* qui eſt une certaine compoſition dont ils mangent, comme font les Turcs, & de laquelle ſe ſervent auſſi les Indiens de Ternate, quand ils doivent aller au combat. Cela les étourdit, & leur donne une eſpéce de valeur brutale, à peu près ſemblable à celle des bêtes. On mit une piéce de canon ſur la porte du Parian, qui fit un tres-bon éfet, quoi que perſonne ne pût s'imaginer qu'il fût poſſible d'en mettre dans cet endroit là. Il y eut quelques Japonois & quelques habitans naturels des Philippines, qui ſortirent pour aller charger les Sangleyes, & ils eurent un bon ſuccés : car ils en tuérent pluſieurs, particuliérement de ceux qui avoient été bleſſez par les coups de canon, ou d'arquebuſe, qu'on leur tiroit de deſſus la muraille. Ces rebelles furieux regardant le Parian comme une retraitte & un azile pour ceux qui manquoient de courage, y mirent le feu ; puis ils s'avancérent pour combattre les Indiens & les Japonois. Quelques-uns d'entre eux s'étant cachez dans des maiſons avec des arquebuſes, tirérent de-là ſans être vus, tuérent un Capitaine Portugais, & en bleſſérent trois autres. Un des trois étoit le Capitaine Rui Gonzale de Sequeyra Commandant des Moluques. Aprés celà les Sangleyes ſe retirérent dans le Monaſtére de la Chandeleur, d'où ils attaquoient nos gens

avec

avec plus de fureur & de rage qu'ils n'avoient fait du Parian.

Le Mardi dés le matin on vit avancer le Capitaine Gallinato avec cinq cents Espagnols & quelques Japonois, jusques assez près de ce Monastére de la Chandeleur. Les ennemis ne refusérent point le combat : ils sortirent en ordre, au nombre de plus de quatre mille combattans. Les nôtres gagnérent un pont d'où ils firent quelques décharges sur les Sangleyes, qui de leur côté voiant la perte qu'ils faisoient de plusieurs des leurs, se retirérent pour attirer les Espagnols plus au large, se servant du même stratagême par lequel ils avoient surpris & défait Dom Loüis. Mais cela ne leur reüssit pas si bien. Il y eut pourtant quelques soldats qui se débanderent, & qui allérent jusque dans l'Eglise, & pillérent une partie de ce que les Sangleyes avoient eux-mêmes pillé au Parian. Ces soldats se virent bientôt chargez par un grand nombre d'ennemis, & furent contraints de se retirer à la hâte vers le pont, parce qu'on les attaquoit avec fureur, & qu'on les pressoit beaucoup. Il y eut dans cette occasion trois Espagnols & cinq Japonois de tuez. La perte que les Sangleyes avoient fait en venant attaquer les nôtres dans leur poste, étoit de trois cent soixante de leurs plus braves gens, ce qui fit qu'il se retirérent un peu découragez. Néanmoins le soir du même jour, une troupe d'entre eux vint pour escalader les murailles de la ville, dans l'endroit où elles étoient le moins hautes, ayant apporté des échelles, & les

autres

autres choses dont ils avoient besoin pour leur entreprise, le tout couvert de tafetas, afin qu'on ne connût pas d'abord leur intention. Ils s'approchérent hardiment de la muraille; mais le canon les mit fort en desordre ayant brisé leurs échelles, & tué plusieurs de leurs gens. Le même soir il y eut aussi un combat du côté du Parian, où les Sangleyes avoient mené deux machines grandes comme des chariots, qu'ils avoient faites la nuit précédente. Elles étoient sur des rouës pour les pouvoir aisément pousser devant eux, & elles étoient remplies de matelas, de mantes, & d'autres choses semblables, afin de se garantir un peu des coups de canon, & des coups d'arquebuse. Le Gouverneur eut quelque soupçon que ces machines fusses remplies de feux d'artifice, dont les Sangleyes sont grands maîtres faiseurs. La crainte qu'il en avoit ne dura pourtant pas longtems, parce qu'ayant fait tirer la piéce de canon qui étoit sur la porte du Parian, le Canonnier qui la pointa, qui étoit un des valets du Gouverneur, donna droit au milieu de la machine qui alloit devant, de-sorte que le boulet la brisa, & tua ou blessa une partie des Sangleyes qui étoient dessus, & de ceux qui la faisoient mouvoir. Ces déterminez ne laissérent pas de continuer dans leur resolution, & de s'avancer encore: mais la même piéce de canon les incommodant extremement, ils commencérent à se retirer, & abandonnérent leur machine. Le combat continua, & s'échaufa sur la riviére, où il se rendoit

des gens dans des barques.

L'Enseigne Jean Guerra de Cervantes sortit avec les Japonois & les Indiens, & s'étant tous avancez dans le Parian à la faveur du canon des remparts, ils y mirent le feu en plusieurs endroits si bien que la plus considérable partie de ce quartier où étoient les maisons des Anhayes, fut brûlée. Cela fit perdre courage à ceux qui étoient dans ces maisons, sur-tout quand ils remarquérent, qu'on avoit pris leurs barques & leurs arquebusiers, & que par ce moien on leur avoit ôté la commodité de la retraitte par la riviére. On croit qu'il périt ce jour-là tant par le fer que par le feu plus de deux mille cinq cents Sangleyes, sans compter ceux du Monastére de la Chandeleur, & d'autres qui étoient dispersez ici & là. Lors-qu'ils eurent quitté leur retraitte du Parian, ils se retirérent dans l'Eglise de la Chandeleur; mais le matin suivant on n'en vit plus aucun. Le Mécredi ils passérent la riviére, où quelques-uns des nôtres qui les poursuivoient furent noiez. Ils prirent le chemin de Tabuco, qui est à cinq lieuës de Manille, lieu fort peuplé, & dans un païs fertile. Le Capitaine Dom Loüis de Velasco qui les poursuivoit, trouva qu'ils s'étoient fortifiez & retranchez dans ce lieu, avec quelques planches & madriers, du côté du marais de Vay. Il leur fit tirer plusieurs coups d'arquebuse, dont il y en eut un assez bon nombre de tuez. Les Sangleyes ne pouvant plus tenir contre tant de pertes réitérées, allumérent une nuit quantité de feux, afin qu'on ne s'apperçût

pas

pas de leur dessein. Ensuite ils se retirérent & prirent le chemin de Saint Paul, bourg qui est à seize lieuës de Manille. Ils y arrivérent si diminuez & en si petit nombre en comparaison de ce qu'ils avoent été, qu'ils n'étoient pas plus de six mille, parce qu'ils avoient encore perdu un grand nombre de leurs gens dans le voiage de Tabuco. Dom Louis les poursuivant & les chargeant dans leur retraitte, avec trop peu de précaution, se trouva éloigné des siens, & fut tué par les ennemis, avec quatre soldats, deux Moines Déchaussez, un Prêtre, & un autre homme laïque.

Quand les Sangleyes furent arrivez à Saint Paul ils s'y arrêtérent à dessein de moissonner les riz qui étoient à peu près bons à prendre dans ce lieu là, parce que le païs y est plus tempére que celui de la province de Pampangua. Avant qu'ils fussent arrivez dans le bourg, une troupe de quinze cents se separa du gros de leur armée, & prit la route des montagnes de Pace. Ceux-ci aiant été rencontrez par une troupe d'Espagnols & d'Indiens, ils en furent attaquez avec tant de vigueur, qu'encore qu'ils se défendissent bien, il ne s'en sauva pas un. Par cette défaite nos gens recouvrérent une partie de ce que ces ennemis avoient pillé sur nous.

Le fort que les Sangleyes avoient fait à Saint Paul, étoit bâti de bois de palmier. Ils en sortoient quelquefois, pour combattre, ou pour cüellir les riz, & pour faire des courses dans le païs. Ils jugérent

à pro-

propos de separer en deux troupes égales chacune de trois mille hommes, leur nombre étant de six mille. Une des troupes demeura dans le fort, & l'autre marcha vers Vatangas qui en est à sept lieuës, sur la côte de la mer. On apprit qu'ils y alloient à dessein d'y faire bâtir des vaisseaux, & pour cela menoient avec eux des ouvriers, charpentiers & autres, & faisoient porter des outils, du fer, & d'autres choses nécessaires. Le Gouverneur ayant envisagé la consequence de ce dessein, jugea qu'il falloit envoier à Vatangas des personnes soigneuses, & en qui il se fiât, avec ordre de prendre toutes les barques & les chaloupes qu'ils touveroient dans cette baie, afin que les ennemis ne pussent s'en sevir pour passer dans d'autres isles, ce qui auroit pu être d'un grand préjudice.

Après cela le Gouverneur jugeant que l'intention des Sangleyes pouvoit être de se ménager, & de se conserver, pour attendre quelque secours de la Chine, selon le dessein concerté & les correspondances qu'ils avoient peut-être prises avec les Mandarins, crut qu'il étoit à propos de presser les choses pour finir la guerre le plus promtement qu'il seroit possible. Aussi les ennemis se fortifioient-ils tous les jours; & sortoient de leurs forts pour faire des courses à la campagne & cueillir les riz. Ils faisoient aussi tout leur possible pour obliger les naturels du païs à se joindre à eux, à quoi ils ne purent pourtant reüssir. Au-contraire les Indiens tuoient tous les Sangleyes qu'ils pou-
voient

voient attraper. Il y avoit encore d'autres raisons qui faisoient aisément juger qu'il falloit user de diligence pour terminer heureusement cette affaire. Ainsi donc par les ordres de Dom Pedre plusieurs Espagnols & Indiens alloient à la chasse des Sangleyes débandez : mais outre cela il jugea qu'il les falloit pousser plus fortement, & qu'on ne devoit pas leur donner le tems qu'ils souhaitoient qui étoit de voir les riz venus à maturité, parce que la faim étoit ce qui les pouvoit plus aisément ruiner, & ce qu'ils paroissoient avoir le plus à craindre. Pour cet éfet il crut se pouvoir utilement servir de quelques habitans naturels du païs en qui on se pouvoit le plus fier.

A dix lieuës de Manille, du côté de Tondo, au-delà d'une riviére nommée Pasig, il y a une province qu'on appelle Pampangua, dont les habitans navigent avec de petites barques sur cette riviére. Tout le païs est presque couvert d'eau, parce que les habitans y font plusieurs canaux pour arroser leurs riz & leurs autres semences. Ce païs où il coule quantité de riviéres, n'a que douze lieuës d'étenduë, mais il est fort peuplé par tout, & il y a sept convents de l'Ordre de Saint Augustin. Le peuple qui est vaillant, docile & fidelle, avoit reçu la foi Chrétienne, & embrassé notre Religion dans laquelle il persévére. Il est aussi plus accomodé & plus riche que ceux qui habitent des autres côtez de Manille. Le Capitaine Fernand d'Avalos avoit alors le commandement dans cette pro-

rovince, & le Gouverneur lui ayant écrit fait savoir la rebellion des Sangleyes, vec ordre de lui envoier des vivres, & des mes, & de prendre garde que les ennemis le pussent venir attaquer par ce côté-là, fit l'un & l'autre avec beaucoup de soin de diligence. Il envoia donc à Dom Pere une grande quantité de riz, du vin de alme, un grand nombre de vaches & de eaux. Il prit aussi plus de quatre cents Sanleyes, & les ayant fait conduire liez deux deux sur le bord d'une riviére, on les mit ntre les mains de quelque Japonois pour es tuer. On tâcha premiérement de les insruire pour les convertir, à quoi s'emploia e Pére Diegue de Guevara, de l'Ordre de aint Augustin, Prieur de Manille, qui en ait lui-même la rélation, disant qu'il n'y n eut que cinq qui renoncérent à leur Idoatrie, & reçurent le Batême.

Dans le même tems Fernand d'Avalos nvoia au Gouverneur quatre mille hommes le cette province de Pampangua armez à a maniére de leur païs, d'arcs, de fléches, le demi-piques, de boucliers, & d'épées arges & courtes. Ils arrivérent à Manille avec de grands cris, pleins de confiance de a victoire & bien disposez à attaquer les ennemis, dont le nombre sembloit croître à mesure qu'on les détruisoit. Dom Pedre voiant ces Indiens nouveaux venus, si bien dipofez nonobstant quelques difficultez & quelques oppositions qu'on lui faisoit, en envoia une bonne partie avec une troupe d'Espagnols & quelques Japonois bien armez,

mez, & pourvus de munitions & de vivre
pour marcher contre les ennemis. Ils étoi
tous commandez par le Capitaine Azcu
Sergeant Major, qui étoit brave, actif
diligent, connoissant fort bien le païs,
ayant ordre d'approcher peu à peu des e
nemis, sans néanmoins s'engager à une b
taille, parce-que c'étoit des gens desespere
& comme furieux dans les premiéres att
ques. Ainsi il falloit se contenter de les ha
celer & de les fatiguer nuit & jour par d
vers endroits, en leur boûchant les pass
ges par où ils pouvoient avoir des vivres
& les réduisant par ce moien à une nécess
te pressante qui les contraindroit de déloger
& fourniroit aux nôtres quelque occasio
favorable de les attaquer & de les défaire
comme en éfet la chose arriva.

Le Sergeant Major Azcueta étant sorti d
Manille avec ces ordres, arriva le Lun
vintiéme d'Octobre à la vuë des ennemis
qui étoient dans le fort de Saint Paul. Il
eut quelques rencontres, & une fois entre
autres nos gens s'étant bien retranchez dan
leurs logemens, quelques-uns des ennemi
qui se piquoient d'être des plus braves, le
y allérent attaquer avec une hardiesse, o
plutôt avec une témérité étourdie & plein
de desespoir, comme des gens sans juge
ment. Nonobstans leur fureur & tous leur
éforts, on les resserra beaucoup, on leu
coupa l'eau, & en leur donnant souvent de
allarmes on les empécha de prendre du re-
pos, & on leur tua plusieurs de ceux qu
osoient entreprendre de sortir du fort : si-
bien

n que par là on leur fit perdre courage.
le nuit donc ils délogérent avec un pro-
nd silence, & partirent, prenant la route
Batangas, où une partie d'entre eux
oient deja allez auparavant. Quelque soin
'ils prissent ils ne purent tromper la vigi-
nce des nôtres, ni empêcher qu'ils eussent
nnoissance de leur départ. On les pour-
ivit donc, & Martin Herrera Capitaine
s Gardes du Gouverneur, Commandant
vantgarde qui étoit composée d'Espagnols
de quelques-uns des plus braves Indiens,
s aiant joints, il attaqua leur arriéregar-
e, & les pressa tellement qu'ils furent
bligez de s'arrêter, & de se tourner pour
i faire tête. On leur tua plus de huit cents
ommes au passage d'une riviére étroite &
rofonde; puis le gros de nos trouper étant
rrivé on les attaqua de trois côtez ce mê-
ne tems sur une collie qu'ils avoient à pas-
er, & on en tua encore plus de mille au-
res. Ceux qui se sauvérent ce jour-là péri-
ent dès le lendemain, & il n'y eut qu'un
eul qui évita la mort, bien que le Gouver-
neur eut été fort aise qu'on en eût conservé
plusieurs en vie pour les mettre sur les galéres
Le Capitaine Azcueta & les autres Offi-
ciers emploiérent inutilement leurs soins,
& leur autorité pour empêcher ce massacre
général, leurs ordres ne furent point éxécu-
tez à cet égrad, par la cruauté & l'acharne-
ment des Japonois & des Indiens.

Nos troupes qui avoient marché plus de
cinq lieuës par un païs marécageux & plein
de roseaux, avoient besoin de se reposer un
peu,

peu, & on leur en donna ainsi le tems. Après cela on se mit en marche avec quelques piéces de campagne, pour aller attaquer l'autre troupe de Sangleyes qui étoit à Batangas. Le Sergeant Major avoit donné congé aux Japonois, parce qu'ils l'avoient souhaité, alléguant qu'ils n'étoient point soldats gagez : ainsi ils étoient partis pour s'en retourner à Manille. Il ne demeura donc avec lui que cinquante soldats, & cependant il trouva les ennemis bien fortifiez & bien pourvus de vivres, ayant eu la campagne libre, & la facilité d'en amasser. On leur fit faire des propositions de paix comme on avoit déja fait à ceux de l'autre troupe, & on leur fit des offres raisonnables, s'ils vouloient se rendre & se soumettre à la volonté du Gouverneur. Mais leur obstination ne leur permit pas de rien écouter. Ils s'opiniâtrérent à leur perte, & on ne pût trouver aucun moien de les obliger à entendre à quelque accomdement. Nos gens s'approchérent donc du fort des ennemis par trois endroits pour l'attaquer, ayant mêlé quelques arquebusiers parmi les Indiens de la province de Pampangua, qui étoient des plus braves, & qui étoient soutenus & encouragez par les Espagnols qui les conduisoient, & les animoient à bien faire. Néanmoins ceux qui gardoient ce fort, se défendirent si courageusement, qu'ils contraignirent nos gens à se retirer, & il y eut dans cette occasion quatre ou cinq de ceux de Pampangua qui furent tuez, & quelques autres y furent blessez. Nos gens retournérent pourtant au combat

at bientôt après, & le Capitaine qui avoit
a garde du côté de l'attaque, avec ses sol-
ats & d'autres qui se joignirent à lui, at-
aquérent les ennemis avec tant de courage
u'ils entrérent dans le fort, s'en rendirent
naîtres, & tuérent la plufpart de ceux qui
e défendoient. Il s'en sauva seulement six
ents qu'on acheva d'exterminer peu de jours
près; au moins il n'en resta en vie qu'un
peu plus de cent qu'on réserva pour les met-
re sur les galéres. De notre côté il mourut
dans ces deux combats huit Indiens, & six
aponois. Aucun Espagnol n'y fut tué, mais
plusieurs y furent blessez, & entre les autres
e Capitaine de la garde, qui eut les deux cuis-
ses percées d'un coup de lance.

Le vint deuxiéme de ce mois d'Octobre,
on éxécuta la Sentence de mort prononcée
contre Encan, autrement Baptiste, qui fut
pendu, puis mis en quatre quartiers sa tê-
te exposée en vuë dans un endroit du Parian,
& ses biens confisquez. Les jours suivans on
punit de la même maniére quelques autres
Chinois qui étoient aussi coupables. Si l'on
avoit voulu suivre les loix de leur païs on au-
roit poussé la rigueur plus loin, car on au-
roit aussi fait mourir tous ceux qui étoient
de la race & de la famille des criminels.

Ainsi fut éteint ce grand embrasement qui
sembloit ne menacer de rien moins que de
la perte entiére des Philippines. Il périt
dans cette entreprise plus de vint trois mille
Sangleyes, & il y eut environ cinq cents,
ou un peu plus, reservez pour les galéres;
de-sorte que toutes ces isles se virent dans
une

une paix & une tranquillité qu'à peine on auroit osé espérer. Il y en a qui assurent que le nombre des Sangleyes qui y périrent, fut beaucoup plus grand qu'on n'a dit, mais qu'on voulut le diminuer à dessein, pour ne pas faire paroître de combien on avoit mal suivi les ordres du Roi, en recevant dans le païs un beaucoup plus grand nombre de ces gens qu'il n'étoit permis. C'est ainsi que l'artifice tâche souvent de déguiser des veritez qui ne laissent pas d'éclater. Dom Pedre avoit eu avis que Sa Majesté étoit fort bien intentionnée pour l'entreprise des Moluques. Ainsi plein d'espérance que les résolutions qu'on avoit prises à cet égard, reüssiroient à quelque chose de bon; il écrivit par toutes les voies qu'il lui fut possible de trouver. Il sollicita aussi par tout dans les Indes les Commissaires qui pouvoient avoir quelques ordres touchant cette affaire. De son côté il ne se vit pas plutôt hors de l'embarras que lui avoit causé la rebellion des Sangleyes, qu'il s'appliqua soigneusement à faire tous les préparatifs nécessaires, pour être en état de partir dès-qu'il en recevroit les ordres. Mais il faut remarquer que cette guerre, quoi que finie, ne laissa pas d'avoir des suites fâcheuses par la nécessité qu'on ressentit bientôt après à Manille. En éfet on y vit presque cesser les arts méchaniques & tous les métiers, & cela fit aussi qu'on y sentit bientôt la disette & le défaut de vivres. Le prix de toutes les choses nécessaires pour la vie augmenta de beaucoup par leur rareté. On avoit auparavant toutes ces cho-

ses en abondance par le moien des Sangleyes: car à l'égard des Indiens on peut dire qu'ils manquoient de bonne volonté & d'industrie pour les fournir. Il avoient même négligé & oublié plusieurs choses dans le tems de leur infidélité, qu'ils avoient pratiquées autrefois, comme de cultiver la terre, de nourrir diverses sortes d'oiseaux, & de faire des mantes. En particulier le Parian, où étoit la bourse, fut entiérement ruiné par le fer & par le feu. Ce lieu avoit été un peu auparavant si bien fourni, & si abondant en toutes sortes de marchandises, que Dom Pedre peu de tems après son arrivée à Manille, écrivant à un de ses amis en Espagne, lui en parloit en ces termes. *Cette ville est considérable par la grandeur de ses bâtimens, dont j'ai été surpris, mais sur tout la Bourse est une chose bien remarquable. On y voit de toutes sortes de marchandises d'or & de soie, & de tout ce que peuvent fournir les arts méchaniques; & il y a pour le commerce qu'on en fait, plus de quatre cents tentes, & ordinairement plus de huit mille hommes qui y négocient. Dans le tems que les flottes de la Chine viennent avec leurs marchandises, comme à present, il y a toujours plus de tréze ou quatorze mille hommes. Ils y aportent plusieurs sortes de choses que nous n'avons pas en Europe.* Dom Pedre craignoit que ce qui s'étoit passé, & le grand massacre qu'on avoit fait des Sangleyes, ne rompît en partie le commerce de la Chine, & que les navires Chinois ne vinssent pas comme à leur ordinaire pour apporter des vivres, & des marchan-

dises. On apprehendoit même qu'au lieu des vaisseaux marchands pour le commerce, on ne vît venir des vaisseaux de guerre, avec des soldats pour vanger la mort de leurs compatriotes. Dom Pedre envoia en Espagne par Goa le Frére Diégue de Guevara, Prieur de Manille, pour y porter la nouvelle de ce qui s'étoit passé, & pour déclarer ce qu'il croioit avoir sujet de craindre. Les divers accidens qui arrivérent à Guevara dans ce voiage, tant dans les Indes, qu'en Perse, en Turquïe, & en Italie, firent qu'il passa trois ans avant-qu'il pût se rendre à la Cour; où il trouva du changement dans les affaires, d'autres ordres, & de nouvelles dépêches.

Dom Pedre envoia aussi le Capitaine Marc de la Cueva, avec le Frére Loüis Gandullo Dominicain, à Macao ville de la Chine où il y avoit quelques Portugais établis, avec des lettres tant pour leur Commandant, que pour la Chambre de cette ville, leur donnant avis de la rebellion des Sangleyes, & de tout ce qui s'étoit passé à cette occasion, afin qu'au cas qu'on fît là dessus quelques mouvemens & quelques préparatifs à la Chine, on lui en donnât incontinent avis, autant qu'il seroit possible. Ces Envoiez portoient aussi des lettres, pour les Tutons, les Ahytaos & les Visiteurs des provinces de Canton & de Chincheo, par lesquelles on leur rendoit compte de la mauvaise conduite & des grands excès des Chinois, qui avoient obligé les Espagnols à les en punir si sévérement. Quand ces Ambassadeurs

ſadeurs furent arrivez, ils trouvérent le païs tranquille, bien que quelques Sangleyes qui avoient fui de Manille y euſſent fait rapport de ce qui ſe paſſoit. On apprit à Chincheo l'arrivée des Eſpagnols à Macao, & auſſitôt quelques Capitaines des principaux les y allérent viſiter. Ces Capitaines étoient de ceux qui alloient le plus ordinairement à Manille, & ſe nommoient Guanſan, Sinu, & Guachuan. Ceux-ci donc ayant été bien inſtruits de la vérité de tout ce qui s'étoit paſſé, ſe chargérent des dépêches de Dom Pedre pour quelques Mandarins, qui les reçurent en éfet par leur moien. Ainſi les Marchands de Chincheo bien éclaircis de tout, ne craignirent plus de retourner aux Philippines pour continuer leur commerce. Ils partirent de Macao avec nos Ambaſſadeurs, ayant leurs vaiſſeaux chargez de poudre, de ſalpêtre, & de plomb, dont on remplit par ce moien les magaſins publics. Au mois de Mai ſuivant, tréze vaiſſeaux Chinois arrivérent à Manille, & peu de tems après ils furent ſuivis de pluſieurs autres; continuant ainſi leur commerce comme à l'ordinaire. Dom Pedre fit retourner à la Nouvelle Eſpagne les navires qui avoient amené le ſecours des iſles, dont l'Amiral fit naufrage ſi malheureuſement que tous ceux qui étoient à ſon bord périrent, & l'on n'en ſauva pas une ſeule planche. Cependant on travalloit ſoigneuſement dans ce tems là par les ordres de Dom Pedre à fournir la ville de Manille de vivres & de munitions; afin que tout fût prêt & en bon état quand

il faudroit partir pour l'entreprise des Moluques. Le Mestre de camp Jean d'Esquivel, qui venoit de Mexico avec six cents soldats, étant alors arrivé à Manille, raporta qu'à la Nouvelle Espagne on levoit des troupes, on amassoit de l'argent, & on faisoit des préparatifs d'armes, de vivres & de munitions de guerre, par ordre de Sa Majesté. En éfet on vit arriver toutes ces choses à Manille dans leur tems. Dom Michel de Benavides Archevêque de cette ville y mourut alors, & fut universellement regretté de tout le monde.

Les vaisseaux Chinois qui, comme on a dit, retournérent aux Philippines pour le commerce, y portérent au Gouverneur les réponses à ses dépêches. Il y avoit trois lettres, toutes trois à peu près de même teneur: l'une étoit du Tutan ou Viceroi, l'autre de l'Aitan, & la troisiéme du Visiteur général de la Province de Chincheo. Voici ce que portoient ces lettres, avec la suscription qui y étoit.

Au grand Capitaine de Luçon. Ayant apris que les Chinois qui alloient pour commercer & négocier au Roiaume de Luçon, ont été tuez par les Espagnols, j'ai fait de soigneuses enquêtes de cette affaire, & supplié le Roi de faire faire justice de ceux qui ont été cause d'un si grand mal, afin de prevenir de semblables inconvéniens à l'avenir, & de faire ensorte que les Marchands vivent en paix & en sureté sans aucun trouble. Il y a quelques années, avant que je vinsse ici en qualité de Visiteur, qu'un Sangleye nommé Tioneg, avec trois Mandarins, alla

alla avec permission du Roi de la Chine à Cabit dans l'isle de Luçon, pour y chercher de grands trésors d'or & d'argent qu'il disoit y être; ce qu'on connut n'être que des mensonges, car on n'y trouva ni or, ni argent. Ainsi on pria le Roi de faire punir cet imposteur Tioneg, afin que tout le monde pût connoitre combien on est soigneux & exact à la Chine pour faire bien exercer la justice. Ce fut dans le tems du Vice-roi & de l'Eunuque précèdens que Tioneg & son camarade nommé Yanlion dirent ce mensonge. Depuis j'ai supplié le Roi de se faire porter tous les papiers qui concernent le procès de Tioneg, & de faire mener Tioneg même en sa présence. J'ai moi même vu & examiné ces papiers, & trouvé que tout ce que cet homme avoit dit n'étoit que des mensonges. J'en ay écrit au Roi, & lui ay marqué que l'artifice & les menteries de Tioneg avoient fait soupçonner aux Espagnols, que nous avions dessein de leur faire la guerre, & qu'à cause de cela ils avoient tué plus de trente mille Chinois à Luçon. Le Roi a fait ce que je lui ay demandé, faisant punir de mort le nommé Yanlion, & donnant aussi ordre qu'on coupât le cou à Tioneg, & qu'on exposât sa tête en vuë. Les Chinois qui ont été tuez à Luçon n'étoient point coupables. Nous avons parlé de cela au Roi, moi & quelques autres, pour savoir quelle étoit sa volonté sur cette affaire, comme aussi sur une autre qui est la venuë de deux vaisseaux Anglois sur les côtes de Chincheo, ce qui semble une affaire de grande consequence & périlleuse pour la Chine, étant contraire aux régles de son Gouvernement. Nous avons donc voulu savoir quelles étoient les in-

 ten-

tentions du Roi, & ce qu'il souhaitoit qu'on fît dans ces deux affaires si importantes. Nous avons aussi en même tems demandé au Roi par nos lettres, qu'il donnât ordre pour la punition des deux Sangleyes qui avoient enseigné le port à ces Anglois. Après avoir mandé tout cela au Roi, il nous a répondu, qu'il falloit s'informer pourquoi ces navires Anglois étoient venus à la Chine, si ce n'étoit point pour piller, & qu'on les fît incontinent partir pour Luçon: qu'on fît aussi dire à ceux de Luçon qu'ils ne s'arrétassent pas & n'ajoûtassent pas foi à la canaille vaine & menteuse d'entre les Chinois: qu'on fît promtement mourir les deux Sangleyes; & qu'en tout le reste on se conformât à ce qu'il nous écrivoit pour exécuter ponctuellement sa volonté. Aprés donc avoir receu ces ordres, le Vice-roi, l'Eunuque & moi, envoions à présent cette lettre au Gouverneur de Luçon, afin qu'il connoisse & sache la grandeur du Roi de la Chine; car en éfet ce Monarque est si grand qu'on peut dire qu'il commande par tout où le Soleil & la Lune éclairent: afin aussi que le Gouverneur de Luçon connoisse même, avec combien de raison & d'équité se gouverne ce grand & vaste Roïaume. Il y a longtems que personne n'a été assez téméraire pour oser l'ataquer. Il est vrai que les Japonois ont entrepris d'inquiéter la Corée qui est de l'Empire de la Chine; mais ils n'ont pu reüssir, & ils en ont été chassez honteusement. Ainsi la Corée est demeurée paisible & tranquille, comme ceux de Luçon l'ont sans doute appris.

L'année passée après que nous eûmes été informez, qu'à cause du mensonge de Tioneg on

avoit

avoit fait périr à Luçon un si garnd nombre de Chinois, nous assemblâmes plusieurs Mandarins, pour délibérer comment on engageroit le Roi à vanger la mort d'un si grand nombre de ses Sujets. Nous disions que le païs de Luçon est pauvre & miserable, & par conséquent de peu d'importance & qu'autrefois il n'étoit habité que par des Démons & des Serpens, mais que depuis quelques années un grand nombre de Sangleyes y étant allez pour le commerce avec les Espagnols, ils l'avoient enrichi & rendu considérable : qu'aussi ces mêmes Sangleyes y avoient beaucoup travaillé, s'étant emploiez pour la construction des murailles de Manille, où ils avoient bâti des maisons, & fait des jardins, & plusieurs autres choses fort utiles aux Espagnols : que cela étant ainsi on avoit raison d'être surpris que les Espagnols n'eussent eu aucun égard à toutes ces choses, & eussent fait perir si cruellement un si grand nombre de gens, qui leur avoient rendu tant de services. Quoi que nous ayons écrit cela au Roi deux ou trois fois : , il nous a répondu, témoignant qu'il n'en vouloit plus entendre parler, & qu'on le chagrineroit si on y insistoit davantage, disant que par trois raisons il ne falloit point penser à la vengeance dans cette occasion, ni entreprendre la guerre contre Luçon. La premiére, parce que depuis plusieurs années les Espagnols qui sont là, sont amis des Chinois : la seconde, parce que la victoire pourroit être douteuse ; & la troisiéme & derniére raison, parce que tous ceux que les Espagnols avoient tuez, étoient de mal-honnétes gens qui n'avoient point l'estime ni l'approbation de la Chine leur patrie, de

leurs péres, ni de parens, qu'ils sembloient avoir entiérement abandonnez puis qu'il y avoit plusieurs années qu'il n'étoient retournez à la Chine. Le Roi disoint donc qu'il ne les estimoit nullement par toutes ces raisons. Ainsi il a envoié ordre au Vice-roi, à l'Eunuque & à moi de vous écrire cette lettre, & de vous l'envoier par cet Ambassadeur, afin que les habitans de Luçon reconnoissent la grandeur d'ame la modération, la patience & la clémence du Roi de la Chine, qui n'a pas voulu qu'on leur fît la guerre dans cette occasion. On verra aussi son équité par la punition qu'il a fait faire du mensonge de Tioneg. Puis donc que les Espagnols sont des gens sages & prudens, ils doivent sans doute être fachez d'avoir fait périr un si grand nombre de gens, & sont obligez à s'en repentir, & à le faire connoître par le bon traittement qu'ils feront aux Chinois qui sont demeurez de reste. S'ils en usent ainsi, traittant équitablement les Chinois à l'avenir, ensorte que les Sangleyes échappez du massacre puissent retourner librement; & qu'on leur fasse justice en leur rendant leur bien & leurs éfets; il y aura en ce cas paix & amitié entre ce Roiaume & celui de Luçon, & tous les ans on y envoiera de ce païs des vaisseaux pour le commerce. Au contraire si on n'agit pas avec cette équité que nous venons de dire, non seulement le Roi défendra le commerce, & empêchera qu'aucuns vaisseaux marchands n'y aillent, mais même il donnera ordre d'y faire aller mille vaisseaux de guerre bien fournis de soldats avec les parens des morts, & les peuples des Roiaumes qui paient tribut à celui de la

Chine

Chine. Ainsi l'on fera rudement la guerre sans pardonner à personne, & après cela on donnera le Roiaume de Luçon à ces peuples tributaires des Chinois. Cette lettre du Visiteur général étoit écrite le douziéme du second mois, qui répond à notre mois de Mars. Celle de l'Eunuque étoit du seize, & celle du Vice-roi du vint-deux du même mois de la même année.

Le Gouverneur répondit à ces lettres par les mêmes Messagers qui les avoient apportées, & il y répondit d'une maniére & en des termes fort honnêtes; mais pourtant avec beaucoup de fermeté & de vigueur. *Il rapporte dans sa lettre la rebellion des Sangleyes dés son origine: il justifie la conduite des Espagnols, & fait voir la justice de l'exécution par laquelle on avoit été obligé de punir les coupables. Il dit, que c'est une chose assez connuë de tout le monde, qu'il n'y a point d'Etat, où l'on ne soit obligé de châtier les méchans, & de recompenser les bons; qu'ainsi il ne croit pas avoir aucun sujet de se repentir de la punition qu'on a faite par ses ordres de gens mutins & séditieux, qu'on a été obligé de reprimer, parce qu'ils vouloient perdre & détruire les Espagnols: que le Visiteur se fit justice à lui même, & qu'il pensât serieusement ce qu'il feroit, s'il arivoit quelque chose de semblable à la Chine: que tout le déplaisir qu'il avoit eu dans cette occasion étoit de n'avoir pû sauver quelques Marchands Anhayes, qui avoient été tuez parmi les coupables, mais que c'étoit un mal qu'on n'avoit pû empêcher, parce que dans la chaleur du combat, la fureur de la guerre*

n'épargne personne, & qu'on ne peut pas aisément faire de distinction pour sauver les uns en tuant les autres, sur tout parce que les soldats ne les connoissent pas pour en pouvoir faire le discernement : qu'au-reste il avoit fait grace à ceux qu'on avoit pris vivans, puis qu'ils méritoient la mort, & qu'il s'étoit contenté de les condamner aux galéres, comme on faisoit en Espagne à l'égard des criminels à qui on accordoit la vie, bien qu'ils eussent mérité d'être punis de mort : que néanmoins si on jugeoit à la Chine que cette peine deût étre moderée, il le feroit remettre en liberté qu'on devoit pourtant prendre soigneusement garde que cette indulgence, si on souhaitoit qu'il en usât envers eux, ne leur fût une occasion de retomber une autrefois dans le même crime, l'impunité les y pouvant aisément porter, & qu'en ce cas il n'y auroit plus aucune grace à espérer, mais que toutes les portes de la misericorde seroient absolument fermées : qu'aureste les biens & les éfets des Chinois morts, étoient en dépôt ; & pour faire voir ajoûtoit-il, que je n'ay autre dessein que de rendre justice à tout le monde, je suis prêt de les faire remettre entre les mains de leurs héritiers, ou des personnes à qui ils peuvent appartenir de droit. Rien ne m'oblige à en user comme je fais, & à faire de telles offres que la raison & l'équité. Il ne faut pas s'imaginer me faire peur, en disant que si je ne remets les prisonniers en liberté, on donnera permission à la Chine aux parens de ceux qui ont été tuez, de venir à main armée à Manille. Je suis persuadé que les Chinois sont trop sages pour entreprendre quelque chose de sem-

blable avec si peu de justice & de fondement, puis que nous ne leur en avons donné aucun juste sujet. Cependant s'il arrivoit contre notre pensée qu'ils l'entreprissent, ils doivent compter que les Espagnols sont gens à bien défendre leurs droits, leur Religion, & leurs païs : qu'ainsi les Chinois ne se faissant pas illusion à eux mêmes, en disant selon leur maniére ordinaire de parler, qu'ils sont Maîtres & Seigneurs de tout le monde. Nous n'ignorons pas l'étenduë de la Chine & ses forces, mais il faut aussi que les Chinois sachent que le Roi d'Espagne est presque toujours en guerre avec des Rois aussi puissans que le leur, & qu'il résiste à tous leurs éforts, & les met souvent en grand presse. Ce n'est pas une chose nouvelle, ni fort extraordinaire de voir que lors que nos ennemis nous croioient presque perdus, ils nous ont vu sur leurs frontiéres, piller détruire leur païs sans qu'ils ayent pû s'en garantir jusqu'à se voir souvent contraits d'abandonner leurs demeures, & de voir les Espagnols arracher le sceptre des mains de leurs. Princes Il avouë qu'il seroit fâché de voir cesser le commerce, mais il ajoûte *qu'il ne doute pas que les Chinois de leur côte ne le perdissent avec reget, puis qu'ils en tirent de tres-grands avantages ; emportant dans leur païs notre argent qui ne s'use ni ne se corrompt ; au-lieu que les marchandises qu'ils nous vendent se gâtent, s'usent & périssent aisément : qu'à l'égard des navires Anglois arrivez sur les côtes de la Chine, il est fort, résolu de ne les point recevoir, parce que ce ne sont point des Espagnols, mais plutôt leurs ennemis & des Pirates qu'il feroit punir s'ils alloient à Manille : en-*

fin que parce que notre nation se fait toujours honneur de faire connoître la justice de sa cause, & qu'on ne puisse dire dans le monde que nous usurpons ce qui ne nous appartient pas, & que nous faisons la guerre à nos amis, on déclare qu'on accomplira ponctuellement tout ce qu'on promet; que cependant on fait savoir à la Chine, que nous ne faisons jamais rien par crainte, ni par les menaces de nos ennemis. Dom Pedre *finissoit par des offres de continuer & d'affermir l'amitié avec les Roiaumes de la Chine, par de nouveaux liens, promettant aussi qu'il mettroit en liberté les prisonniers Chinois qu'il tenoit sur les galéres, aprés qu'ils l'auroient servi dans l'expédition qu'il proposoit de faire aux Moluques, & pour laquelle il se pressoit*: ce qu'il exécuta en éfet tres-ponctuellement comme il l'avoit promis.

Dom Pedre reçut aussi dans le même tems des lettres de l'Empereur du Japon, qui après l'avoir remercié de quelques présens de vin, & des autres choses que ce Gouverneur lui avoit envoiées, le sollicitoit à l'établissement du commerce. Il lui disoit aussi, *de n'envoier point de Prédicateurs Chrétiens dans son païs sans son consentement*, parce, ajoûtoit-il, *que ce païs est nommé Xincoco, ce qui veut dire dédié aux Idoles. Elles y ont été servies & honorées dés longtems par nos Ancêtres, & je ne puis moi seul faire le contraire de ce qu'ils ont toujours fait, & empécher ce culte. Ainsi il n'est pas à propos qu'on publie & qu'on préche votre Doctrine, ni qu'on établisse votre Religion au Japon. Si donc, Monsieur, vous voulez entretenir amitié avec ces*

Roiau-

Roiaumes & avec moi, faites ce que je desire. C'est ainsi que parloit ce Roi. Dom Pedre lui répondit, & sçut si bien faire qu'il l'appaisa & le gagna, ensorte que la prédication de l'Evangile continua dans son païs.

Dans cette même année mil six cents quatre, la Hollande & la Zelande, selon leur coutume, équipérent une flotte de douze gros vaisseaux bien pourvus de toutes les choses nécessaires, & quelques autres moindres: puis comme s'ils eussent été maîtres & seigneurs de la mer & des vents, ils partirent pour le voiage des Indes, suivant les routes qui leur étoient connuës, si bien qu'en peu de tems ils arrivérent au cap de Bonne Espérance. Tous les Capitaines qui commandoient leurs vaisseaux avoient fait autrefois le même voiage, & les Pilotes se piquoient aussi de n'avoir pas moins d'expérience.

Le Général qui commandoit cette flotte étoit Etienne van der Hage infidele à l'Eglise & à son légitime Souverain. Ayant commencé à faire des courses en divers endroits, & à visiter leurs comptoirs, en faisant ainsi leurs affaires & leur commerce, ils tâchoient aussi de faire quelques prises. Ils rencontrérent à l'entrée de la barre de Mozambique deux petits vaisseaux chargez d'ivoire. à qui ils donnérent la chasse, & bien que ces vaisseaux s'éloignassent avec le plus de vitesse qu'il leur étoit possible, les Pirates Hollandois les poursuivirent, les joignirent, & aprés quelque combat ils s'en rendirent maîtres. Ils en brûlérent un & armérent l'autre

tre pour s'en servir dans leurs pirateries. Tous les Rois de ces païs-là, & mêmes les Commandans de nos forts, les recevoient comme amis. Ils arrivérent au mois de Septembre à la barre de Goa ; puis ils attendirent à Bardes pendant quinze jours les navires Portugais, avec la même sécurité qu'ils auroient pu faire à Amsterdam. Ensuite agissant non comme Pirates, mais comme Marchands qui ne cherchent à s'enrichir que par un commerce légitime, ils envoiérent un de leurs navires à Cambaye pour y négocier l'ivoire qu'ils avoient pillé aux nôtres, & tout leur reüssit fort heureusement. Ils envoiérent aussi deux autres vaisseaux à Bengale avec d'autres marchandises. Tout alla comme ils le pouvoient souhaiter, & leurs gens retournérent après avoir fait des profits considerables & un riche commerce. Ainsi voiant que personne ne s'opposoit à eux, & qu'ils ne trouvoient point d'ennemis qui leur fissent obstacle, ils naviguérent le long des côtes de Malabar, faisant leur commerce & vendant ou troquant leurs marchandises où il leur plaisoit, dans les lieux qui leur paroissoient convenables. Ils prirent encore une fuste Portugaise à vint & un banc, sans que tout ce qu'on put faire à force de rames pour la sauver par la fuite, l'empéchât de tomber enrre leur mains. Aprés s'en être rendus maîtres, ils l'armérent, la munirent de tout ce qui étoit nécessaire, & ayant mis de leurs gens dessus ils l'emenérent avec eux.

Bientôt après ils commencérent à faire des

des entreprises plus considérables. Ils envoiérent une Ambassade au *Samori*. C'étoit le dire à l'Empereur, ou César, car c'est ce que signifie ce mot de *Samori*. C'étoit le Roi de Calicut, ami & allié des Hollandois. Etant convenus d'une entrevuë, ils le virent en éfet & traitérent plusieurs choses avec lui. Pendant que la pluspart des Hollandois s'appliquoient ainsi au commerce & pensoient à faire leurs affaires particuliéres, leur Général pensoit aussi de son côté à ce qui concernoit l'Etat, & à faire la guerre aux Espagnols, mais particuliérement aux Portugais. On prit donc parmi eux des mesures pour cela; on examina les forces qu'on pouvoit assembler pour ce dessein; puis on se divertit par des festins, des fêtes & des réjoüissances. Lors que le Général van der Hage prit congé du Samori, ce Roi lui fit présent d'une émeraude, qu'on jugeoit la plus grosse & la plus fine de toutes celles dont on eût oui paler. Ils passérent outre, & firent quelque prises sur les côtes de Java, entre-autre ils prirent un petit vaisseau, sur lequel étoit Dom Manuel de Melo Commandans des Moluques, & sa famme combattit fort courageusement aussi bien que son mari; ce qui ne put les empêcher d'être pris. Plus ils approchoient de Ternate, plus ils trouvoient matiére de faire quelque chose de considérable. A la vuë d'Amboine ils rencontrérent une frégate qui venoit des Moluques pour aller dans cette isle. Ils la prirent & avec elle le Capitaine Antoine Machado qui la montoit. Ils s'arrétérent à Am-

Amboine & y firent du séjour, par l'espérance qu'ils eurent de recouvrer dans cette isle ce qu'ils y avoient perdu, soit par force, ou par adresse & par négociation. Ce fut l'An mil six cents cinq, le vint-troisiéme de Fevrier qu'ils se mirent en devoir d'exécuter leurs desseins.

Huit navires Hollandois & six pataches entrérent dans le port d'Amboine, & se rendirent sans beaucoup de peine & presque sans combat, maîtres du fort, & de toutes les habitations des Portugais. En éfet ceux-ci voiant les Hollandois en si grand nombre, & si bien pourvus d'artillerie, ne se trouvérent nullement en état de leur resister, & ne l'oserent entreprendre. Quarante Portugais s'engagérent dans le service des ennemis & prêtérent serment d'être fidelles au * fils du Prince d'Orange. Ils avoient eux-mêmes pris leur Commandant & l'avoient chargé de fers : puis ils avoient rendu le fort aux Hollandois, alléguant pour raison & pour excuse qu'ils s'étoient trouvez hors d'état de se défendre, parce qu'ils manquoient de munitions. Il y avoit encore un autre inconvénient plus considérable, c'est que les habitans naturels de l'isle favorisoient les Hollandois, comme des libérateurs qui les tiroient de dessous le joug & de la dure servitude de la nation Portugaise. Il faut avoüer que ces nouveaux-venus étoient fort aimez en ce païs-là, dans tous les lieux où ils avoient quel-

* Fils, il y a ici dans l'Espagnol fils bâtard comme ci-devant, où l'on en peut voir la note qu'on a faite la dessus.

quelque commerce, parce que depuis peu ils avoient promis de ne point parler de leur Religion, pour proposer à personne de l'embrasser, sinon à ceux qui le voudroient faire de leur bon gré & de leur propre mouvement, qu'ils seroient toujours prêts d'y recevoir. Ils ne firent de tort ni d'outrage à personne, & afin de faire mieux juger à ces peuples qu'ils vouloient toujours les conserver dans la même tranquillité, ils armérent en cinq jours de tems quarante carcoas pour défendre les habitans de l'isle contre tous ennemis. Des huit navires dont on a parlé, le Général en choisit trois sur l'un desquels il s'embarqua lui-même pour aller aux isles de Banda, & y faire charger des noix muscades & du macis, avec le clou qu'ils chargérent aussi à Amboine.

Le bruit de ces heureux succès, & la haïne qu'on avoit conçûë en ces païs-là contre les Espagnols, furent tres-favorables à la nation Hollandoise ; si bien qu'alors ceux d'Amboine, d'Ito, de Veranula, & de plusieurs autres lieux, avoient des Ambassadeurs au détroit de la Sonde, pour y attendre les vaisseaux de cette nation, qui même étoient partis de Hollande à la sollicitation de ces peuples. Avant leur départ il étoit aussi arrivé en Hollande des Ambassadeurs du Roi d'Achem dans l'isle de Sumatra, qui y étoient allez pour le même dessein. C'est ce qui fait que les Hollandois publient qu'ils vont aux Indes pour punir les Portugais & les Espagnols des tirannies, des injustices, & des outrages qu'ils ont faits aux naturels

de

de ces païs-là, & pour mettre ces pauvres peuples en liberté. Ainsi les desseins de cette perfide nation n'étoient plus secrets, & déja le Général vander Hage avoit mis en bon état cinq de ses vaisseaux, & les avoit envoiez aux Moluques, pour se rendre maîtres du fort & du Roiaume de Tydor, qui étoit demeuré seul dans l'obeissance des Espagnols. On publioit aussi hautement que le Roi de Ternate se joindroit à eux pour la même entreprise avec ses vaisseaux & ses troupes. L'Amiral Hollandois partit donc avec ces cinq navires, & s'arrêta en divers endroits, tant pour le commerce, que pour prendre des rafraichissemens dans leurs comptoirs, & charger du poivre & d'autres drogues. Tout leur reüssissoit selon leurs desirs, bien qu'ils formassent des desseins & fissent des entreprises qui sembloient être au-dessus de leurs forces. Ils avoient envie de passer à Acapulco, & d'y attendre les vaisseaux qui vont & viennent du Mexique aux Philippines, sachant qu'ils étoient d'ordinaire richement chargez, & que c'étoit un fort bonne prise à faire. Pour cet éfet ils se tenoient prêts & en état, jusques à ce qu'ils eussent été joints par les deux navires qu'ils attendoient de la Sonde, qui étoient chargez de poivre qu'ils avoient pris dans le riche magasin du comptoir qu'ils y ont. Un autre de leurs vaisseaux devoit demeurer aux Moluques pour y charger du clou. Ils avoient amené dans leurs huit navires une grande quantité de briques, de chaux, de pierres de tailles, de broüettes, & d'autres maté-

riaux

riaux & instrumens pour bâtir. Ils avoient déja commencé à s'en servir à Amboine, où ils en avoient fait débarquer une partie, qu'ils y laissérent avec cent trente soldats pour la garde du fort, & pour faire continuer les ouvrages commencez.

Outre cette premiére flotte, ils en attendoient bientôt une autre pour assiéger Malaca, parce qu'ils se proposoient d'y établir le principal siége de leur domination dans les Indes, pour les gouverner de là, comme les Portugais avoient accoutumé de faire. C'est pour cela qu'ils avoient traitté alliance avec les Rois de Jor, d'Achem, & de la Sonde, par le moien & par les forces desquels comme aussi des autres Sangiacs du païs, ils espéroient abattre entiérement la puissance du Portugal dans ces lieux là. Ils se proposoient pour cela de ne point abandonner les Indes, & comme ils s'enrichissoient des choses qu'ils y trouvoient, cela leur faisoit espérer que ces mêmes richesses qu'ils aqueroient, seroient un moien sûr pour fournir aux frais de la guerre. Ils avoient déja éprouvé en Flandres que l'argent qu'ils avoient en abondance attiroit un grand nombre de gens à leur service, & qu'il y avoit plusieurs des soldats de l'Archiduc Albert qui l'abandonnoient pour se jetter dans leur parti.

Les Hollandois étoient généralement aimez dans ces grandes provinces; mais nonobstant l'amitié qu'on témoignoit avoir pour eux, avant qu'ils arrivassent à Amboine, deux navires Anglois aiant jetté l'ancre as-

sez

sez près de là donnérent avis aux habitans de l'isle, qu'une flotte Hollandoise venoit pour occuper leur païs. Ils ajoûtérent qu'ils ne devoient pourtant point la craindre, parce que les équipages & les soldats étoient des gens de peu, sans vigueur & sans courage; qu'on n'avoit qu'à se mettre en défense; que les Anglois offroient de secourir l'isle & de favoriser les habitans, leur apprenant que les Rois d'Espagne & d'Angleterre & étoient alors en paix & bons amis, & que la raison vouloit qu'il en fût de même des Sujets de ces Princes. Les Insulaires refusérent ces offres, & aimérent mieux demeurer Sujets du Prince Maurice, & porter le joug des Hérétiques. Les Anglois leur demandérent du clou, leur offrant de le païer au prix qu'ils souhaiteroient, & furent en tout si exacts à bien observer la paix avec les Espagnols, qu'en aucune occasion ils ne voulurent se joindre aux Hollandois. Amboine demeura cependant en la puissance de ces ennemis de l'Espagne, & les Portugais qui étoient dans cette isle, s'en allérent en divers endroits. Plusieurs se rendirent à Malaca, & de ce nombre fut le Commandant Dom Manuel de Melo. D'autres allérent à Zebu, & en d'autres endroits des Philippines, parce qu'on avoit accordé la liberté de s'y retirer à tous ceux qui le voudroient. Ils sortirent tous d'Amboine vers la mi-Mai, mais sans pouvoir emporter aucuns éfets; & sur-tout aucunes épiceries, dont les Hollandois leur défendirent le commerce, disant qu'elles étoient toutes à eux.

Un

Un des deux navires Anglois aiant cotoié ces isles, & évité heureusement les bancs & les écüeils, arriva au port de Tydor avant les Hollandois. Il fit d'abord appeller Pierre Alvarez Abreo Commandant du fort, à qui il donna des avis de ce qui se passoit à Amboine, & comment les Hollandois s'y fortifioient, ajoûtant qu'après s'être rendus maîtres de ces mers, leur dessein étoit de venir attaquer Tydor. Le Commandant le remercia de ses bons avis, & avec beaucoup d'offres & d'honnêtetez qui lui fit de sa part pour répondre aux siennes, il lui demanda d'où venoit cette bonne intention qui l'obligeoit à lui donner un tel avertissement? Alors l'Anglois lui apprit la paix & la bonne intelligence qui étoit entre leurs Rois; & pour mieux persuader ce qu'il disoit de la paix & du danger où Alvarez étoit de se voir bien-tôt attaqué, il lui offrit de ses munitions autant qu'il en auroit besoin. Il lui donna effectivement six barils de poudre, cent boulets de canon, & un bon nombre de morions. Sur ces avis, qui étoient des fruits de la paix nouvellement faite entre l'Espagne & l'Angleterre, ceux de Tydor & les Portugais commencérent à se fortifier.

Un mois après quatre grands vaisseaux Hollandois, & quatre pataches arivérent à l'isle de Tydor, où il y avoit alors deux galions du Roi, & quelques autres navires de Portugal chargez de munitions & de marchandises. Le Général Hollandois envoia dire au Roi de Tydor, que s'il vouloit chasser les Portugais de la forteresse, & la

lui remettre entre les mains, il seroit son ami : qu'au reste il le supplioit de ne lui alleguer point de difficultez, puis qu'étant comme il étoit Roi paisible dans son Roiaume, il pouvoit aisément faire la chose : que cependant s'il ne vouloit pas la faire à sa priére, il avoit des soldats & des forces suffisantes pour en venir à bout par la force. Le Roi de Tydor lui envoia une vache par présent, & lui répondit, qu'il ne pouvoit ni ne devoit chasser les Portugais de ces forts, ni y recevoir des gens d'une autre nation en leur place, à moins qu'eux mêmes ne les abandonnassent volontairement, ou qu'ils ne fussent contrains de le faire par la force des armes ; que cependant il les laisseroit agir, & attendroit l'événement en demeurant neutre. Là-dessus le Commandant du fort ayant appris ce qui se passoit, pour rompre toute négociation envoia dire au Hollandois, qu'il étoit inutile de traitter de la reddition de cette place tandis qu'il seroit vivant, & qu'on n'en pouvoit traitter qu'avec lui & les gens qui l'accompagnoient. Comme on le vit dans cette résolution, les vaisseaux Hollandois, dès le lendemain matin, mirent à la voile pour aller attaquer ceux de Portugal qui étoient à Tydor, environ à deux portées de canon de la forteresse. Ils en attaquérent donc en éfet, & après deux heures de combat, ils s'en rendirent maitres par le bonheur qui les accompagnoit. Les Portugais qui demeurérent vivans, se jetterent à la mer pour se sauver comme ils pourroient. Les galions furent

rent pris, & l'on en fit incontinent brûler un. Le jour suivant le Hollandois envoia dire au Roi de Tydor de faire proposer aux Portugais, que s'ils vouloient rendre le fort on leur rendroit le galion qui avoit resté, pour s'y embarquer eux & tous leurs effets, avec la liberté de se retirer où bon leur sembleroit. Les Portugais s'affermissant contre ce qui eût été capable de faire perdre courage à d'autres, répondirent que la perte de leurs galions ne les étonnoit pas, & qu'ils étoient resolus de perir tous en défendant leur fort, plutôt que de le rendre. Les Hollandois voiant cette fermeté n'entreprirent point de le battre; mais, ils résolurent d'aller au-devant du Roi de Ternate, qui venoit en personne pour se joindre à eux, avec un grand nombre de carcoas, qu'ils rencontrérent à une lieüe du fort. Après les complimens & les cérémonies de part & d'autre, qui ne leur emportérent pas beaucoup de tems, ils retournérent ensemble. En abordant à l'isle de Tydor ils y brulérent un bourg, & le lendemain dès le matin ils parurent devant la forteresse. Ils firent débarquer un bon nombre de soldats, tant de ceux de Ternate que des Hollandois, pour attaquer cette place. Ces derniers étoient au nombre de huit cents. Ils se firent une tranchée, pour se mettre à couvert, avec quelques barriques remplies de terre, & battirent le fort avec deux piéces de canon pendant trois jours du côté où ils étoient campez. Dans le même tems on le battoit aussi de dessus les vaisseaux, d'où

l'on

l'on tira plus de quinze cents coups de canon. Le troisiéme jour ils s'approcherent plus près : & le quatriéme dès la pointe du jour, ils recommencérent à battre avec plus de violence. Le Commandant de l'artillerie du fort fut tué & pendant le trouble que cette mort causoit le Roi de Ternate & les Hollandois qui étoient à terre attaquérent en même tems, & firent avancer leur artillerie bien près de la place. Ils trouvérent les Portugais peu préparez à cette attaque, de sorte que d'abord ils les poussérent brusquement ; mais ceux-ci ayant bientôt repris leur premiére vigueur, repoussérent à leur tout les Hollandois si vivement qu'ils leur firent tourner le dos & prendre la fuite jusques-là qu'ils se mirent dans l'eau pour éviter la poursuite de leurs ennemis, & abandonnérent ainsi leurs piéces de canon qu'ils avoient sur terre. Dans le tems que les Portugais poussoient leur victoire, ayant déja tué plusieurs Hollandois, sans avoir perdu que quatre des leurs, ils virent tout d'un coup leur fort en feu, dont les flammes s'élevoient avec un grand bruit au-dessus des toits, de maniére que tout ce qu'il y avoit d'habitations fut embrasé & réduit en cendres, sans qu'il en restât presque rien. Il y eut vint-six Portugais qui périrent dans cet embrasement sans qu'on ait jamais pû savoir comment le feu avoit pris aux poudres, ou qui avoit pû l'y mettre, & causer par ce moien la ruine de cette place. Par ce malheur les Portugais encore tout fiers de leur victoire, se virent contraints d'aller chercher ailleurs une retraitte, n'ayant plus

de murailles pour les couvrir. Ils se retirérent donc dans la ville de Tydor, & les ennemis voiant qu'ils se retiroient sortirent de leurs vaisseaux tant les Hollandois que ceux de Ternate, & les poursuivirent jusqu'à la ville. Le Roi de Tydor les reçut amiablement, & dès le même jour il alla parler au Général Hollandois qui se rendit sur un de ses vaisseaux qui étoit à l'ancre auprès de cette ville, & où ce Roi l'attendoit. Il lui proposa, sur l'accident qui venoit d'arriver de l'embrasement du fort, de fournir aux Portugais des vaisseaux pour se retirer ailleurs, auquel cas ils étoient prêts de le faire. Cela fut ainsi conclu.

Les Portugais abandonnérent l'isle & tout ce qu'ils y avoient, les Hollandois leur ayant fourni trois petites parâches, & de plus une galiotte qui étoit à Sa Majesté, & une patache Hollandoise pour servir d'escorte, & les garentir des insultes de ceux de Ternate. Après cela les Hollandois firent amitié & traittérent alliance avec le Roi de Tydor, à condition qu'ils pourroient demeurer dans son païs, & y établir des comptoirs pour le commerce du clou comme faisoient auparavant les Potugais. De cette maniére les vaincus ayant trouvé moien d'avoir quelques vaisseaux, se repandirent en diverses isles. Plusieurs allérent aux Philippines, où le Gouverneur Dom Pedre les examina & les interrogea soigneusement pour apprendre d'eux l'état des Moluques.

Un de ceux qui se sauvérent de la forteresse de Tydor fut Antoine de Silva Portu-

gais, qui se rendit à la ville d'Arevalo dans les Philippines. Il étoit soldat, & outre cela *Naguatato* ou Interpréte. Il rapporta fort judicieusement tout ce qui s'étoit passé, & ajoûta qu'ayant été pris prisonnier à Amboine, le Général Hollandois comme ils navigeoient, ayant pris une carte y cherchoit Mindore, Manille & Cabite. La dessus Silva lui ayant demandé pourquoi il cherchoit & consideroit particuliérement ces lieux là, il ne fit pas difficulté de lui dire qu'en cas que l'entreprise des Moluques ne lui reussît pas heureusement son dessein étoit d'essaier de prendre quelques-uns des vaisseaux qui vont & viennent de la Nouvelle Espagne aux Philippines. Silva lui dit qu'il ne pouvoit espérer alors de prendre ni les uns ni les autres, parce que ce n'en n'étoit pas le tems, les uns arrivant vers le dixiéme de Mai, & les autres partant vers le dixiéme de Juin. Quoi-qu'il en soit il paroît que c'étoit là une des fins de sa navigation. Ainsi il avoit résolu de prendre largue à Mindore, & d'aller ensuite à Macao, d'où il se proposoit d'envoier un Ambassadeur à la Chine, pour se vanger de l'outrage que Dom Pablos de Portugal lui avoit fait en ces païs là. Aprés cette expédition il devoit charger du poivre à Patane, & essaier s'il pourroit se rendre maître des vaisseaux Chinois qui vont à Malaca par le détroit de Singa pour, & en tout cas poursuivre par là sa route, pour se rendre en Hollande chargé de richesses.

Le General Hollandois avoit parlé ouvertement à Antoine de Silva, parce qu'il croioi

croioit l'emmener avec lui en Hollande, ce qu'il se proposoit de faire avec plaisir, non seulement à cause qu'il étoit un brave soldat, mais sur tout parce qu'il étoit un fort bon Interpréte. Ainsi Van der Haage lui faisoit beaucoup de caresses. Quelques autres qui s'étoient aussi sauvez de Tydor, après y avoir fait leur devoir en braves gens, confirmoient son rapport, & disoient à peu près les mêmes choses que lui. Dom Pedre ayant été bien informé de l'état où étoient les choses aux Moluques, en fut vivement touché, par le zèle qu'il avoit pour le bien de l'Eglise & pour le service de son Roi. Il consideroit avec douleur que la Couronne d'Espagne n'avoit plus rien aux Moluques, & que des rebelles à Dieu & à leur légitime Souverain y possédoient paisiblement ce qui lui avoit appartenu. Ainsi donc les heureux succès des Hollandois lui tenant fort au cœur, l'obligeoient à presser son dessein. Pour cet éfet il assembla son Conseil de guerre, & après avoir déliberé sur l'etat des affaires, il envoia les Capitaines Antoine Frey le Commandant de la flotte des Pintados, Pierre Sevil, Etienne d'Alcazar, & Bernardin Alfonse, avec leurs compagnies d'infanterie, en diverses places des Pintados, & des autres isles où il y avoit quelque chose à craindre, pour y veille à leur sureté. Il prit aussi un grand soin de faire mettre tous ses vaisseaux en bon état, d'en augmenter le nombre, & de les bien monter d'artillerie, jugeant ces précautions nécessaires, puis qu'il se trouvoit proche d'un ennemi victorieux, qui

venoit si heureusement à bout de tout ce qu'il entreprenoit.

Antoine de Silva faisoit voir l'original d'une lettre d'un autre Général Hollandois, écrite de l'isle de Borneo au Roi de Ternate par Philippe Bissegop Capitaine d'un navire. Cette lettre après les complimens, marquoit à ce Prince que le Général lui envoioit plusieurs aunes de fines toiles de Hollande de diverses sortes, six bales de vaisselle avec des pots de musc, douze flacons d'eau rose, une bonne quantité d'*ansion*, qui est, comme on l'a dit ci-devant, une sepéce de confection propre pour aller au combat parce qu'elle étonne & trouble en quelque sorte la raison de ceux qui en prennent; & six barils de poudre. La même lettre parloit aussi du malheureux voiage d'André Furtado, des difficultez qu'avoit eu sa flotte à se rendre à Malaca, après son départ de Ternate, par les tempêtes, & les obstacles des ennemis qu'il avoit fallu combattre. L'adresse de cette lettre étoit; Au Sérénissime Prince, & puissant Roi des Moluques, de Banda, d'Amboine, & d'une infinité d'autres isles. Le Général Hollandois félicitoit ce Roi & se rejoüissoit avec lui de l'heureux succès des armes Hollandoises aux Moluques. Après cela il lui promettoit d'aller à Ternate avec de plus grandes forces qu'il attendoit de Hollande, d'y occuper & munir les forts, pour extirper & chasser entiérement les Espagnols leurs ennemis communs. Ainsi il le sollicitoit & l'encourageoit par cette espérance à se bien maintenir jusques à ce tems.

tems-là. Il l'assuroit que depuis les Moluques il feroit des courses dans toutes les mers voisines, ensorte qu'il en seroit maître jusques sur les côtes de la Chine, sans que ni les Japonois, ni les Espagnols des Philippines l'en pussent empêcher. Pour cela il lui demandoit de renouveller l'amitié & l'alliance avec Mindanao, & de faire savoir au Roi de cette isle comment il étoit ami des Hollandois, afin que par ce moien les ports leur fussent ouverts, & qu'ils trouvassent des facilitez pour leur commerce, & des amis pour la commodité de leurs voiages : que c'étoit là une chose extrémement importante, & qui seroit d'une grande utilité pour les uns & pour les autres. Il disoit de plus à ce Roi qu'il devoit savoir, & être pleinement assuré qu'en Espagne il n'y avoit rien dont on se mît moins en peine que de travailler soigneusement à procurer l'union & la bonne intelligence entre toutes les parties dispersées de cette vaste Monarchie : qu'ainsi les lieux éloignez qui dépendent de cette Couronne, devoient bien considérer le retardement inévitable des secours qu'ils pouvoient attendre d'Espagne, tant par l'éloignement des païs, que par la lenteur des déliberations de cette Cour. En éfet avant qu'on s'y soit déterminé à croire les nouvelles des événemens, & qu'on ait examiné si on doit éfectivement les croire, les choses changent, & les affaires prennent une autre face, de maniére que ni les résolutions, ni les armes d'Espagne n'arrivent

jamais à tems. Il ajoûtoit que lui Roi avoit sans doute connu par expérience la plûspart des choses qu'ils venoit de lui représenter ; mais que néanmoins il s'étoit cru obligé en lui écrivant, de les lui remettre devant les yeux, par la passion qu'il avoit de lui rendre service.

Antoine de Silva dît encore qu'il savoit bien certainement que le Roi de Ternate n'avoit en aucune maniére négligé les avis que lui donnoit le Hollandois, mais qu'il avoit soigneusement pris toutes les précautions, & toutes les mesures qu'il lui conseilloit : que même il avoit déja proposé à ses Sujets de ne craindre point de s'éloigner pour aller combatre & faire la guerre en des lieux éloignez de leurs isles. A la vérité on ne pouvoit guére se persuader qu'il osât l'entreprendre. Néanmoins cela ne laissa pas de donner quelque inquiétude à Dom Pedre, & de l'obliger à redoubler ses soins & ses précautions, d'autant-plus qu'il se voioit affoibli par le succès & par les suites de l'affaire des Sangleyes. Il s'emploioit donc avec beaucoup d'application à remettre les choses en état non seulement de reparer le mal présent & de ramener l'abondance, mais aussi de prendre des précautions pour l'avenir, afin de faire fleurir le commerce aux Philippines, & de pourvoir en même tems à leur sureté pour être ensuite en état de pousser l'entrprise des Moluques.

Alors le tems qui par ses vicissitudes perpétuelles ôte quelquefois l'espérance, puis

la

la redonne aussi tôt ; fournit matiére de consolation à Dom Pedre. Quelques vaisseaux particuliers arrivérent de la Nouvelle Espagne peu de mois aprés, & ensuite la flotte ordinaire arriva aussi dans sa saison. Les navires arrivérent à Manille la veille de la Saint Mathias, amenant les soldats qui étoient venus d'Espagne pour cette entreprise, & plus de deux cents autres, que le Marquis de Montes Claros Vice-roi de la Nouvelle Espagne envoioit à Dom Pedre, selon les ordres du Roi, avec des munitions & de l'argent. On avoit l'obligation de la chose, au moins en partie, au Frére Gaspar Gomez, lequel étant aussi arrivé avec les troupes fut receu avec beaucoup de joie. Il présenta au Gouverneur toutes ses dépêches, puis on donna incontinent les ordres nécessaires pour loger les Capitaines & les soldats qu'on sépara, & à qui on assigna sans delai leurs quartiers en divers lieux, pour ôter tout soupçon, & faire croire à tout le monde, qu'on ne les avoit fait venir que pour la sureté des Philippines ménacées par l'Empereur du Japon, & par les conspirations des Sangleyes. On fit publier cela de tous côtez autant qu'il fut possible, afin que la nouvelle s'en répandît au loin, & que ceux contre qui ces préparatifs se faisoient, n'en eussent aucun soupçon. D'ailleurs il est certain que le bruit de ces grandes forces fut fort avantageux aux Espagnols : on en jugeoit differemment, chacun faisoit ses conjectures, mais on peut bien assurer qu'ou-

tre la réputation qu'avoient déja les nôtres l'opinion qu'on eût de ces nouvelles troupes, dont on disoit que le nombre étoit considérable, nous servit d'un bon rempart, & affermit notre sureté. En éfet quand on aprit au Japon que Manille étoit pleine d'infanterie, & de navires bien armez, le chagrin qu'avoit eu le Roi de ce que Dom Pedre lui avoit refusé des ouvriers pour bâtir des vaisseaux, se modéra beaucoup, ou fut même entiérement dissipé. Ceux de Chincheo de leur côté ne pensérent plus à la vengeance qu'ils avoient peut-être dans l'esprit, quand ils virent que les Espagnols aprés la victoire qu'ils avoient remportée sur les Sangleyes, venoient tout nouvellement de recevoir un secours si considérable.

Dom Pedre ayant fait plusieurs réflexions là dessus, & bien meurement pesé & considéré toutes choses crût que les conjonctures lui devenoient favorables, & qu'il pouvoit sans péril quitter Manille pour quelque tems. Cependant le Roi de Ternate tout fier d'avoir secoüé le joug Espagnol, & goûtant avec plaisir la liberté, fit peu de cas des rapports qu'on lui faisoit de divers endroits de ses Etats, se flattant que jamais les Espagnols ne rétabliroient leur autorité & leur domination dans ces lieux dont ils avoient été entiérement chassez. Les Commandans Hollandois qui faisoient rebâtir la forteresse de Tydor, lui envoiérent quelques grosses piéces de canon de fonte, & d'autres de fer, avec quantité de mousquets.

De

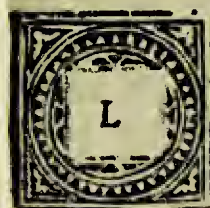
De son côté il prit à ses gages quelques Ingénieurs qui étoient venus de l'Europe, pour leur faire visiter & reparer ses forts, & même pour y demeurer, ou tout au moins dans la ville de Ternate. Quelques-uns acceptérent ce parti, & ne firent pas difficulté de demeurer dans un lieu où l'on permet de vivre avec une liberté qui tient du libertinage, presque sans régle & sans Religion. Il est vrai que ceux qui demeuroient là, ne s'appercevoient quasi pas d'être hors de leur païs, à cause du grand nombre de comptoirs & de vaisseaux de leur nation qu'ils voioient, étant présque toujours avec leurs parens, leurs amis, ou tout au mains des gens de leur connoissance ou de leur patrie. Tous les jours il arrivoit aux Philippines, au port d'Oton des Espagnols & des Portugais chassez des lieux où ils avoient été établis. Paul de Lima homme de grande expérience fut de ce nombre. Il avoit été Général de l'artillerie à Tydor, & il ajoutoit à ce qu'on avoit appris déja de ce qui s'étoit passé depuis peu dans cette isle, que les Hollandois avoient fait de grandes réjoüissances, en tirant de terre des piéces de canon qu'il avoit tâché de leur cacher & dont ils s'étoient emparez, les aiant fait mettre sur leurs vaisseaux. Ce Gentilhomme fut reçu à Manille avec beaucoup d'honneur tant pour sa qualité & son mérite, que pour être un de ceux qui avoient été dépossedez par le Roi de Ternate des vassaux & des biens qu'il avoit eu à Tydor. Au reste ses avis &

ses conseils furent fort utiles dans la suite. Tout le monde s'emploioit donc soigneusement à faire les préparatifs pour l'expédition qu'on méditoit, tant pour la construction des vaisseaux, que pour amasser des vivres, des armes & des munitions de guerre. Dom Pedre, par une vigilance & une activité dignes d'admiration, avoit l'œil par-tout, & mettoit tout en mouvement par son exemple & par ses exhortations ; si bien qu'on peut dire en quelque sorte qu'il faisoit tout, & que c'étoit lui seul qui agissoit par les mains de tous.

HIS-

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DES ISLES MOLUQUES

LIVRE DIXIE'ME.



Es actions des hommes donnent souvent occasion à des réflexions morales très-utiles, & c'est sans doute un des fruits qu'on peut tirer de l'Histoire, comme il est aisé de le remarquer dans les sages réflexions dont les Ecrivains judicieux accompagnent les récits des événemens. A la vérité le sujet qu'on traitte ici n'est guére propre à fournir matiére à des préceptes & à des maximes qui puissent être d'une grande utilité dans la vie civile & politique, puis qu'on y parle de la conquête & de la conservation de païs barbares, où l'on ne peut aller que par de longues navigations, & où il faut conserver son autorité par la force des garnisons, plutôt que par l'établissement de quelques bonnes loix.

Ce n'est pas que les peuples dont on parle ne soient assez habiles, nonobstant leur barbarie, pour comprendre les raisons d'Etat, & en abuser souvent : mais on ne sauroit guére rien dire ici sur ce point, que le Lecteur ne puisse aisément inférer de lui-même, comme une conséquence nécessaire des choses qu'on a déja dites ci-devant. On laissera donc la liberté à chacun de faire telles réflexions qu'il pouroit juger à propos, & on reprendra le fil de l'Histoire pour accomplir la promesse qu'on a faite dès le commencement.

Dom Pedro d'Acugna, qui devoit commander en personne la flotte & les troupes qu'on assembloit aux Philippines, en pensant soigneusement à l'expédition qu'il entreprenoit, & aux moiens de la faire reüssir, n'oublioit pas de pourvoir à la sureté de la Province qu'il devoit quitter pour quelque tems. Quelques-uns regardoient comme un bonheur & une conjoncture favorable pour lui, de ce qu'avant qu'il commençât cette entreprise, le reste des Moluques venoit de se perdre entiérement pour les Espagnols parce disoient-ils, que cela ne serviroit qu'à lui faire plus d'honneur, & à rendre plus glorieuse la victoire qu'il remporteroit sans doute. Cependant Dom Perdre ne négligeoit rien de ce qui pouvoit servir à une heureuse reüssite, & à prévenir les accidens fâcheux qui sont assez ordinaires à la guerre, ou au-moins à se mettre en état d'y apporter des remédes.

Assez près d'Arevalo, dans l'isle de Pa-

nay, il y a une pointe de terre qui s'avance dans la mer qu'on nomme le cap Yloilo. Ce lieu fut jugé propre pour y assembler la flotte. Elle consistoit en cinq grands vaisseaux, six galeres, trois galiottes de la Couronne de Portugal, sur l'une desquelles étoit Pierre Alvarez d'Abreo, qui avoit été Commandant de la forteresse de Tydor. Les deux autres étoient sous le commmandement de Jean Rodriguez Camelo Capitaine Major envoié de Malaca par le Général André Furtado de Mendoze, pour contribuer par sa prudence & par son courage à l'heureuse issuë de cette entreprise, & lui donner avis du succès. Il y avoit aussi une galiote plate pour servir à débarquer l'artillerie, & sur laquelle il y avoit trois cents boisseaux de riz ; quatre fustes faites exprés pour porter des vivres, deux champanes où il y avoit seize cents boisseaux de tres-beau riz. Deux barques Angloises sur lesquelles étoient venus les Portugais, après la perte de Tydiore ; sept frégates de Sa Majesté, & sept autres qui appartenoient à des particuliers, avec autant de champanes. Cela faisoient en tout trente-six voiles.

Le Mestre de camp Jean d'Esquivel conduisoit douze compagnies d'infanterie Espagnole ; dont quatre avoient été levées dans l'Andalousie, savoir la sienne, celle du Capitaine Paul Garrucho, celle de Pierre Sevil ; & celle de Lucas Vergara Gaviria ; six de la Nouvelle Espagne, savoir, celle de Dom Rodrigue de Mendoze, fils de Dom Jean de Baeza & Castilla, & de Dona Ma-

ria de Mendoze, & Neveu par ce côté-là du Marquis de Montes Claros Vice-roi de la Nouvelle Espagne, à la considération duquel Oncle Dom Rodrigue avoit quitté l'Italie où il étoit, pour aller servir Sa Majesté aux Philippines; la compagnie du Capitaine Pascual d'Alarcon Pacheco; puis celle de Martin d'Esquivel; celle de Bernadin Alphonse; celle de Pierre Delgado; celle d'Etienne d'Alcazar. Les deux autres compagnies savoir celles des Capitaines Jean Guerra de Cervantes, & de Christoffe de Villagra, avoient été levées à Manille & dans la Province des Pintados. Ces douze compagnies avec leurs Officiers faisoient le nombre de quatorze cents vint-trois Espagnols, sous le commandement du Mestre de camp Dom Guillermo, & des Capitaines Dom François Palaot, Dom Jean Lit, Dom Loüis, & Dom Augustin Lont.

Il y avoit trois cents quarante quatre Indiens de Pampangua & de Tagala, & six cents vint-autres hommes de la même nation pour plusieurs services nécessaires, tant pour la marine que pour la millice. Outre cela il y avoit six cents quarante-neuf rameurs. Il y avoit en tout sur la flotte, sans la maison & les domestiques du Gouverneur, trois mille quatre vints-quinze personnes, soixante & quinze piéces de canon de diverses sortes; & du reste tout ce qui étoit nécessaire pour la navigation & pour le débarquement, comme aussi pour le combat & pour battre les murailles.

Dom Pedre partit du Port d'Yloilo avec

la flotte le quinziéme jour du mois de Janvier de l'An mil six cents six, par un tems qui paroissoit assez inconstant, mais qui n'empêcha pas qu'il ne partît avec beaucoup de resolution, de courage & d'espérance. Il arriva à l'isle de Mindanao ennemie du nom Espagnol, & confédérée avec ceux de Ternate. Il jetta l'ancre dans le port de la Caldera pour y faire de l'eau. Comme ils étoient là, le vaisseau Amiral nommé *Jesus Maria*, sur lequel étoit le Mestre de camp Esquivel, commença de chasser sur ses ancres. Pour essaier à le sauver on fut obligé de mettre à la voile. Cependant comme l'équipage vit qu'il ne pouvoit doubler un cap voisin, on tira deux coups de canon pour demander du secours, le gouvernail ayant déja touché. Les galéres s'avancerent pour secourir le vaisseau en le remorquant; mais aprés y avoir rompu quelques hansiéres & fait des éforts inutiles, à cause que le vent & la mer leur étoient contraires, il fallut prendre un autre parti. On donna ordre au Capitaine Villagra de sauver les hommes, & les provisions qui étoient dans le navire échoué. Ce Capitaine y travailla avec beaucoup de soin & de diligence, & bien qu'on ne pût sauver tout ce qui appartenoit au Roi & aux particuliers, on sauva au moins tous les hommes, une bonne partie de leurs hardes, l'artillerie, les poudres, les cables, les autres manœuvres & les voiles. Ensuite afin que ceux de Mindanao ne pussent tirer aucun profit du naufrage de ce vaisseau, on tira autant qu'on put de cloux & de ferrure; puis

on y mit le feu. On fut ſenſible à cet accident, non-ſeulement par l'importance de la perte mais auſſi parce que cela décourageoit les ſoldats qui par un penchant aſſez ordinaire le prenoient à mauvais augure. Cependant le Général contribuoit beaucoup par ſa prudence à tenir tous les eſprits dans une bonne diſpoſition. De la Caldera il donna ordre au Meſtre de camp d'aller avec les navires au port de Talangame, qui eſt, comme on l'a dit ci devant, un port de l'iſle de Ternate. Dom Pedre alla l'acompagner avec les galéres juſques à ce qu'il eût paſſé le détroit de Sambuanga, qui eſt dangereux à cauſe des courans & des écueils. Auſſi fut-on obligé de remorquer les navires, pour les tirer de tout péril, & à cauſe du calme qui ſurvint. Lors-qu'on eut traverſé ce détroit les navires prirent le large; & les galéres pour faire de l'eau qui leur durât juſqu'à Ternate voguérent aſſez lentement le long de la côté, d'autant-plus qu'elles étoient fort chargées de ce qu'on y avoit mis, auſſi bien que dans quelques barques, tant les hommes que les autres choſes qu'on avoit tirées du vaiſſeau qui avoit fait naufrage. Ce poids les chargeant beaucoup augmentoit le travail des rameurs. Les plus habiles Pilotes de ces mers avoient été choiſis pour conduire ces galéres & neanmoins tout leur ſoin, non plus que celui des Capitaines & de quelques autres perſonnes expérimentées, n'empêcha pas qu'elles ne fiſſent fauſſe route, & qu'elles n'allaſſent vers les iſles Celebes nommées autrement iſles

Mat-

Matthieu, à plus de soixante lieuës au-dessous de Ternate. Pour y retourner le vent leur étoit contraire, & il falloit gagner à force de rames ; si bien qu'avec beaucoup de peine on arriva enfin à Ternate le vint-sixiéme de Mars, jour de Pâques. Leur arrivée dans un tel jour, si heureux & si solemnel, fut pris par eux à bon augure ; ce qui leur fit oublier tous les travaux passez, & les remplit de joie & d'espérance.

On apprit que quelques jours auparavant les habitans de Ternate avoient vu une éclipse de Lune, avec les inquiétudes ordinaires qu'ils ont en de pareilles occasions. En éfet à peine l'ombre commence à couvrir le corps de la Lune, que tout le peuple commence aussi à verser des larmes & à pousser des soupirs & des gémissemens, parce-qu'ils croient que l'obscurcissement de cette planéte leur présage la mort ou la captivité de leur Roi, ou de quelque personne considérable ; ou enfin quelque malheur pour leur Etat. Si après l'éclipse il n'arrive rien de tout ce qu'ils ont craint, ils vont en procession à leur Mosquée, marchant en ordre. Ceux qui marchent les premiers portent de grands vases de porcelaine : ils sont suivis par d'autre armez de lances, de haches, de mousquets & d'arquebuses. Après ceux-ci marchent quelques autres qui portent trois flambeaux sur leurs épaules ; de la maniére qu'on représente dans les peintures ordinaires, ceux qui allérent pour épier la terre de Canaan, & qui en apportérent des raisins qu'ils y avoient coupez. Un jeune homme en habit,

bit Roial marche ensuite, & un autre qui marche après lui, tient un parasol composé de diverses plumes, élevé au-dessus de la tête du premier. Après cela viennent les femmes ornées de fleurs & de branches de palmier. C'est ainsi qu'ils marchent par les ruës & dans leurs Mosquées. Quand ils y sont arrivez, ils célebrent par des actions de graces le bonheur qu'ils ont eu de ce que l'éclipse n'a produit aucun mauvais éfet. Les Hollandois leur disoient qu'en leur païs, & en toute l'Europe, on ne s'étonne point des éclipses dont on connoit la cause; mais ces peuples, ou admiroient ce qu'on leur en disoit, ou ne le vouloient pas croire.

Quand nos galéres arrivérent au port de Talangame, Dom Pedre croioit y trouver le Mêstre de camp avec les navires & les troupes; mais il y trouva seulement un fort beau vaisseau Hollandois armé de trente piéces de canon & de douze pierriers. Il tira sur les nôtres quand ils passérent, & ayant fait retrancher quelques-uns de ses gens à terre avec une partie de son canon, ils s'y étoient fortifiez, soutenus par plusieurs soldats de Ternate. Dom Pedre reconnut ce vaisseau en passant fort près de lui avec ses galéres, & essuïant plusieurs canonnades. Il y eut des boulets de dix huit livres tirez sur la Capitane où il étoit. Il ne jugea pas à propos de s'arréter là, parce qu'il sçut que ses navires étoient à Tydor, à un peu plus de deux lieuës de ce port de Talangame. On apprit cela par quelques barques des gens du païs qui vinrent à bord de nos galéres en pas-

sant

sans près de ce port. On prit donc la route de Tydor, avec la joie d'une si agréable nouvelle, qui tiroit Dom Pedre de l'inquiétude qu'il avoit eu pour ses navires, sur tout parce qu'ils manquoient de matelots, & il craignoient fort qu'ils n'eussent été emportez en quelques lieux éloignez.

Esquivel arrivant à Tydor y trouva quatre Hollandois. L'un étoit un Facteur qui assembloit du clou pour une compagnie de Marchands de son païs, qu'il tiroit des comptoirs de Ternate, d'Amboine de Banda, de la Sonde, & de quelques autres endroits voisins. Les trois autres étoient des matelots. Il les interrogea tous quatre, & ils lui dirent l'état, les forces & la quantité d'artillerie, du vaisseau Hollandois qui étoit à Talangame. Ils lui dirent aussi qu'il étoit chargé de clou de Ternate, & qu'il étoit du nombre des cinq qui avoient attaqué les Portugais, dans le tems que la forteresse de Tydor fut brûlée. Qu'ils attendoient un autre vaisseau qui étant parti de Bantam avec celui-ci avoit été éloigné de sa route par le mauvais tems: qu'on renouvelloit les conventions & l'alliance entre les Hollandois & le Roi de Ternate, afin qu'ils le secourussent contre les Espagnols & les Portugais: qu'il y avoit des ordres à Java, & à la Sonde, afin que les vaisseaux Hollandois qui y passeroient fussent informez de l'état des Moluques, & des changemens qui pourroient y être arrivez; & qu'en cas de nécessité ils pussent laisser là leurs charges, & aller au secours du Roi de Ternate.

Avant-

Avant-que Dom Pedre partît de Talangame, il avoit assemblé son Conseil de guerre, pour examiner s'il seroit à propos d'attaquer le vaisseau Hollandois, avant que de tenter l'entreprise de Ternate. On raisonna là dessus, & les sentimens furent differens: mais la conclusion fut, que puisque l'intention de Sa Majesté étoit qu'on travaillât à recouvrer les Moluques, & que c'étoit pour cela conformément à ses ordres qu'on avoit équipé cette flotte, il ne sembloit pas à propos de rien entreprendre qui pût mettre quelque obstacle, ou apporter quelque détour & quelque éloignement à cette entreprise: qu'en perdant du tems il pouvoit arriver quelque changement: que les conjonctures pouvoient devenir moins favorables, & que souvent on voioit les desseins les mieux concertez manquer par quelques accidens imprévus. Il peut aisement arriver, disoit-on, que ce grand vaisseau bien pourvu de canon, coulera bas quelques-uns des nôtres, & que nous y perdrons de l'artillerie & des munitions, ou en un mot quelque autre chose qui nous sera préjudiciable, & qui apportera quelque obstacle à nôtre principal dessein; ce qui peut arriver en plusieurs manieres qu'il n'est pas possible de prévoir; que supposé que les nôtres se rendent maîtres du vaisseau Hollandois, ceux qui seront dessus pourront se sauver dans les maisons de ceux de Ternate qui sont leurs amis & alliez, & ils leur aideront à se défendre contre nous, ce qui sans doute augmentera les difficultez de nôtre entreprise. On apprit

aussi

aussi par des espions, que le Roi avoit des Canonniers Hollandois, & quelques soldats braves & expérimentés.

Le Roi de Tydor n'y étoit pas quand nôtre flotte arriva dans le port de cette ville. Il étoit allé pour se marier avec une fille du Roi de Bacham, & bien que le Mestre de camp lui eût envoié donner avis de son arrivée, le priant de se presser de venir, parce que le retardement pouvoit être préjudiciable, il ne revint pourtant point. Comme l'on vit que le tems se passoit, on fit partir la flotte le dernier de Mars, pour aller à Ternate. Lors-que nos gens furent en mer, ils entendirent le bruit des cornemuses, des bassins, des trompettes & des tambours du Roi nouvellement marié, qui ayant receu les lettres des Espagnols, s'étoit embarqué, amenant avec lui sa nouvelle épouse, & il venoit au bruit de cette musique, avec ses carcoas ornées de guirlandes & de bouquets de fleurs. Quand ils furent proche des nôtres, ils se réjoüirent tous ensemble, & le Roi de Tydor témoigna une grande satisfaction de faire connoissance avec Dom Pedro d'Acugna, avec qui déja auparavant il avoit eu commerce par messagers, & par lettres. Il marquoit avoir beaucoup de ressentiment de la presse où le Roi de Ternate l'avoit mis, par le secours & la faveur des Hollandois. Dom Pedre le consola, en lui déclarant les intentions de Sa Majesté, & les ordres qu'il avoit receus de sa part, de partir des Philippines pour le secourir toutes les fois qu'il lui témoigneroit avoir

besoin

besoin de sa protection & de son aide. Il rendit visite à la nouvelle Epouse avec beaucoup d'honnêteté : puis le Roi de Tydor lui dit qu'il souhaitoit de l'acompagner en personne dans l'expédition qu'il entreprenoit, & de joindre aux Espagnols ses troupes & ses vaisseaux. Après cela il conduisit la Reine à Tydor, & pour accomplir exactement sa promesse, dès le lendemain de bon matin il se rendit dans une baie assez près de Ternate, où notre flotte avoit laissé tomber l'ancre. On témoigna de la joie de sa venuë ; mais les réjoüissances qu'on en fit n'empécherent pas le Gouverneur de délibérer sans perdre de tems sur ce qu'il y avoit à faire. Il fit assembler le Conseil de guerre, où il fut résolu que pour agir par terre, & par mer, il falloit armer & équiper seulement trois des plus grands vaisseaux ; ce qu'on éxécuta incontinent en y embarquant un nombre suffisant de soldats & de matelots, sous le commandement de Bernardin Alfonse, d'Antoine Carregno de Valdes, & de Dom Gil Sanchez de Carranza, trois Capitaines de réputation. On donna aussi d'autres ordres qui furent incontinent mis à exécution par les Capitaines. De ces trois il y en eut deux qui moururent au retour de cette expédition, le seul Carregno est encore vivant.

Dom Pedre & le Roi de Tydor firent débarquer leurs troupes le premier jour d'Avril dès le matin. On trouva de la difficulté & même du péril à les faire marcher le long du rivage où le terrein étoit étroit, & où tout au

plus

plus on ne pouvoit faire marcher que cinq soldats de front. On resolut donc d'en faire avancer par-là quelques-uns, lentement & peu à peu afin qu'ils ne s'embarassassent pas les uns les autres; & de s'ouvrir cependant un chemin dans la montagne, par le moien des pionniers Indiens de Pampangua & de Tagula pour y faire passer d'autres troupes, & obliger les ennemis à diviser leurs forces. Le Roi de Ternate, qui par expérience & par crainte avoit appris à se précautionner dans la guerre, considérant les mouvemens des nôtres, & craignant qu'ils ne le vinssent prendre par derriére, se retira dans son fort, presque aussitôt qu'il les vit avancer. Cela fit que nos gens ne trouvérent cette fois aucune resistance, ni aucune difficulté, où trois ans auparavant le Général Furtado en avoit trouvé de si grandes; aiant perdu quelques Espagnols & quelques Portugais au siége de ce même fort, où il étoit assisté puissamment par le Capitaine Gallinato, comme on l'a déja vu ci-devant.

On fit mettre toutes nos troupes en bon ordre; & le même Capitaine Gallinato qui commandoit l'avantgarde, s'avança jusqu'à une portée de mousquet de la muraille: puis ayant dit à Dom Pedre en présence du Roi de Tydor, qu'il avoit envoié quelques soldats pour reconnoître la place, & que sur leur rapport, & sur la connoissance qu'il avoit de la situation des lieux, il jugeoit à propos de conserver le poste où ils étoient jusqu'à la nuit; & qu'alors les nôtres s'y pour-

pourroient couvrir, & qu'on y pourroit faire venir le canon pour le mettre en batterie. Cet avis fut approuvé & mis à éxécution. Cependant nos soldats étoient exposez au feu du canon & de la mousqueterie des ennemis, qui pouvoient nous tuer bien du monde, & apporter beaucoup de desordre dans nos bataillons. Pour éviter cet inconvénient Dom Pedre ordonna qu'on mît ventre à terre. On remarqua qu'entre nos gens & la muraille il y avoit quatre rangs d'arbres épais & touffus, sur lesquels les ennemis avoient des sentinelles, qui les avertissoient de tous les mouvemens & de toutes les démarches que faisoient les Espagnols. On envoia un Capitaine avec quelques soldats de ce côté-là, qui chassérent bientôt les sentinelles ennemies de ce poste. Après cela Gallinato en fit mettre des nôtres sur les mêmes arbres, comme une chose qui pouvoit nous être fort utile. Les ennemis essaiérent bien de les chasser, en faisant tirer de ce côté-là plusieurs coups de canon & de mousquets. Néanmoins ils ne purent en déloger ceux qui étoient cachez entre les branches des arbres, ni ceux qui étoient au pié pour porter les avis que les autres leur donnoient. Les ennemis occupoient un poste près du bastion nommé Cachil Tulo, à main droite du la muraille, un peu par-delà les arbres. Le Général jugeant à propos de gagner ce poste y envoia le Capitaine Jean de Cubas vieux soldat qui avoit servi en Flandres, avec trente Mousquetaires pour l'attaquer. Il lui donna aussi ordre qu'au cas

qu'il

qu'il se trouvât embarassé & qu'il eût de la peine à s'en rendre maître, il lui en donnât avis ; afin qu'on lui envoiât un bon secours de piquers. Ce Capitaine se mit donc en devoir d'éxécuter ses ordres, & marcha par la montagne, mais les ennemis, pour s'opposer au dessein des nôtres, firent sortir quelques troupes de leur fort du côté de la mer, avec lesquelles le Capitaine Villagra fit quelques escarmouches. Pendant le combat le Roi de Ternate s'apperçut que Cubas s'avançoit pour gagner le poste, & connoissant fort bien qu'il lui seroit tres-préjudiciable de le perdre, il sortit lui même pour combattre dans une occasion qu'il jugeoit si importante. Ainsi l'affaire se trouva difficile & le combat fut rude. Cubas gagna le haut de la montagne, mais avec tant de peine & si pressé par les ennemis, qu'il fut obligé de demander le secours des piquiers qu'on lui avoit promis. Les Capitaines Vergara, Alarcon, & Dom Rodrigue de Mendoze s'avancérent vers lui avec cinquante hommes. Avant qu'ils fussent arrivez on avoit déja fait sortir d'autres soldats, de ceux de Ternate & de ceux de Java. Ainsi le combat s'acharnoit, & devenoit de plus en plus considérable. Dans ce moment on découvrit encore une autre troupe d'Infidelles qui marchoient le long de la mer. Cela fut cause que les nôtres craignirent que si les ennemis s'avançoient avec de plus grandes forces, nos postes ne se trouvassent trop dégarnis. On fit donc retirer ceux qui combattoient avec Villagra afin de les faire join-

dre avec quelques autres, & d'être en état de parer à tout. Cependant Cubas se trouvant attaqué par un Capitaine qui le poussoit avec vigueur, & qui combattoit en desespére, damanda du renfort, & aussitôt on lui envoia les Capitaines Villagra & Cervantes qui chargérent vigoureusement les ennemis. Cachil Amuxa, de la valeur duquel on a parlé ci-devant, s'avança vers le Capitaine Cubas, après lui avoir emporté d'un coup de mousquet le bord de son chapeau, avec les plumes dont il étoit couvert. Ils combattirent pendant quelque tems tête à tête, l'un avec son épée & l'autre avec son campilan, ou sabre. Les sentinelles qui étoient sur les arbres avertirent que les troupes qui marchoient le long de la mer, s'avançoient vers notre avantgarde, boûchant le passage pour la pouvoir aller secourir. Là-dessus on donna ordre à Villagra d'aller les attaquer avec une troupe d'arquebusiers du Capitaine Cervantes, qui cependant commandoit les hallebardiers. On combattoit vaillamment des deux côtés, sans qu'il parût encore d'avantage ni de part ni d'autre, quand les sentinelles qui étoient sur les arbres avertirent que Jean de Cubas qui étoit à main droite, demandoit qu'on lui envoiât un plus grand secours. Les Capitaines Dom Rodrigue de Mendoze, & Pascual d'Alarcon le lui menérent, ayant pris avec eux deux troupes d'arquebusiers. Les sentinelles recommencérent à crier que les ennemis qui combattoient contre le capitaine Villagra, se retiroient du côté de leurs murailles, & que

Jean

Jean de Cubas demandoit encore un nouveau secours de piquiers & de hailebardiers. On y en envoia une cinquantaine ; sous le commandement de Cervantes ; & Villagra y alla aussi avec ceux qu'il commandoit. Les sentinelles, dont les avis furent fort utiles, & contribuérent beaucoup au succès de cette journée, avertirent de nouveau qu'à l'arrivée de ces deux Capitaines les ennemis se retiroient en desordre, & que les nôtres s'approchoient des murailles. Le combat commençoit donc à n'être plus douteux, & à devenir plus avantageux pour nos gens ; sur quoi il étoit à propos de prendre de nouvelles mesures pour profiter de cet avantage. Dom Pedre donna ordre de faire marcher encore quelques troupes avec le reste des piquiers, laissant une troupe de mousquetaires & les arquebusiers de l'arriéregarde, pour faire tête à l'ennemi, en cas qu'il fît de nouveau avancer des gens le long de la plage. Les autres Capitaines & les soldats avancérent toujours en combatant, & étant arrivez jusqu'au pié de la muraille, ils s'aidérent les uns les autres pour y monter. Les deux premiers qui gagnérent le haut en combatant, furent Jean de Cubas & Cervantes, qui ayant receu quelques blessures quand ils furent montez, tombérent & roulérent en-bas. Les difficultez croissoient à mesure que nos gens se croioient plus avancez, parce que les ennemis nous faisoient beaucoup de mal par le moien de leur artillerie grosse & menuë, & de plus par le feu continuel de leur mousqueterie & de leurs arquebusiers,

outre les feux d'artifice, les pierres, & les autres inventions dont les Hollandois leur avoient appris à se servir. Néanmoins les Espagnols poussérent avec tant de vigueur, qu'ils ne donnérent pas le tems au Roi ni aux siens de se retirer dans l'ancien fort des Portugais qui étoit par-delà la muraille qu'on attaquoit. Ce fut une chose fort avantageuse pour les nôtres de les en pouvoir empêcher, parce que s'ils eussent une fois été entrez dans ce fort, ils auroient pû le défendre encore assez longtems, & il auroit fallu le battre à coups de canon pour s'en rendre maitre. A la vérité ce fort est petit, & n'est pas bâti fort réguliérement, ni avec beaucoup d'éxactitude, mais il n'auroit pas laissé de donner de la peine. Ce jour là Christofle d'Azcueta vieux soldat, & Sergeant Major des Philipienes, éxécuta avec beaucoup d'exactitude & de vigueur les ordres du Général, & l'on peut dire que sa diligence contribua beaucoup au bon succès, en faisant que tout se fît à tems & à propos, & que les résolutions qu'on prenoit fussent portés dans tous les lieux où il étoit nécessaire. Antoine d'Ordaz Secretaire du Général étoit Commissaire de l'armée, & son service fut aussi fort utile dans cette entreprise, comme il l'avoit déja été auparavant dans l'affaire des Sangleyes soulevez. Aussi peut-on dire que c'étoit un homme de beaucoup de capacité, tant pour la paix que pour la guerre.

On entra dans la place avec peu de perte, puis que nous n'eûmes pas plus de quinze hom-

hommes de tuez & vint de blessez. Le Capitaine Cervantes fut un de ceux que les Espagnols perdirent dans cette occasion. Il monta, comme on l'a dit, le premier sur la muraille, à dessein d'y arborer l'étendart Roial. Un Barbare lui aiant donné un coup de lance dans un œil, il fut en même tems chargé par d'autres, si bien qu'il fut renversé du haut en bas, & le septiéme jour après il mourut de ses blessures, fort regretté de tout le monde. Quelques jours auparavant, pour marquer ses bonnes intentions, il avoit dit en compagnie, faisant allusion aux combats ordinaires en Espagne; Messieurs, je vous répons que le taureau n'échapera pas, ou il m'en coûtera la vie. Il tint sa parole, puis qu'il combattit courageusement jusqu'à l'extremité, & jusques-à-ce qu'on lui eût fracassé bras & jambes. Il y eut peu de personnes de considération, tant des Espagnols que des Indiens, qui ne reçût quelque blessure. Plusieurs de ceux de Ternate, & de ceux de Java y furent tuez, & il y eut aussi quelques Hollandois à qui il en coûta la vie en combattant vaillamment & en desespérez, disant qu'ils regarderoient comme un malheur de la tenir de la bonté & de l'honnêteté des Espagnols.

Dom Pedre, quoi-que plein de confiance de la justice de sa cause, n'avoit pas espéré un succés si avantageux & si promt. Il comptoit qu'il faudroit dresser des batteries, pour battre les forts des ennemis, ce qui ne se pouroit faire sans de grandes difficultez, parce qu'il seroit nécessaire d'y emploier de

groces piéces de canon qu'on auroit bien de la peine à conduire dans les endroits où l'on voudroit les mettre en batterie ; que de plus le terrein étoit incommode , puis qu'on ne trouvoit presque point de terre pour remplir les gabions , & que la quantité de pierres & ces cailloux empêchoit qu'on ne pût aisément faire des tranchées & qu'il étoit à craindre qu'il n'en coûtât bien du monde avant qu'on pût mettre l'artillerie en état de battre la place.

Le sucès fut donc plus promt qu'on ne l'auroit osé espérer. Nos gens profitánt de leur victoire , se rendirent sans peine maîtres du fort , où ils trouvérent quarante trois grosses piéces de canon de fonte , un grand nombre d'autres moindres piéce de fer des armes , des munitions & des vivres. Quand nos gens furent entrez dans la ville , ils commencérent à piller & à saccager. Dom Pedre avoit fait publier , que tous les ennemis qu'on pourroit prendre pendant quatre jours , demeureroient esclaves. Les Capitaines firent faire alte près de l'ancienne Eglise de Saint Paul , qui avoit été remplie de terre par les ennemis pour s'en servir comme de rempart. Quand on délibra sur ce qu'il falloit faire dans la suite , les avis furent différens.

Le sentiment des uns étoit qu'on se bornât à bien conserver ce qu'on avoit gagné. Les autres vouloient qu'on poussât promtement les affaires , & qu'on se mît en état d'attaquer & d'emporter le fort principal. Les Capitaines Vergara , & Villagra étoient de

de ce dernier avis, & l'ardeur des soldats étoit si grande là-dessus, comme s'ils eussent eu de l'empressement à braver de nouveaux perils, qu'un d'eux ayant pris entre ses bras le Capitaine Villagra, le porta de cette maniére plus de dix pas, en lui disant ; Attaquons, Attaquons, mon Capitaine. Ce soldat étoit de la compagnie du vaillant Capitaine Sevil Arragonnois, qui avoit aussi été d'avis qu'on passât outre. Quand il eut laissé Villagra, ce Capitaine lui donna quelques coups, parce qu'il l'avoit ainsi enlevé brusquement & malgré lui. Le soldat baissant la tête lui dît en goguenardant, & jurant par le corps de Dieu ; Donnez m'en encore autant, & attaquons. En éfet Vergara & Villagra voiant cette bonne disposition, attaquérent avec peu de troupes le fort principal, & s'en rendirent maîtres. Ils y entrérent les premiers par les portes ; mais ils ne furent pas les premiers qui montérent au haut. Comme ils montoient en hâte par les degrés, à l'entrée d'une sale, un vieux soldat nommé Barela, qui étoit Chef de file de la compagnie du Capitaine Cervantes, s'étant avancé au côté d'eux, entra & prit sur un riche bufet qui étoit dans cette sale, une éguiére dorée, faite avec beaucoup d'art, à la maniére d'une grande urne, en disant à ces Capitaines, Messieurs, je prens cela en signe & témoignage que je suis entré ici en même tems que vous. Ainsi il en demeura maître sans que personne s'y opposât ; mais au contraire avec l'approbation de tous ceux qui virent son action & enten-
 dirent

dirent ses paroles. Aussi-tôt le palais fut abandonné au pillage, & exposé à la convoitise des soldats. Dom Pedre y voulut apporter quelque modération, mais il ne put se faire obeïr que vers la fin, après que le premier feu fut un peu diminué.

Le Roi de Ternate avoit déja abandonné la place, & les Hollandois voïant qu'il étoit vaincu, & que ses affaires étoient dans un si mauvais train, s'étoient aussi retirez, abandonnant ce Prince dans sa mauvaise fortune. Il fut seulement suivi dans sa fuite & dans son trouble, par le Sangiac de Mosaquia son parent, qui l'encourageoit & le conseilloit, & aussi par la Reine Celicaya & quelques autres femmes. Il alla s'embarquer à la hâte avec ceux qui l'accompagnoient, derriére la muraille, dans quelques carcoas de Mosaquia. Le Prince Garionalo son fils, & un petit nombre de Hollandois furent aussi compagnons de sa fuite. Ils firent ramer avec une extrême diligence, & arrivérent dans peu à l'isle de Gilolo, à un fort qu'on avoit bâti depuis peu à Sabubu. Les autres Hollandois se sauvérent sur quelques barques & se rendirent à leur vaisseau.

Déja toutes les troupes comme débandées & sans aucun ordre couroient de toutes parts, pillant & ravageant les maisons & les possessions des habitans de Ternate. Dom Pedre de son côté tâchoit de conserver quelque ordre dans ce pillage ; & de retenir un peu la fougue & l'avidité du soldat, pour conserver au moins quelque discipline, & quelque forme de troupes réglées.

En pillant la maison d'un Cachil, un Aide de camp nommé Pierre de Lerma, trouva une Image de la Vierge mére de Dieu, d'une assez bonne sculpture, qui paroissoit propre & bien conservée, comme si elle eût été entre les mains de quelques Chrétiens; ce qui fait conjecturer que ce Cachil le pouvoit être. Lerma prit cette Image, & alla la porter à Dom Pedre qui étoit alors sur le bastion qu'on nommoit de Nôtre-Dame, lui contant la maniére & les circonstances de cette rencontre. Le Général la reçut avec la vénération convenable, & tous les Chrétiens en firent de même, avec une devotion qui tira des larmes de leurs yeux par les circonstances de cette avanture. Ils se mirent tous à genoux pour faire des priéres & des oraisons. Dans le même tems arriva un soldat qui apportoit entre ses bras une petite fille d'environ trois ans, qui avoit deux coups d'épée au travers du corps, & n'étoit pourtant pas encore morte. On jugeoit par quelques rubis & quelques perles dont elle étoit ornée, qu'elle devoit être fille de personnes riches. La fureur brutale du soldat, qui sur tout dans la premiére chaleur semble incapable de pitié, n'avoit pas épargné cette pauvre enfant. On l'avoit pourtant percée sans le vouloir, & sans un dessein formé, derriére les rideaux d'un lit où elle étoit cachée. Cet objet donna de la compassion à tout le monde par l'innocence de cet âge tendre. Le Pére Roque de l'Ordre de Saint Augustin qui faisoit le service en qualité de Prêtre pour l'infanterie Espagnole, fit pen-

ser qu'il seroit à propos de baptiser cette petite fille. On apporta promtement de l'eau dans un casque, & le Pére Roque baptisa cet enfant, Dom Pedro d'Acugna ayant voulu en être lui même le Parrein. Elle fut nommée Marie Egiptienne, parce que le jour de cette victoire étoit le premier d'Avril, fête de la grand Sainte qu'on nomme de ce nom.

On apprit aussi-tôt aprés qu'un soldat entrant dans la maison d'un des principaux de Ternate, par dessus les murailles du jardin, y avoit trouvé cachée une jeune fille bien vétuë, belle, âgée de quatorze à quinze ans. Comme elle vit ce soldat elle s'enfuit en pleurant, & rentra dans la maison pour tâcher de se sauver de sa fureur. Ne se trouvant en seureté en aucun lieu, elle se rendit à la principale porte de la maison qui donnoit dans une autre ruë, pour essaier de fuir & de se sauver par là. Mais il arriva que dans le même tems qu'elle vouloit sortir un autre soldat entroit par cette porte qui la prit, & au moment même celui qui l'avoit suivie depuis le jardin, la joignit aussi. La pauvre Indienne entre les mains de ces deux soldats pleuroit, & leur crioit grace & miséricorde dans sa langue. Mais chacun d'eux pensoit bien plus à se rendre seul maître d'elle, pour la faire son esclave, qu'à ses pleurs & aux priéres qu'elle leur faisoit. Chacun alléguoit ses raisons & soûtenoit son droit; mais il y en eut un qui voiant qu'ils perdoit inutilement le tems en ces contestations, avec une fureur barbare donna

plu-

plusieurs coups de poignard à l'esclave, en disant ; Elle ne sera ni à toi ni à moi. La jeune fille tomba incontinent nageant dans son sang, & les soldats passérent outre & allérent chercher occasion de faire quelque autre prise. On ne peut s'empêcher de faire remarquer ici les jugemens profonds & secrets de la prédestination Divine. L'une de ces Indiennes blessée & prête à expirer, hors d'état par son age, comme par ses blessures, de rechercher la grace de Dieu par le Baptême, le reçut néanmoins par la sage disposition de le Providence ; & l'autre dans le même tems, & par le même malheur de la guerre, pert aussi la vie, mais meurt malheureusement plongée dans les ténebres de l'Alcoran, ou de l'Idolatrie Payenne. Le Général passa outre jusqu'à l'Eglise de Saint Paul découverte & profanée. Il donna ordre qu'on la nettoïât le plus promtement qu'il seroit possible, & qu'on l'ornât de branches & de feüillages que les soldats y portérent : puis ayant fait mettre sur un autel l'Image de la Vierge, dont on a parlé, on y chanta tres-devotement le Cantique qu'on comme *Salve Regina*, qui contient une invocation que notre Eglise adresse à la Sainte Mére de Notre Seigneur.

Il ne manquoit plus pour rendre la victoire pleine & entiére, que d'avoir entre les mains la personne du Roi, & celles du Prince, des Sangiacs, & des Capitaines qui le suivoient. Le Général prit possession des forts, & y fit arborer les étendarts avec les armes de la Couronne d'Espagne, & le nom

de *Philippe Troisiéme notre Roi.* Cela se fit au son des instrumens de Musique ; & au bruit du canon. Dès le lendemain il fit partir le Capitaine Villagra avec cent hommes, dans deux galéres pour aller poursuivre le Roi de Ternate, jusques dans l'isle de Gilolo, où il avoit fait retraite, & tâcher de le prendre. Le Roi de Tydor & son fils y allérent aussi avec leur flotte consistant en deux tanguas & quinze carcoas, sur lesquelles il y avoit mille hommes. Le Capitaine Christofle de Villagra est d'Aguillar del Campo, fils de Martin del Pozo & de Dame Damiana de Villagra, nobles l'un & l'autre, & parens de plusieurs personnes de qualité. Il y a plus de vint ans que ce Capitaine est dans le service de Sa Majesté. Il a servi à la Nouvelle Espagne, à Guatimala, aux Philippines, à Mindanao, aux Moluques, & il s'est trouvé dans la plufpart des occasions qui se sont présentées dans les guerres qu'on a eu contre ces nations barbares. Sa valeur & ses services, qui furent si utiles dans cette derniére action, méritoient bien qu'on dit quelque chose de lui en particulier, comme on vient de faire.

eLe Roi & le Prince de Tydor, avec notr Capitaine Villagra, arrivérent au fort de Tacome dans l'isle de Ternate le troisiéme d'Avril. Ils y trouvérent Cachil Amuxa, le plus brave de tous les habitans de cette isle; Cousin Germain du Roi, & son Capitaine Général. Villagra lui envoia faire quelques propositions par Antoine de Sylva qui entendoit la langue du païs, & par son moïen & ses

ses persuasions Amuxa se rendit avec quelques Hollandois qui l'accompagnoient. On les conduisit prisonniers à la ville, en les traitant d'une maniére fort honnête., & eux de leur part marquant une noble fierté, que la qualité de vaincus ne leur ôtoit point. Quand ils furent arrivez on les remit entre les mains de Dom Pedro d'Acugna, qui eut pour eux la même honnêteté, les recevant & les traitant avec beaucoup de douceur, & loüant leur courage & leur bravoure. Alors le Cachil & le Capitaine Jean de Cubas se reconnurent l'un l'autre, & se souvenant de leur combat, & des blessures mutuelles qui s'étoient faites, ils devinrent amis. Quelques Capitaines Portugais allérent aussi le visiter; & comme ils étoient avec lui, après avoir loüé la valeur qu'ils avoient fait paroître dans les combats, il leur mit de sa main quelques colliers ou chaines d'or au cou, d'une maniére libre & cavaliére comme ont accoutumé de faire les gens de guerre, les priant d'agréer l'estime qu'il faisoit de leur courage, & le petit présent par lequel il tâchoit de la leur témoigner. Ils ne manquérent pas de répondre honnêtement à sa civilité, comme cela se devoit.

Villagra sortit une autrefois de la ville pour aller faire quelque course, & ayant rencontré en chemin le Sangiac de Mofaquia, il prit sans combat lui & deux de ses Neveux. Comme on les eut conduits à Ternate, ils demandérent audience à Dom Pedre, dans laquelle ils lui témoignérent qu'ils

avoient toujours souhaité de rentrer sous l'obeissance du Roi d'Espagne , mais que le Roi leur parent les en avoit empêchez : qu'il s'étoit perdu lui même par son entêtement ; & ayant rejetté tous les bons conseils qu'on lui donnoit de reconnoître Sa Majesté, & de lui faire hommage comme autrefois: mais qu'il n'avoit rien voulu croire , qu'il avoit preferé son propre sentiment à tous les bons avis qu'on lui donnoit. C'est cet orgueil & cette fierté , disoient-ils , qui l'a réduit dans le malheureux état où il se trouve aujourd'hui. Si vous voulez nous lui parlerons, & tâcherons de lui persuader de se remetre entre vos mains. Au reste nous vous donnerons à notre égard toutes les suretez que vous sauriez desirer , que nous ne chercherons point à nous échaper , & que nous ne vous ferons aucune supercherie. Vous pourrez donner commission à quelques-uns de ceux en qui vous avez le plus de confiance , de faire avec le Roi les Traittez & accords qu'on jugera convenables. Le changement de notre sort nous touche peu. Nous étions assez préparez à voir quelque chose de semblable. Mais ce qui nous fait le plus de peine est de n'avoir pû garder la fidelité que nous devions , par les obligations dans lesquelles nous nous sommes trouvez , & par le malheur des tems. Dom Pedre agréa leur zéle , & leur dit que le parti qu'ils prenoient étoit sans doute le meilleur ; & le plus sûr pour engager le Roi d'Espagne à user modérément de la victoire envers eux, & à les traitter avec la bonté Roiale qui

lui

lui étoit ordinaire. Ainsi il leur donna pouvoir de promettre & d'assurer la vie au Roi & à son fils. Ces deux Cachils s'embarquérent donc avec Paul de Lima originaire de Ternate, homme sage & prudent, & qui étoit connu du Roi Indien. Villagra commandoit les vaisseaux où ils étoient, & ainsi ils mirent à la voile & prirent la route de la Batochine, où ils arrivérent au fort de Sabubu. Le Roi les y reçut en les embrassant & versant des larmes. Comme on lui proposa de se rendre, il ne put s'y resoudre à moins que premiérement on ne lui donnât un sauf conduit dans les formes. On lui accorda aisément la satisfaction qu'il demandoit, & Dom Pedre lui envoia incontinent le saufconduit, par lequel il l'assuroit de la vie, avec des termes honnêtes & conformes au respect deu à une personne Roiale. La promesse qu'il lui faisoit étoit positive, & conforme au pouvoir qu'il avoit de la faire : mais à l'égard du reste & de toutes les conditions particuliéres sous lesquelles on lui conserveroit la vie, il s'en remettoit à la volonté du Roi d'Espagne. Le Général ayant donc fait expédier ce saufconduit en forme, on l'envoia au Roi de Ternate qui se résolut de venir dans la ville, & de se remettre entre les mains de Dom Pedre, avec le Prince son fils, & les Sangiacs & Cachils qui l'accompagnoient, bien que ce fût contre l'avis & le sentiment de Celicaya qu'il aimoit toujours éperdûment. La chose fût donc exécutée : ils s'embarquérent sur trois tanguas, & ayant rencontré Villa-

gra en chemin, ils passérent sur ses galéres pour être conduits par lui au Général.

Le Roi souhaita de visiter, en passant, sa Mére qui étoit dans le fort de Tacome. Il en fit la proposition à Villagra qui voulut bien avoir cette complaisance pour lui, & y consentir. On fit nager de force les galéres, & ils arrivérent à Tacome le huitiéme d'Avril. Ils y débarquérent, & la Mére de ce Prince prisonnier s'étant avancée pour le recevoir, lui donna courage, avec une grande démonstration de fermeté d'ame, sans faire paroître aucune foiblesse. Les Interprétes disoient qu'en tout ce qu'ils avoient pu entendre de leur entretien, cette Princesse n'avoit rien dit qui eût besoin d'être excusé, ou par la foiblesse du sexe, ou par la tendresse naturelle d'une mére. Elle ne consola point son fils par de vaines espérances de se pouvoir vanger, mais par des raisons solides prises de la nécessité & de la justice qu'il y a de se soumettre aux ordres du Ciel qui réglent notre destinée.

Pendant qu'ils étoient dans ce lieu Villagra écrivit à Dom Pedre, pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé, & qu'il verroit bientôt le Roi de Ternate auprés de lui. Ce Général envoia Christofle d'Azcueta Sergeant Major, pour dire à ce Prince qu'il seroit le bien-venu, & lui faire compliment de sa part. Il commanda qu'on le traittât avec respect, & il donna ordre à Azcueta de dire secrétement au Capitaine Villagra, qu'il falloit se hâter le plus qu'il seroit possible sans trop d'affectation, de se rendre à

Terna-

Ternate, parce qu'ils avoient encore bien des choses à faire, & qu'ils n'avoient point de tems à perdre. En éfet il est de la prudence de ne s'endormir pas après la victoire. Le neuviéme du même mois d'Avril, ils partirent sur le soir, prenant la route de Ternate, où étant arrivez bien avant dans la nuit, ils n'entrérent point dans la ville.

Le Roi ne put s'empêcher de faire paroître quelque émotion quand il découvrit cette ville, qu'il entendit le bruit des tambours Espagnols, & qu'il remarqua les autres preuves qu'ils en étoient les maîtres, & qu'il se voioit contraint de subir un joug qu'il avoit voulu secoüer, de reconnoître une autorité pour laquelle il avoit fait paroître tant de mépris. Néanmoins il tâcha pendant le reste de la nuit de faire quelque diversion de ses pensées chagrinantes, comme un esprit malade ne laisse pas de se divertir quelquefois dans la conversation de ceux qui sont sains. Le lendemain le Général donna les ordres pour faire assembler les troupes, afin que ce Prince passât au milieu d'elles quand il seroit débarqué. Il voulut aussi qu'avant son débarquement il allât visiter le Roi de Tydor qui étoit encore dans le même port avec sa flotte. Ce Prince captif se défendit de faire cette visite autant qu'il lui fut possible, bien que le Mestre de camp, & tous les Capitaines fissent tout ce qu'ils pouvoient pour le persuader là-dessus. Enfin pourtant il s'y résolut, soit qu'il déférât à leurs raisons, ou qu'il fût gagné par leur importunité.

On

On fit donc voguer la galére sur laquelle il étoit, vers la flotte du Roi de Tydor, & quand elle en fut proche on fit joüer l'artillerie. Le Roi de Tydor attendoit sur sa Capitane, sous un espéce de tente de damas cramoisi. Quand les deux galéres furent jointes & accrochées l'une à l'autre, après quelque tems de silence, on tira les rideaux qui couvroient les deux Rois. Ainsi ils parurent à la vuë l'un de l'autre, chacun sur sa galére, & furent un assez bon espace de tems à se regarder, sans se rien dire. Enfin celui de Ternate comme vaincu, appella un de ses Neveux, qui s'étant approché & mis à genoux, ce Roi lui parla à l'oreille, & lui donna quelque ordre pour aller parler de sa part à celui de Tydor. Ce Neveu, pour éxécuter sa commission, passa sur l'autre galére, & après plusieurs démonstrations de respect à leur maniére, & plusieurs cérémonies qu'ils nomment la *Zambaya*, il se mit à genoux, joignant les mains, & les haussant jusqu'à son visage; puis il baisa le pié gauche du Roy de Tydor. Après cela il lui fit son compliment de la part de son Oncle, parlant fort posément. Tous ceux qui étoient présens regardoient avec quelque surprise, comment ce Roi fronçoit les sourcils, & faisoit plusieurs démonstrations d'admirations & de douleur, en écoutant le discours de celui qui lui parloit. Après que le Neveu du Roi de Ternate eut achevé, il se retira. Alors celui de Tydor ayant demeuré quelque tems comme en suspens, appella un Cachil son parent & son favori. Il lui parla

là de la même maniére & avec la même formalité, & lui donna aussi ses ordres fort posément & avec un air d'autorité, pour aller faire compliment de sa part au Roi de Ternate. Cet Envoié observa les mêmes cérémonies que le précédent, & aiant passé sur notre galére, après les formalitez de la *Zambaya*, & s'étant mis à genoux devant le Roi de Ternate, il lui fit la réponse dont il étoit chargé. Ce Roi l'écouta avec le même air de fierté & d'autorité que s'ils eût été vainqueur. Il demeura aussi un peu de tems sans rien dire, & sans faire aucun mouvement, puis s'étant levé il passa sur la Capitane de Tydor, qui comme on l'a dit étoit acrochée avec la galére sur laquelle il étoit. Il fut accompagné du Prince son fils & des Capitaines. Le Roi de Tydor se leva pour le recevoir. Quand ils furent l'un auprès de l'autre ils se firent plusieurs complimens, & de grandes honnêtetez pour s'asseoir. Enfin le Roi de Ternate s'assit le premier, & le Prince son fils, par son ordre, fit au Roi de Tydor toutes les cérémonies de la *Zambaya*, en lui baisant le pié. Ce Roi, pour éviter que son fils ne fût obligé de faire la même chose, l'avoit fait embarquer & éloigner du lieu de cette entrevuë, avant-que le Roi de Ternate arrivât. Ces deux Rois parlérent de diverses choses, & celui de Ternate parla en particulier de son état & de son malheur présent avec assez de fermeté. Cachil Amuxa se mêlant dans leur conversation, dit au Roi de Tydor, en parlant assez haut, ensorte qu'Antoine de Silva &
Paul

Paul de Lima l'entendirent. *O Roi! nous n'avons que faire d'aller chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédez, pour prouver le peu de fondement que les hommes doivent faire sur la Fortune. Pendant plusieurs années toutes ces mers, & toutes ces Provinces, depuis l'Inde jusqu'à la Chine, trembloient au nom du Roi de Ternate. Personne ne se croioit en sureté contre sa colére. Aucun vaisseau n'osoit entreprendre de naviguer sur tout cet Archipélague, sans notre consentement. Aucun Roi n'osoit traitter alliance avec un autre, ni faire la moindre entreprise sans le consentement & l'intervention de celui que tu vois maintenant ici prisonnier. Toi-même tu la craignois avec justice, comme un dangereux voisin, & un ancien ennemi. Tout cela est maintenant changé, ta crainte est passée, & sa gloire s'est évanouïe dans un moment. Toute son autorité est passée entre les mains des Espagnols qui se sont rendus maîtres de son Roiaume, & de sa personne. Voici devant tes yeux celui dont la domination étoit de si grande étenduë, qui à peine peut ou ose seulement retenir à présent le seul nom du Roi, & qui ne peut plus rien attendre ni rien espérer que de la grace & de la faveur de ses ennemis. Tout ce que je dis ici ne tend qu'à te faire considérer que ce n'est pas maintenant un tems de penser à la vengeance, mais plutôt une conjoncture propre à t'éprouver & à faire connoître si ton cœur est véritablement grand & généreux. La Fortune te présente une belle occasion d'en donner une preuve éclatante. Ce Roi ton parent & ton ennemi, se trouve maintenant vaincu & prisonnier. Que sau-*

sauroit-on dire de plus pour representer la honte & la misére de la vie ? Souvien-toi dans cette occasion d'un devoir que la Nature seule inspire aux ames nobles & génereuses. Ne refuse pas ton secours à ce Prince infortuné, & si tu ne le lui accorde pas comme à ton parent, accorde le lui au moins comme à un ennemi qui n'en est pas indigne, puis qu'il n'est pas tombé dans le malheur où tu le vois par mollesse, ni par lâcheté. Il espére quelque grace du Gouverneur de Manille Général de l'armée Espagnole. N'y apporte point d'obstacle. Fai-toi un plaisir & un honneur de solliciter pour lui & de le favoriser, plutôt que de te joindre à la Fortune pour le persécuter. J'espére que tu ne refuseras pas d'intercéder pour lui auprès de ce Général, afin qu'il le rétablisse dans ses Etats, & qu'ainsi l'amitié qui devoit être entre nous il y a longtems, & par tant de raisons, y commence au moins à present, & soit affermie dans le cœur du Roi de Ternate par la reconnoissance qu'il aura d'un si grand bienfait. Souvien toi enfin que tu ès homme comme nous, & que ni toi, ni tes descendans, n'avez aucun privilége qui vous asSure que vous puissiez mieux que nous fixer l'inconstance de la Fortune. Le Roi de Tydor répondit à cela en des termes généraux, & avec les complimens convenables à l'occasion. Cependant comme il étoit tems que le Roi de Ternate debarquât pour aller à terre, les deux Rois s'en approchérent ensemble, quoi qu'avec des mouvemens bien différens.

Le Général les attendoit dans le fort, & de dessus la hauteur où il étoit il les regar-

doit débarquer. Le Roi de Ternate sortit en s'apuïant sur le Mestre de camp Gallinato, qui le soutenoit de la main. Après lui marchoit le Prince son fils, puis le Capitaine Villagra & le Sergeant Major. Il passa au milieu de notre infanterie, & témoignoit prendre quelque plaisir de la voir si leste & en si bon état. Ainsi il arriva au fort qui étoit l'ancienne demeure de ses prédécesseurs, & qui avoit été depuis peu la sienne. Le Gouverneur Dom Pedre sans armes, & proprement vêtu d'une maniére convenable à son rang, alla au devant de ce Prince jusqu'à la porte, & en l'abordant il voulut lui baiser la main. Mais le Roi l'embrassa, & ils entrérent ensemble en se tenant par la main. Dans une grande sale, sur un riche tapis de Turquie, il y avoit trois siéges placez sous un dais avec autant de coussins. Le Roi s'assit sur le siége du milieu, le Prince son fils sur un autre, & le Gouverneur sur le troisiéme. Après un silence de quelques momens Dom Pedre commença à parler, en s'adressant au Roi, & lui disant, *qu'il ne devoit pas perdre courage, ni s'abatre dans sa disgrace présente, mais se souvenir que la sage Providence qui conduit tout, l'ayant fait joüir pendant un assez long tems d'une grande prospérité, il étoit juste de recevoir avec soumission & avec patience l'affliction dont elle le visitoit alors, par le mauvais succès de ses affaires : qu'il lui offroit son intercession & son crédit auprès de Sa Majesté, afin qu'elle le rétablit dans son Roïaume : mais que comme c'étoit là une matiére qui demandoit une discussion*

plus

plus ample & plus particuliére, & que ce n'étoit pas par la magnificence des promesses qu'il vouloit lui faire connoître ses bonnes intentions, il ne s'y étendoit pas alors.

Le Roi le remercia de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & après s'être plaint du triste & malheureux état où il se voioit réduit, il conclut en disant, *qu'il se consoloit par la considération du mérite & de la vertu de Dom Pedre, & qu'il benissoit son sort, puis qu'il devoit être vaincu, de ce que le Ciel avoit voulu qu'il le fût par un si excellent Chef: qu'il esperoit de lui d'être traitté avec toute l'honnêteté & toute la douceur qu'on pouvoit justement attendre d'un homme de son mérite, serviteur d'un si puissant Monarque, sans vouloir lui faire porter toute la peine que méritoit l'orgueil par lequel il s'étoit malheureusement perdu lui-même.*

Le Gouverneur lui répondit à tout d'une maniére fort honnête. Ensuite ayant déja donné ordre qu'on préparât la plus belle maison de Ternate pour y loger ce Prince, & y ayant fait porter de ses propres meubles, de la vaisselle d'argent, des bufets, du linge, des lits, des pavillons, & tout ce qui étoit nécessaire pour recevoir commodément un tel hôte, il pria le Roi d'aller s'y reposer, en lui disant que s'il l'avoit agréable il iroit l'y voir & lui rendre ses respects. Il ajouta qu'avec sa permission, il le feroit garder pour la sureté de sa personne, par un Capitaine avec sa compagnie, de peur que si les Tydoriens ses ennemis naturels, dont la ville de Ternate étoit alors

pleine,

pleine, le voioient seul, ils n'entreprissent quelque chose contre lui. Le Roi y consentit avec un souris qui ne procedoit pas de joie, & par lequel il faisoit connoître qu'il sentoit bien qu'on lui donnoit des gardes pour s'assurer de lui & de tous les autres prisonniers, & qu'on ne le trompoit pas par ce beau pretexte. Aussitôt on donna ordre au Capitaine Pierre Delgado de se rendre avec sa compagnie pour la garde de cette maison où l'on mettoit le Roi, & d'y demeurer jusqu'à ce qu'on les fît relever par d'autres. Ce Prince ne put s'empêcher de s'affliger, quand il se vit seul au milieu de tant de gens qui lui étoient inconnus. Comme il étoit tard il ne voulut parler à personne qu'à Silva Trucheman Portugais, qu'il envoia supplier le Général que par grace, pour adoucir sa solitude, il voulût bien lui envoier le Capitaine Villagra, qu'il aimoit, comme étant le premier Espagnol avec qui il avoit fait la connoissance, qu'il nommoit son pére, & à la conversation duquel il se plaisoit beaucoup. On rapporte que ce Roi disoit que converser avec les vainqueurs étoit s'accoutumer à se regarder comme vaincu, & à supporter par ce moien plus patiemment son sort. Le gouverneur fut bien aise de trouver cette occasion de lui faire plaisir. Dès le moment même il fit appeller le Capitaine Villagra, & lui dît d'aller trouver le Roi, pour l'entretenir le plus honnêtement & le plus agréablement qu'il lui seroit possible, afin de le consoler dans sa captivité. Ce Capitaine obéït sans ré-

pugnan-

pugnance, & le Roy en le voyant lui témoigna qu'il étoit fort aise de sa venuë. Il soupa, puis quelque tems après il se coucha, parlant toujours avec ce Capitaine tant des choses de la Religion que de celles de la guerre.

Deux jours après le Gouverneur donna ordre au Mestre de camp Gallinato, & au Capitaine Villagra, accompagnez de Paul de Lima, de négocier avec le Roi prisonnier, & de l'engager à traiter avec lui comme agissant au nom du Roi d'Espagne, afin de convenir de tout ce qui seroit jugé nécessaire pour la sureté & l'établissement des affaires. Il leur recommanda de lui représenter fortement, que c'étoit là le vrai moien pour obliger Sa Majesté à lui être favorable, & à rendre sa condition agréable & avantageuse. Ils allérent donc tous trois pour s'aquiter de cette commission, & furent accompagnez de quelques autres personnes de mérite & de poids, & particuliérement de quelques Religieux Augustins, Dominicains, & Jesuites qui ne furent pas inutiles dans cette négociation. Le Roi ne refusa pas de traiter. Ainsi après quelques délibérations sur la matiere & sur la forme du Traité, Paul de Lima servant d Interpréte pour les conférences, on accorda au nom du Roi d'Espagne, au Sultan de Ternate quelque chose qu'il demandoit, & on écrivit & signa les articles suivans.

Le premier porte: qu'on demande au Roi Cachil Sultan Zayde de Ternate, & aux autres qui sont prisonniers avec lui, autant

que cela peut les regarder, qu'on remette entre les mains du Roi Philippe notre Souverain Seigneur, les forts de Gilolo, de Sabubu, de Gamocanora, de Tacome; ceux de Maquian, de Sala, & les autres qui sont encore en la puissance du Sultan, lequel accorde cet article, & promet de remettre à Sa Majesté les forts ici marquez, & pour cet éfet d'envoier avec celui ou ceux qui seront nommez pour en aller prendre possession, le Prince son fils & Cachil Amuxa son cousin; & qu'on remettra ces forts avec toute l'artillerie, les mousquets, les arquebuses & les munitions qui s'y trouveront.

Le Second: que Sultan Zaide rendra tous les captifs qu'il tient, tant Chrétiens qu'Infidelles, qui sont de nos Sujets, soit des provinces de Pintados, ou des autres qui sont sujettes aux Espagnols dans les isles Philippines. Il repond, qu'on rendra incontinent & sur le champ tous ceux qui se trouveront, & qu'à mesure qu'il s'en trouvera & qu'il en paroîtra d'autres, ils seront aussi rendus.

Le Troisiéme: qu'il livrera les Hollandois qu'il aura en sa puissance. Il répond, que quand il sortit du fort de Ternate, treize ou quatorze Hollandois qui étoient avec lui s'enfuirent, & qu'il croit qu'ils se sont retirent sur le vaisseau de leur nation qui étoit là proche, parce qu'il ne les a point vû depuis; mais que s'ils paroissent, il les remettra incontinent entre les mains des Espagnols.

Le Quatriéme: qu'il livrera les Espagnols renégats qui étoient dans le fort de Ternate. Il répond qu'il n'y en avoit qu'un seul,

seul, qui se sauva & prit la fuite aussi-bien que les Hollandois, le jour que le fort fut pris, qu'il ne sçait point du tout où il est, mais qu'il le fera chercher pour le remettre entre nos mains.

Le cinquiéme & dernier article : que Sultan Zayde remettra aussi entre les mains des Espagnols tous les bourgs & villages, qui ont été dans la Batochine del Moro, comme on l'appelle, & dont les habitans étoient autrefois Chrétiens ; comme aussi les isles de Marotay & d'Herrao, qui ont de même été habitées par des Chrétiens, avec toute l'artillerie & les munitions qui s'y trouveront. Il répond, qu'il est prêt de remettre le tout, autant qu'il le peut.

Le Seigneur Dom Pedro d'Acugna Gouverneur & Capitaine Genéral des Isles Philippines, Président de l'Audience Roiale établie dans ces isles, & Général de cette armée qui est à présent aux Moluques, a donné pouvoir & autorité au Général Jean Suarez Gallinato & au Capitaine Christofle de Villagra, de dresser, accorder & signer les articles de cette Capitulation, ce qu'ils ont fait par le moien & l'entremise de Paul de Lima Portugais originaire de ces isles, qui a servi d'Interprète dans toute la négociation. Le sus-dit Roi Sultan Zayde les a signez de son nom, selon sa maniére ordinaire de signer. Fait au fort de Ternate le dixiéme du mois d'Avril de l'an mil six cents six. Signé aussi par les sus-nommez Général, & Capitaine, & par le sus-dit Paul de Lima.

Le Roi signa en caractéres Persans avec

de grands traits & un paraphe, & les Espagnols tout simplement. L'Original de cette Capitulation fut porté en Espagne, avec les autres Actes & piéces authentiques.

En éxécution de cet accord quelques Capitaines s'embarquérent pour aller prendre possession des lieux qui devoient être remis entre les mains des Espagnols. Ils menérent avec eux le Roi & le Prince son fils, & se mirent sur deux galéres, la Capitane & la Patronne, avec la Compagnie de Villagra & une partie de celle de Cervantes. On commença par prendre possession du fort de Tacome, puis de celui de Susa, l'un & l'autre dans l'isle de Ternate. De là ils partirent pour aller à la grande Batochine, où sont les forts de Gilolo, qui étoit anciennement un Roiaume riche & puissant ; puis à Sabubu & à Gamocanora que nous prononçons mal, car nous disons ordinairement Granbocanora ; mais dans la langue du Païs, *Gamo*, veut dire, milieu ; & *Canora*, terre. Ainsi ces deux mots joints ensemble *Gamocanora*, signifient, Terre qui est au milieu, parce qu'elle est située entre Gilolo, & le païs del Moro. On prit possession de tous ces forts sans aucune peine, & sans qu'on fût obligé de faire descendre personne à terre, sinon Villagra avec le Cachil Amuxa, Antoine de Silva, & Jean de Vega qui faisoit l'office de Notaire, ou Gréfier, ayant été nommé & autorisé expressément pour cela. Dans tous ces forts le Cachil faisoit assembler les troupes qui y étoient, & il leur déclaroit ce qui étoit arrivé à Ternate, dont les

les Espagnols étoient absolument maîtres, & que le Capitaine Villagra venoit de leur part & duëment autorisé par eux, pour prendre possession des forts, afin que tous ceux qui étoient dedans se soumissent à l'obéïssance de Sa Majesté le Roi d'Espagne. Dès qu'on avoit oüi ce discours & la proposition du Cachil, tous se mettoient à genoux, & élevoient leurs voix après avoir fait les cérémonies de la *Zambaya*. Incontinent le Capitaine Espagnol arboroit un étendart au nom de Sa Majesté, en signe de prise de possession. Après cela on commandoit aux habitans des lieux de tirer l'artillerie hors des forts, & de la mener jusques sur le bord de la mer, pour être mise dans les galéres. On éxécuta les choses de cette maniére à Gilolo & dans les autres lieux de moindre importance.

Pendant que cela se passoit, le Roi de Tydor de son côté, voulant profiter de la victoire, envoia le Prince son fils avec quelques compagnies de soldats, pour occuper des Villages que celui de Ternate avoit pris & usurpez contre lui, & il s'empara éféctivement de quelques-uns. Dom Pedre ayant appris la chose fut fâché de voir qu'on fît de pareilles entreprises sans son ordre & sa participation; & comme il lui sembloit que le Roi de Tydor avoit fait paroître en cela de la défiance, & peu d'égards & de respect pour l'autorité du Roi d'Espagne, il se crut obligé d'en rechercher une satisfaction convenable. Le Roi de Tydor connoissant sa faute, & voiant bien qu'il s'étoit un peu

trop hâté, apprenant aussi que le Général étoit fort en colére, il trouva moien de l'appaiser, en s'excusant sur ce que cela s'étoit fait sans sa participation & sans son ordre : puis il fit éfectivement retirer ses troupes, attendant la restitution des lieux qu'il prétendoit lui appartenir, de la faveur de Dom Pedre, comme on verra qu'ils lui furent en éfet rendus.

On ne put faire exécuter les choses dans le fort de Sabubu comme avoit fait dans les autres, parce que la Reine Celicaya étoit dans ce dernier, & qu'elle y étoit malade, ou qu'au moins on le feignoit, & que Cachil Amuxa le rapportoit ainsi. Villagra jugeant à propos d'user de quelque ménagement, ne poussa pas les choses avec la derniére rigueur. Il fit descendre à terre en sa place Cachil Rete Sangiac de Gamocanora, brave & vaillant soldat, & Neveu du Roi. Les habitans de l'isle crurent que Villagra avoit beaucoup de troupes, de sorte que pour la sûreté de la Reine & pour la leur propre, ils s'assemblérent plus de deux mille cinq cents hommes, à dessein, disoient-ils, d'empêcher qu'on n'emmenât la Reine. Ils s'étoient cachez avec leurs armes, ce qui n'empêcha pas que le Capitaine Espagnol ne sçût l'état des choses. Il dissimula, & s'étant approché d'un des deux bastions qui étoient sur le bord de la riviére, il en fit prendre l'artillerie, avec le secours d'un petit nombre de jeunes gens du païs. Les autres qui étoient en armes attendoient pour faire quelque mouvement qu'on entreprit quel-

quelque chose de plus considérable. Ensuite Villagra, avec le secours de François de Romanico, & de Jean Rodrigue Bermeio, Commandans des deux galéres fit aussi enlever le canon de l'autre bastion. Ce lieu est situé sur le bord d'une Riviére par laquelle nos barques étoient entrées. On fit venir la chiourme des galéres & on chargea les piéces de canon, le Sangiac Rete faisant faire la chose avec beaucoup de promtitude & de diligence. Comme il voioit le peuple attroupé & ému, il ne jugea pas d'abord à propos d'enlever cette artillerie. On ne prit donc pas alors possession du fort, par les égards qu'on eut pour la Reine, & à cause du tumulte qu'on voioit parmi le peuple, de quoi l'on fit quelque châtiment dans la suite.

Les galéres étant allées à Gomocanora, ne pouvoient entrer dans la riviére, ni attendre en fureté auprès, à cause des bancs & des écüeils, qui pouvoient justement faire craindre le naufrage, pour peu que le vent forçât. Gallinato crut qu'il étoit à propos de prendre bien ses mesures là-dessus. Il considéroit que si les galéres se perdoient, le Roi de Ternate se pourroit sauver, & qu'il se trouveroit dans son païs, d'où il seroit comme impossible de le tirer, quand même on assembleroit de plus grandes forces que celles qu'on avoit amenées des Philippines, & qu'on ne pouvoit douter que ce Prince ne souhaitât avec passion de se voir en liberté. On consulta donc sur les moiens de pouvoir se rendre surement à Gamocanora, & là-des-

sus le Sangiac de cette isle s'adressant à Gallinato, lui dit, Monsieur, si vous voulez vous fier en moi, comme vous le pouvez en toute sûreté, & que vous vouliez écouter & suivre mon conseil, n'entreprenez point d'aller à Gamocanora avec les galéres, parce qu'il y a trop de péril à cause des vents & des écüeils. Mais puis qu'il y a ici deux carcoas de Tydor, faites y embarquer le Capitaine Villagra, le Notaire & l'Interpréte, & je m'offre d'aller avec eux dans cette isle qui est dans mon païs, où nous ferons choses qu'il faudra tout de même que si les galéres y étoient. Gallinato ayant conféré avec Villagra, ils suivirent ce conseil, & acceptérent les offres du Sangiac. Ils s'embarquérent donc dans les carcoas, le Samedi vers le soir. Le Dimanche matin, comme ils étoient encore à une lieuë de l'entrée de la riviére, le Sangiac dit au Capitaine Espagnol. *Vous sçavez qu'il y a déja quelque tems que je suis absent de mon païs, pour le service du Roi, ainsi mes Sujets n'ayant aucunes nouvelles certaines de ma personne, il pourra arriver, comme cela est ordinaire, qu'ils viendront à l'embouchure de la riviére, avec quelques carcoas, pour en garder l'entrée. Si la chose arrive n'en soyez pas surpris, je ne leur aurai pas plûtôt parlé qu'ils seront prêts à faire tout ce qu'on voudra.* Villagra lui répondit: *Vous pouvez aisément juger combien j'ai de confiance en vous, puis que sans aucune précaution, & sans aucunes forces, je me suis mis entre vos mains & à votre discrétion, & venant ainsi presque desarmé dans un lieu où vous êtes le maî-*

tre,

tre. Mais j'ai si bonne opinion de vôtre sincérité, que je ne me repens point de cette confiance, & rien n'est capable de me la faire perdre.

Ainsi donc continuant leur route, ils arrivérent bien-tôt à l'embouchure de la riviére, d'où ils virent venir treize barques qui se rangérent en forme de croissant, & environnérent ainsi le carcoa du Capitaine Espagnol. Le Sangiac les voiant approcher se fit voir à ceux qui étoient dessus, & leur cria plusieurs fois à haute voix de s'arrêter. Ils le reconnurent & lui obéirent sur le champ, depuis ils firent approcher leurs barques pour lui parler. Il s'informa d'eux de l'état de ses affaires, & leur demanda des nouvelles de sa Mére, & si elle étoit encore dans cette isle où il l'avoit laissée. Ils lui dirent qu'elle y étoit, & lui rendirent éxactement compte de tout ce qu'il leur demanda. Après cela ils prirent les devants, & allérent avertir cette Mére de la venuë de son fils. Il leur avoit donné ordre de faire assembler tous les habitans de l'isle; mais sans armes, quoi qu'à l'ordinaire on ne les voie presque jamais sans leur *campilan*, ou sabre. En arrivant ils trouvérent tout le peuple assemblé jusqu'aux femmes, & comme ils alloient ils rencontrérent au milieu de la riviére la Mére du Sangiac, qui venoit au-devant de son fils dans une barque toute remplie de femmes vétuës d'habits de soie de diverses sortes, avec de grandes plumes, & quelques-unes armées. Il y en avoit qui prenoient soin des voiles, & d'autres qui manioient les armes, & d'autres qui se tenoient

auprès de la Princesse pour la servir, sans qu'il y eût aucun homme avec elles.

La Mére impatiente d'embrasser son fils, aussi-tôt qu'elle fut près de la carcoa où il étoit, y voulut entrer ; mais lui sautant promtement dans la barque des femmes, & saluant humblement sa Mére, ils se donnérent mutuellement de grandes marques de tendresse, & cette Princesse embrassa & baisa plusieurs fois son fils. Ensuite ils remontérent tous ensemble la riviére contre le courant, & arrivérent enfin au bourg. On voioit des deux côtez sur les bords un grand nombre de gens avec des plumes & d'autres ornemens, mais sans armes. Le Sangiac ayant prié sa Mére de débarquer, plusieurs des principaux se mirent dans l'eau, & la prirent entre leurs bras pour la porter à terre. Le Sangiac & Villagra se rendirent dans une place au milieu de laquelle ils trouvérent une maniére de tente faite de bois, & couverte de branches, où il y avoit deux siéges placez sur un tapis de Turquie. Ils s'assirent avec leurs cérémonies ordinaires, après quoi le Sangiac fit déclaration à ses Sujets comment tout ce qui avoit été sous la domination du Roy de Ternate, étoit en la puissance du Roy d'Espagne, & que la personne de ce Prince & celle de son fils, aussi-bien que lui qui leur parloit, y étoient aussi ; que par conséquent il étoit obligé de faire remettre entre les mains des Espagnols le fort qui étoit dans son isle, comme ils étoient déja en possession de tous les autres, ne leur manquant plus que celui-là : qu'il falloit

donc

donc le remettre au Capitaine Espagnol avec toute l'artillerie qui y étoit.

Alors Villagra pria le Sangiac d'aller voir sa femme & ses enfans, disant qu'après cela vers le soir, il y auroit encore du tems pour prendre possession du fort & des armes. Il répondit qu'il n'étoit pas venu là pour se rejoüir avec les siens, mais pour servir le Roi d'Espagne : puis il ajoûta : Je les verrai pourtant volontiers avant que de partir, si vous voulez bien me le permettre : que si vous ne le jugez à propos, je suis prêt de me rembarquer sans les voir. Villagra ne crut pas en devoir user avec tant de rigueur : il pressa le Sangiac d'aller chez lui avant que de le mettre en possession du fort, & il demeura en l'attendant dans le lieu où il étoit avec Jean de Vega & Antoine de Silva. Le Sangiac ne fut pas plûtôt arrivé dans sa maison qu'il envoia au Capitaine Espagnol trente Indiens chargez de vivres, & marchant les uns après les autres. Il lui envoia aussi de la vaisselle, des siéges, du linge blanc, avec des bassins de grandes soucoupes, des saliéres, des couteaux, des coupes, des éguiéres, divers fruits, des volailles roties, & d'autres frites, de la chair de chévre rotie & boüillie, & d'autres mets en usage dans le païs. Peu de tems avant que les Espagnols eussent achevé de manger, le Sangiac envoia encore un lit avec des coussins de satins vert, qu'on mit sur un tapis, pour s'y reposer pendant la chaleur du jour. Peu de tems après il vint lui-même accompagné de son peuple, tenant sa Mére par la

main,

main, & ſuivi de pluſieurs hommes qui portoient les armes qu'il devoit remettre aux Eſpagnols & qu'on avoit retirées des mains de pluſieurs particuliers, ſavoir des fauconneaux, des mouſquets & des arquebuſes. Ces armes étoient portées par des Indiens ſur leurs épaules, fort ornées de branchages, pour témoigner qu'ils les donnoient avec joie. On fit enſuite à l'égard d'un fort ce qu'on avoit fait dans les autres lieux. Le ſoir le Sangiac donna à ſouper au Capitaine comme il lui avoit donné à dîner le matin. Le lendemain, après avoir déjeuné, ils s'embarquérent & arrivérent au lieu où Gallinato les attendoit avec des Galéres, ſavoir à Tacome, où il étoit arrivé quelques Indiens de Sabubu, qui étoient venus demander que Villagra allât prendre poſſeſſion de leur fort. On ſoupçonna juſtement qu'il y avoit de l'artifice dans cette demande, & qu'elle couvroit quelque ſupercherie. En éfet le deſſein de ces gens étoit de faire en ſorte, s'il leur étoit poſſible, que quand les Eſpagnols ſeroient arrivez à Sabubu, les galéres entraſſent dans la riviére; comme cela ſe pouvoit, & qu'ayant plus de quinze cents hommes en embuſcade des deux côtez, ils feroient avancer quelques brulots pendant la nuit: qu'en même tems ceux qui ſeroient dans l'embuſcade en ſortiroient pour tâcher de mettre en liberté leur Roi & les autres priſonniers qui étoient ſur les galéres: que ſi les Eſpagnols ne vouloient pas faire entrer leur galéres dans la riviére, ils prendroient au moins le Capitaine Villagra, quand il

iroit

iroit à terre, afin que le Gouverneur le voiant prisonnier leur rendit par échange le Roi de Ternate pour ce Capitaine. Gallinato fut averti de cette trahison par une femme Portugaise, qui s'étoit retirée à Tacome en fuiant de Ternate, lors-que la ville fut prise. Elle étoit mariée avec un Renégat, mais elle étoit Chrétienne. Le Mestre de camp ne fit pas semblant de savoir la chose : il en fit seulement avertir secrétement Villagra, & lui conseilla de feindre qu'il étoit malade. Ceux de Sabubu ne manquérent pas de retourner, & de demander avec de nouvelles instances qu'on leur envoïât ce Capitaine pour lui remettre le fort : mais comme Gallinato lui disoit là-dessus de se préparer pour cela, il s'en excusa en disant qu'il étoit incommodé. On y envoia seulement Vega & Silva, & quelques autres Capitaines qui firent la même chose qu'auroit pû faire Villagra, sans peril de la trahison qui le regardoit particuliérement.

Après cela les galéres retournérent à Ternate, où Dom Pedre étoit occupé à regler diverses affaires, aiant accordé quelques demandes qu'on lui faisoit & qu'il trouvoit justes. Il faisoit aussi des graces par pure liberalité, en restituant aux uns, & donnant aux autres quelques lieux qui avoient été occupez par le Roi de Ternate. Il restituoit aux Rois de Tydor, de Bacham, & de Siam, ce qui leur avoit appartenu. Ce dernier avoit promis de se rendre pour être au commencement de la guerre; mais le mauvais tems & les tempêtes furent cause qu'il ne

le

le put. On rendit donc à Cachil Mole Roi de Tydor, huit villages qui lui avoient appartenu dans l'isle de Maquien. Dom Pedre donna les isles de Cayoa, d'Adoba, & de Bayloro qui sont proches de Bacham, comme aussi celles de Lucabata & de Pulomata, & quelques autres lieux, à Cachil Raxa Laudin, Roi de Bacham, en considération de la fidelité qu'il avoit toujours gardée aux Espagnols, & de ce qu'il avoit été blessé au siége de Ternate, lors-que cette place fut assiégée par André Furtado. A Ruy Pereyra Sangiac de Labua Chrétien, & vassal de Sa Majesté, il donna l'isle de Gane, moiennant quelque redevance. Il en donna aussi à Paul de Lima quelques autres que ses prédécesseurs avoient autrefois possédées.

Dom Pedre s'appliquoit encore avec beaucoup de zele, à rétablir autant qu'il lui étoit possible, le culte de la Religion Chrétienne, & à restituer en leur premier état les Eglises profanées. Il donna ordre qu'on ôtât la terre dont celle de Saint Paul étoit remplie, & qu'on la fît recouvrir. Les Infidelles ne regardoient cette Eglise qu'avec fraieur, parce que tous ceux qui y étoient entrez pour y habiter, tandis qu'elle fut entre leurs mains, étoient morts en tres-peu de tems. On la remit entre les mains des Péres Jesuites à qui elle avoit apartenu. Dom Pedre fit de la principale Mosquée un couvent de Saint François; un de Saint Augustin de la maison d'une Sœur du Roi; & un de Saint Dominique de celle d'un riche Cachil. Il se trouva lui même présent avec tou-

tes les troupes aux devotions qu'on fit pour le retablissement, la dédicace & la sanctification de ces lieux sacrez.

Après cela on délibéra en quelques assemblées, sur ce qu'il seroit à propos de faire de la personne du Roi & de celle de son fils. Il y eut divers avis, mais enfin tout revint à ceci : qu'il n'étoit pas à propos que ni l'un ni l'autre, ni même les prisonniers Cachils & Sangiacs de réputation, parens & amis du Roi demeurassent aux Moluques. Mais aussi que pour de bonnes raisons qu'on allégua, il ne falloit pas non plus déposséder pour lors ce Prince de son Roiaume & l'en déclarer décheu : qu'il falloit le lui laisser gouverner par le ministére de quelques personnes paisibles & non entreprenantes qu'il nommeroit. Dom Pedre avoit déja écrit auparavant à Sa Majesté le succès de cette guerre. Dans ses lettres qui furent portées en Espagne par quelque galéres qui passérent à Malaca, on voit que d'abord il n'étoit pas dans le sentiment où il fut dans la suite : car, disoit-il, *il faut nécessairement laisser ici quelque personne puissante pour qui les Indiens se croient obligez d'avoir des égards & du respect, afin qu'elle ait soin de ce qui regarde le clou, pour le faire recüeillir & serrer. On a pensé pour cet éfet au Roi de Tydor, à qui l'on pourra faire prendre le titre de Roi de Ternate, jusqu'à ce qu'il ait pleu à Votre Majesté de nous faire savoir sa volonté là dessus. Ce n'est pas qu'on puisse s'assurer beaucoup sur ce Prince, ni qu'on doive prendre une grande confiance en lui, non plus que dans tous les*

les autres habitans de ces païs-ci, parce qu'on ne doit compter sur leur amitié & sur leur fidelité, qu'autant qu'ils y peuvent trouver leur avantage, qu'elles s'accommodent avec leurs interêts. En éfet il ne faut pas douter qu'ils ne nous abandonnassent, s'ils voioient que quelques autres fussent plus forts & plus puissans que nous, & qu'ils n'en fissent aussi de même à tous autres quels qu'ils fussent : car ce sont là leurs maniéres, & ils ne font pas difficulté d'en user de la sorte.

Voilà de quelle maniére parloit Dom Pedre, & cette derniére considération fut cause qu'il ne put se résoudre à confier entre les mains du Roi de Tydor, & à remettre à sa discrétion les fruits que nous pouvions justement espérer de notre victoire ; le rétablissement de nos Eglises, de l'autorité de notre Roi, de la soumission des Rois ses vassaux, & plusieurs autres semblables avantages. Il prit donc un autre parti, & fit dire au Roi & au Prince vaincus, qu'il étoit obligé de prendre des mesures & des précautions à leur égard, pour une plus grande sureté, à cause de leurs Traittez d'alliance & d'amitié avec les Hollandois qu'on savoit certainement qu'ils attendoient, & dont ils avoient recherché le secours contre les Espagnols : que le Roi devoit compter que sa liberté & son rétablissement dans ses Roïaumes dépendoient de lui même, de la fidelité & de la bonne conduite de lui & des siens pour être en aide aux Espagnols qui demeureroient à Ternate, & entretenir toujours une bonne correspondance, & vivre en

bonne

bonne intelligence avec eux. Le Pére Loüis Fernandez de la Compagnie de Jesus, Gallinato, & Esquivel furent envoiez pour déclarer cette résolution au Roi. Ils le firent avec toute la douceur & tout le ménagement possible, pour lui faire trouver moins dure la déclaration qu'ils lui faisoient à la fin, qu'on avoit résolu de l'emmener à Manille, & qu'il falloit qu'il nommât quelques personnes pour gouverner son Roiaume en son absence. Le Roi se disposa sans murmurer à faire tout ce qu'on souhaitoit de lui, & nomma pour Gouverneurs en son absence, Cachil Sagui, & Cachil Quipate ses deux Oncles, doux, paisibles & bien intentionnez.

On marqua un jour pour la solemnité de l'hommage qu'on devoit faire au Roi d'Espagne, en lui promettant obéïssance. On s'assembla dans une grande sale du fort richement ornée; puis le Gouverneur s'étant assis dans la place la plus honorable, & toute l'armée étant sous les armes, il adressa la parole aux Rois qui étoient présens, & leur dit qu'il les avoit assemblez pour prêter serment de foi & d'obéïssance à Sa Majesté, ce qui avoit été différé si long-tems & à quoi on n'avoit pû parvenir que par la guerre. *Je voi avec plaisir, leur dit-il que vous paroissez bien disposez pour prêter ce serment. C'est ce que je croi appercevoir, ou pour mieux dire ce que je voi clairement dans vos yeux & sur votre visage. Vous ne devez pas estre surpris si cela me cause une émotion accompagnée de joie, & d'une satisfaction intérieure qui peut-*

être se manifeste au dehors par des signes assez évidens, puisque je le regarde comme le premier éfet, un des fruits les plus considérables de notre victoire. Ne vous imaginez pas qu'on ait dessein de vous imposer un joug pesant, ou pour mieux dire de vous en imposer aucun. Le Roi notre Souverain, de la volonté duquel nous ses Capitaines sommes les éxécuteurs, a une magnanimité & une sagesse qui lui font distinguer éxactement la nature de la soumission que lui doivent ses Sujets & ses Vasseaux, selon les différentes conditions où ils se trouvent. Vous donc qui êtes sous sa protection devez vous considerer comme ses enfans, & l'aimer comme votre Pére. Nous connoissons fort bien que ces Provinces ne peuvent souffrir l'esclavage, & qu'il ne leur est pas non plus convenable de joüir d'une liberté pleine & entiére, qui n'y peut apporter que des troubles & y causer des guerres. Ces deux choses si opposées & si contraires, je veux dire la liberté & l'esclavage, sont pourtant tempérées ici de telle maniére qu'elles s'accordent fort bien, & nous pouvons vous assurer que si vous ne rompez les nœuds de leur union, les Ministres Espagnols n'y donneront jamais aucune atteinte. Dom Pedre, après s'être étendu dans son discours plus au long qu'on ne le rapporte ici, donna lieu à ceux à qui il parloit de lui répondre. Leur réponse consista en des actions de graces de la douceur & de l'honnêteté avec laquelle il en usoit envers eux tous. Après cela ayant conféré un peu de tems ensemble dans leur langue, avec quelque différence de sentimens entre eux, autant qu'on en pouvoit juger par leur

visage,

visage, ils s'offrirent néanmoins tous à faire ce qu'on demandoit d'eux. Tout se passa avec les formalitez & les cérémonies accoutumées en de pareilles occasions. Plusieurs Rois & principaux Seigneurs jurérent foi & hommage au Roi Philipe notre Souverain, entre les mains du Gouverneur Dom Pedre. Le premier fut Cachil Sultan Zayde Buxey Roi de Ternate, puis Cachil Sultan Gariolano son fils aîné. Après lui vinrent Cachil Mole Roi de Tydor, Cachil Raxa Laudin Roi de Bacham, Cachil Dimi Roi de Siam, qui n'avoit jamais prêté un tel serment, mais seulement promis amitié. Ensuite les Sangiacs & les Cachils jurérent aussi à leur tour, savoir, Tulo, Codate, Amuxa, Rete, Ale, Nayo, Quipate, Colambaboa, Dexebes, Pamuza, Babada, Barcar, Sugi, Gugu, Buleyse, Gulila, Maleyto, Banaba, tous Princes parens Sujets & Vassaux des Rois des Moluques. Ils promirent de ne recevoir point les Hollandois, ni les autres nations au commerce du clou, & de le reserver tc[illegible] pour Sa Majesté & pour ses Sujets. Ils promirent aussi de se rendre en personnes, avec leurs gens & leurs vaisseaux, toutes les fois qu'ils seroient appellez par le Commandant du fort de Ternate, ou par le Gouverneur des Philippines.

On arrêta encore avec eux qu'ils n'empêcheroient point les Payens ou les Mahometans de se faire Chrétiens, s'ils en avoient envie. Ces Rois paroissoient assez contens de cette nouvelle domination, parce que celui de

Ternate les avoit opprimez s'étant trouvé le plus puissant, & de plus favorisé par les Hollandois. Ils ne se croioient nullement en sureté contre sa tirannie, particuliérement depuis qu'il avoit fait tuer en trahison le Pére du Roi de Bacham, & un de ses parens. Ils en conservoient toujours l'un & l'autre le ressentiment dans le cœur. Dom Pedre donna ordre qu'on bâtit à Tydor une autre forteresse, dans laquelle on mettroit un Capitaine avec cinquante soldats. Le Roi même le demandoit, & avec son secours le fort fut bien tôt bâti & mis à perfection : puis pour donner quelque satisfaction aux peuples, & leur faire goûter quelque douceur comme un fruit de la victoire, afin qu'il ne s'imaginât pas qu'on le voulut ni opprimer, ni fouler, on résolut de relacher alors à ceux de l'isle de Ternate le tiers des charges qu'ils avoient accoutumé de païer. On crut aussi que l'ancien fort de cette isle étant petit, & peu en état d'une grande résistance, il étoit à propos d'en bâtir un qui fût plus grand & plus fort, & situé dans un lieu plus élevé. On en fit donc le plan, puis on donna les ordres nécessaires pour y travailler, & le bâtir tel qu'on se le proposoit. Cependant on réduisit l'ancien fort à des bornes fort étroittes, à mesures que le nouveau s'avançoit, lequel Dom Pedre laissa dans sa perfection, fermé & terrassé, avant que de partir de Ternate. Il y mit en garnison six cents hommes Portugais en six compagnies, pour défendre le païs contre les attaques & les invasions des enne-

ennemis. Il réforma six autres compagnies. Il laissa aussi douze Canonniers, soixante-cinq pionniers, & trente-cinq massons & tailleurs de pierre. Il laissa de plus deux bons bringantins qu'on pouvoit aisément armer en cas de besoin. Il nomma & établit pour son Lieutenant en ce lieu là, le Mestre de camp Jean d'Esquivel, à qui il laissa la charge de toutes les Moluques. Le jour avant son depart il mit entre les mains d'Esquivel une instruction assez courte, mais juste & exacte, de ce qu'il auroit à faire. Il avoit déja eu auparavant divers entretiens secrets avec Esquivel, & lui avoit représenté assez au long tous les accidens qui pourroient arriver, & lui faire quelque peine ; puis étant sur le point de partir, il lui dit, en présence des Capitaines.

Si je n'étois pas obligé de retourner à Manille, il n'y a point de lieu dont le séjour me fût plus honorable, ni aussi plus agréable, que celui de Ternate. En éfet quel païs un homme qui aime l'honneur peut-il choisir, pour y demeurer, préférablement à celui qu'il a conquis par ses armes ? Que peut il faire de plus glorieux & de plus méritoire, que d'y introduire la Foi, & une bonne police, & par conséquent défendre & protéger les Ministres de l'une & de l'autre de ces deux choses ? Il n'est pourtant pas possible d'y reüssir heureusement, si l'on n'a un extrême soin de l'Etat & des affaires de la province où l'on est. Je croi avoir trouvé un moyen de satisfaire à tout, Monsieur, en vous mettant en ma place, & vous établissant mon Lieutenant dans ces isles, parce que je suis aßuré de votre

valeur

valeur & de votre prudence, par de bonnes preuves que vous m'en avez données. Les isles Moluques commencent à sentir l'heureux changement qui leur est arrivé, & l'état avantageux où la justice de notre cause les a déja mises. Cependant si dans la suite il y arrivoit quelque trouble, je sçai, Monsieur, que vous ne manquerez pas d'y apporter les remédes convenables, & de faire sentir les éfets de votre courage à ceux qui voudroient entreprendre de troubler la tranquilité de l'Etat. Si au contraire tout demeure tranquile & paisible, je ne doute pas non plus que vous ne sachiez en profiter, & faire connoître votre mérite & votre vertu dans la paix comme dans la guerre, puis qu'on ne manque pas d'en trouver occasion dans l'une aussi-bien que dans l'autre. Je vous recommande autant qu'il se peut, Monsieur, ces isles Moluques, & d'entretenir une bonne intelligence avec leurs Rois, avec les Capitaines & les soldats Espagnols, & avec ceux des Philippines. Ne négligez aucun des moiens que la prudence vous pourra suggérer, pour conserver & pour affermir cette conquête que nous avons faite. J'ai déja écrit & j'écrirai encore au Roi le choix que j'ai fait de votre personne, & je ne doute pas qu'il ne l'approuve, quand je considére l'estime qu'il a fait paroître pour vous en vous envoiant à cette guerre. Enfin, Monsieur, souvenez-vous que vous demeurez aux Moluques pour vous y aquitter d'une fonction la plus glorieuse, mais aussi la plus difficile qui se rencontre dans les affaires de la guerre. C'est de bien user & de bien profiter de la victoire

Après ce discours Dom Pedre embrassa le

le Mestre de camp & les Capitaines, puis il s'embarqua au bruit du Canon qu'on tira pour lui faire honneur. Tous les prisonniers, le Roi & le Prince de Ternate, & vint-quatre Sangiacs & Cachils furent mis sur la galére patronne, commandée par le Capitaine Villagra, qui avoit un ordre exprès & précis de les conduire à Manille, & de ne les débarquer point ailleurs. Après le départ de notre flotte chargée des dépoüilles des ennemis, & emmenant les principaux d'entre eux prisonniers, le Mestre de Camp Esquivel, s'appliqua soigneusement à tout ce qui paroissoit nécessaire, & pressa les fortifications commencées en divers endroits. Il ordonna que le quatriéme de Mai le Roi de Tydor partiroit avec sa flotte, & avec lui quelques Espagnols commandez par les Capitaines Pascal d'Alarcon, & Martin d'Esquivel, pour aller à Sabubu, & tâcher de persuader aux Cachils Sagui & Quipate, de retourner dans la ville de Ternate, afin qu'à leur exemple les principaux citoiens, & le commun peuple, que la peur avoit fait fuir dans les montagnes & dans les lieux deserts, pussent aussi retourner, & prendre confiance dans les vainqueurs, pour établir une paix & une tranquilité générale. Le Roy de Tydor avec ceux qui l'accompagnoient se rendit à Sabubu, & dès qu'il y fut arrivé, il envoia faire ses propositions & sa demande aux Cachils, & leur fit dire que s'ils souhaitoient des otages on leur en donneroit; que même les Capitaines Espagnols qui étoient venus avec lui s'offroient

froient à l'être. Les Gouverneurs non seulement n'écoutérent pas ces propositions, & ne les voulurent pas accepter, mais même ils firent dire à nos gens avec protestation, qu'ils eussent à se retirer de Sabubu. Esquivel fut sensible à ce refus, & à la défiance qu'on lui témoignoit. Aussi comme la plusspart des habitans de l'isle s'étoient retirez dans ce fort & à Gilolo; cela pouvoit avoir des conséquences fâcheuses, & il sembloit que la chose s'étant passée à la vuë de tant de gens, on devoit s'attendre à quelque résistance dans la suite. Pendant qu'il faisoit les préparatifs pour obliger ces Cachils à revenir, il travailloit aussi à gagner par des présens & par des honnêtetez, les habitans d'un lieu nommé Tacome qui est à deux lieuës de Ternate, & où s'étoient aussi retirez en partie ceux qui avoient fui de cette ville. Il leur envoia plusieurs choses de ce qu'on avoit pillé à sa prise. Il mit à Tacome & à Malaya des soldats Espagnols pour empêcher que les Tydoriens anciens ennemis, & alors ennemis victorieux de ceux qui étoient dans ces lieux-là, ne leur fissent aucun outrage.

Le Roi de Tydor & nos Capitaines étant de retour de Sabubu sans avoir pu reüssir à ce qu'ils souhaitoient, partirent avec la même flotte pour Maquien, afin de prendre paisiblement possession de la partie de cette isle que le Gouverneur Dom Pedre avoit ôtée au Roi de Ternate, pour la donner à celui de Tydor. Dans le même tems deux navires Hollandois parurent à la vuë de la

même

même isle. L'un des deux étoit le même que nôtre flotte avoit rencontré quelque tems auparavant au port de Talangame. Ceux qui le montoient avoient été témoins de notre victoire, après quoi ils étoient allez se joindre à l'autre vaisseau, & tous deux étoient venus exprès aux Moluques, par ordre du Commandant Hollandois qui résistoit à Amboina, pour encourager le Roi de Ternate à persévérer dans sa desobeissance, & pour le secourir contre nous. On donna d'abord avis de la rencontre de ces deux vaisseaux au Mestre de camp, qui de son côté fit sortir nos galiottes, avec ordre de chercher ces navires, & de les suivre, pour empêcher leurs chaloupes de s'éloigner d'eux,& qu'ils eussent aucun commerce avec les naturels du païs.

Bien qu'on tâchât d'exécuter cet ordre le mieux qu'il étoit possible, cela n'empêcha pas que trois jours après les navires Hollandois ne parussent à la vuë de Ternate. Ils passérent outre, & allérent moüiller à Gilolo, où la plûpart des habitans qui avoient fui de Ternate, s'étoient fortifiez. Les Hollandois, selon leur coutume, firent assembler les Indiens épars ; puis ils convinrent de passer ensemble à Gilolo & à Sabubu. On fit donc assembler toutes leurs barques, qui jointes aux vaisseaux Hollandois, tâchérent de secourir leurs gens, & de les garantir des pertes & des dommages que leur causoient nos galiottes. Ces nouveaux mouvemens de rebellion se passoient à la vuë des vaisseaux Hollandois qui étoient à l'ancre à Gilolo, & toujours comme en garde pour défendre

les rebelles contre notre flotte. Le Mestre de camp pria le Roi de Tydor, nouvellement de retour de Maquien, d'équiper un plus grand nombre de carcoas armées, pour y embarquer notre infanterie & aller avec nos galiotes attaquer Gilolo & Sabubu, afin d'arrêtes le cours de la rebellion dès son commencement, & d'empêcher qu'elle ne fit des progrès en prenant de nouvelles forces. Les ennemis à la vérité occupoient le port où les navires Hollandois étoient à l'ancre: mais il y avoit d'autres endroits & d'assez bonnes rades, où les nôtres pouvoient aborder. Le Roi de Tidor fit tant de difficultez, qu'il fut impossible à Esquivel de le persuader. Mais on trouva un autre expédient plus utile & plus avantageux. On considéra que les fugitifs étoient obligez de tirer les vivres dont ils avoient besoin, & particuliérement les riz, de la Province del Moro, & de l'isle de Moratay, où il y en a en abondance: que de plus la plufpart des barques & des carcoas de ceux des Moluques avoient été brulées par les nôtres, pendant la guerre; & qu'il falloit encore que les rebelles en tirassent des mêmes isles d'où les vivres leur venoient. On résolut donc d'y envoier six-vints Espagnols avec le Sergeant Major Vergara, & que le Roi de Tydor s'y rendroit aussi, afin de priver les ennemis de cette commodité, de leur ôter l'espérance d'en pouvoir plus profiter, & de les réduire par ce moien à notre obeissance, puis-que la nécessité pressante les y pourroit bien-tôt forcer.

Suivant

Suivant cette résolution nos gens allérent à la Batochine, c'est à dire à Gilolo, où est Sabubu, & y ayant débarqué ils s'éloignérent de la plage, marchérent du côté d'un grand bourg, qui étoit un des aziles des fuiards, sur le botd de la riviére de Gamocanora. Ils ne trouvérent point d'autres obstacles, ni d'autres difficultez dans leur marche, que les difficultez des montagnes avec les épines & les brouſſailles dont le chemin étoit embaraſſé. La principale défense des Indiens étoit la riviére; mais dès qu'ils eurent connoiſſance de la venuë des Espagnols, ils s'en éloignérent, & s'enfuirent dans les montagnes, abandonnant leurs maisons & leurs barques. Nos gens s'emparérent des unes & des autres, y mirent le feu, & firent prisonniers tous ceux qui n'avoient pas encore pris la fuite. La vuë des flammes, & les horreurs de la guerre qu'elles mirent devant les yeux des fuïards, leur firent perdre courage, & les ramenérent de leur fierté pour se réduire à des espérances plus modérées que celles qu'ils avoient eu jusques alors. La ville de Visoa eut le même sort, & fut auſſi brulée, & ceux de ses habitans qui ne périrent pas, demandérent pardon & se soumirent. Dans ce lieu là le Roi de Tydor se separa des nôtres avec huit de ses carcoas, laiſſant les autres pour accompagner le Sergeant Major & les galéres. La ville de Mamoya, pour avoir voulu faire résistance, fut auſſi brûlée. Après cela nos gens paſſérent en de petites barques à Galela qui est bâtie dans un grand lac. Les

habitans s'opiniâtrérent à ne se point soumettre jusques à ce qu'on eût vaincu leur fierté par le fer & par le feu. Alors dans l'embrasement du lieu, on vit jusques aux petits enfans en bas âge se jetter à la nage pour se sauver. Tolo, Chiava, & Camaso, à trois lieuës de Galela, lieux dont les habitans avoient autrefois été Chrétiens, n'attendirent pas qu'on les forçât par des exécutions millitaires. Ils envoiérent de Tolo qui étoit le lieu le plus fort, des Ambassadeurs avec des branches fleuries de bananiers, & des cloux de girofle verds & de blancs. Ils venoient sans armes marchant au son de quelques instrumens de Musique. Ils témoignérent aux Espagnols qu'ils avoient de la douleur de leur desobeissance passée, dans laquelle ils étoient tombez par la faute du Sultan Zayde, & de ce qu'ils avoient abandonné la Religion Chrétienne, qu'ils déclaroient être prêts à embrasser de nouveau. Le Capitaine Espagnol les loüa, & les traitta avec beaucoup de douceur. Cependant la maladie se mettoit fortement parmi nos gens ; ce qui joint aux vents qui ne nous étoient pas favorables, & qui commençoient à souffler violemment, fut cause qu'il fallut suspendre le dessein d'aller aussi soumettre le Morатay. On laissa seulement à Tolo quelques soldats, & les petites piéces de canon qu'on avoit prises à Gamocanora, ce qu'on fit pour la sureté des lieux qu'on avoit déja réduits, & pour les défendre contre les habitans de Galela & de Tabelo, qui sont des lieux plus grands que ces autres.

autres. Après avoir ainsi pourvu à ce qu'on jugeoit nécessaire le Sergeant Major reprit la route de Ternate, non sans beaucoup de peine & de danger pour s'être trop fié à un forcat qui étoit des Moluques.

Un des vaisseaux Hollandois partit de Gilolo, & l'autre y demeura, la ville étant bien pourvuë de tout ce qui étoit necessaire pour faire une assez longue résistance. Le navire qui partit emmena deux serviteurs du Roi de Ternate avec lesquels il promit de retourner dans quatre mois, & d'amener quelque secours de Bantam, ville dans le détroit de la Sonde, où est la premiére & principale étape des marchandises des Hollandois en ces païs là.

Le Mestre de camp Esquivel fit armer une galiotte, un brigantin & quelques autres moindres vaisseaux, & y fit embarquer quelques soldats sous le commandement de l'Enseigne Christofle Suarez, avec des Sangleyes pour rameures. Ils partirent dans un tems propre pour gagner l'isle Matthieu qui commence à trente lieuës au Couchant de celle de Ternate. On dit que sa longeur est de plus de cent cinquante lieuës, que par un bout elle est proche du Roïaume de Macassar: qu'elle est soumise à un Prince Mahometan avec lequel ceux de Malaïa ont quelque commerce; & qu'il y a aussi trois autres Rois payens de qui l'on disoit qu'ils avoient dessein d'embrasser le Christianisme. La tirannie du Roi de Ternate s'étoit étenduë jusque là, & ces Rois en avoient senti des éfets par ses invasions, & par ses incen-

 dies.

dies. Esquivel leur écrivit, & leur manda les heureux succès & les victoires du Roi d'Espagne, tâchant de leur persuader de reconnoître ce grand Monarque pour se soumettre à lui ; mais sur-tout ils les exhortoit fortement à se faire Chrétiens, & membres de la véritable Eglise. Il leur envoia aussi quelques vêtemens & quelques raretez de l'Europe & leur offrit le secours & l'appui des armes Espagnoles, qui avoient abbattu le Tyran à qui ces Princes étoient obligez de paier tribut. Il leur disoit de plus, qu'il leur envoioit des armes & des vaisseaux, & que leurs Sujets pourroient à l'avenir aller surement, & en pleine liberté, faire leur commerce aux Moluques. Il y avoit deux fréres dont l'un étoit Roi de Bool, & l'autre Roi de Totoli. Il témoignérent beaucoup de joie de voir l'Ambassadeur Christofle Suarez, & parurent fort contens de quelques pieces de velours dont il leur fit présent en signe d'amitié. Ils y répondire de leur part par d'autres présens, outre une grande quantité de vivres qu'ils fournirent libéralement aux Espagnols, qu'ils renvoiérent en écrivant par eux au Mestre de camp ce qui suit.

Comme mon Frere le Roi Dom Michel étoit prêt à partir pour vous aller voir, en la compagnie de l'Enseigne Christofle Suarez, la fortune a voulu que le Roi de Macassar soit venu avec une flotte attaquer notre païs, qu'il ait pillé le bourg de Totoli, où les ennemis nous ont tué cent quarante hommes, du nombre desquels a été notre Oncle Gouverneur du lieu. Ils ont

aussi emmené captives deux cents femmes & plusieurs enfans. Ceux des habitans qui ont pu se sauver, s'en sont fuis dans les montagnes. C'est par cette raison que mon Frére ne peut partir comme il se l'étoit proposé, parce qu'il nous faut chercher des moiens de retirer nos prisonniers, entre lesquels il y a de nos parens. La flotte des ennemis est de cent trente barques d'une grandeur considérable. Ainsi Monsieur, ne nous imputez pas à crime si nous n'allons pas vous voir, pour rendre nos hommages & témoigner notre obeïssance à Sa Majesté, comme nous y sommes obligez, puis que le Roi de Ternate a été défait, & que nous avons présentement un si bon & si puissant Souverain dans le Roi d'Espagne. Ne doutez pas aussi que les barques qui viendront dans ce païs pour y chercher des vivres ne soient bien reçuës. Ce que nous vous demandons Monsieur, au nom de Sa Majesté, est que vous nous fassiez la grace de nous envoier pour nous défendre contre nos ennemis, quelques armes à feu, de la poudre, & des balles, que nous recevrons comme des gages & des assurances de la protection de Sa Majesté. Je souhaiterois fort de pouvoir aller l'année prochaine à Manille, pour m'y entretenir avec Monsieur le Gouverneur d'affaires importantes: & pour cela nous souhaiterions d'avoir la compagnie de l'Enseigne Christofle Suarez que nous connoissons, & qui nous est comme un frére; car je ne serois pas bien aise d'aller avec un autre. Ce que nous pouvons à présent vous envoier d'ici, Monsieur, est si peu de chose, que nous en avons de la confusion, la flotte des ennemis ne nous permettant pas, par l'embar-

ras où elle nous jette ; de faire ce que nous voudrions & à quoi nous nous sentons obligez. Nous avons reçû les pieces de velours que vous nous avez fait la grace de nous envoier & dont nous vous sommes fort obligez, Monsieur, & vous prions d'avoir agréables les remercimens que nous vous en faisons ici. Dieu vous garde & vous conserve un grand nombre d'années. De Bool dixiéme d'Octobre mil six cents-six. Nous envoions ce Sangiac, qui est notre Beaufrére, pour être porteur de cette lettre, vous pourrez surement ajoûter foi à tout ce qu'il vous dira de notre part.

Dongue Reine de Cauripa, ne témoigna pas moins de satisfaction à Esquivel, ni moins d'envie de se soumettre à la domination du Roi d'Espagne, & de le reconnoître pour son Seigneur Souverain, comme il paroît par cette lettre.

Il y a déja plusieurs années que je desire de reconnoître le Roi d'Espagne pour mon Souverain, & de lui rendre l'hommage & l'obeissance que je reconnois lui devoir, comme je l'ai assez montré par la guerre que j'ai toujours euë avec le Roi de Ternate, seulement à cause de Sa Majesté, & de la bonne amitié que j'ai pour Elle. Cela m'a obligé de bien recevoir dans ce lieu l'Enseigne Christofle Suarez, & de faire mon possible, afin qu'il eût tout sujet de satisfaction. Je me charge de prendre soin de la barque qu'on a été obligé de laisser ici parce qu'elle n'étoit pas en état de pouvoir tenir la mer, comme aussi des gens qui la naviguoient. J'ai promis à l'Enseigne Suarez de les considérer & de les traitter comme mes enfans, & le

le tems vous fera voir, Monsieur, que je ne l'ai pas promis pour ne le pas tenir. Tous les vaisseaux qui viendront ici de votre part y seront toujours bien reçus. Aussi ay-je promis & juré au sus-dit Enseigne d'en prendre soin. Je finis en priant Dieu notre Seigneur qu'il vous garde, Monsieur, &c.

Les Espagnols attaquérent quelques lieux où il y avoit des garnisons qui n'avoient pas voulu se soumetre, & ils les reduisirent à obeir. Le Roi de Tydor faisoit des ravages sur les côtes de la Batochine. Il recouvra les forts & tous les lieux que le Roi de Ternate avoit usurpez sur lui. Il pilla le grand bourg de Mira dans le Moratay, & emmena prisonniers la plus grande partie de ceux qui voulurent résister qui avoient presque tous été Chrétiens. Il avoit pris un *Guimala*, ou Chef d'un quartier qu'il remit en liberté à la priére des nôtres. Ils le remit avec deux autres *Guimalas* entre les mains du Capitaine Jean de la Tour. Ainsi on reduisoit sans beaucoup de peine, & sans trouver que peu de résistance, les isles qui sont de ce côté là. Celles des Meaos qui sont au Nord-ouest, sur le chemin de Manille, & qui sont plusieurs en nombre, & bien peuplées, se défendirent fort bien par le secours & par l'adresse des Hollandois. Néanmoins à l'arrivée de nos galéres surquoi étoit Antoine Flores Augustin Frére Lai, qui avoit si bien combattu à Manille contre les Sangleyes, ils abbaissérent un peu leur fierté & pleiérent. Il fallut pourtant, pour parvenir à la paix, qu'il en coutât quel-

que chose, & il y eut des villages brûlez & quelques gens pris prisonniers. L'Enseigne Loüis de Zuaco, se trouva à cette occasion, & les nôtres se voiant victorieux, & apprenant que le navire Hollandois étoit parti de Gilolo, se mirent en mer pour lui donner la chasse, mais il ne leur fut pas possible de le joindre. Cependant on continua la guerre à Gilolo & à Sabubu. Les Gouverneurs ou Regens du Roiaume voiant le tour que les affaires prenoient, changérent un peu d'avis & de ton. Ils écrivirent au Mestre de camp Esquivel qui leur fit réponse, & leur envoia une copie des articles dont on étoit convenu avec le Sultan Zayde, si bien qu'ils promirent de venir paisiblement à Ternate. Tous nos Capitaines étoient épars en divers endroits pour tâcher de gagner les esprits; soit par la force des armes, on par quelques autres moiens, & de ramener ainsi à l'obeïssance toutes les isles qui n'avoient pas encore voulu se soumettre, particuliérement celles qui avoient été sous la domination du Sultan de Ternate, dont le nombre monte à près de cent. La paix s'y introduisoit presque par-tout peu à peu, & s'il y avoit des gens qui ne la souhaitoient pas, au moins ils étoient obligez de la soufrir, & même de paroître y donner les mains, & de la recevoir en sauvant les apparences, & témoignant y consentir de bon cœur.

Pendant qu'on travailloit à la reduction de toutes les Moluques, le Gouverneur Dom Pedre d'Acugna continuoit sa route pour se rendre

rendre à Manille. Durant le voiage le Capitaine Villagra se trouva écarté de la flotte. On a déja dit que le Roi & le Prince de Ternate, & les Sangiacs prisonniers, étoient sur la galére de ce Capitaine. Ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour se sauver, & ils eurent dessein de le faire & de fuir dans le Roiaume de Mindanao. Ils en seroient même venus à bout sans les soldats qui les gardoient, & qui les en empêchérent. Villagra ayant eu quelque soupçon de leur entreprise, ou en ayant été averti par quelcun, doubla leurs gardes, & fit même mettre aux fers huit des plus vigoureux qui pouvoient être le plus à craindre. De ce nombre furent Cachil Amuxa, le Sangiac Rete, & celui de Mofaquia. Ils arrivérent enfin tous à Manille, & avant qu'ils y arrivassent Villagra fit ôter les fers à ceux qu'il y avoit fait mettre, & qui les avoient gardez pendant dix jours. D'abord le Roi de Ternate avoit paru extrémement sensible à cette rigueur; mais on l'avoit appaisé par de belles espérances, & en lui représentant les justes sujets qu'on avoit eu d'avoir des soupçons: ainsi il parut satisfait, & quand on vit qu'il n'y avoit plus rien à craindre, on leur ôta les fers. Les habitans de Mindanao n'avoient point été sujets, ni tributaires du Roy de Ternate, mais ils se piquoient d'être de ses amis, & il est certain que s'il avoit pu se sauver dans cette isle, il y auroit été fort bien reçû. Ainsi Villagra fut heureux de découvrir que le Roi consentoit à cette évasion, ou même que c'é-

toit lui qui la sollicitoit. On peut dire que ni sur la patronne, ni sur la Capitane où étoit Dom Pedre, on ne manquoit pas de sujet de se tenir soigneusement sur ses gardes. Pendant tout le tems dont on vient de parler, où se passérent tant de choses considerables, la nouvelle de notre victoire ne parvint point aux Philippines. On y auguroit mal de ce silence, & on faisoit plusieurs conjectures desavantageuses presque par-tout dans ces isles, mais particuliérement à Manille. On y concluoit qu'il falloit sans doute que Dom Pedre eût péri avec sa flotte, ou que les choses lui eussent tout à fait mal reüssi, ce qui affligeoit plusieurs personnes. Mais comme la vertu trouve toûjours des envieux qui la haïssent & la persécutent; il ne manqua pas aussi de s'en trouver à Manille à l'égard de Dom Pedre. Il y avoit même des gens qui étoient connus publiquement pour avoir de tels sentimens sur son sujet, si-bien que les soupçons que plusieurs personnes eurent, que ce brave Chevalier avoit été empoisonné, tombérent sur eux. Quoi-qu'il en soit il mourut de poison à ce qu'on croit, vint-deux jours après son arrivée à Manille. Comme un Historien ne doit être ni prévenu, ni partial, qu'il doit garder une éxacte neutralité, sans donner pour certain ce qui n'est fondé que sur des conjectures, on ne donnera ici aucun nouveau poids à ces soupçons qu'on eut contre quelques-uns, & l'on ne dira pas même leurs noms. Ils sont tous morts à présent & par conséquent jugez devant ce tribunal suprême

où il faut rendre compte de tout, jusqu'aux moindres pensées qui ont occupé nos esprits.

Il y en eut qui firent courir le bruit que Dom Pedre ayant attaqué Ternate, y étoit entré heureusement, mais qu'ensuite ses gens s'étant abandonnez au pillage avec beaucoup de confusion & de desordre, les Barbares étoient revenus sur eux, les avoient chargez vigoureusement, & contraints de se retirer, après la perte d'un grand nombre d'Espagnols : que le Gouverneur honteux de sa mauvaise conduite, & de son peu de précaution, dans une occasion de cette nature, n'osoit retourner à Manille. Ce bruit étant parvenu aux oreilles des Indiens y produisit de tres-méchans éfets, en sorte qu'ils commencérent à se mutiner, particuliérement dans les provinces de Camarine & des Pintados. Les Moines qui étoient parmi eux pour les instruire ne pouvoient plus les retenir dans le devoir. *Car*, leur disoient ces Barbares, *puis que ceux des Moluques sont victorieux, que nous serviroit-il de demeurer encore soumis aux Espagnols qui ne sont plus en état de nous défendre des insultes des Maures, qui déja cidevant nous pilloient à la faveur & par la protection du Roi de Ternate ? Ce seroit bien encore pis sans doute à l'avenir.* Ils n'en demeuroient pas là, & ne se contentoient pas de murmurer & de tenir des discours séditieux, ils commençoient à s'assembler, & a proposer d'agir pour éxécuter leurs projets. Neanmoins lors que la nouvelle fut épanduë que nos

nos gens retournoient victorieux, & qu'on faisoit des préparatifs à Manille pour les recevoir magnifiquement, & comme en triomphe, tout fut calme. La navigation des vainqueurs qui retournoient chargez de gloire fut heureuse. Ils arrivérent à Manille le neuviéme de Juin, après s'être un peu rafraîchis au port de Cabit, à deux lieuës de cette ville.

Les prisonniers tâchoient de diminuer leur chagrin en se divertissant avec les nôtres, pendant qu'on faisoit preparer pour eux des habits de soie de diverses couleurs dont la dépense fut prise sur le trésor public, c'est à dire sur la caisse Roiale des Philippines. Ils ne pouvoient pourtant guére éloigner de leur esprit la pensée de leurs malheurs, & la vûë de Manille la renouvelloit. Ils regardoient tristement le port, les murailles, les forts & les maisons de cette ville; & ce spectacle leur rappelloit le triste souvenir du jour qu'ils avoient perdu leur gloire & leur liberté. Nos Capitaines dans la conversation tâchoient de les consoler par des maniéres honnêtes & obligeantes, & en leur faisant esperer que lors qu'on apprendroit en Espagne l'état des choses, & qu'on se verroit hors d'état d'avoir à craindre les mêmes inconveniens qu'on avoit éprouvez par le passé, infailliblement Sa Majesté envoieroit ordre de les rétablir tous dans leurs Etats & dans leurs biens. Néanmoins tout cela ne produisoit pas grand éfet dans leur esprit, d'autant plus qu'ils croioient avoir

ſujet de ſe plaindre du Général, & ils s'en plaignoient éfectivement, parce qu'ils ſoupçonnoient qu'on ne leur tiendroit pas ce qu'on leur avoit donné pour les obliger à ſe remettre entre nos mains, ni la foi & la parole Roiale ſur quoi ils s'étoient aſſurez, & peut-être même que quelcun des nôtres le leur avoit dit. Ils s'imaginoient que peut-être on pourroit laiſſer le Sultan Zayde aux Philippines, mais le Roi ne doutoit nullement qu'on n'envoiât ſon fils le Prince Gariolan en Europe par la Nouvelle Eſpagne. Ces ſoupçons & ce ſujet de douleur de ces Princes furent portez aux oreilles du Général, qui crut qu'il étoit de l'honneur & de l'interêt de la Nation Eſpagnole, & même du Chriſtianiſme, de juſtifier la ſincérité & ſa bonne foi, & de diſſiper tous les ſoupçons qu'on avoit à cet égard contre lui. Il leur écrivit donc, & leur fit auſſi dire de bouche par le Capitaine qui fut porteur de ſes lettres, qu'ils ne perdiſſent pas courage, qu'ils s'aſſuraſſent ſur la parole & la foi Roiale qu'il leur avoit donnée, ſelon le pouvoir qu'il en avoit. Cela remit un peu le calme dans leurs eſprits, & ils goûtérent ou feignirent de goûter quelque conſolation par ces nouvelles aſſurances.

On ſe rendit à Manille, la galére ſur laquelle étoient les priſonniers étant au milieu de la flotte. Lors-qu'on fut près des murailles, on fit tirer le canon pour ſaluer la ville, à quoi elle répondit par une décharge

charge de toute ſon artillerie. Le Roi alla débarquer à une maiſon hors de la ville où le Gouverneur avoit un jardin, & il y coucha cette premiére nuit. Cependant on prépara des logemens à Manille les plus propres & les plus magnifiques qu'il fût poſſible, tant pour le Roi, que pour les autres priſonniers ſelon leur rang. Enſuite Dom Pedre y entra en pompe avec les troupes, faiſant conduire les priſonniers & porter les dépoüilles des ennemis comme des trophées de ſa victoire. On ne manqua pas auſſi de dreſſer des arcs de triomphe avec des inſcriptions comme on a accoûtumé de faire en l'honneur des vainqueurs. Les ornemens des priſonniers, leurs habits, leurs turbans & leurs panaches, ne ſembloient guére convenables à leur état, comme paroiſſant trop magnifiques, & marquant, diſoit-on, trop d'orgüeil.

Le Roi de Ternate eſt d'une conſtitution forte & robuſte : il a tous les membres bien pris : il a le teint fort brun & preſque noir, cette couleur paroît ſur ſon cou & ſur ſon eſtomac, qu'il a découvert fort avant. Il a le viſage preſque comme les Européens, les yeux grands, bien fendus, & extrémement vifs & brillans. Il a l'air fier & un peu rude, à quoi contribuent ſans doute ſes ſourcils épais, ſes paupiéres chargées de poil, & ſa barbe & ſes mouſtaches touffuës. Il porte toujours ſon campilan, ou ſabre, & ſon poignard, dont les poignées ſont dorées & faites en forme de tête de ſer-

ſerpens. C'eſt ainſi que le repréſentent les Capitaines qui l'ont accompagné, & qui ont converſé familiérement avec lui, auſquels il faiſoit beaucoup de careſſes. Les Rélations en parlent auſſi de la même maniére, & tout cela eſt fort conforme au portrait de ce Roi tiré au naturel, que le Gouverneur Dom Pedre a envoié en Eſpagne pour Sa Majeſté.

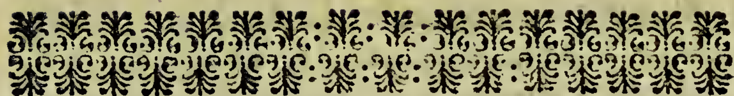
On continua pendant quelque tems à célébrer la victoire par des fêtes & des réjoüiſſances, auſquelles aſſiſtoient auſſi ceux qui en étoient le principal ſujet. Le Roi de Ternate ſachant qu'on envoioit des gens en Eſpagne pour y porter la nouvelle de tout ce qui s'étoit paſſé, & de l'état des affaires & des priſonniers, écrivit auſſi en peu de mots à Sa Majeſté, mêlant dans ſa lettre des loüanges de Dom Pedro d'Acugna & de quelques autres Capitaines Eſpagnols. Il repréſente le changement de ſon état & de ſa condition en des termes humbles & ſoumis, mais pourtant ſans baſſeſſe. Enſuite il ſupplie Sa Majeſté de faire ſentir aux vaincus des éfets de ſa bonté Roiale, en quoi il donnera une preuve de grandeur d'ame, & en même tems il les engagera par cette faveur à lui garder à l'avenir une fidélité inviolable comme il la lui promet. Cette lettre étoit écrite en Eſpagnol, & n'étoit pas de la main de Sultan Zayde. Quand on la lui préſenta pour la ſigner, il tourna le papier du haut en bas, & écrivit ſon nom en caractéres Perſans au milieu de la feüil-
le

le blanche, au lieu qu'on croïoit qu'il signeroit au commencement de la lettre, selon la coutume des Princes de ces païs-là.

Après que les Moluques furent ainsi réduites à l'obeïssance de Sa Majesté le Roi d'Espagne, il y passa plusieurs Prédicateurs, & Ministres des Choses Saintes; si-bien que la voix de l'Evangile commença de se faire entendre dans ces lieux; & pour ainsi dire, jusques aux derniéres extrémitez de la Terre.

Fin du dixiéme Livre & du second Volume.

TABLE



TABLE

DES CHOSES LES PLUS REMARQUABLES contenuës dans ces deux premiers Volumes. La lettre a *marque le premier Volume, & la lettre* b *marque le second.*

A

Antil-

B

Bantam

Cachil

C

D

E.

H.

I.

Eſt

Marie

N.

Roſa-

S.

T.

Tabona

V.

08807

Fin de la Table.



